

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTAN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

SOMMAIRE

| | Pages |
|--|-------|
| C ^{te} Etienne ZICHY. — <i>L'origine du peuple hongrois. I.</i> . . . | 5 |
| Dezső PAIS. — <i>Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád. I. Relations politico-dynastiques et ecclésiastiques.</i> . . . | 15 |
| Jenő KASTNER. — <i>Petőfi (1823-1849)</i> | 27 |
| Flóris HOLIK. — <i>Saint-Jacques de Compostelle et Saint-Ladislás de Hongrie</i> | 36 |
| Chroniques : Lettres françaises en Hongrie : Les traductions (A. E.). — Les récentes études byzantines en Hongrie (Gyula MORAVCSIK). — La nouvelle organisation et le programme des études historiques hongroises (JULIUS) | 56 |
| Notes et Documents : La <i>Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes</i> (LA RÉDACTION). — Sur le groupement des langues finnoises (HEIKKI OJANSUU). — Questions d'un profane (Jules RONJAT). | 85 |
| Comptes-rendus critiques : Nicolae JORGA : <i>Die Madjaren</i> (Gyula MISKOLCZY). — André LEVAL : <i>La Révolution française, Napoléon I^{er} et la Hongrie</i> . (B.). — Ouvrages divers. — <i>Revue des Revues.</i> | 91 |
| Bibliographie française de la Hongrie (1918, 1919, 1920, 1921). | 102 |

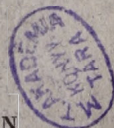
PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1923

Tous droits réservés



ABONNEMENTS

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

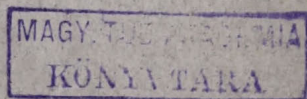
Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

En suivant l'exemple de la *Revue de Littérature comparée*, le titre d'*Amis de la Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* sera donné à tous les souscripteurs (personnes ou collectivités) d'une somme de 500 francs et au-dessus, versée en une fois. On fait appel à tous ceux qui voudraient favoriser les études historiques, linguistiques et littéraires relatives aux peuples finno-ougriens, en premier lieu aux Hongrois, aux Finnois et aux Esthoniens, et soutenir un organe qui manquait jusqu'à présent.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

Elle est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, docteur ès lettres, directeur du Secrétariat hongrois auprès de la Société des Nations (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (11-13, Ménesi-ut, Budapest I.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI^e).



REVUE



DES

ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

M. T. AKAD. KÖNYVTÁRA
I. sz. Növédéknapló
1926. - 1959. sz.

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTAN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES. A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

1^{re} ANNÉE — 1923

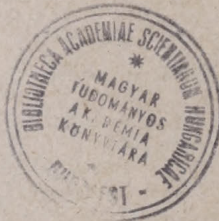


PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

—
1923

Tous droits réservés

302252



L'ORIGINE DU PEUPLE HONGROIS

I.



Le problème de l'origine du peuple hongrois s'est posé au cours des discussions sur l'origine de la langue hongroise. Les vieux chroniqueurs et historiographes hongrois voyaient dans leur nation les descendants des Huns d'Attila qui auraient reconquis leur ancien empire. Georges PRAY l'éminent historien du XVIII^e siècle, ayant rompu, grâce à Deguignes, avec la théorie traditionnelle de l'identification des Huns et des Hongrois, est le premier qui ait rangé ceux-ci parmi les peuples turcs¹. Plus tard, convaincu par la linguistique comparée qui dans l'intervalle avait démontré la parenté des langues finnoises avec le hongrois, il chercha un compromis qui eût concilié la théorie de l'origine turque avec l'hypothèse de l'origine finnoise². Ce problème provoqua les plus vives polémiques dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les recherches systématiques et méthodiques de Paul HUNFALVY et de Joseph BUDENZ avaient définitivement établi l'origine finno-ougrienne de la langue hongroise. Or, tandis que Budenz s'était borné à l'étude de la langue³, Hunfalvy transposa les résultats de la linguistique dans le domaine de la préhistoire et défendit la thèse de l'origine finno-ougrienne du peuple hongrois⁴. Par contre, Ármin VAMBÉRY en revint à la première théorie de G. Pray et s'efforça lui aussi de l'étayer par une argumentation linguistique⁵. Les travaux

1. G. Pray, *Supplementum ad Annales*, Tyrnavia, 1764.

2. Id. *Dissertationes historico-criticae*, Vindobonae, 1775.

3. G. Budenz, *Magyar-ugor összehasonlító szótár* (Dictionnaire comparé magyar-ougrien [= finno-ougrien]). Budapest, 1873-81 ; *Az ugor nyelvek összehasonlító alakítása* (Morphologie comparée des langues ougriennes), Budapest 1884 et 1894.

4. P. Hunfalvy, *Magyarország ethnographiája*, Budapest, 1876.

5. Vambéry A., *A magyarok eredete* (L'origine des Hongrois), Budapest, 1882.

de Vámbéry ne peuvent rivaliser avec ceux de ses adversaires sous le rapport de l'exactitude scientifique ; ils ne furent accueillis favorablement que dans des milieux où l'on ignorait la précision des méthodes linguistiques¹. D'autre part, la théorie de l'origine finno-ougrienne de la race ne put jamais s'imposer sans réserve et entièrement aux historiens hongrois, capables pourtant d'apprécier les recherches méthodiques de la linguistique.

En effet, nombreux étaient les faits qui semblaient contredire cette théorie et qui néanmoins ne pouvaient être négligés par l'historien. Et nous ne parlons pas ici seulement de la tradition hunno-magyare, dont la véracité a été contestée à plusieurs reprises,² ni des sources orientales et byzantines qui parlent des Hongrois comme d'un peuple turc, mais nous pensons avant tout au caractère ethnique et à l'organisation politique et militaire du peuple hongrois parti pour la conquête de sa patrie actuelle. Les récentes recherches linguistiques ont établi la présence de très anciens éléments turco-bulgares³ dans la langue hongroise⁴. Et tout récemment, M. Zoltán Gombocz, l'auteur d'une étude approfondie sur ces emprunts, justifiant ainsi en partie des hypothèses qui semblaient vieilles, a admis que les Hongrois vivant dans le voisinage des Turco-Bulgares descendants des Huns ont reçu de ceux-ci la tradition légendaire des Huns, qu'ils ont emportée ensuite avec eux-mêmes dans leur patrie nouvelle⁵. Cette hypothèse de M. Gombocz a été la première tentative faite pour trouver une solution apte à combler le fossé qui sépara l'exclusivisme de la théorie finno-ougrienne des linguistes, du scepticisme irrésolu des historiens.

En effet, la théorie que nous allons exposer ci-après essaie

1. Sur ces polémiques v. Z. Gombocz, *Bulgarisch-türkische Lehnwörter im Ungarischen* (Mémoires de la Soc. Finno-Ougrienne, XXX).

2. Hunfalvy P., *op. cit.*, pp. 292, 388 ; Petz G., *A magyar hunmonda*, (Les légendes hunniques des Hongrois), Budapest, 1885 ; Bleyer J., *A magyar hunmonda germán elemei* (Les éléments germaniques des légendes hunniques des Hongrois), Szazadok, 1905.

3. Il s'agit ici, en parlant des Bulgares, toujours d'un peuple turco-tartare.

4. Gombocz, *op. cit.*, p. 187.

5. *Magyar Nyelv*, XVII [1921], 21.

de fournir cette solution. Elle part des données de l'histoire des mœurs et des institutions que la linguistique a mises au jour, en même temps qu'elle utilise les enseignements de l'ethnographie et de l'archéologie comparées.

Le hongrois appartient au groupe ougrien des langues finno-ougriennes. Ses plus proches parents sont les langues dites ougriennes de l'Ob' : le vogoule et l'ostiak. Le hongrois d'un côté, les langues ougriennes de l'Ob' de l'autre descendent évidemment d'une langue commune, l'ougrien primitif. Dès lors nous devons supposer à une époque fort ancienne l'existence d'un peuple ougrien primitif et, après la sécession, l'existence d'un groupe dont la langue a évolué séparément dans le sens de la langue hongroise. Nous appellerons ce groupe **le peuple magyaro-ougrien**.

Les éléments finno-ougriens de la langue hongroise nous permettent de retracer à grands traits la vie et les mœurs des Magyaro-Ougriens ¹. Leur nourriture provenait en partie de la chasse et de la pêche. C'est cette époque qui nous laisse les noms de l'arc et de la flèche (*ij, nyil*), avec leurs familles, ceux du filet et du bateau (*háló, hajó*), et plusieurs noms de poissons et d'autres animaux servant de nourriture ou recherchés pour leur fourrure. Cependant ils avaient déjà quelques animaux domestiques : des chiens, des chevaux et probablement aussi des moutons (*kutya, ló, juh*) ². Néanmoins la plupart des mots concernant les produits animaux présentent un caractère qui les laisse difficilement rapporter à l'élève des animaux domestiques. En outre, ces Magyaro-Ougriens savaient traire (*fejni*) leurs animaux ³. Toutefois le nom de la selle (*nyereg*) montre que le cheval leur servait déjà de monture. Un seul mot, et encore celui-là douteux, permet de conclure sur la culture des végétaux ⁴. Le souvenir de leurs habitations nous est conservé dans un mot qui signifie « maison » en hongrois (*ház*), mais « cabane, tente » dans les langues parentes. Tout ce que nous savons de leur

1. Pour les mots cités cf. Szinnyei J., *Magyar nyelvhasználat*, Budapest, 1920, 6^e édition ; nous remontons aux travaux spéciaux toutes les fois qu'ils diffèrent des résultats de M. Szinnyei.

2. E. Setälä, *Journal de la Soc. Finno-Ougrienne*, XVII, 4, p. 10.

3. Budenz, *Magyar-Ugor Szótár*, p. 504 ; Gombocz, *op. cit.*, p. 189.

4. Magy. *köles*, « millet » finn. *kylvää* « semer ».

vêtement, c'est qu'il avait des manches (*ujj*) ; dès lors, ils ne se contentaient point d'envelopper leur corps dans des peaux ou dans d'autres matières.

Quant aux travaux domestiques et aux ustensiles de ménage, nous devons mentionner d'abord la notion de « faire bouillir » (*fözni*) ; ils avaient aussi des marmites (*fazéki*), mais le mot ne permet pas de conclure sur la matière première ¹. Par l'intermédiaire d'un peuple aryen ils apprirent la préparation d'une sorte de bière ². Le nom actuel de l'asseau en hongrois (*szalu*) désigne originairement une sorte de hache, celui du clou (*szeg*) voulait dire d'abord « coin » ou tout au plus « cheville de bois ». Ils avaient des alènes (*ár*), savaient forer (*furni*) et filer (*fonní*) les filaments d'une plante textile. Les verbes exprimant l'action d'affiler, d'aiguiser (*fenni*, *köszörülni*) et de lier (*kötni*) permettent peut-être de conclure sur la façon dont ils perfectionnaient leurs outils. A ces notions primitives se joint une connaissance assez considérable des métaux, ce qui est même un peu étonnant à ce degré de civilisation. Les noms du fer (*vas*), de l'argent (*ezüst*), de l'or (*arany*), de l'étain (*ón*) et du plomb (*ólom*) datent de l'époque magyaro-ougrienne. Il est à noter cependant qu'à l'exception de « plomb » les mots correspondants des langues finno-ougriennes présentent des significations qui varient souvent d'une langue à l'autre.

Sur les peuples ougriens de l'Ob', les plus proches parents des Hongrois, nous n'avons point de renseignements avant le xvii^e siècle ³. A partir de cette époque jusqu'au xix^e siècle les descriptions nous en parlent comme de tribus vivant de la chasse et de la pêche. En été, saison de la migration des

1. Parmi les mots correspondants des autres langues la signification « chaudière, chaudron » prédomine. Cf. Setälä, *Nyelvtud, Közlemények*, XXVI, 404, par contre id. *Journal de la Soc. F.-Ou.*, XXX, [1913-18], 75.

2. Setälä, *J. S. F.-Ou.*, XXX, 5, p. 79.

3. N. Witsen, *Noord en Ost Tartaryen*. 1^{re} vol. (3^e éd.) et 2^e vol., Amsterdam, 1785 ; 1^{re} éd., 1672 ; J. B. Müller, *Das Leben und die Gewohnheiten der Ostiaken (Das veränderte Russland)*, Francfort, 1721 ; P. S. Pallas, *Reisen durch verschiedene Prov. des Russ. Reiches*, I-III. S'-Pétersbourg, 1773-1776 ; J. G. Georgi, *Russland*, Leipzig, 1783 ; M. A. Castrén, *Ethnol. Vorlesungen*, S'-Pétersbourg, 1857 ; Hunfalvy P., *A' vogal föld és nép*, Pest, 1864 ; A. Ahlquist, *Unter Wogulen und Ostjaken (Acta Soc. Scient. Fennicæ, XIV.)* Helsingfors, 1885 ; S. Patkanov, *Die Irtysh-Ostjaken und ihre Volkspoesie*, I, S'-Pétersbourg, 1897. Cf. encore le *Journal de la Soc. Finno-Ougrienne*.

poissons, ils se tenaient de préférence sur les bords des grands fleuves ; pendant la saison dure, retirés près des rivières, dans leurs habitations d'hiver, ils passaient le temps à chasser les bêtes pour se nourrir de leur chair ou se procurer leur fourrure. Dans les régions septentrionales ils élevaient des rennes, plus au sud quelquefois des moutons, des chevaux, des vaches et même — à en croire certaines relations — des porcs. Les voyageurs sont unanimes à constater que l'élevage des animaux domestiques est insignifiante chez ces peuples, et elle paraît un privilège des riches. La culture des plantes n'était connue que par endroits et les relations anciennes en attribuent la notion expressément à l'influence de voisins plus civilisés. Ce tableau présente des formes encore plus primitives si l'on consulte les chants épiques des Ougriens de l'Ob'. En effet, il n'y est question que de pêche et de chasse ; les animaux domestiques, — cheval, bœuf, mouton, — y constituent la propriété des êtres divins ¹. Ce caractère de peuple chasseur et pêcheur, pour qui la production agricole est une occupation secondaire et d'ailleurs fort peu pratiquée et connue, dut être général parmi les peuples finno-ougriens ; du moins les sources historiques semblent appuyer cette hypothèse. La caractéristique que Tacite a donnée des *Fenni* ² nous paraît sans doute exagérée si l'on en juge d'après les données des langues finnoises de la région baltique ; d'autre part les sources historiques permettent de conclure que les Tavastes de Finlande vivaient de pêche et de chasse encore au XIII^e siècle ³. Les termes hongrois de la vie économique ne montrent pas qu'on eût donné de l'importance aux occupa-

1. Hunfalvy P., *A' vogul föld és nép* ; Patkanov, *Die Irtysch-Ostjaken*, II, S^t-Pétersbourg, 1900 ; Munkacsy B., *Vogul Népköltési Gyűjt.*, I, 1-2 fasc. ; II, 1-3 fasc. ; III, 1^{re} fasc. ; IV, 1^{re} fasc. ; Budapest, 1893-1921 ; id. *Keleti-Szemle*, III-X ; Papay J., *Osztyák Népk. Gyűjt.* (Zichy Jenő gr. *Harmadik ázsiai utazása*, V), 1909 ; id. *Die ostjakischen Heldenlieder Regulys*, Journ. Soc. F.-Ou., XXX, [1913-18], 36.

2. Germania, 46 ; d'après Lehrberg (*Untersuchungen*, p. 200 ss.), Hackman *Ältere Eisenzeit*, I, 339), Setälä (*Maailman historia*, II), la description se rapporte aux Lapons ; K. B. Wiklund (*Mém. Soc. F.-Ou.*, X, 21), Szinnyei (*Finnisch-Ugrische Sprachwissenschaft*, p. 16), K. Müllenhof (*Deutsche Altertumskunde*, II², 52), Castrén (*Ethn. Vorlesungen*, p. 192) l'appliquent aux Finnois.

3. H. G. Porthan, *Opera selecta*. Helsingfors. 1859-73 ; I, 164-190 ; IV, 266, 268 ; A. Hackman, *Die ältere Eisenzeit in F.*, I, 308.

tions agricoles et l'on ne se trompe pas à supposer que les Magyaro-Ougriens vivaient principalement de chasse et de pêche ainsi que leurs parents de race. Les descriptions des tentes-cabanes, des vêtements de peau et des outils primitifs des Ougriens de l'Ob' s'accordent aussi avec les données de la langue hongroise.

Les sources du xvii^e et du xviii^e siècles ne mentionnent jamais que les Ougriens de l'Ob' connussent l'utilisation des métaux. Par contre, les relations rapportent, jusqu'au xix^e siècle, un usage de ces peuples, fort instructif à notre point de vue. Ils ont l'habitude, disent les voyageurs qui les ont visités, de procéder à des cérémonies expiatoires quand ils ont tué un ours à la chasse. Ils croient obtenir son pardon en se déchargeant de la responsabilité sur les Russes qui ont fabriqué leurs haches et leurs flèches et plus tard leurs fusils¹. A en croire la plupart de ces relations, parmi ces peuples le métier de forgeron est inconnu². Un ethnographe contemporain, contre son attente, n'en a trouvé aucun au cours de ses longs voyages³. Les chants héroïques et religieux mentionnent, il est vrai, certains êtres divins qui savent forger le fer, mais ceux-ci encore ne font que transformer des outils tout faits. Dès lors, même les noms hongrois de métaux ne peuvent être les souvenirs d'une civilisation supérieure.

Les environs du confluent de la Kama et de la Volga furent le centre d'une civilisation spéciale au point de vue archéologique ; cette civilisation s'étendait à l'Ouest jusqu'à l'Oka, à l'Est au delà de l'Oural jusqu'à la région de l'Irtych. Chronologiquement elle remonte à l'âge du bronze pour la Russie Orientale ; elle s'est maintenue par endroits jusqu'au vii^e siècle après J.-C. Or, les régions de la Volga moyenne et de la Kama inférieure peuvent être considérées comme la patrie ancienne des peuples finno-ougriens⁴ ; ces

1. Witsen, *op. cit.*, II, 632 ; E. Isbrantes Ides, *Voyage de Moscou à la Chine*, (J. F. Bernard, *Recueil de voyages au Nord*, t. VIII), Amsterdam, 1727 ; J. B. Müller, *op. cit.*, p. 204 ; Patkanov, *op. cit.*, I, 127.

2. Ahlquist, *op. cit.*, p. 171 ; Munkacsy, *Vogul Népk. Gyűjt.*, I, 0123 ; Patkanov, *op. cit.*, I, 107.

3. U. T. Sirelius, *Journal Soc. F.-Où.*, XXII, 1, p. 52.

4. E. Setälä, *Suomensukuisten kansojen esihistoria* (*Maailmanhistoria*, II, p. 405).

régions n'étaient habitées jusqu'à l'expansion des Russes que par des peuples finno-ougriens. Cette civilisation est caractérisée surtout par les **outils d'os**, malgré quelques rares vestiges de métallurgie : objets de fer, de cuivre et moules. Une partie des objets trouvés rappelle la période magdalénienne, d'autres semblent des copies d'objets métalliques. Les fouilles montrent que ces peuplades se groupaient autour de petits noyaux fortifiés, possédaient des animaux domestiques, même des chevaux : quelques mors et accessoires de mors le prouvent. Mais ces trouvailles sont si rares qu'on ne saurait croire à l'usage général de cet animal chez ces peuples, comme c'est le cas chez les peuples nomades ¹.

Les mots se rapportant à l'état social et intellectuel des Magyaro-Ougriens représentent le même degré de civilisation que ceux qui nous ont révélé leurs conditions matérielles. Les termes qui désignent les relations de famille montrent une vie de famille considérablement développée. Un mot qui signifie aujourd'hui « Monsieur », « seigneur » (*ur*) avait originairement le sens de « chef de clan » ou « prince » si on le rapproche du mot ostiak correspondant ². Le mot *had* signifiait « troupe, combat », mais aussi « clan ». L'arc et la flèche (*ij, nyil*) leur servaient d'armes. Deux mots hongrois de cette époque désignent le sorcier, tous deux sont en rapport avec l'idée de la guérison (*jás, javas ; orvos*) ³. Une expression garde le souvenir des extases mystiques (*réülés*) ⁴. En dehors du nom de l'âme (*lélek*) le nom d'une maladie (*iz*) a conservé le souvenir de la croyance à une âme secondaire qui était comme l'ombre de la première ⁵. Un autre nom de maladie (*hagymáz*) qui désigne aujourd'hui la fièvre typhoïde, représente à l'âge préhistorique un esprit malin ou un dieu malfaisant qui apporte la maladie.

1. A. M. Tallgren, *L'époque dite d'Ananino dans la Russie orientate* (Finska Fornminnesförenigens Tidskrift, XXXI), id., *Collection Zauoussaitov*, I, II, Helsinki, 1916, 1918.

2. Munkacsy Bernat, *Arja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* (Éléments aryens et caucasiens dans les langues finno-ougriennes). Budapest, 1901, I, 615.

3. Setälä, *J. S. F.-Ou.*, XVII, 4, p. 50; Y. Wichmann, *Finnisch-ugrische Forschungen*, I, 99-104.

4. Budenz, *Magyar-Ugor Szótár*, pp. 659, 661.

5. H. Paasonen, *J. S. F.-Ou.*, XXVI, 4, pp. 1-6.

Les sources de l'histoire des peuples finno-ougriens nous parlent souvent des petits États et des princes des Ougriens de l'Ob'. Les descendants de certaines dynasties ont gardé jusqu'à nos jours les vestiges de leur ancienne souveraineté. Les relations de voyage et les chants héroïques nous font croire que leur pouvoir s'étendait à peine au delà du clan. On ne peut guère supposer que ces peuplades soient jamais arrivées à une étape relativement avancée de la vie sociale : même l'organisation en tribus devait leur être inconnue. Dès lors, on ne trouve nulle trace de conscience nationale chez ces Ougriens de l'Ob'. C'est à peine si de temps en temps plusieurs clans se réunirent sous un prince habile et guerrier en vue de la défense ou de la vengeance commune. Dans les affaires de moindre importance le chef de clan avait le droit de décision ; d'ailleurs la *vendetta* dominait et réglait les affaires entre clans. Leurs chants épiques ne parlent que de vengeance sanglante et d'enlèvement de femmes. Dans les temps anciens le prince était probablement le chef religieux du peuple¹. Ces princes furent quelquefois déifiés après leur mort, et reçurent des idoles et des offrandes. La vie religieuse se bornait au chamanisme, aux croyances animistes, — telle que la notion d'une âme double : corporelle et secondaire — aux sorcelleries préanimistes et à la magie sympathique. Le but des cérémonies était toujours d'obtenir des provisions alimentaires ou la guérison. Quelques divinités supérieures et même un être suprême figuraient dans la mythologie des Ougriens de l'Ob'. Ils vénéraient certains animaux comme saints, en premier lieu l'ours, ensuite l'élan, le renne, le cheval, le loup, l'aigle, le hibou, le cygne, l'oie, le canard, le plongeon, l'aigle pêcheur, le serpent et le brochet. En hongrois le nom de l'ours (*medve*) est emprunté à une langue slave : le magyaro-ougrien n'avait sans doute à la place de ce mot qu'une tournure périphrastique ou une autre désignation respectueuse. De même la langue magyare emploie des épithètes périphrastiques pour nommer le cerf et le loup

1. K. F. Karjalainen, *Anz. d. F. U. F.*, VI, 14 ; Patkanov, *Irtysch-Ostjaken*, I, 121.

(*szarvas, farkas* = cornutus, caudatus). Les noms hongrois du hibou (*bagoly*), du cygne (*hattyu*), de l'oie (*lud*), du serpent (*kigyó*), probablement celui de l'aigle (*sas*) sont d'origine finno-ougrienne. On aurait donc tort d'attribuer aux Magyaro-Ougriens un état social et intellectuel supérieur à celui des peuples ougriens de l'Ob' ¹.

A la vérité, jusqu'à l'ère moderne aucun peuple finno-ougrien n'est parvenu à se constituer une grande organisation sociale, à l'exception des Hongrois de l'histoire. Leur vie de peuple pêcheur et chasseur les groupait naturellement dans les zones forestières riches en poisson et en gibier. Leur expansion fut lente, selon toute vraisemblance ; ce fut plutôt une diffusion ². Les montagnes de l'Oural ne constituaient point de barrière à cette expansion : la culture d'Ananino avec ses objets d'os s'étend au delà de l'Oural, et d'ailleurs les tribus ougriennes de l'Ob' sont des arguments vivants sous ce rapport. Certains mots hongrois désignent des animaux et des plantes qu'on trouve seulement dans la zone moyenne de l'Oural et dès lors la première patrie des Magyaro-Ougriens doit être cherchée dans cette région. Le hérisson (*sül*) ne franchit pas l'Oural ; il est inconnu en Sibérie ³ ; l'abeille (*méh*) a originairement la même limite ; on peut tout au plus admettre qu'avant son importation en Sibérie elle était connue jusqu'à la région de l'Ob' et de l'Irtych ⁴. Une seule espèce d'ormeau, l'*ulmus montana*, dépasse à l'est la ligne de l'Oural aux environs de la montagne Jourma ; on la retrouve encore, paraît-il, près d'Irbit ⁵. Tels sont les arguments positifs qui nous font chercher la patrie des Magyaro-Ougriens dans la zone de l'Oural ou dans les régions avoisinantes. Voici encore deux

1. Le recueil le plus complet des documents sur la vie religieuse des Ougriens de l'Ob' est l'ouvrage de Munkacsi : *Vogul Népköltési Gyűjtemény*, I suppl. ; II, fasc. 2 ; cf. les articles en langue allemande du même auteur dans *Keleti Szemle*, t. III à t. X.

2. Sur les Finnois baltiques cf. Hackmann, *Aeltere Eisenzeit Finnlands*, I, 354.

3. P. Pallas, *Zoographia Rosso-Asiatica*, Petropoli, 1811 ; I, 137.

4. Fr. Th. Köppen, *Das Ausland*, t. LXIII, p. 101 ; Witsen, *Noord en Oost Tart.*, 3^e éd., II, 631.

5. Fr. Th. Köppen, *Geogr. Verbreitung der Holzgewächse*, I. (*Beitr. zur Kenntnis des russischen Reichs*, Dritte Folge V), p. 383 à 393.

arguments négatifs et, par conséquent, un peu moins probants : la langue hongroise n'a pas de mot finno-ougrien pour « chêne », et le nom de la « noisette » est d'origine douteuse. Or la zone du chêne au nord et au sud n'atteint pas les régions des rivières Tchousovaya et Sylva ; elle suit la ligne de l'Oufa pour ne rejoindre l'Oural que dans sa section inférieure ¹. Le chêne a un nom commun dans les langues finno-ougriennes, excepté les langues ougriennes de l'Ob' et le hongrois. En effet, les Ougriens de l'Ob' habitent en dehors de la zone du chêne et peut-être a-t-on le droit de chercher une explication analogue pour l'absence de ce mot chez les Magyaro-Ougriens. L'habitat de la noisette coïncide à peu près avec celui du chêne. Ainsi l'on doit chercher la patrie la plus ancienne des Magyaro-Ougriens en deçà de l'Oural dans la région de la Tchousovaya et sur les pentes orientales de l'Oural dans la section correspondante. Au XVIII^e siècle, le territoire était encore habité par les Vogoules qui s'étendaient même un peu vers le nord ². L'habitat actuel des peuples finno-ougriens et aussi leur répartition par affinités linguistiques obligent à supposer que dans cette famille de peuples les Magyaro-Ougriens devaient former le groupe le plus éloigné vers l'Est ³.

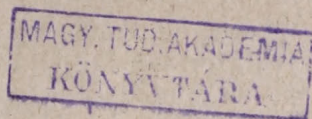
(Budapest)

Comte ÉTIENNE ZICHY.

1. *Ibid.*, II, 76 à 141.

2. Cf. Georgi, *Russland*, p. 68 ; Lehrberg, *Untersuchungen*, S^t-Pétersb., 1816, p. 21.

3. Cette étude est un résumé de mon livre intitulé *A magyarország őstörténete és műveltsége a honfoglalásig*. (L'histoire et la civilisation primitive des Hongrois jusqu'à la conquête de leur patrie actuelle) qui forme le fascicule I, 5 du Manuel de linguistique hongroise (*Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve*). La seconde partie de cette étude traitera du problème turco-magyar.



LES RAPPORTS FRANCO-HONGROIS

SOUS LE RÈGNE DES ÁRPÁD

1. *Relations politico-dynastiques et ecclésiastiques,*

Les rapports de la France avec le pays hongrois commencent dès l'établissement de la royauté et du christianisme en Hongrie. Le pape Sylvestre II (Gerbert), dont Saint Etienne reçut en 1001 la couronne, symbole de sa royauté chrétienne, était d'origine française. Cependant, favorisé par l'empereur Othon III, ce pape français ne faisait point de politique française. Néanmoins, un grand mouvement religieux mit bientôt le nouveau pays en relations fort suivies avec la France ; dans le domaine de la religion, le jeune peuple s'arracha aux formes superstitieuses du monde slave qui l'entourait, le roi Etienne ayant subi très fort cette puissante influence de l'esprit religieux qui, parti de Cluny, de la célèbre abbaye de bénédictins, s'empara du monde chrétien en approfondissant sa religiosité et en raffermissant sa morale. Les cloîtres de Saint-Alexis et de Saint-Boniface de Rome furent la pépinière bénédictine de la Hongrie. En 996 Saint Adalbert de Prague et ses compagnons, avec Radla en tête, établirent les premiers bénédictins sur le « mont sacré de Pannonie » (Pannonhalma). Or Saint Adalbert et Radla avaient été les disciples de Saint Adalbert de Magdebourg qui dans le couvent de Trèves leur avait inoculé l'esprit de la réforme de Cluny¹. Ainsi Cluny fut le flambeau qui

1. *A Pannonhalmi Szent Benedek-rend története* (Histoire de l'ordre bénédictin de Pannonhalma), I, 20.

éclaira les frères religieux hongrois partant pour la conquête du pays. Le roi Saint Etienne lui-même fut attaché par des liens spirituels au saint foyer de Cluny. Il se recommanda aux prières des religieux de Cluny¹. Il adressa des missives, envoya des messagers à Odilon, le célèbre abbé de Cluny (994-1049), accueillit et utilisa les idées de cet homme génial dans son pieux dessein de faire de son pays une province du Christ et de la Sainte Vierge. « Le nouveau fils glorieux du Roi des Rois » reçut à bras ouverts les frères chrétiens venant de l'Occident et suivant la ligne du Danube dans leur pèlerinage vers la Terre Sainte. Ainsi, en 1026, Guillaume, comte d'Angoulême, Richard, abbé de Verdun et leurs compagnons de pèlerinage jouirent de l'hospitalité de Saint Etienne, dont ils nous ont laissé l'éloquent éloge².

Pendant le saint roi n'était pas l'unique Hongrois qui entretenait des relations avec la France, En 1008 Bonipert, premier évêque de Pécs, demande par lettre à Fulbert, évêque de Chartres, de lui envoyer un Priscien et sa prière est exaucée³. Chartres avait à cette époque des évêques et des maîtres d'un grand renom, parmi lesquels Fulbert se distinguait par sa science ; il était l'honneur de la ville de Chartres⁴. D'ailleurs ce rapport amical de Bonipert et de Fulbert nous ramène aussi à l'influence de Cluny. En effet, Fulbert est un admirateur enthousiaste d'Odilon et l'appelle l'archange des moines⁵. Le cas de Bonipert montre que les premiers prélats de l'Eglise hongroise s'efforçaient déjà de se tenir au courant de la science de leur temps et qu'ils choisissaient fort heureusement leurs modèles.

Au cours des luttes pour le trône qui suivirent la mort de Saint Etienne, l'empereur Henri III essaya de soumettre la Hongrie et d'en faire son fief. En 1047, sous prétexte de venger son protégé, le roi Pierre, chassé et tué par les Hon-

1. *A Pannonhalmi Szent Benedek-rend története*, I, 16.

2. Pauler Gyula, *A magyar nemzet története az Arpádházi királyok alatt* (L'histoire de la nation hongroise sous les Arpadiens), I, 62.

3. Fejér, *Codex Diplomaticus*, I, 287.

4. Picavet, *La littérature française en langue latine* (Hanotaux, *Histoire de la nation française*, XII, 97).

5. *A Pannonhalmi Szent Benedek-rend története*, I, 17.

grois, il prépara contre ceux-ci une campagne. Voyant que ses forces étaient occupées ailleurs, quelques-uns de ses vassaux puissants en Frise, en Flandres et en Lorraine prirent les armes contre leur seigneur, et l'on ne se trompe peut-être pas beaucoup en supposant que cette révolte ne se produisit pas à l'insu des Hongrois. Henri III fut donc obligé de commencer une guerre cruelle et obstinée contre ses adversaires. En 1049 le Saint-Siège fut occupé par Léon IX, Allemand de naissance. Celui-ci, fidèle allié de l'empereur, frappa d'excommunication Godefroy de Lorraine et Baudouin de Flandres. Alors les rebelles se soumirent et le Saint Empire atteignit à l'apogée de sa puissance¹. Le pape s'efforça même de rétablir la paix entre l'Empereur et André I^{er}, roi de Hongrie. Pendant les négociations de paix il reçut à Rome Georges, archevêque de Kalocsa, et parcourut avec l'ambassadeur hongrois la France, la Bourgogne et la Lorraine². Après l'échec des armes de l'Empereur en Hongrie (1051) Léon IX envoya Hugues, abbé de Cluny, successeur d'Odilon, à la cour du roi de Hongrie afin de le raccommoier avec l'Empereur. En effet, la diplomatie française remporta un plein succès dans les affaires hongroises il y a 900 ans. L'abbé Hugues fléchit les Hongrois victorieux ; il obtint même une belle récompense du roi de Hongrie pour son œuvre de pacification.

Un certain Léodwin, venu en Hongrie en 1047, était fort probablement l'émissaire des Lorrains rebelles. Il reçut bientôt un évêché du roi de Hongrie (*Leudvinus episcopus Bichariensis*). Trois ans après il retourna dans son pays, peut-être en accompagnant l'archevêque Georges qui fit alors sa tournée diplomatique en France. Il alla voir ses parents à Liège, puis à Andenne, village situé sur la Meuse. Il vit le comte de Namur et fit présent à l'église Saint-Albain, dont on venait de commencer la construction, de quelques fragments des reliques de Saint Georges et de Saint Nicolas³. Et

1. Angyal David : *Arpád és az Arpádok*, p. 241.

2. Pauler, *op. cit.*, I, 101.

3. Karacsonyi Janos, *Szent László Nagyváradi alapítója* (S^t Ladislav fondateur de N.-V. (Katholikus Szemle, XXII, 57) ; Bunyitay Vince, *A váradi püspökség története* (L'histoire de l'évêché de Varad), III, 25.

nous sommes en droit de supposer que le premier établissement des Wallons et des Lorrains en Hongrie au XI^e siècle est dû d'une part à la défaite des vassaux rebelles dont le peuple fut chassé de ses terres ou du moins harcelé de toutes les façons, d'autre part aux exhortations de Leodwin, fort heureux de faire de ses industriels compatriotes des sujets du roi de Hongrie¹.

Le héros idéal de la chevalerie hongroise, le roi Saint Ladislas, fonda l'abbaye de Saint-Gilles en 1091, l'année même où il occupa une partie de la Croatie et battit à deux reprises les Cumanes (*kounes*), peuplade turque qui de temps à autre envahissait et pillait son pays. L'abbaye était située au nord de la Drave, près de Somogyvár, et fut soumise par décret royal à l'abbaye de Saint-Gilles de Nîmes en Languedoc. A cette époque encore Ladislas jouissait de l'amitié du pape Urbain II, protecteur de l'abbaye française, et c'est en présence de son légat qu'il remit l'abbaye hongroise à Odilon, abbé de Saint-Gilles en Languedoc, et aux religieux qui avaient accompagné celui-ci dans son voyage. Le roi déclara en même temps que l'abbé nouvellement institué dépendrait, après Dieu et ses saints, directement de l'abbaye française sans l'entremise de l'évêque du diocèse. Les moines de cette abbaye étaient encore, deux siècles après, des Français, si l'on en croit Albéric le Moine, chroniqueur du XIII^e siècle : « Logesclaus Bele pugilis filius fundavit nobilissimam Abbatiam de Semigis, in qua non solent recipi nisi Franci. » Saint Ladislas se fit enterrer dans cette abbaye. C'est de là qu'on a transporté plus tard sa dépouille à Nagyvárad².

Il est possible que le zèle religieux des moines de la Provence ait mûri en Saint Ladislas la résolution d'aller visiter les lieux saints³.

Les premiers croisés qui passèrent par le territoire hongrois (1096) comptaient dans leurs rangs quantité d'aventuriers et de maraudeurs. A cette date Koloman le Libraire occupait déjà le trône, le même Koloman dont Odilon, abbé de Saint-Gilles, vante les vastes connaissances en matière

1. Sur ces colonies françaises cf. la 2^e partie de cette étude.

2. Cf. Baumgartner, *Századok XXXVIII*, 868-71.

3. Pauler, *op. cit.*, I, 171, 452 (note 344). — *Mon. Germ.*, SS. XXIII, 798.

laïque et ecclésiastique dans une lettre adressée au pape Urbain II. Koloman anéantit les premières bandes de croisés qui se distinguaient par leurs actes de brigandage, mais il accorda toute son hospitalité à Godefroy de Bouillon, dont l'armée digne de sa sainte tâche traversa la Hongrie sans être incommodée par les habitants du pays¹.

Koloman entra bientôt par son mariage en rapport intime avec les Français. Il épousa, pour contrebalancer la politique vénitienne, Busilla, fille du comte Roger. Roger était l'un de ces Normands francisés qui avaient fondé de petits royaumes dans l'Italie méridionale. Il régnait en Calabre et en Sicile et appuyait le pape légitime Urbain II dans sa lutte contre l'Empereur Henri IV².

Vers 1120, les seigneurs hongrois, craignant l'extinction de la dynastie, amenèrent une épouse pour Etienne II, fils de Koloman. Cette reine, d'origine normande comme la mère du roi, était fille de Robert, duc de Capoue (les chroniques hongroises l'appellent à tort : filia regis Roberti Viscardi de Apulia). L'établissement en Hongrie de l'illustre famille des Rathold doit sans doute avoir quelque rapport avec ce mariage : en effet, les ancêtres viennent de Caserta, ville du duché de Capoue (de regno Apulorum de Caserta)³.

En 1147, Louis VII, roi de France, parut en tête d'une armée de 70.000 croisés à la frontière hongroise. Ce « pèlerin du Christ » eut une entrevue avec Géza II, roi de Hongrie, qui aboutit à la conclusion d'un traité d'amitié. L'affection mutuelle qui en résulta ne fut troublée que par la présence dans l'armée française de Boris, prétendant au trône de Hongrie et se faisant passer pour le fils de Koloman le Libraire. Géza II, apprenant que Boris était caché dans le camp de Louis VII, réclama son extradition ; mais le roi de France, ayant consulté son entourage, ne put se décider à livrer celui qui se sauvait « à la maison du roi ainsi qu'à l'Eglise et aux pieds du roi ainsi qu'à un autel »⁴. Il garda Boris « avec assez d'honneur » dans son camp et l'emmena

1. Pauler, *op. cit.*, I, 189, 191.

2. *Ibid.*, I, 189, 201.

3. *Ibid.*, I, 231, 473 (note 425).

4. *Ibid.*, I, 266.

avec lui en quittant le pays. Géza II en fut marri, mais ne suscita aucun embarras aux croisés français. Ceux-ci de leur côté se conduisirent honnêtement pendant le trajet et même après que l'amitié des deux rois se fut refroidie.

En 1143, Manuel Comnène, petit-fils de Saint Ladislas de Hongrie, occupa le trône de Byzance. Excellent chef d'armée, digne de son grand-père, il mit son idéal dans la chevalerie française, se distingua au tournoi et au champ de guerre. En utilisant la tactique et les armes françaises, il s'efforça de remplir d'un esprit nouveau l'armée « romaine »¹. Il était « francophile » même dans les petites choses, prit des serviteurs français, favorisa les moines latins aux dépens des grecs dans l'acquisition de biens ecclésiastiques. Louis VII arrivé à Byzance, Manuel alla avec lui à Sainte-Sophie célébrer la fête de Saint Denis². La réaction qui sévit contre sa veuve Marie d'Antioche montre que ses sujets trouvaient qu'il était allé fort loin dans son amour pour l'Occident.

Au cours de ses tentatives pour prendre pied en Italie, Manuel se heurta à Roger II, roi de Sicile, beau-frère de Koloman le Libraire. D'autre part il eut des démêlés avec Géza II, roi de Hongrie, dont les intérêts balkaniques froissaient sa politique d'expansion. Ces hostilités, qui durèrent plusieurs années, rapprochèrent Roger II de Géza II. De son côté Manuel prit le parti des frères mécontents de Géza II, attira même l'un d'eux, Etienne, dans sa famille, en le mariant avec sa nièce. Après la mort de Géza II il continua cette politique de famille et maria Béla, fils mineur de Géza II avec Anne, princesse d'Antioche, demi-sœur de sa seconde femme³. Anne d'Antioche était fille d'une Guiscard et d'un Châtillon : Constance de Guiscard avait épousé Rainaut de Châtillon, un des plus illustres chevaliers des Croisades, qui monta ainsi sur le trône, sa femme ayant hérité de la principauté d'Antioche ; leur fille était Anne ou plutôt Agnès d'Antioche, qui devint l'épouse de Béla III⁴. Ce mariage rattacha encore

1. Pauler, *op. cit.*, I, 271.

2. Thalloczy Lajos, *III. Béla és a magyar birodalom* (III. Béla emlékezete), p. 68. (Béla III et l'empire hongrois : La mémoire de Béla III.)

3. Pauler, *op. cit.*, I, 321.

4. Forster Gy., *III. Béla király emlékezete*, p. 35

plus fortement la Hongrie et la dynastie des Árpád à la civilisation française, bien que par l'intermédiaire d'une famille française établie en Terre Sainte. Le règne de Béla III, disciple ingénieux du francophile Manuel et mari d'Anne de Châtillon, fut en effet, nous le verrons plus loin, la période la plus glorieuse de l'influence française en Hongrie.

La reine Anne mourut en 1184. Béla III chercha alors une nouvelle épouse. D'abord il envoya ses ambassadeurs en Angleterre, mais comme la princesse dont il voulut obtenir la main n'avait que huit ans, on lui indiqua la veuve du fils du roi d'Angleterre : Marguerite, fille de Louis VII et sœur de Philippe Auguste, roi de France, qui avait perdu son mari en 1183. Ainsi l'influence française s'accrut considérablement à la cour du roi de Hongrie¹.

En 1187 le sultan Saladin écrasa les armées de la royauté de Jérusalem. Le roi Guy de Lusignan fut fait prisonnier et le beau-père de Béla III, Rainaud de Châtillon, refusant d'abjurer sa foi, expira sous les coups d'épée de Saladin lui-même. La ville de Jérusalem fut la proie des armées musulmanes et le pays qui avait vu depuis 88 ans tant de prouesses et d'actes de sacrifice s'écroula pour ne plus se relever, malgré les tentatives réitérées du monde chrétien. En 1195 Béla III résolut aussi de conduire une croisade en Terre Sainte afin de lutter pour rétablir le royaume de Jérusalem, dont quelques lambeaux subsistaient toujours sous la souveraineté du cousin de sa femme, Henri, comte de Champagne. Ici encore les liens de famille servaient sans doute de stimulant pour sa politique. Sa maladie et sa mort (1196) empêchèrent l'exécution de son projet, mais avant de mourir il fit promettre à son fils cadet André d'accomplir son vœu et lui légua à cet effet un trésor considérable. La reine Marguerite quitta la Hongrie un an après la mort de son mari en se joignant à une croisade allemande. Arrivée à Jérusalem, elle y mourut bientôt².

Les fils de Béla III continuèrent même après la mort de leur père à entretenir leurs relations de famille françaises. Ainsi Emeric, l'héritier du trône, se chargea, selon les

1. Békefi Remig, III. *Béla eml.*, p. 118.

2. Pauler, *op. cit.*, I, 328 ; II, 12.

vœux de son père, de pourvoir aux besoins de sa tante, Alice d'Antioche ¹. Il épousa Constance, fille d'Alphonse II, roi d'Aragon, et sœur du roi Pierre II ². Le fils cadet de Béla III, André II, qui succéda à Emeric sur le trône de Hongrie, continua la tradition de sa famille en épousant en secondes noces Yolande ou Yoles, fille de Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et de Namur, cousin de Philippe Auguste et de Yolande de Flandres, sœur de Henri, empereur de Byzance ³. Ce mariage lui valut la sympathie de nombreux barons « latins » qui songèrent même, après la mort de Henri, à lui confier le gouvernement de l'empire chancelant. Mais enfin son beau-père, Pierre de Courtenay, l'emporta et comme celui-ci mourut bientôt après, la succession tomba entre les mains de son beau-frère Robert.

Le régime francophile de Béla III et de ses fils laissa une forte empreinte dans les mœurs du pays. En effet les princesses françaises qui épousèrent les rois de Hongrie amenèrent avec elles une suite nombreuse, ne voulant point perdre contact avec leur ancienne patrie. Après le second mariage de Béla III, des chevaliers français vinrent s'établir en Hongrie : on a conservé l'inscription funéraire de l'un d'eux : Richard de Beaujeu en Beuplois, « chevalier qui aimoit droiture », enterré avec sa femme hongroise à Esztergom (Strigonie) en 1210 ⁴.

Le mariage d'Emeric avec Constance d'Aragon attira à la cour du roi de Hongrie le célèbre troubadour Peire Vidal, qui vivait à la cour d'Aragon : il y composa un sirventes dans lequel il mentionne les bienfaits d'Emeric :

per ma vida gandar
m'en auei, en Ongria
al bon rei N'Aimeric
on trobei bon abric
et aoram ses cor tric
servidor et amic ⁵.

1. Pauler, *op. cit.*, II, 486 (note 10).

2. *Ibid.*, II, 32.

3. *Ibid.*, II, 54.

4. Békefi R., *op. cit.*, p. 142.

5. Sebestyén Gyula, *Imre király troubadour vendége* (Un troubadour hôte du roi Emeric). Egy. Phil. Közl., 1891.

D'autre part, une charte de 1220 mentionne une Française de noble extraction, une certaine Ahalyz, c'est-à-dire Alice, appartenant à la suite de Yolante, seconde femme d'André II ¹.

Les reines et leurs suites répandirent à la cour de Hongrie la mode et les mœurs françaises. En effet, à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècles, une forte influence française se fit sentir dans la vie de la noblesse hongroise. Les seigneurs hongrois prirent l'aspect de chevaliers français. Dans la croisade de 1217 les Magyars d'André II différaient à peine des barons français de Syrie. Le roi André II et les ancêtres des Bánffy de Losonc, les membres des familles de Kán, de Csák, de Száh, de Rátold, de Huntpázmán et de Gutkeled portaient la barbe à la manière française, avaient des armures, des bannières, des écus pareils à ceux des chevaliers français ². A peine la forme cylindrique du heaume se fut-elle répandue en France, qu'on commença à la porter en Hongrie. L'écu des Hongrois était petit et de forme triangulaire, comme celui des Français, et dans le sceau de maître Ladislas de Kán l'on voit une bannière toute pareille à celle que l'on trouve dans les armoiries de la famille de Montmorency ³.

L'orientation française de Béla III trouva de grands renforts aussi dans les ordres religieux français nouvellement réformés. Au cours de la première moitié du XII^e siècle commença à se répandre l'ordre de Cîteaux, semant les idées de Bernard, saint abbé de Clairvaux. La maison de Heiligenkreuz en Autriche avait envoyé déjà sous Géza II une colonie de moines en Hongrie. Mais l'établissement définitif des Cisterciens en Hongrie s'attache à la mémoire de Béla III. Le roi, désireux d'inoculer à son pays l'esprit de Clairvaux et d'y établir l'ordre des « moines gris » — tel est le nom que le peuple hongrois leur a donné, — les fit venir directement de France. Il invita Pierre, abbé de Cîteaux, à venir dans son pays afin de fixer les conditions de l'établissement de l'ordre en Hongrie. L'abbé Pierre y vint en effet accom-

1. Wertner M., *Magyar Nyelvőr*, XLV, 150.

2. Karolyi Arpad, *Arpád és az Arpádok*, p. 273.

3. Pauler, *op. cit.*, II, 63.

pagné de Pierre et de Servius, frères de Cîteaux, et d'Ubcellus, abbé de Paris. Le roi assura à l'ordre tous les droits et privilèges dont il jouissait en France. Le premier couvent fut construit en 1179 à Egres, village situé sur la rivière Maros, pour des religieux venant de Pontigny en Champagne. En 1182 naquit dans la forêt de Bakony la « fille de Clairvaux », la *Nova Claravallis* : l'abbaye de Zirtz, actuellement maison principale des Cisterciens de Hongrie. En 1184 le roi fonda près de Bude l'abbaye de Pilis, dont les habitants vinrent d'Accey, du diocèse de Besançon. Quelques mois après furent établis sur la frontière occidentale de la Hongrie les moines de l'abbaye de Trois-Fontaines en Champagne. Le palatin Dominique, proche parent du roi, fonda en 1194 l'abbaye de Borsmonostor. Les fils de Béla III héritèrent des sympathies de leur père pour l'ordre de Cîteaux. En 1202 Emeric jeta les fondements de l'abbaye de Kertz (*de Candela*) dans le voisinage des colonies saxonnes qui venaient de s'établir en Transylvanie. André II institua deux abbayes en Croatie. Dans sa croisade ce dernier emmena deux moines et un frère convers de l'ordre et se fit enterrer avec ses femmes dans les églises des Cisterciens. Enfin Béla IV, fils aîné d'André II, créa Bélakút, et le duc Koloman, fils cadet de Béla IV, jeta les fondements de la maison de Schawnik.

Les moines de Cîteaux établis en Hongrie et les frères convers qui s'étaient joints à eux pratiquèrent surtout le second précepte de la règle de saint Benoît ; ils transformèrent en cultures florissantes, dans leur nouvelle patrie, de grandes étendues de terrain inculte et sauvage et créèrent ainsi de véritables fermes modèles. Ils importèrent la culture maraîchère, l'arboriculture fruitière et les méthodes raisonnées de l'élevage du bétail. En même temps ils pratiquaient les arts ; chaque couvent pourvoyait à ses propres besoins et produisait pour lui-même l'outillage de ses industries. Les frères religieux comptaient dans leurs rangs des charpentiers, des maçons, des forgerons, des tisserands, des pelletiers, des cordonniers et des boulangers. Ils faisaient même du commerce et fréquentaient les foires ¹. Dès

1. Békeli, III. Béla emlékezete, p. 123.

lors, l'établissement des Cisterciens en Hongrie fut d'un effet salulaire non seulement pour le développement de la vie religieuse, mais avant tout pour la prospérité économique du pays. Les membres de l'ordre étaient pour la plupart des Français qui restèrent, même après leur établissement définitif, en contact avec les maisons françaises. Les abbés des couvents de Hongrie se rendaient tous les trois ans au grand chapitre de Cîteaux ¹.

L'ordre des Prémontrés, fondé par saint Norbert, vint s'établir en Hongrie environ à la même date que les Cisterciens et devint lui aussi un instrument de l'influence française en Hongrie. Vers le milieu du XII^e siècle Mendinus, prieur d'Alberoyale, fit établir à Garáb (diocèse de Vác) ces sympathiques chanoines aux allures seigneuriales. Ils venaient de Valroi en Lorraine ². Le couvent de la Sainte-Croix (diocèse de Pécs), voisinant le lieu dit Nagyolasz, se peupla aussi de moines valrégiens. Enfin pendant le règne de Béla III furent fondés le monastère de Váradelóhegy près de Nagyvárad, le prieuré de Jászó et le couvent de Lelesz ³.

Les ordres de chevalerie jouirent aussi de l'hospitalité des rois de Hongrie. Les Templiers, ordre essentiellement français, parurent sous le règne d'Etienne III (1161-73), qui fut leur protecteur. De même Boris, ban hongrois de Bosnie, leur céda de grands domaines de sa propriété située entre la Drave et la Save. Ils reçurent aussi le couvent bénédictin de Vrana (Aurania) en Dalmatie. Béla III les favorisa avec le même esprit de tendre dévouement et l'un des maîtres de l'ordre, Jacques Montroyal, assista Béla IV avec ses chevaliers dans ses combats désastreux contre les Tartares. Les centres de leurs immenses propriétés étaient Vrana, Csurgó et Esztergom (Strigonie) ⁴.

Les Hospitaliers ou chevaliers de Saint-Jean, ordre fortement francisé de même que le précédent, furent introduits par Géza II en Hongrie. Il leur fit construire une église et

1. Pauler, *op. cit.*, I, 364 ; Békefi, III. *Béla emlékezete*, p. 117 et *Arpád és az Arpádok*, p. 293.

2. Karacsonyi J., *A magyar nemzetségek* (Les clans hongrois), II, 337.

3. Pauler, *op. cit.*, I, 366.

4. Pauler, *op. cit.*, I, 368 et II, 156.

un hospice à Jérusalem, leur céda Abony, près d'Esztergom, avec une destination analogue. Le couvent d'Esztergom ou de Szentkirály rayonna et eut dès 1187 plusieurs maisons-filles, grâce à la générosité de Béla III. L'autre couvent des chevaliers de Saint-Jean fut fondé par Martyrius, archevêque d'Esztergom, près de l'église-Saint-Etienne à Székesfehérvár (Albe-Royale) ; les constructions furent achevées par la reine Euphrosine, veuve de Géza II et mère de Béla III, qui confirma l'ordre dans ses titres de possession ¹. L'ordre prit part à la croisade d'André II et rendit de grands services à Béla IV lors de l'invasion des Mongols (1241-1242) ; il reçut en récompense le banat de Szörény et toute la Coumanie à l'est de la rivière Olt ². Les chevaliers de Saint-Jean s'occupaient avant tout du traitement des malades : à côté de leurs hôpitaux ils établissaient des pharmacies et contribuaient par là à la diffusion des notions médicales. Leurs maîtres en Hongrie étaient Rembaldus ou Remboldus entre 1234 et 1254 ³, Arnoldus avant 1259, Ferrustany en 1262, Pontius de Fayn vers 1272 ⁴.

DEZSŐ PAIS.

(Budapest)

1. Knauz, *Monumenta Ecclesiae Strigoniensis*, I, 142.

2. Pauler *op. cit.*, II, 197.

3. Fuxhoffer, *Monasteriologia*, I, 288.

4. Aldassy A., dans le *Pallas Nagy Lexikona* (Encyclopédie « Pallas »), IX, 945.

PETŐFI

(1823-1849)

I. — *L'évolution du poète.*

« Le monde est le jardin de Dieu. Hommes ! vous en êtes les fleurs et les mauvaises herbes. Petit grain semé dans ce jardin, peut-être, avec l'aide de Dieu, ne serai-je pas une mauvaise herbe. »

Le poète qui à vingt-deux ans écrivait ces vers est devenu la fleur la plus magnifique qu'ait donnée la terre hongroise, dans ce jardin imaginaire, et c'est une gloire pour nous que de pouvoir le mettre aux côtés des plus grands, dont les centenaires sont célébrés par le monde entier. Il n'a point « maigri des années durant sur un long poème », il n'a point fouillé pendant des années les replis du cœur humain. Il n'a fait que venir et disparaître. Six années sont peu de chose pour une carrière poétique, et vingt-huit pour une vie. Et pourtant, ces six printemps ont vu se réaliser tant de rêves, ces vingt-huit années recèlent tant de trésors impé-
rissables...

En effet, Petőfi, comme tous les grands lyriques, aimait à se raconter lui-même et, les portraits où il se peint sont comme les nuages, qui prennent incessamment des formes nouvelles ; cependant quelque chose y demeure constant : une âme charmante et passionnée, franche et droite, qu'enthousiasme tout ce qui est beau et grand : une fleur au jardin de Dieu.

L'évolution intérieure de Petőfi est tout aussi variée que les événements de sa vie elle-même, et d'une importance encore plus grande pour l'intelligence de ses poèmes. Les déconvenues des dernières années d'études, la vie de soldat — où l'a poussé la misère, — la carrière théâtrale — vers laquelle l'a entraîné, à défaut de talent, une passion irrésistible, — la faim, les courses vagabondes à travers le pays, souliers troués et gousset vide, les luttes, l'amour... la vie, en un mot : tout cela passe dans ses vers, encore tout frémissant, mais coloré toujours par l'état d'âme et l'humeur passagère du moment.

Dès le collège, Petőfi commence à rimer. Il emprunte les thèmes romantiques et sentimentaux et le langage affecté des poètes alors à la mode. Mais bientôt, rejetant tous ces clichés, il se met à écrire librement, simplement, comme l'on parle. Puis il prend son essor, il s'élève à des hauteurs inconnues ; son instrument a déjà une résonance merveilleuse, — mais il est encore trop jeune, et l'on ne reconnaît pas dans ses vers une inspiration personnelle, des sentiments vécus. Il attend l'amour, il l'appelle : « Sera-t-elle blonde, brune... ses yeux seront-ils bleus ou noirs ? » Il fait des rêves de gloire, mais aucun sentiment profond ne remplit encore son âme. Dans ses poèmes il verse la misère, les troubles et les espérances de sa jeunesse. Il parle de lui-même, toujours de lui-même. Et l'acteur qui sommeille en son âme mêle à beaucoup de sincérité beaucoup de rôles divers : tantôt c'est un gai compagnon qui ne songe qu'à boire, tantôt c'est un vagabond joyeusement philosophe ; mais gardons-nous de prendre au sérieux tous les rôles qu'il joue. — Son regard est perçant, il excelle à saisir certains types : le fêtard, par exemple, ou le mari obéissant, lui fournissent le sujet de tableaux de genre pleins d'une ironie souriante et d'un art achevé. Il entre « dans la peau » du berger hongrois, dans celle du gardeur de chevaux ; quoi d'étonnant qu'il sache si bien exprimer leurs joies et leurs chagrins, dans ses chants populaires, d'une forme si fruste et si simple et qui se prête admirablement aussi à l'expression de sa soif d'amour ? D'ailleurs Petőfi n'imité pas la chanson populaire, il l'enrichit plutôt par son art individuel.

Ce sont là ses premiers chefs-d'œuvre. La même inquiétude, les mêmes aspirations se retrouvent dans le beau récit populaire intitulé : *Jean le Héros*.

Cependant la réputation est venue : en 1844, le chef de la génération poétique précédente, Michel Vörösmarty, a fait éditer les vers qu'un pauvre jeune homme en haillons lui a présentés, et le nom de Petőfi est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs.

*
**

Mais l'amour se fait attendre encore. Le poète fait imprimer les *Tourments amoureux*, et dans un autre volume il égrène des *Perles d'amour*, mais quelque chose nous dit que ses sentiments sont à fleur de peau ; la grande inspiration amoureuse est encore loin. Il s'imagine l'avoir trouvée sur la tombe d'une jeune fille de quinze ans, qu'il n'a aimée, en réalité, que sur son lit de mort. Son âme avide d'émotions se prodigue dans les accents élégiaques du *Feuillage des cyprès*. — Les simples accords de la chanson populaire ne lui suffisant plus, il cherche des formes nouvelles, plus personnelles. Secrètement mécontent, la société des hommes l'importune. Il apprend le français, l'allemand, l'anglais, il lit déjà Byron, et les *Nuages* du pessimisme assombrissent son horizon.

La gloire est l'arc-en-ciel fugitif des pleurs ; l'amitié, la fidélité conjugale sont comme la fumée de sa pipe, aussitôt dissipée ; l'humanité, la vie immortelle... vains rêves. A côté de la beauté féminine, il met cyniquement le cadavre en décomposition ; et quand l'amoureux se glisse dans la nuit, l'assassin est là, qui guette sa victime ; quant aux pensées du poète, ce sont des fauves qui s'entre-dévorent.

Voilà ce que Petőfi exprime en une série de poésies épigrammatiques. A Jean le Héros, qui suivait son amante au pays des fées, succède dans un autre poème narratif l'amoureux cruel d'un vieux manoir féodal. Au lieu des tableaux de genre, pleins d'un charmant humour, qu'il peignait autrefois, le « Fou » apparaît : il va creuser une mine au centre de la terre et faire sauter le monde entier !

Ce sombre état d'âme romantique a produit aussi ses

chefs-d'œuvre. Petőfi est délivré de ses fauves ; au fond, c'est une nature saine, l'astre qui éclaire ses poèmes est notre bon vieux soleil, et non point la lune mélancolique. La guérison apparaît déjà dans de nouvelles œuvres et — comme toujours lorsqu'il s'apaise — ce sont des chants populaires qui montent vers le ciel.

Voici venir l'aurore de la patrie hongroise, l'espérance commence à s'éveiller ; la servitude ne peut être éternelle. Petőfi lit Victor Hugo, Lamartine, Béranger ; un nouvel idéal illumine son âme : Dieu a créé le poète pour guider son peuple vers Chanaan, ainsi qu'une colonne de feu. Il sera prophète : le prophète de la liberté. Ses premiers poèmes exaltaient le passé : maintenant il flétrit l'inertie nationale, il voit dans l'avenir, ses vers prophétiques sont pleins de passion et de sang. — Jamais la poésie n'a su le contenter complètement, il est avide d'action, il éprouve le besoin de se dévouer pour les autres et de souffrir le martyr pour un grand idéal. D'abord une pensée le tourmente : à quoi bon ? l'humanité est-elle vraiment en marche ? Mais bientôt il triomphe de ses doutes : il est guéri.

C'est alors que dans une petite ville de province il rencontre celle qui sera sa femme, Julia Szendrey. Le nuage cherche l'aurore pour se baigner dans sa clarté, l'alouette chante en s'élevant vers le ciel : amour, liberté ! Il a trouvé sa double inspiration, et les cordes de sa lyre vont rendre de nouveaux accents. La vieille forme classique de la chanson populaire se prête bien encore à l'expression de certains sentiments légers, mais la plupart du temps sa passion ne tient plus dans le cadre étroit de cette miniature ; maintenant c'est une riche floraison de poèmes lyriques dont on ne saurait dire quel est le plus beau :

« Oui, mais jusqu'ici je n'ai fait qu'écrire : il est temps d'agir. » Pour le bonheur de sa patrie, il est prêt à sacrifier son propre bonheur et son amour. Et voici qu'un vent révolutionnaire souffle sur la Hongrie. En mars 1848, il sera le chef de la jeunesse, poète et soldat de la liberté. Enfin l'action est arrivée... et, parmi le champ de bataille de Fehéregyháza, une tombe anonyme l'engloutit.

II. — *Le poète de la Hongrie.*

Petőfi est un pur lyrique. Le sujet de sa poésie est toujours son moi, même quand il cultive un genre en apparence objectif. Il n'a même pas de poème narratif, au sens strict du mot. Dans sa première manière, c'est lui qui se montre sous les traits de Jean le Héros ; dans ses jours d'amertume, c'était lui, ce *Szilaj Pista* qui tue sa maîtresse ; après son mariage, c'est lui encore, ce charmant *Istók le Fou* qui, par le charme de sa parole, gagne le cœur d'un vieux misanthrope et de sa nièce ; et c'est lui de nouveau, cet *Apôtre* qui veut assurer le bonheur universel et que ses projets mènent à l'échafaud. Son état d'âme, sa vie intérieure, ses sentiments colorent tout ce qu'il écrit ; aussi ne faut-il pas voir dans ses poèmes le registre fidèle des événements de son existence : il façonne toujours la matière que lui livre la réalité.

De quelle espèce était son imagination ? Ses critiques lui reprochaient un jour de jeter dans ses vers les scènes et les impressions de la vie vulgaire, au lieu de s'élever à des hauteurs idéales. Petőfi, comme toujours lorsqu'il est attaqué, réagit passionnément ; il vante la force créatrice de son imagination : par delà le firmament, « là où finit l'univers de Dieu, sa toute-puissance crée un monde nouveau. »

Il est vrai que Petőfi a vagabondé au pays des fées, dans l'île sombre de l'amour... Mais son imagination s'attache à la réalité. Comme l'amour idéal et l'amour réel apparaissent devant lui, c'est le dernier qu'il choisit, car « au fils de la terre il faut la réalité, et le poète n'est-il pas un fils de la terre ? » Ce sentiment puissant du réel suffirait à expliquer le caractère si profondément hongrois de notre poète, car c'est la terre hongroise qui l'environne, le cœur qui bat dans sa poitrine est un cœur hongrois. Son Pégase n'est pas un cheval anglais haut sur jambes, ce n'est pas non plus une bête de somme allemande. « C'est un poulain hongrois que mon Pégase, la vraie, la brave race hongroise... »

Les paysages hongrois, la vie hongroise, l'âme hongroise, voilà ce que reflète sa poésie. Sa patrie à lui, c'est la plaine

que dorent les épis, où était son berceau, et qu'il salue avec tant d'allégresse dans un de ses premiers poèmes. La *Fata Morgana* — la fée des steppes hongroises — les grues qui passent en vols triangulaires, lui souhaitent la bienvenue. Les troupeaux de moutons reposent autour des puits, les bandes de chevaux galopent... au loin se montre une vieille auberge branlante où les brigands vont se désaltérer. Dans les roseaux voisins campent les oies sauvages, parmi la nielle filent les lézards... et là-haut sur le toit, claquette la cigogne, son oiseau favori. — Le poète laisse errer ses regards sur les plaines de la Petite Coumanie, ou plutôt son imagination en évoque avec amour jusqu'aux moindres détails : les insectes courant dans l'herbe, les sangsues engourdis au fond des ruisseaux ; mais n'allons pas croire qu'il s'amuse à donner des descriptions microscopiques : tous ces éléments se groupent en de larges tableaux animés par son amour, et sur le moindre brin d'herbe scintille, comme une fine rosée, l'âme du poète.

Et voici les habitants de la grande plaine hongroise : d'abord son père, dont il sait dessiner le portrait avec un si charmant humour ; sa mère, à laquelle il est attaché de toute la force de son âme. On chercherait en vain dans la littérature universelle un poète plus tendre et plus sincère de la vie familiale. Il n'est pas jusqu'à ses poèmes d'amour les plus passionnés où l'on ne sente la douce chaleur du foyer domestique. — Puis voici le valet de ferme, dans sa charrette attelée de quatre bœufs ; il fait claquer son fouet en passant devant la maison de sa mie. Elle est justement au jardin : elle cueille une fleur pour son amoureux, qui s'en va sifflant joyeusement ; voici encore le berger, le gardien de chevaux, le brigand, le chemineau, le jeune villageois... et combien d'autres figures populaires, qui animent ces tableaux de genre pleins d'action et d'intérêt dramatique.

Ainsi le monde hongrois se reflète tout entier dans l'âme de Petöfi, et cette sympathie profonde avec les êtres et les choses de son pays donne à ses premières chansons un caractère essentiellement national. Cependant, parmi ses nombreux tableaux de genre, il y en a un, peut-être le

seul, où le sarcasme a remplacé l'amour : « L'épée sanglante de mes ancêtres » — fait-il dire à son personnage — « est accrochée à son clou, elle est rongée par la rouille... la guerre n'est pas faite pour moi, mais moins encore le travail, bon pour le paysan ; je ne paye pas l'impôt, je gaspille ma fortune ; le pays, je m'en soucie peu : je suis un gentilhomme hongrois. »

Cette poésie nous amène à la deuxième période de sa vie, où le sentiment national devient en lui une force agissante, où il lutte pour un double idéal : l'affranchissement de la Hongrie et l'abolition du servage. Il se fait le héraut des temps à venir, mais il subit déjà l'influence des événements. Si jusqu'ici il a aimé la steppe, c'est que, dans la plaine immense, où nulle part les montagnes ne ferment l'horizon, son âme s'est sentie libre ; mais maintenant il s'exalte pour la liberté politique, la marche des événements est trop lente à son gré, il exige des actes : il faut émanciper les serfs ! Il faut se séparer de l'Autriche ! Il prévoit et prédit la lutte dont il sera le Tyrtée et le martyr.

III. — *Le poète de l'humanité.*

Contemplatif d'abord, puis actif, le sentiment de sa solidarité avec sa patrie fait de Petőfi le poète et le prophète de la nation hongroise. Voyons maintenant à quel titre il peut être rangé au nombre des grands poètes de la littérature universelle.

Si Petőfi était un poète cosmopolite, il n'aurait pas dans la littérature universelle la place qu'il occupe, et que lui vaut précisément son caractère hongrois. Il serait « dans le jardin de Dieu » une fleur comme les autres fleurs. — Et pourtant il ne doit pas peu aux pays étrangers, à leurs idées et leurs poètes. Déjà les tableaux de genre naissent naturellement de son inspiration quand il fait connaissance avec les œuvres de Béranger qui l'aiguillonne par son exemple. On retrouve dans son pessimisme l'influence de Byron. Quand il chante la liberté, on reconnaît le souffle de Victor Hugo, de Lamar-

tine, de Shelley et de la Révolution française. Mais tous ces éléments étrangers s'assimilent en lui, ils trouvent leur point de fusion dans son génie lyrique.

Loin de voir dans la liberté de sa patrie une cause exclusivement hongroise, il la conçoit comme une partie d'une tâche infiniment plus vaste : l'affranchissement de l'humanité. — Appliquant à lui-même l'idée de la métempsychose, il fut, dit-il, à Rome Cassius, en Suisse Guillaume Tell, en France Camille Desmoulins. Dans cette vie-ci, peut-être sera-t-il encore quelque chose ? Quand il « rêve de journées sanglantes », il réunit en une étrange synthèse le salut de sa patrie, le salut de l'humanité et son propre amour ; quand il s'attriste à la pensée de mourir dans son lit, et qu'il veut tomber foudroyé sur une cime, ou frappé d'une balle sur un champ de bataille, ce n'est pas seulement pour la liberté de sa patrie, c'est pour la liberté du monde. La nation signifie pour lui l'humanité, dont elle n'est qu'une partie infime. En un rêve magnifique il salue la révolution d'Italie et prédit une lutte gigantesque. Dans le monde entier il n'y aura plus que deux camps en présence : celui des bons et celui des méchants ; et nous serons vainqueurs, car la justice est de notre côté. Guerre ! Guerre ! Pour la liberté de tous les peuples ! Et quand nous aurons atteint notre but, jetons nos armes au fond des mers, car après ce jugement dernier viendra le paradis terrestre. Les méchants, les oppresseurs, ce sont les rois et les puissants. Il faut les exterminer, qu'il en reste à peine le souvenir ! Au gibet, les rois ! — Le futur paradis terrestre, c'est la démocratie, et quand celle-ci sera devenue une réalité, chacun aura au banquet une place égale. Il salue de loin l'avènement de la République. — « L'Apôtre » combat et meurt pour ces idées, et ses arrière-neveux, qui ont réalisé son rêve, ne retrouvent pas même sa tombe. Notre poète aurait-il pressenti sa propre destinée ?

A proprement parler, « l'Apôtre » expose le programme des démocrates et libéraux européens avancés vers 1848. Ce sont ces principes qui, transportés sur le terrain pratique, firent dédaigner à Petőfi la politique plus modérée de Széchenyi, pour l'entraîner dans le camp de Kossuth, où il professa même des idées encore plus radicales. Comme

tous les grands courants intellectuels, le mouvement démocratique et libéral jeta bientôt ses dernières vagues en Hongrie, sur les confins des Balkans, et Petófi en est le poète et le prophète enflammé. Quelques-uns de ses vers ne s'adressent plus à la nation, mais seulement aux opprimés.

Mais sa foi en la solidarité des peuples fit bientôt place à la désillusion. Dans la lutte pour la liberté, la Hongrie reste seule, et Petófi se dit étonné : « L'Europe est calme, est calme de nouveau. »

L'idéal que poursuit Petófi et qu'il chante dans ses poèmes politiques n'est donc pas seulement le bonheur de sa nation, mais la félicité du genre humain. Ce furent son apostolat et son martyre qui le désignèrent d'abord à l'attention des littérateurs étrangers : à une époque où l'oppression autrichienne empêchait qu'on écrivît en hongrois sur ce poète, parurent en allemand, en français, en italien les premiers articles sur lui et les premières traductions. Son ardeur passionnée, exempte de toute rhétorique, assura le succès de son œuvre à l'étranger. Les idées passent, les formes — quand il s'agit d'un écrivain tel que Petófi — demeurent éternellement.

Mais Petófi a un autre titre encore à sa place dans la littérature universelle. Il a su faire entrer dans la littérature la simple chanson populaire, il a créé une poésie véritablement nationale, accessible à tous les hommes, aux plus humbles comme aux plus lettrés, et qui, dans sa sincérité, sa simplicité, sa forme classique et pure, est sans doute unique dans la littérature mondiale.

JENÓ KASTNER.

(Budapest)

SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE

ET

SAINT LADISLAS DE HONGRIE

Au commencement du xix^e siècle, les théoriciens du romantisme allemand, Frédéric Schlegel, Jacques et Guillaume Grimm, soutinrent pour la première fois cette opinion qu'à l'époque de la dynastie arpádienne (xi^e-xii^e siècle), c'est-à-dire à peu près au temps où florissait la puissante poésie épique française et allemande, il a dû se produire aussi une première floraison de l'épopée hongroise, supérieure à celle du xvi^e siècle au point de vue poétique. François TOLDY (1805-1875), le créateur de l'histoire littéraire en Hongrie, était encouragé par leur exemple quand il aborda l'étude de la poésie légendaire de l'époque arpádienne, dans laquelle le groupe qui a été le mieux étudié suivant les méthodes philologiques est celui que son objet rapproche le plus du champ des recherches allemandes : le cycle des Huns, à l'éclaircissement philologique duquel une part très importante revient précisément aux germanisants hongrois.

Le temps est venu de soumettre à un examen aussi approfondi la branche la plus négligée jusqu'ici de ce genre poétique, nous voulons parler des fragments des chroniques hongroises relatifs à des événements du xi^e siècle, mais de caractère légendaire, et dont le rapport est frappant avec le résultat des recherches françaises. Bien que sur ce terrain aucun travail remarquable n'ait paru jusqu'à ce jour, on est arrivé à la conviction que les détails d'apparence légendaire

contenus dans cette partie des chroniques hongroises reposent sur des événements réels, bien que la matière historique ait forcément passé par le creuset d'une imagination mythique et naïve où elle a gagné son éclat et s'est changée en poésie. Le cycle de Saint-Ladislas, enrichi au cours des siècles, et jusqu'à nos jours même, par l'imagination hongroise, avec une tendresse inlassable, en est un remarquable exemple.

..

C'est au milieu des vicissitudes du xi^e et du xii^e siècle que la poésie légendaire prend en Hongrie son plus grand essor : l'éclat de la royauté grandissant, le sort de la dynastie devient de plus en plus le centre de l'intérêt public. Sous la domination étrangère le roi saint Ladislas apparaît comme un libérateur, c'est en lui que s'exprime le type magyar et chrétien, la figure du roi-chevalier se précise : il sera le modèle que nul ne doit perdre de vue. Cabales de cour, intrigues étrangères, princes échappés de leur patrie et qui, par leur force et leur valeur, conquièrent une fiancée royale et un trône, embûches, luttes fratricides, rois en exil, bons et mauvais conseillers, hardis chevaliers, aventures et prouesses : les thèmes favoris de la légende et du romantisme médiéval se déroulent à nos yeux. Chose remarquable : dans ces « légendes royales », les motifs les plus constants, ceux qui depuis des siècles ont passé de peuple en peuple, se groupent autour de la figure la plus individuelle et le plus expressément hongroise. Dans le cycle de Saint-Ladislas, en effet, hormis quelques données historiques et quelques circonstances locales qui doivent être rapportées à l'imagination créatrice du peuple hongrois, nous ne rencontrons que les éléments traditionnels des légendes, et rien ne les caractérise mieux, dans leurs transformations protéennes, que la multiplicité déconcertante des moyens par lesquels ils se meuvent entre les limites les plus larges du temps et de l'espace.

Dans ces conditions, toute tentative pour faire remonter à telle ou telle source les légendes d'un cycle aussi embrouillé

ne peut être accueillie qu'avec méfiance, et tant qu'on ne disposera point d'un criterium tel que l'origine des différentes parties se présente avec une absolue certitude, on ne pourra que faire fausse route. L'objet de la présente étude est de montrer la concordance entre certaines parties des cycles de Saint-Jacques de Compostelle et de Saint-Ladislas de Hongrie, concordance telle que nous croyons devoir en conclure que des légendes ont été empruntées consciemment au premier et adaptées au second de ces cycles ¹. Malheureusement nos recherches n'ont pas été accompagnées d'un plein succès, car, faute des moyens nécessaires, nous n'avons pu encore achever l'examen des documents.

Nous allons donner ici, en vue d'une comparaison approfondie, les motifs principaux du cycle de Saint-Ladislas ².

1. C'est à la bataille de Cserhalom (1068) qu'apparaît pour la première fois la grande figure du saint. Le combat est déjà décidé, les païens ont pris la fuite. En poursuivant l'ennemi, László aperçoit tout à coup un guerrier cuman qui emporte en croupe une belle jeune fille hongroise. Croyant reconnaître la fille de l'évêque de Várad, Ladislas, malgré une profonde blessure, lance son cheval derrière le païen, il le serre déjà de près, mais ne réussit pas à le percer de sa lance. — « Ma sœur, crie-t-il alors à la jeune fille, prends ce Cuman par la ceinture et jette-toi avec lui à bas de cheval. » — Ce qu'elle fait tout aussitôt. Après une longue lutte avec le païen, Ladislas lui tranche le jarret et le tue ³. — Cet épisode ne se rencontre pas dans la légende de Saint-Jacques.

2. Le roi Salomon attaque ouvertement les fils de son

1. Dans son essai intitulé « Nos vieilles légendes » (Régi legendáink, Katholikus Szemle, 1894, p. 407) M. Cyrill Horváth fait brièvement allusion à une certaine concordance entre la légende de Saint-Ladislas et celle de Saint-Jacques de Compostelle, mais sans en tirer aucun enseignement ni aucune conclusion générale.

2. Pour le recueil complet du cycle de Saint-Ladislas et l'histoire détaillée des légendes, cf. : J. Podhraczký : *Histoire du roi Saint-Ladislas*. Bude, 1836 et L. Szilárd : *Saint-Ladislas dans l'ancienne littérature hongroise*. Programme du Collège catholique de Keszthely pour l'année scolaire 1913/14 (tous les deux en hongrois). — Sur le cycle de Saint-Jacques, voir la *Bibliotheca Hagiographica Latina*, t. I, pages 604-609, où sont résumés tous les ouvrages relatifs à la question.

3. *Chronique viennoise*, c. LV, p. 74 ; *Chronique de Thuróc*, c. XLIV.

prédécesseur Béla (1074). L'ainé, Géza, qui entre temps a envoyé son cadet, Ladislas, chercher du secours, est défait à la bataille de Kemej et se dirige sur Vác. Mais le combat n'était pas encore décidé, les renforts sont arrivés à temps. Une apparition miraculeuse annonce quelle sera l'issue de la lutte. En plein jour une vision apparaît à Ladislas : un ange descend du ciel, une couronne d'or à la main, et la pose sur la tête de Géza. Les deux frères font vœu, s'ils sont vainqueurs, d'élever à l'endroit même une église à la Vierge Marie, et l'armée se met en marche dans la région de Cinkota. Ladislas chevauche à la tête de ses troupes et les range en bataille ; comme sa lance touche un buisson, il en sort une belette blanche comme neige qui grimpe le long de l'arme et va se blottir sous la robe du prince. Le combat s'engage, et se termine effectivement par la victoire des deux frères ¹. — Jusqu'ici nous n'avons pas non plus trouvé de motif analogue dans le cycle de Saint-Jacques.

3. Le roi Salomon a été forcé de s'enfuir, Géza est monté sur le trône (1074) mais c'est vers Ladislas que le peuple a les yeux tournés. Après le couronnement, les deux frères sont allés revoir les lieux où l'ange est apparu à Ladislas. Tout à coup un cerf prodigieux surgit, qui porte entre ses ramures une torche enflammée ; il s'enfuit vers les bois et enfin s'arrête. Les guerriers lui lancent des flèches, mais la bête se jette dans le Danube et se dérobe aux yeux des poursuivants. Ladislas et Géza, voyant le doigt de Dieu dans cette scène, décident d'élever l'église votive à l'endroit même où s'est arrêté le cerf. C'est ainsi que Géza fonda l'église de Vác ². — Cet épisode du cerf miraculeux, qui se répète dans le même cycle lors de la fondation de Nagy-Várad, est aussi un des motifs les plus saillants du cycle de Saint-Jacques : le cerf y joue le même rôle, dans les mêmes circonstances, mais, au lieu d'une torche, c'est un crucifix qui brille entre les branches de son bois et il guide vers une source l'armée des Chrétiens ³.

4. Cependant Salomon, banni à Presbourg (Pozsony) machine des intrigues. Un jour que, sous un déguisement,

1. *Chronique viennoise*, c. LVIII, p. 85 ; *Chronique de Thuróc*, c. LII.

2. *Chronique viennoise*, c. LIX, p. 88 ; *Chronique de Thuróc*, c. LIII.

3. Cf. D. Bartolini, *Cenni biografici di S. Giacomo apostolo il Maggiore*. Rome, 1885, p. 55 ; et C. Pschmidt, *Die Sage von der verfolgten Hinde*. (La légende de la biche poursuivie.) Greifswald, 1911, p. 92.

le prince Ladislas passe au pied des murs, en quête d'un combat singulier, Salomon l'aperçoit sans le reconnaître. Il s'arme pour lui livrer bataille, mais à peine s'est-il approché de lui qu'il voit au-dessus de Ladislas une troupe d'anges, armés de glaives flamboyants ; alors Salomon s'enfuit : un homme gardé par les anges ne pouvant appartenir au commun des mortels ¹. Une scène analogue se rencontre également dans le cycle de Saint-Jacques : la légende rapporte qu'Alphonse, frère de Saint-Ferdinand, roi d'Espagne, se trouva un jour en face de païens qui finirent par prendre la fuite en voyant saint Jacques et la légion des anges tirer contre eux leurs épées flamboyantes ².

5. Après la mort de Géza, Ladislas est monté sur le trône ; Salomon continue ses intrigues, et le roi le fait enfermer dans le château de Visegrád. Mais sa captivité ne dure pas longtemps : l'année même (1083) où l'Eglise a inscrit au nombre des saints le premier roi de Hongrie, Etienne, avec son fils Eméric, Ladislas veut ouvrir le cercueil d'Etienne, mais tous les efforts sont vains. Alors lui apparaît l'esprit d'une nonne, du nom de Charitas : tant que Salomon ne sera pas en liberté, — déclare-t-elle, — on ne pourra ouvrir le cercueil. Là-dessus le roi fait mettre en liberté Salomon, et le cercueil se laisse ouvrir sans difficulté ³. — Si typique que soit cette légende, nous n'avons pu en trouver le pendant, jusqu'ici du moins, dans le cycle de Saint-Jacques.

6. Salomon, enfin réconcilié avec Dieu, et devenu ermite, achève ses jours au loin, sur les rives d'Istrie. La paix n'est plus troublée que par les incursions des Tartares. Un jour que le roi poursuit ces derniers, ils jettent leur or et leurs parures précieuses, afin de s'échapper plus aisément pendant que les Hongrois feront leur butin ; mais Ladislas perce la ruse : il adresse à Dieu une prière, et tous les trésors des païens sont changés en de vils cailloux, que la tradition nomme aujourd'hui encore « monnaie de Saint-Ladislas » ⁴. — Dans la légende de Saint-Jacques, les Sarrasins jettent également leurs trésors que l'oraison de Saint-Jacques transforme de la même façon ⁵.

1. *Chronique viennoise*, c. LXI, p. 91 ; *Chronique de Thuróc*, c. LV.

2. *Vita S. Ferdinandi regis Castellæ*, c. VII, § 39. — *Acta S. S. Mai*, VII, p. 323.

3. *Chronique viennoise*, c. LXIV, p. 95 ; *Chronique de Thuróc*, c. LVI.

4. Pelbartus de Temesvar, *Pomerium de Sanctis*, de S. G. Ladislao, 5, IV, 6.

5. D. Bartolini, *op. cit.*, p. 62.

7. Un jour que, semblable à Moïse, Ladislas errait dans le désert avec ses troupes que la famine commençait à décimer, ayant adressé au ciel une prière, il vit apparaître un troupeau de bêtes sauvages qui le suivirent docilement jusqu'à son armée ¹. — La concordance de ce motif avec un motif analogue dans la légende de Saint-Jacques a été notée aussi par M. Cyrille Horváth : là aussi un troupeau de bœufs et de cerfs apparaît à point pour servir de nourriture aux chrétiens affamés.

8. Dans des circonstances analogues, Saint-Ladislas vint au secours de son armée mourant de soif, en faisant jaillir une source d'un rocher qu'il frappa de sa hache d'armes. A Jászó-Döbröd, dans le comitat d'Abauj, une source porte encore le nom de « Fontaine Saint-Ladislas » ². — Ce motif se retrouve dans le cycle de Saint-Jacques, mais, comme nous l'avons déjà vu, c'est le cerf miraculeux qui sert de guide aux soldats altérés ³.

9. Le roi, dont l'auréole des bienheureux, de son vivant même, avait ceint la tête, fut encore distingué après sa mort par la grâce divine. Suivant la tradition, il mourut à Nyitra et selon, ses dernières volontés, son corps devait être transporté à Nagyváradi (Grand Waradin) ; mais la chaleur estivale fit craindre que le cadavre n'entrât bientôt en décomposition, aussi voulait-on l'enterrer à Albe Royale (Székesfehérvár). Mais alors un miracle se produisit : une force mystérieuse enleva le corps avec le chariot où il était déposé et les porta jusqu'à Nagyváradi. Une abbaye de Bénédictins perpétue encore aujourd'hui le souvenir de cet événement miraculeux : « *Abbatia B. M. V. de Curru, seu Kereki iuxta fluvium Körös* ⁴ ». — Ce motif peut être rapporté au passage correspondant de la légende de Saint-Jacques ; on sait qu'Hérode-Agrrippa fit décapiter le saint, dont le corps fut enlevé dans un chariot, comme celui de Saint-Ladislas, et transporté jusqu'en Galice ⁵. — M. Cyrille Horváth avait déjà mentionné cette concordance entre les deux cycles.

10. Déjà le XI^e siècle reculait peu à peu dans le lointain, que l'imagination populaire continuait encore à enrichir ces

1. *Vita S. Ladislai*, § 3. *Acta SS. Jun. V*, p. 317 ; Pelbartus, S. I. G.

2. Pelbartus, S. N. G.

3. D. Bartolini, *op. cit.*, p. 63.

4. *Vita S. Ladislai* § 6. *Acta SS. Jun. V*, p. 318 ; Pelbartus, S. I. G.

5. *Bibliotheca Hagiographica Latina*, t. I, p. 604.

légendes. On raconta que le jour où Ladislas fut canonisé, une étoile scintilla au-dessus de sa tombe ; c'est probablement à cette étoile et à cette translation miraculeuse que fait allusion la tradition nationale, qui nomme « Chariot de Saint-Ladislas » une des constellations ¹. — Dans le cycle de Saint-Jacques, une étoile resplendissante désigne également la sépulture du saint, ce qui explique la savante étymologie qui a été donnée du nom de « Compostella » (*Campi stella*) ².

11. Après la disparition de cet homme, en qui s'était incarnée l'âme de son peuple, l'imagination hongroise se plut à l'évoquer sans fin. En 1345, c'est-à-dire trois ans après le couronnement de Louis le Grand (Anjou), les Tartares envahirent la Transylvanie. Les Sicules (Székelys) et les Magyars, en dépit de leur petit nombre, se défendaient avec courage. Le combat durait depuis trois jours, or le chef de Saint-Ladislas, conservé dans l'église de Várad, avait disparu, et toutes les recherches étaient vaines. Quand enfin le gardien le retrouva à sa place accoutumée, la tête était baignée de sueur comme après un rude travail. Ce phénomène mystérieux fut expliqué quelque temps après par un vieux Tartare, fait prisonnier pendant la bataille. — Ce n'était, dit-il, ni les Sicules ni les Magyars qui les avaient vaincus, mais ce Saint-Ladislas que les Magyars avaient appelé à leur secours. Les autres prisonniers confirmèrent ces paroles : ils avaient vu à la tête de l'armée hongroise un guerrier de haute stature, monté sur un grand cheval, une couronne d'or au front, une énorme hache au poing — c'est lui qui les avait battus. Mais ce guerrier n'était pas un mortel, car ils avaient aperçu au-dessus de lui, au sein d'une gloire rayonnante, une reine d'une merveilleuse beauté. Il est clair, ajoute la chronique, que la Vierge Marie elle-même et Saint-Ladislas avaient secouru les Hongrois, qui combattaient pour le Christ ³. — Nous verrons plus loin que cette légende est un thème favori dans le cycle de Saint-Jacques.

Cet exposé du cycle de Saint-Ladislas, d'où l'on a omis les légendes bien connues postérieures au xv^e siècle, comme celles de l'herbe de Saint-Ladislas, de la brèche de Torda, etc., montre clairement qu'à trois seulement de ces légendes

1. *Vita S. Ladislai* § 9. *Acta. Jun. V*, p. 318 ; Pelbertus, S. I. H.

2. *Historia Compostellana*, I, 1. *Acta SS. Jun.*, VI, § 46.

3. *Chronique de Dubnicz*, c. XLIII.

n'en correspond aucune dans le cycle de Saint-Jacques. La première, sur le rapt de la jeune fille, a l'allure d'une relation véridique, de sorte que nous sommes forcés d'y voir le récit d'un événement réel. Quant aux deux autres, elles ont aussi un fond historique, et seuls l'ange, l'esprit de la nonne Charitas et la belette doivent être considérés comme des motifs légendaires. Par contre, les huit autres présentent plus ou moins d'analogie avec les légendes de Saint-Jacques. Mais la similitude des motifs — aucun ne saurait caractériser exclusivement le cycle de Saint-Jacques, non plus que celui de Saint-Ladislav — étant un des traits les plus fréquents de la poésie légendaire du moyen-âge, quelle importance convient-il d'attribuer à ces analogies ? C'est à cette question que nous allons essayer de répondre.



Nous nous proposons de prouver par une analyse détaillée qu'au milieu de cette multiplicité de motifs similaires, c'est précisément au cycle de Saint-Jacques de Compostelle que se rattache le plus étroitement celui de Saint-Ladislav, et de répondre en même temps aux questions que doit se poser tout commentateur de légendes : sous quelle forme l'imagination créatrice du peuple hongrois a-t-elle reçu la matière du cycle de Saint-Ladislav, qu'a-t-il fallu ajouter, quels changements étaient nécessaires et pourquoi ces changements ?

L'espace nous manque pour traiter séparément chacune des huit légendes, démêler pour chacune d'elles la chaîne des motifs, remonter dans chaque cas particulier au cycle de Saint-Jacques, expliquer chacune des transformations qu'elles ont subies, enregistrer, en un mot, le processus de leur évolution. D'ailleurs, nous nous sentons d'autant plus autorisés à nous dispenser de ce travail qu'il suffit pour l'exécuter, grâce aux nombreuses indications fournies par la *Bibliotheca Hagiographica Latina*, de disposer des moyens matériels. Cependant, et pour ne pas écarter le problème, nous allons répondre aux questions qui se posent, en étudiant tout au moins un côté caractéristique.

La légende du *patrocinium* (voir le n° 11) qui caractérise particulièrement le culte des deux saints, nous paraît la plus propre à ce but. En effet, dans la représentation artistique des actes miraculeux de saint Jacques, cet épisode ne manque jamais, et d'autre part la sèche narration de la chronique de Dubnicz a pu, même après des siècles, inspirer les poètes hongrois, entre autres Jean Arany (1853): auleur du plus beau poème écrit sur saint Ladislas. Cette légende, qui se rattache par son idée fondamentale à celle du Kyffhaus, remonte à l'antiquité classique : nous lisons dans Plutarque (Thes. c. 35) et dans Pausanias (l. I, c. 15, a. 3) que Thésée quitta les Enfers et apparut tout à coup, armé de pied en cap, sur le champ de bataille de Marathon, pour changer le sort du combat. Comment de cette légende a pu dériver celle de saint Jacques, est ici une question secondaire : l'essentiel est que, dans son évolution, elle présente les variantes que voici :

1. Mariana, *Historia Hisp.* lib. VII, c. 13 ; Rodericus Tole-tanus, *Rerum Hisp.* lib. IV, c. 13 ; *Acta SS.* Jul. VI, p. 37.
2. Lucas Tudensis, *Hispania Illustrata*, l. IV, p. 76.
3. Franciscus Bergansa, *Antiquitates Hispaniæ*, p. II, p. 544. *Chronicon ex monasterio S. Petri de Cordena*, p. 583.
4. Lucas Tudensis, *Hispania Illustrata*, t. IV, p. 114 ; *Acta SS.* Jul. VI, 38.
5. *Acta SS.* Jul. VI. 39.
6. Petrus Maffei, *Historiarum Indicarum libri XVI*, p. 235.

Cette liste est d'ailleurs loin d'être complète, comme le prouve cette citation du Bollandiste : « Haud dubite plura huiusmodi reperirem exempla, si mihi omnes Hispaniæ historias pervolvere vacarent »¹.

Au point de vue de leur contenu, les variantes énumérées sous 1, 2 et 3 sont étroitement liées : chacune d'elles traite en effet la victoire du roi Ranimirus à Clavigium. D'après ces récits, les Chrétiens doutaient déjà du succès de leurs armes, mais la veille du combat saint Jacques apparut à Ranimirus

1. *Acta SS.* Jul. VI, p. 39.

et lui promet la victoire. La bataille s'engage, les Chrétiens appellent à grands cris saint Jacques à leur secours. Miracle ! Le saint, monté sur un cheval blanc, bannière au poing, apparaît. A cette vue l'ennemi jette ses armes et s'enfuit en désordre. — La quatrième variante raconte la victoire d'Emerite, remportée par Aldefonse en 1230. Du précédent récit, elle n'a gardé que le trait le plus saillant : la bataille est presque perdue, quand saint Jacques apparaît, à la tête d'une troupe céleste, les Maures sont défaits, leur roi Abenfuth blessé. — La cinquième version narre la victoire de Xerrez, remportée également dans le premiers tiers du XIII^e siècle, par le roi Alphonse, et due aussi à l'apparition de Saint-Jacques. Cette variante mérite d'autant plus l'attention qu'ici, comme la légende de Saint-Ladislas, l'ennemi lui-même témoigne de l'intervention miraculeuse. C'est à cause de cette concordance remarquable, qui se retrouve également à propos de la sixième variante, que nous avons étendu notre étude à cette dernière, bien qu'elle date d'une époque postérieure à celle où s'est formée la légende de Saint-Ladislas.

Ces variantes peuvent servir à formuler le type, dans lequel s'enchaînent les motifs suivants :

I. 1. Une faible troupe de Chrétiens se trouve face à face avec une puissante armée païenne.

2. Les Chrétiens commencent à désespérer, mais avant la bataille saint Jacques apparaît à leur chef et lui promet la victoire.

II. 3. Le combat s'engage, les Chrétiens invoquent à haute voix le secours de saint Jacques.

4. Monté sur un cheval blanc, une bannière à la main, apparaît Saint-Jacques, et grâce à son intervention les Chrétiens remportent la victoire.

5. Un ennemi tombé en captivité explique les causes de cette victoire inattendue en décrivant l'apparition de saint Jacques.

Aucune des versions ne réunit tous ces motifs, mais le quatrième les caractérise toutes. C'est le trait essentiel, le

coup de théâtre sans lequel la légende serait inconcevable. Très important est aussi le deuxième motif, qui prépare, pour ainsi dire, et justifie le coup de théâtre. Aucune des versions n'est donc logique si le second et le troisième motif ne s'y rencontrent pas.

Si nous comparons ce type à la légende de Saint-Ladislav, nous constatons que chacun des motifs s'y retrouve, à l'exception du deuxième, que remplace un nouvel épisode servant aux mêmes fins et basé sur un fait historique : le chef de Saint-Ladislav conservé à Nagyvárád. D'après feu Mgr Arnold Ipolyi, ce nouveau motif s'expliquerait par l'ancienne coutume hongroise d'emporter au combat les reliques des saints, comme pour implorer d'eux la victoire. Cependant il est plus vraisemblable que l'imagination populaire a cherché consciemment à motiver la scène de l'intervention miraculeuse, et que le fait historique dont nous venons de parler lui a suggéré cette invention. Quoiqu'il en soit, il est hors de doute que non seulement la légende de Saint-Ladislav, où se mêlent d'ailleurs tous les motifs du type auquel appartient le cycle de Saint-Jacques, a gagné par cette addition en relief et en clarté, mais aussi que l'apparition du saint y est ainsi motivée d'une manière beaucoup plus naturelle que dans n'importe laquelle des légendes de Saint-Jacques précédemment résumées, comme on peut le voir par ces fragments, opposés à dessein l'un à l'autre, de la légende hongroise et de la légende occidentale :

Chronique de Dubnitz c. XLIII,
cf. Toldy, *Anal. Monum.*, I, 97 :

Dicitur quoque, quod quamdiu bellum inter Christianos et ipsos Tartaros duravit, caput sancti regis Ladislai in ecclesia Waradiensi non inveniebatur. Mira certe res ! Cum igitur subcustos eiusdem ecclesiæ, causa requirendi ipsum caput, sacristiam ingressus fuisset, reperit ipsum caput in suo loco iacere ita insudatum, acsi vivus de maximo labore vel calore æstus aliunde reversus fuisset, quod factum idem subcustos non tantum ipsis canonicis, sed etiam multis religiosis viris publicavit. Ad probationem vero prædicti miraculi, quidem ex prædictis Tartaris captivis, valde decrepitis, aiebat : quod non ipsi Siculi et Hungari percussissent eos, sed ille Ladislaus, quem ipsi in adiutorium suum semper vocant, dicebantque et alii sui socii : quod cum ipsi Siculi contra eos processissent, antecedebat eos quidam magnus miles, sedens super arduum equum, habensque in capite eius coronam auream et in manu sua dolabrum suum, qui omnes nos cum valdissimis ictibus et percussionibus consumebat. Super caput etiam huius militis, in aëre, quædam speciosissima domina mirabili fulgure apparuit, in cuius capite

Rodericus Toletanus, *Libri IV,*
Rerum Hisp., c. 13.

Post hæc autem Ranimirus nolens otiosus a Dei servitio inveniri, aggressus est loca Arabum, et tam in villis, quem in agris cuncta, quæ reperit, etiam Anagarum, incendio concremavit. Tunc Sarraceni cum maxima multitudine occurrerunt : exercitus autem regis Ranimiri, visa multitudine, in locum, qui Clavigium dicitur, se recepit. Cumque in nocte de certamine dubitaret, apparuit ei beatus Jacobus confortans eum, ut certus de victoria, sequenti die bellum Arabibus instauraret. Cumque diluculo surrexisset, visionem episcopis et magnatibus revelavit : qui pro visione gratias exsolventes, ad pugnam omnes se communiter paraverunt, Apostoli oraculo roborati. Sed ex alia parte Sarraceni confusione turbati, Christianorum gallis¹ terga dederunt, ita quod ex eis septuaginta millia ceciderunt ; in quo bello beatus Jacobus in equo albo vexillum manu bajulans fertur apparuisse. Tunc rex Ranimirus cepit Albaidam, Clavigium, Calagurram, et multa alia, quæ regno adiecit. Ex tunc [ut] fertur, hæc invocatio inolevit : Deus adiuva et Sancte Jacobe. Tunc etiam vota et donaria beato Jacobo persolverunt, et in aliquibus locis non ex tris-

1. Lege gladiis.

corona aurea, decore nimio ac claritate adornata videbatur. Unde manifestum est, prædictos Siculos pro fide Jesu Christi certantes, ipsam beatam virginem Mariam et beatum regem Ladisleum contra ipsos paganos, qui in sua virtute et multitudine gloriabantur adiuvasse.

lilia aut necessitate, sed devotione voluntaria adhuc solvunt.

Acta SS. Jul. VI, 39.

... Grande eo die miraculum in favorem Christianorum creditur speratus fuisse Deus, misso ad eos in prælio juvandos sancto apostolo Jacobo, idque duabus de causis sustineri potest. Primum, quia impossibile erat, Christianos tam paucos de Mauris deculpo pluribus reportare victoriam istius modi absque simili auxilio. Deinde, quia plurimi ipsorummet Maurorum dixerunt, se vidisse equitem equo albo invecum, cum vexillo albo in manu sua, gladio evaginato in altera, quem alii multi equites albi sequebatur; vidisse etiam per aërem discurrentes angelos: quodque equites isti multo plus damni inferebat Mauris, quam ipsimet Christiani, quorum etiam aliqui idem se conspexisse testari sunt.

En examinant les autres légendes du cycle de Saint-Ladislav, on arrive à la même conclusion. Bien des motifs y sont communs au fonds légendaire du Moyen-Age, mais c'est avec le cycle de Saint-Jacques de Compostelle qu'elles présentent le plus d'analogie. Une autre question se pose: faut-il s'expliquer cette similitude par des emprunts conscients et voulus, ou bien y voir simplement le résultat naturel du mystérieux travail de l'imagination populaire? Les lignes qui suivent jetteront peut-être quelque clarté sur ce problème. En étudiant le culte de Saint-Ladislav, nous nous efforcerons d'y rechercher les traits propres à justifier psychologiquement la concordance des deux cycles, c'est-à-dire à prouver que nous nous trouvons en présence d'emprunts volontaires.



Les deux grands saints de la nation hongroise sont le roi Saint-Etienne et le roi Saint-Ladislav. Le premier était un apôtre, pour qui le peuple hongrois ne pouvait s'enthousiasmer, qu'il ne pouvait même comprendre, bien qu'il eût vaguement conscience de sa sainteté. A peine abandonné, l'ancien culte païen semblait encore régner sur les âmes ; les hommes seuls étaient baptisés, la nation ne l'était pas : pour qu'un peuple devienne chrétien, il faut que son idéal le devienne, il faut que dans son christianisme, purement passif jusqu'alors, aient passé son courage, ses passions et ses traditions belliqueuses. C'est ce qui manquait en Hongrie jusqu'à Saint-Ladislav... Lui n'enseigne pas : il lutte, il combat pour sa foi, il incarne le christianisme magyâr. Tout ce que la nation sent en elle-même de bon, de noble et de beau, elle le retrouve en son roi, mais le retrouve magnifié. Elle s'identifie avec lui, en même temps qu'elle le reconnaît pour sien.

C'est dans cette observation, d'ailleurs assez connue, qu'il faut chercher la raison psychologique de l'étroite concordance entre les cycles de Saint-Jacques et de Saint-Ladislav, et, en d'autres termes, de la présence d'emprunts réfléchis. En effet, le culte voué aux deux saints présente le même caractère dont les traits principaux sont les suivants :

1. *Saint-Jacques et Saint-Ladislav incarnent tous deux les vertus chrétiennes et nationales.* Leur situation géographique a fait de l'Espagne et de la Hongrie médiévales les bastilles de la Chrétienté en face des envahisseurs païens (Maures ou Turcs) et de leurs rêves de domination. Au cours des luttes séculaires que les deux peuples soutinrent pour la Croix et la patrie, il se forma dans les cœurs un sentiment singulier, où se fondirent le patriotisme et la foi, soutenus par la confiance inaltérable et la passion des martyrs. L'amour du pays pénétrait la dévotion et la dévotion enflammait jusqu'au fanatisme l'amour du sol natal menacé par les Infidèles. Combattre et mourir pour la patrie, c'était combattre et mourir pour le Christ. La fidélité dans la foi et dans le patriotisme et la fusion

de ces deux sentiments distinguent l'âme hongroise autant que l'âme espagnole, et les représentants typiques de cette mentalité, héros de la foi et du patriotisme, sont d'un côté Saint-Jacques et de l'autre Saint-Ladislav.

2. — *Saint Jacques et saint Ladislav personnifient l'idéal chevaleresque.* — Une des manifestations les plus caractéristiques du christianisme médiéval est l'esprit chevaleresque, mais, s'il atteint jamais à la perfection, ce fut chez les héros de la foi et du patriotisme. De là vient que les traditions nationales espagnole et hongroise vénèrent en Saint-Jacques et Saint-Ladislav l'idéal de la chevalerie. « *Insignis athleta Christi* », « *athleta patriae* »¹ sont des expressions usuelles dans leurs légendes. Celle de Saint-Ladislav donne à cette pensée une forme précise en empruntant à l'Ancien Testament ce passage que la tradition applique à Saül (I. Sam. X, 23) : « Les autres hommes ne lui venaient qu'à l'épaule », ses membres étaient musculeux « comme ceux d'un lion »². Cette description imaginée, d'ailleurs un lieu commun³ dans ce genre de récits, fait défaut dans le cycle de Saint-Jacques, ce qui s'explique aisément : Saint-Ladislav a partagé la vie de son peuple et c'est de son vivant même que s'est développée sa légende, tandis que Saint-Jacques (en réalité Jacques l'Apôtre) n'appartient à l'Espagne qu'après son martyre et la translation miraculeuse de ses cendres, sa mémoire devenant alors l'objet de la vénération populaire. Naturellement, cette circonstance n'a pas influé sur la tradition nationale, qui voyait en lui l'idéal du chevalier, comme l'atteste la fondation d'un ordre en son honneur (1176). — C'est dans le prestige dont jouissait Ladislav qu'il faut chercher l'origine d'un récit très en faveur et repris à différentes époques, suivant lequel il allait être choisi pour conduire la première croisade⁴ quand la mort renversa ce projet.

1. F. Morand, *Narratio Guiardi de Molendinis, decani Ariensis*. Revue des sociétés savantes, 2^e série, 1861, p. 501. G. Pray, *Dissertatio de S. Ladislavo, Posonii*, 1774, p. 17.

2. *Vita S. Ladislavi* § 2. *Acta SS.*, Jun., V, p. 317.

3. La description que donne de Charlemagne le Pseudo-Turpin en est un exemple des plus caractéristiques. (L. Gautier : *Les Epopées françaises*. III. Paris, 1880, pp. 118-120). — Sur les diverses adaptations de ce motif, cf. B. Heller. *Le roman arabe d'Antar* (en hongrois). Budapest, 1918, p. 215.

4. *Vita S. Ladislavi*. § 4. *Acta SS.*, Jun., V, p. 318.

3. *Saint Jacques et saint Ladislas sont considérés comme les patrons du pays.* — La chrétienté regarde la Vierge Marie comme sa patronne céleste, par suite de cette vénération générale, de cette « insigne dévotion » (hyperdulia) qui s'adresse à la mère de Dieu, à la Médiatrice. Une justification classique de ce « patrocinium » est la légende des trois lances ¹, contée par Gerardus de Fracheto et popularisée, sous une forme presque dramatique, par le fameux tableau de Rubens. Cependant, et la plupart du temps sous l'influence de facteurs historiques, la piété populaire ne s'est pas conformée partout à cette conception religieuse : le peuple espagnol par exemple, bien que son culte traditionnel pour la Vierge Marie domine toute sa piété, vénère en Saint-Jacques de Compostelle son patron national ², car c'est avec lui que le christianisme a pénétré en Espagne. Par contre, certaines nations revendiquent particulièrement le patrocinium de la Vierge, la Hongrie notamment, par suite de la tradition historique d'après laquelle le roi Saint-Ladislas, à son lit de mort, mit son royaume sous la protection de Marie ³. C'est pour cette raison que les Hongrois ne nomment jamais Marie par son véritable nom, mais l'appellent toujours Sainte-Vierge ou Notre-Dame, et qu'ils se nomment eux-mêmes « la nation de la Sainte-Vierge » ⁴. Ce patrocinium de Marie n'a d'ailleurs rien d'exclusif, puisqu'il n'empêche pas celui de Saint-Ladislas, comme le prouvent une longue série de faits historiques. Qu'il nous suffise de nous référer à la sixième et à la neuvième des lettres écrites au pape Jean IV par Jean de Hunyade, le vainqueur des Turcs, où il parle de Saint-Ladislas comme du patron national ⁵. Pendant le Moyen-Age, la Hongrie défendit contre les Infidèles, dont la puissance s'étendait de plus en plus, la civilisation occidentale et la chrétienté tout entière. Quel saint pouvait sembler plus propre au rôle de patron que celui en qui s'incarnaient les vertus chrétiennes et les vertus patriotiques, l'idéal de la chevalerie : Saint-Ladislas ?

1. F. Holik, *Index Miraculorum Marianorum Indici A. Ponceleti in Anal. Bolland.*

1. XXI. *vulgato superaddendus*, Budapestini, 1920. Sub num. 54.

2. P. Maffei, *Historiarum Indicarum libri XVI*, p. 235. Cf. A. Macedo : *De Divis tutelaribus orbis Christiani*, p. 232.

3. Hartvicus, *Vita S. Stephani*, c. 10, éd. M. Florianus, *Fontes Domestici*, t. I, p. 61.

4. Pelbartus de Temesvar, *Pomerium de Sanctis*, S. de S. Gerardo, D.

5. G. Schwandtner, *Scriptores Rerum Hungariae*, t. II, p. 23 et 26.

4. A ces traits communs peut s'ajouter encore la vénération pour les reliques de Saint-Ladislav, — laquelle concorde d'une manière si frappante avec le culte des reliques de Saint-Jacques, — et qui donnait à Nagyvárad¹, tout au moins dans les limites du royaume de Hongrie, l'importance que la ville de Compostelle dut au culte de Saint-Jacques, mais dans la chrétienté tout entière. Au Moyen-Age, en effet, Compostelle fut le lieu de pèlerinage le plus fameux après la Terre Sainte, et durant des siècles ne cessa d'attirer des milliers et des milliers de fidèles². — Les Hongrois furent entraînés aussi par ce courant irrésistible où se confondaient toutes les nations de l'Occident catholique et de l'Orient schismatique. Un poète hongrois du XVI^e siècle, András Horvát de Szkáros, parle de Compostelle, dans un de ses poèmes (Sur la miséricorde divine etc.) comme d'un lieu où depuis des siècles les Hongrois allaient en pèlerinage³. On relève parmi les noms de ces fidèles un certain Hynamus Lank, en 1307⁴, — Georges, fils du « comes » Krissafán, en 1353⁵, — Laurent Rátholdy de Pászthó, en 1411⁶ etc. Nagyvárad, en Hongrie du moins, jouissait de la même faveur : la dalle du tombeau de Saint-Ladislav commença bientôt à s'user sous les génuflexions et les baisers des fidèles. De même que les rois et les bergers suivirent jadis l'étoile de Béthléem, les princes s'assemblaient avec les humbles devant la sépulture du saint. Le roi Etienne II s'y rendit déjà, et son âme inquiète et farouche connut un sentiment de paix qu'elle n'avait jamais éprouvé encore. Ses successeurs firent le même pèlerinage⁷... Dans un document daté de 1342, Louis le Grand d'Anjou, roi de Hongrie, déclare qu'à l'exemple de ses aïeux, les rois Charles, Ladislav IV, Etienne V, Béla IV et Eméric, de glorieuse mémoire, il a visité la tombe du saint,

1. Cette ville purement hongroise a été attribuée à la Roumanie par le traité de paix de Trianon.

2. Sur l'histoire des pèlerinages de Compostelle, cf. R. Röricht, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande*. Innsbruck, 1900, p. 31.

3. A. Szilády : *Vieux poètes hongrois du XVI^e siècle* (Collection des vieux poètes hongrois, II) (en hongrois). Budapest, 1880, p. 204.

4. C. Fejér, *Codex Diplomaticus*, t. VIII, I, p. 240.

5. F. Toldy, *Un pénitent hongrois en Irlande au XIV^e siècle* (en hongrois). Századok, 1871, p. 269.

6. H. Delahaye. *Le pèlerinage de Laurent de Pászthó au purgatoire de S. Patrice*. Analecta Bollandiana, t. XXVII, p. 39.

7. F. Podhraczký, *op. cit.*, p. 20 ; où sont rassemblées un grand nombre de données relatives à ce sujet.

en compagnie des barons de l'Empire, aussitôt après son couronnement¹. Ses paroles semblent indiquer qu'il ne faut pas voir simplement dans ce pèlerinage un acte individuel de dévotion, mais plutôt une cérémonie consacrée par laquelle s'achevait le couronnement. Celui-ci comporte en effet un serment, que Louis le Grand, comme ses prédécesseurs, prêta probablement sur la tombe même de Saint-Ladislas. — La coutume autrefois générale de faire un serment solennel (*assertorium*) sur les reliques de ce saint² paraît confirmer cette supposition.

Poussés par le même sentiment pieux qui attirait vers le tombeau du saint le roi, les grands et le peuple, beaucoup choisirent leur sépulture dans le voisinage de ce lieu. C'est là qu'on enterra le roi Charles Robert d'Anjou, avec sa seconde femme Béatrice, et que le roi Sigismond, mort au loin, à Znaim en Moravie, voulut être enseveli à côté de Marie, sa première épouse, la fille de Louis le Grand. C'est là que les membres de la race princière d'Aba et du clan de Borsa, et les évêques de Várad trouvèrent enfin le repos qu'ils avaient vainement cherché pendant leur vie.

Comme on peut le constater par ces nombreux exemples, il est certain que ce culte et particulièrement les pèlerinages à Nagyvárad ne s'expliquent point par la simple dévotion, mais plutôt par cette force merveilleuse qui attirait vers Compostelle les chrétiens du monde entier. Ce n'est pas là une analogie forcée, mais une conclusion qui s'impose si l'on considère que les Hongrois n'ont pas consacré encore le même culte à la Dextre du roi Saint-Etienne, fondateur du royaume, et qu'ils n'allaient pas non plus en pèlerinage à Székesfehérvár (Albe Royale), où les rois de la dynastie arpádienne, les descendants du chef qui leur a conquis une patrie, dormaient leur sommeil éternel.

La communauté de caractère que présentent les cycles de Saint-Jacques et de Saint-Ladislas donne toute leur signification aux analogies signalées plus haut et nous amène logiquement à considérer les emprunts faits par la légende hongroise à la légende espagnole comme la conséquence

1. G. Fejér, *op. cit.*, t. IX ; I, p. 58.

2. F. Podhraczký, *op. cit.*, p. 30.

3. F. Podhraczký, *op. cit.*, p. 70.

naturelle d'une affinité de sentiments. Les figures des deux héros, aussi bien que leur culte lui-même, offrent assez de ressemblance pour expliquer psychologiquement la similitude des deux cycles et justifier l'hypothèse d'emprunts volontaires. Nous devons nous contenter provisoirement de ces raisons, mais il n'est pas impossible que des recherches plus étendues viennent donner à notre théorie un fondement beaucoup plus solide.



Comment les légendes de Saint-Jacques ont-elles pénétré en Hongrie ? A cette question les pèlerinages de Compostelle nous fournissent la réponse. Depuis les recherches de M. Joseph Bédier, l'importance des pèlerinages de Compostelle dans l'histoire des légendes n'est plus mise en doute par personne : dans tous les pays de l'Europe, les pèlerins suivaient certains itinéraires fixes, et les jongleurs que l'on rencontrait aux étapes propageaient les légendes appropriées au culte des différents saints. Le clergé avait soin de les aider dans cette tâche, afin d'attirer les fidèles dans les lieux de pèlerinage. — Telles sont les constatations qui ont conduit M. Bédier à soutenir que l'épopée française est née dans les foires et sur les routes des pèlerins, particulièrement sur la route de Compostelle. Or, si nous considérons d'une part la concordance entre le cycle de Saint-Jacques et celui de Saint-Ladislav et d'autre part les raisons de cette analogie, enfin les voyages que nombre de Hongrois firent à Compostelle, nous ne pouvons qu'appliquer au cycle de Saint-Ladislav les enseignements de la théorie de M. Bédier. L'application de cette théorie aux légendes hongroises permet deux conclusions d'une portée générale :

I. Le cycle de Saint-Ladislav est le fruit d'emprunts volontaires : il n'est pas le produit spontané d'une « âme collective de la foule », mais bien l'œuvre individuelle et consciente d'hommes préparés à une pareille tâche ; loin d'être composé d'éléments plus ou moins anciens puisés dans la poésie légendaire hongroise, il constitue — dans la mesure où il y

a eu emprunt — une création méthodique où toutes les parties se tiennent.

2. Le cycle de Saint-Ladislav est né de cette exaltation religieuse et guerrière dont les croisades et les luttes contre les Maures ont été la conséquence, et peut être considéré comme l'unique monument hongrois de l'esprit chevaleresque médiéval.

(Budapest)

FLÓRIS HOLIK.

CHRONIQUE

LETTRES FRANÇAISES EN HONGRIE

Les Traductions

Les preuves visibles de l'ascendant qu'une nation exerce sur une autre sont les traductions dont on honore ses productions littéraires, car le nombre et le choix de celles-ci révèlent assez fidèlement l'intérêt qu'on lui porte.

L'histoire littéraire a reconnu depuis longtemps la leçon qu'on peut tirer seulement du nombre et des dates de ces traductions, et l'étude de M. Lanson sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole (*Revue d'Histoire Littéraire* 1896-1901) montre quelles conclusions générales découlent de simples données bibliographiques.

En Hongrie, la crise économique actuelle ajoute encore à l'importance qu'on doit attribuer à ce genre de littérature, si l'on veut juger à l'heure présente les rapports intellectuels de ce pays avec la France. En effet, d'une part, on peut compter sur les doigts le nombre de ceux qui, en dehors du service diplomatique, peuvent supporter les frais d'un voyage en France et parviennent à voir Paris de leurs propres yeux. D'autre part on ne lit plus dans l'original les livres français, devenus inaccessibles par suite de la dépréciation de la couronne hongroise. Aussi les traductions ont-elles gagné en importance : elles représentent pour la génération actuelle cette vie et ces idées françaises que les hommes d'avant-guerre ont connues d'une manière moins indirecte.

C'est ce qui fait comprendre cette fièvre de traduction qui depuis quelques années s'est emparée de l'édition hongroise. Jamais on

n'a traduit tant, si bien et si mal, que ces dernières années. D'autre part la cherté de l'impression rend difficiles les éditeurs, toujours trop soucieux du gain immédiat ; ils n'osent pas tenter l'expérience de publier les œuvres originales de jeunes talents hongrois encore inédits ; ils croient trouver un débit sûr en se fiant à la résonance connue ou exotique d'un nom étranger.

Ces considérations président aussi au choix des auteurs à traduire. Quoique, sous ce rapport, il y ait un progrès réel à constater, les éditeurs ne prennent guère sur eux de diriger le goût du public ; c'est plutôt le public qui semble régler le choix des éditeurs.

Enfin la baisse de la couronne n'est pas la moindre des causes qui retiennent les éditeurs de renouveler leur programme. Les honoraires, si minimes soient-ils, qu'une maison d'édition doit verser pour acquérir le droit de traduction, sont à payer en francs et, dès lors, ils montent. Ce sont des sommes si considérables que l'éditeur finit par reculer devant tant de risques. Restent les auteurs tombés dans le domaine public et ceux dont le droit de traduction a été acquis dès avant la guerre.

Et cependant la littérature des xvii^e et xviii^e siècles n'est guère favorisée par les éditeurs : les années 1921 et 1922 n'ont vu paraître que trois ouvrages plus ou moins classiques antérieurs au xix^e siècle : *le Neveu de Rameau*, *Manon Lescaut*, *Les Liaisons dangereuses*. Ce choix paraîtra sans doute assez capricieux. Il y a plus d'esprit de suite dans les traductions du xix^e siècle. L'intérêt est tourné presque exclusivement vers le roman. Ainsi on a traduit *Adolphe* de B. Constant, *Jacques* et *Elle et Lui* de George Sand, la *Confession* de Musset, presque tous les romans et contes de Stendhal, *Han d'Islande*, *L'homme qui rit* (deux traductions différentes), *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo, *M^{lle} de Maupin* et plusieurs contes de Th. Gautier, *Carmen* et *Les Âmes du purgatoire* de Prosper Mérimée, plusieurs romans d'Alexandre Dumas père et même un volume de Ponson du Terrail.

Le public est d'ailleurs naturellement porté vers le roman réaliste et naturaliste du xix^e siècle, qui est aujourd'hui comme hier l'article de consommation le plus recherché. Balzac vient en tête : les traductions de ce père du roman réaliste ne cessent d'affluer sur le marché : *Eugénie Grandet*, *Le père Goriot*, *La femme de trente ans*, *César Biotteau*, *La duchesse de Langeais*, *Ferragus*, *Sarrazine*, *Facino Cane*, *Un Drame au bord de la mer*, *La maison Nucingen*, *Le curé de Tours*, *Le Cousin Pons*, *La Cousine Bette*, *La physiologie du mariage*, *Splendeurs et misères des courtisanes* (deux traductions différentes), voilà ce qui a paru depuis la guerre en langue hongroise.

La vogue de Maupassant et de Zola est toujours telle que l'un et l'autre ont trouvé des éditeurs pour la traduction de leurs *Œuvres Complètes* (Athenæum, Révai). Le grand romancier matérialiste et anti-clérical continue de figurer surtout comme l'auteur quasi-officiel de la maison d'édition du parti socialiste (Népszava-Könyvkereskedés) qui a publié : *Le Rêve*, *La Bête humaine*, *Nana*, *Pot-Bouille* (la traduction porte un autre titre assez significatif : *Bonne cuisine bourgeoise*), *Vérité*, *La Débâcle*, *L'Argent*, *L'Assommoir*.

Balzac, Zola, Maupassant ont été de tout temps les rois du commerce d'édition. Ont-ils conquis le grand public par ce qu'ils ont quelquefois de trop rude, de trop vulgaire ? Il ne faut pas s'empresser de répondre affirmativement, car voici Flaubert dont le roman posthume en général si peu goûté qui s'intitule *Bouvard et Pécuchet* a trouvé deux traducteurs et deux éditeurs en l'année 1922 (Franklin et Géniusz). La même année a vu paraître encore une version de *l'Éducation sentimentale* (Géniusz) et d'*Hérodiade*. Ce sont là les dernières manifestations d'une gloire bien établie. De même l'œuvre d'Anatole France, que le public hongrois goûte particulièrement, s'est complétée par la traduction de ses œuvres récentes ou de second ordre parues précédemment : *Le petit Pierre*, *L'étui de nacre*, *Les désirs de Jean Servien* (3^e éd.), *Clio*, *Balthazar*, *Les dieux ont soif*, *La Révolte des Anges* (édition de Népszava), plusieurs nouvelles et même *La vie littéraire !* Alphonse Daudet, Pierre Loti et Paul Bourget ont aussi une clientèle sûre : on a vu paraître deux traductions différentes de *Fromont jeune et Risler aîné*, les deux *Tartarin*, *Madame Chrysanthème*, *Histoire d'un spahi*, *Les trois Dames de la Kasbah*, *Le Disciple*, *Cosmopolis*, *Un Cœur de Femme*.

Marcel Prévost, Pierre Louys et Claude Farrère doivent leur succès à des raisons identiques : la sensualité raffinée de leurs ouvrages assure la grosse vente, et les éditeurs estiment beaucoup les qualités de ce genre. Les romans criminels de Gaston Leroux et de Maurice Leblanc jouissent également de cette estime, puisqu'ils ont un débit sûr et rapide.

Mais voici les plats rares et délicieux : *A Rebours* et *Là-Bas* de Huysmans, *Le Jardin des Supplices* d'Octave Mirbeau, *La Renaissance* de Gobineau, *Les Vacances d'un jeune homme sage* de H. de Régnier, *Le bon temps* de Lavedan, *Boubouroche* de Courteline, *Noa-Noa* de Gauguin et Morice, *Poil de Carotte* de Jules Renard, *Tristan et Yseult* de Joseph Bédier et *Marie Donadièu* de Charles-Louis Philippe. Rostand, si populaire à l'étranger, reparait par son œuvre posthume, *La dernière nuit de Don Juan*. Mais qui nous dira à quelle suggestion les éditeurs hongrois ont obéi en faisant traduire Futrelle, Harbon, S. Médard, Marès, etc. ?

La littérature française d'aujourd'hui est fort peu connue du public hongrois. Le succès de *l'Ombre de la croix* de J.-J. Tharaud s'explique facilement en Hongrie : cette merveilleuse étude psychologique du juif de Galicie a un intérêt redoublé en ce pays. *Quand la terre trembla* de Claude Anet doit l'honneur de la traduction à des raisons analogues. On a traduit aussi *Ariane*. Citons enfin pour terminer cette maigre liste *l'Atlantide* et *Kœnigsmark* de Pierre Benoît (pouvait-il manquer ?), dont les romans semblent toutefois moins impressionner les Hongrois, qui ont eu leur Maurice Jókai, que le grand public français.

Il faut faire une place à part à Maeterlinck, qui a un réel succès à Budapest, succès d'estime qui s'exerce par la profondeur et par le côté irrationnel de sa pensée : *Le temple enseveli*, *La sagesse et la destinée* et plusieurs de ses drames mystiques ont eu récemment l'honneur de la traduction.

Le succès de Romain Rolland, découvert pendant la guerre par les pacifistes de l'Europe Centrale (personne ne songeait à traduire son chef-d'œuvre avant la guerre), continue grâce aux coups d'épaule efficaces d'une certaine publicité. Après *Jean-Christophe*, donné par deux maisons d'édition, on a traduit *Michel-Ange*, les *Musiciens d'aujourd'hui*, la *Vie de Beethoven*, la *Vie de Tolstoï* et même les drames : *Danton*, *les Loups* et *Le Temps viendra*.

Il est facile de deviner pourquoi on ne découvre pas *Clérambault* dans cette liste, et pourquoi le silence s'est fait depuis quelques années sur l'œuvre de Barbusse, dont les œuvres complètes avaient été traduites en hongrois avec une rapidité que n'ont jamais atteinte les plus grands maîtres du roman.

Quant aux poètes, un effort très louable a été fait par les poètes groupés dans la revue *Nyugat* (Occident). Le rédacteur de la revue, le poète exquis M. Michel Babits, est le premier artiste reconnu dans l'art de traduire. Ses disciples, MM. Arpád Tóth et Laurent Szabó travaillent avec le même goût raffiné. Les meilleurs poètes modernes, surtout Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, ont été présentés au public hongrois par ces artistes du vers. D'ailleurs l'engouement pour Baudelaire se fait bien voir dans le fait que deux éditeurs à la fois ont songé à présenter au public hongrois l'étude de Théophile Gautier.

Ce petit tableau que nous venons de retracer de la littérature française traduite en hongrois montre un des résultats déplorables de la guerre et de la paix : le public hongrois a perdu le contact avec la vie intellectuelle française. Quelques gros succès de publicité y trouvent toujours leur écho : *Batouala* s'étale bien dans le feuilleton du *Pesti Hirlap* (journal qui a le plus gros tirage à

Budapest), mais la vraie littérature, celle qui bataille dans les revues et sur les tréteaux, est inconnue, et l'on ignore — même les amateurs ! — jusqu'aux noms de Jules Romains, de Marcel Proust, de Jean Giraudoux, de Paul Morand, de Valéry Larbaud, de Pierre Mac Orlan, de Duhamel, et de tant d'autres. Une certaine paresse s'est emparée des esprits qui en sont restés à la lecture du roman réaliste, et l'on s'étonne que par exemple la maison d'édition de la « Presse Catholique » (grande entreprise d'édition et de journalisme) n'ait rien donné des magnifiques drames de Paul Claudel. D'ailleurs d'aucun côté on ne suit plus le mouvement des idées en France. L'isolement paraît à peu près complet à une époque où les études de Remy de Gourmont, un livre du philosophe Boutroux et le *Discours sur les passions de l'amour*, attribué à Pascal, représentent uniquement le travail de la pensée française en Hongrie.

Seule la pénétration efficace et énergique de l'édition française sur notre marché au change faible peut améliorer cet état de choses. Au mois de décembre 1922 une *Librairie Française* (sous la direction de M. Louis-Joseph Fóti) s'est établie à Budapest, dans la cité. Mais le prix exorbitant des livres (un volume à fr. 6.75 coûte 5.000 couronnes hongroises !) rend tout achat impossible pour la très grande majorité de ceux qui lisent et aiment le livre français. L'ouverture de cette *Librairie Française* ne sera profitable qu'à une très petite « élite »... financière de la capitale hongroise. ¹ Ce n'est pas là le moyen de rétablir le règne du livre français en Hongrie. Il y faut d'autres méthodes de pénétration, soit l'abaissement très considérable des prix pour le public hongrois, soit l'impression sur place. Et, pour faciliter l'éclosion des traductions, les éditeurs hongrois ne pourraient-ils s'entendre avec leurs confrères français pour obtenir à bon compte le droit de traduction des ouvrages récemment parus ? Ainsi les liens qui se sont rompus se rejoindront et la muraille de Chine qui entoure actuellement pour la Hongrie la pensée française sera percée.

A. E.

1. Cette librairie fondée pour l'expansion de la pensée française en Hongrie semble quelquefois peu scrupuleuse dans le choix des instruments de propagande : on a vu pendant des semaines s'étaler sous sa vitrine une vingtaine d'exemplaires de la *Garçonne*...

LES RÉCENTES ÉTUDES BYZANTINES

EN HONGRIE

Les études de haute valeur des trente dernières années sur la riche littérature historique byzantine, encore si peu exploitée, sont d'une grande importance pour l'histoire ancienne et médiévale du peuple hongrois. C'est aux sources historiques byzantines que nous devons la plus grande partie des données relatives aux peuplades ouralo-altaïques (Huns, Avars, Turcs, Bulgares, Petchénègues, Khazars) qui apparaissent dans l'Europe orientale aux siècles de la migration des peuples et qui sont toutes plus ou moins apparentées aux Hongrois. Ce sont également les écrivains byzantins qui constituent les premières sources authentiques de l'histoire des Hongrois conquérant leur pays actuel. Dès la seconde moitié du ix^e siècle, avant la conquête de leur patrie actuelle, les Hongrois sont déjà en rapports avec Byzance. C'est le temps où, au cours de ses pérégrinations à travers le Midi de la Russie, ce peuple nomade à la recherche d'une patrie arrive dans la sphère des intérêts byzantins. Ces rapports tantôt guerriers, tantôt pacifiques se perpétuent même après la conquête de la nouvelle patrie, ce qui est suffisamment prouvé par les trouvailles extraites du fond des anciens tombeaux et par les récits des historiens byzantins. Bien que les Hongrois, établis dans la zone de contact de deux mondes opposés : des sphères de culture byzantino-slave orientale et germano-latine occidentale, se fussent rattachés par l'adoption du christianisme occidental et la fondation de la royauté à la civilisation occidentale, il n'est pas toutefois difficile de découvrir au temps des rois de la dynastie des Arpád (— 1301), les traces et les souvenirs de l'influence que la culture byzantine avait exercée sur eux. Saint Etienne (1001-1038) fonde pour des religieux grecques un monastère à Veszprémvölgy et Géza I^{er} reçoit autour de 1074-75 de l'empereur byzantin Michel Ducas la petite couronne qui forme la partie inférieure de la

Sainte Couronne Hongroise. Au temps des Comnènes et des Anges l'influence byzantine acquiert une nouvelle force par les rapports de famille s'établissant entre les Arpád et les empereurs byzantins. La fille du roi saint Ladislas deviendra la femme de Jean Comnène II et Béla III, roi de Hongrie, élevé lui-même à Byzance, à la cour de Manuel, donne sa fille en mariage à Isaac Ange. En raison des rapports politiques et intellectuels qui rattachent la Hongrie à l'Empire byzantin, les ouvrages des écrivains byzantins contemporains constituent des sources importantes de l'histoire hongroise pendant le règne des Arpád ; et ce seront encore les derniers grands historiens byzantins qui nous fourniront des renseignements sur l'époque des guerres turco-hongroises du xv^e siècle.

Le problème à résoudre dans le domaine des études byzantines par les philologues hongrois se trouve tout indiqué par ce fait : Il consiste à soumettre à une critique formelle et objective les sources byzantines historiques relatives aux peuples apparentés et au peuple hongrois lui-même, à établir les textes afférents des écrivains et à préparer une édition critique de ces textes, à éclaircir et à expliquer au point de vue linguistique les passages ayant de l'intérêt sous ce rapport, et enfin, à établir l'authenticité et la valeur des relations historiques. Ce domaine des recherches se divise par sa nature en trois parties : Examen des sources byzantines relatives : 1^o au temps de la migration des peuples parents des Hongrois (iv-viii^{es} siècles), 2^o aux Hongrois du temps de la conquête du pays (ix-x^{es} siècles) et 3^o à l'histoire Arpádienne et à l'histoire du déclin du moyen-âge hongrois (xi-xv^{es} siècles). A ces recherches sur les sources byzantines viennent s'en ajouter d'autres sur les divers rapports entre Byzance et la Hongrie, ainsi que la définition précise de l'influence de la civilisation byzantine dans ce pays.

Les historiens hongrois du temps de la renaissance nationale (Pray, Katona) ont utilisé dès la fin du xviii^e siècle les renseignements des écrivains byzantins relatifs aux Hongrois. Dans la seconde moitié du xix^e siècle Charles SZABÓ et François SALAMON donnent une appréciation critique de ces relations, en examinant leur importance et leur valeur dans leurs rapports avec l'histoire ancienne du peuple hongrois. Mais on ne peut parler de travail systématique dans ce domaine que depuis le temps où Iván TÉLFY et M. Guillaume PECZ appelèrent par leurs travaux de pionniers l'attention sur l'importance des études byzantines au point de vue de l'histoire de Hongrie. S'étant proposé des problèmes à résoudre en appliquant une méthode stricte et rigoureuse, les byzantino-

logues hongrois ont réussi à élever la byzantinologie hongroise au rang d'une science spéciale. Il y a à peu près trente ans que les travaux ont commencé dans ce domaine et pendant les dix dernières années les recherches entreprises dans ce domaine par les savants hongrois ont abouti à des résultats importants quant à la solution de problèmes spécifiquement hongrois.

Une des sources les plus importantes de l'histoire du peuple hongrois avant la conquête du pays est la *Tactique* de l'empereur Léon le Philosophe. Cet ouvrage occupe depuis longtemps déjà nos savants ; ses parties concernant l'ancienne organisation militaire hongroise appartiennent au nombre des sources historiques hongroises (voir Pauler-Szilágyi, *Sources de la conquête du pays actuel par les Hongrois* [en hongrois], Budapest, 1900). Mais lorsqu'il fut prouvé que Léon n'a donné que le résumé d'une tactique plus ancienne, dite de Maurice (ed. Scheffer, Upsala, 1664), M. Jules GYOMLAY eut tôt fait de révoquer en doute l'authenticité des relations de Léon relatives à l'organisation militaire des Hongrois (1902). Cette question fut définitivement résolue en faveur de Léon par M. Eugène DARKÓ dans son discours de réception prononcé à l'Académie (*Authenticité de la Tactique de Léon le Philosophe considérée sous le rapport de l'histoire hongroise* [en hongrois], Budapest, 1915. Etudes linguistiques et critiques XXIII, 4). M. Darkó commence par établir la date exacte où la *Tactique* de Maurice, qui a servi de source à Léon, a pris naissance. Il la place entre les années 619-628. A grand renfort de preuves, en s'aidant surtout des poèmes de Georges Pisidès, il arrive au résultat que l'auteur de l'ouvrage était l'empereur Héraclius qui l'avait composé pendant l'hiver de 621-22 en guise de préparation aux guerres persanes. En comparant l'ouvrage avec la *Tactique* de Léon le Philosophe, il démontre que Léon n'imité pas servilement sa source, qu'il y apporte au contraire des modifications conformes aux circonstances parmi lesquelles vivaient les peuples de son temps. Ainsi, par exemple, une comparaison attentive établie entre le chapitre XVIII de Léon relatif aux *Toῦροί* (= Hongrois) et le chapitre XI de sa source traitant des Avars et des Turcs, prouve suffisamment que Léon, qui connaissait les Hongrois de son temps, ne se fit pas faute de s'écarter en plusieurs endroits de sa source. Il n'en est pas moins vrai que dans sa *Tactique* Léon a appliqué aux Hongrois de son temps, donc du ix^e siècle, tout ce qu'il a lu dans sa source relativement au système de guerre des Avars et des Turcs, qui vivaient au vii^e siècle. Cette circonstance singulière s'explique facilement par l'identité de la tactique, dite « touranienne », employée par les Parthes, Huns, Turcs, Avars et

des anciens Hongrois. L'auteur prouve enfin l'authenticité des relations de Léon concernant les Hongrois par une foule de passages parallèles trouvés dans les différentes œuvres historiques orientales et occidentales. Il finit par assigner sa valeur et sa place à la *Tactique* de Léon parmi les authentiques sources historiques hongroises. — Deux ans après que M. Darkó eût rétabli dans son intégrité l'autorité de cet écrivain, M. Rodolphe Vári fit paraître une brillante édition critique de la *Tactique* (*Leonis imperatoris Tactica*. Tomus I. [proœmium et constitutiones I-XI continens]. *Sylloge Tacticorum Græcorum, consilio R. Vári et auxilio Collegii Historicorum Hungaricorum Romani ab Academia Litterarum Hungarica publici iuris facta*. Vol. III. Budapestini, 1917). M. Rodolphe Vári, zélé scrutateur des tacticiens byzantins, avait publié dès 1901 la tactique d'un écrivain byzantin du x^e siècle (*Incerti scriptoris byzantini sæculi X liber de re militari*. Leipzig, Teubner). Dans cette nouvelle édition il donne les résultats de vingt années de travaux laborieux relatifs au texte et à l'ouvrage de Léon le Philosophe. Ces études qui avaient paru une à une dans les revues scientifiques apparaissent maintenant réunies en un beau volume. En procédant à l'établissement critique du texte définitif, le savant éditeur s'appuie de préférence à six manuscrits (Mediceo-Laurentianus gr. LV. 4. Vindobonensis phil. gr. 275, Ambrosianus 139 [B 119 sup.], Vatic-Barberinianus gr. 276, Vaticanus gr. 1164, Escorialensis Y III. 11 : 278 gr.) choisis parmi les 88 manuscrits retrouvés et étudiés. Parallèlement avec le texte de Léon il donne au-dessus du texte même les sources de Léon (Onasandre, Elien, Héraclius, etc.), au-dessous la récénsion de Constantin et dans l'appareil critique l'*Inedita Tactica Leonis* et corrige en maint endroit la tradition manuscrite en s'appuyant sur les textes qui ont servi de sources à Léon. Grâce à ce procédé il réussit non seulement à rendre plus facile le contrôle de la méthode suivie pour l'établissement du texte, mais même à fournir au lecteur le moyen de suivre pas à pas les traces qui rattachent l'ouvrage de Léon à ces sources. Au point de vue de l'authenticité cette dernière circonstance surtout est de la plus grande importance. Ce serait un profit considérable pour la philologie byzantine, si la partie non encore publiée de la *Tactique* et les tomes encore projetés de la *Sylloge Tacticorum Græcorum* (la *Tactique* d'Héraclius, l'*Inedita Tactica Leonis*, Onasandre, Elien, Arrien), préparés déjà en partie par M. Rodolphe Vári (*Onasandre*, E Ph K. ¹ t. 42. [1918], pp. 353-361 ;

1. *Egyetemes Philologiai Közlöny* = Revue de Philologie Classique et Moderne. Organe de la Société Philologique de Budapest.

étude sur l'œuvre d'Onasandre et de ses manuscrits) paraissent dans un bref délai.

Un autre écrivain byzantin extrêmement important pour l'histoire des Hongrois du temps de la conquête du pays est Constantin Porphyrogénète, dont l'édition critique préparée par Bury est attendue depuis longtemps par les byzantinologues hongrois. Les relations de Constantin sur la vie des Hongrois, dont l'explication et la critique constitueraient une des tâches les plus importantes, réservent à nos spécialistes byzantins un assez grand nombre de problèmes à résoudre. L'explication du nom de *Σαβαροταΐφαλοι* relatif aux Hongrois qui se trouve au chapitre 38 du *De administrando imperio* a donné lieu à de vives discussions en Hongrie. C'est M. Eugène DARKÓ qui a traité le dernier de cette question dans une longue étude (*Les noms de peuples relatifs aux Hongrois chez les auteurs byzantins* [en hongrois]. Budapest, 1910. *Études linguistiques et critiques*, XXI, 6). Il y soumet à un examen l'origine et la signification des noms de peuples figurant dans les différentes sources byzantines comme dénominations des Hongrois. Il arrive au cours de ses recherches à la conclusion que les noms de *Παλιονες*, *Ούγγροι* et *Τούρκοι* proviennent des Byzantins qui en les appliquant pour désigner les Hongrois, cédaient tout simplement à leurs penchants archaïsants. Le nom d'*Ούγγροι* était au contraire en effet en usage chez les Byzantins depuis l'apparition des Hongrois jusqu'à la chute de l'Empire byzantin et c'est le nom qui a servi de base à la formation du nom dont se servent actuellement tous les peuples de l'Europe occidentale pour désigner les Hongrois. M. Eugène Darkó démontre dans son étude que le mot *Ούγγροι* provient du turc *ugur* par l'intermédiaire d'une forme *agrini* de l'ancien slave ecclésiastique. Le nom de *Μάζαροι* provient des Petchénègues, celui de *Μεγέση* était originellement le nom hongrois d'une tribu hongroise. Quant au mot mystérieux *Σαβαροταΐφαλοι*, M. Darkó croit y reconnaître après Thury et M. Marquart le mot arménien *sevorti* « garçon noir » (cf. chez Constantin : *Μαύρα παιδία*) issu à son tour par la voie de l'étymologie populaire d'une forme primitive supposée de **ogri* (= Ugri). La signification première est alors : « Ougors noirs » (voir dans la chronique de Nestor : *Ugri černii*). Dans la deuxième partie du mot, M. Darkó croit pouvoir constater la présence du mot arabe *asvadu* « noir » qui, loin de contenir quelque idée nouvelle, ne fait que redoubler le sens du qualificatif « noir » présent dans la première partie du mot. — Contrairement à l'explication donnée par M. Darkó relative au nom d'*Ούγγροι*, M. Jules NÉMETH (*On*

ogur, *Sept Magyars*, *Dentümogyer*, K. CS. A. 1. [1921] 148-155.) déduit ce nom d'un nom de peuple turco-bulgare *on-ogur* (chez l'auteur byzantin : Ὀνόγουροι) qui signifie à l'origine « dix Ogours » (*onugur* > **ongur* > slave : *agrini*). Le mot *ogur* : *oguz* est une amplification du mot turc *ok* signifiant « flèche » qui sert chez les anciens Turcs à désigner le nom de la tribu. Selon cette explication le mot *Onugor* signifie « un peuple composé de dix tribus ». Constantin désigne au chapitre 38 de son ouvrage mentionné du nom de Ἀτελοκούζου le territoire occupé par les Hongrois avant la conquête de leur patrie définitive. M. Géza FEHÉR ayant soumis à un examen les passages du livre de Constantin relatifs à Ἀτελοκούζου (*Territoire et nom d'Atelkuzu*, Századok 2) 47. [1913] 577-590, 670-685) arrive au résultat que ce mot n'est qu'un composé de *Atel*, *Etel* (= Dnièpr) et de *Kuzu* (= hongr. *köz* « terrain compris p. e. entre deux fleuves »). Il signifie par conséquent « Dnyeperköz » (= « terrain compris entre le Dnièpr et le Sereth »). C'est également M. Fehér qui analyse les chapitres 13 et 40 de cette œuvre importante (*Territoire de la Hongrie au milieu du X^e siècle d'après le De administrando imperio de Constantin Porphyrogénète*, Századok, 56 [1922] 351-380). Dans ces chapitres l'auteur donne deux descriptions différentes des frontières de Hongrie : la première se fonde sur le rapport digne de foi d'un ambassadeur, la seconde, faite en 945-948, s'appuie sur les relations d'un homme de lettres vivant à Byzance. La partie se rapportant à la Μεγάλη Μοραβία du Sud est, selon M. Fehér, une intercalation introduite par Constantin aussi dans le rapport de l'ambassadeur ; l'empereur n'a traité ce sujet que sous l'influence de la tradition croate-sud-slave, d'après laquelle Svatoplouc aurait été le roi d'un puissant empire sud-slave. Le passage relatif à *Moravia* n'a, par conséquent, qu'une valeur purement légendaire. — M. Jules NÉMETH donne l'explication des huit noms de tribus petchénègues mentionnés au chapitre 37 de Constantin (*Zur Kenntnis der Petschenegen*, K. CS. A. 1 [1922] 219-225). Les résultats auxquels il aboutit au cours de ces recherches peuvent être résumés comme suit : Ἰαβδιερτίμ (Ἰαβδιηρτί, Ἡρτίμ) = *jawdy-ärdäm* « ärdäm (= mérite) brillant » — Κουαρτζιτζούρ (Τζούρ) *küärëür* « ür bleu (ou peut-être gris) » — Χαβουξινγυλά (Γύλα) = *kabukšyn-jula* « jula couleur d'écorce » — Συρουκαλπέη = *suru-külbej* « külbej gris » — Χαροβόη = *kara-baj* « baj noir » — Βοροτάματ (Ταμάτ) = *boru-tolmač* « tolmač gris ». Chacun

1. Kőrösi Csoma Archivum. Revue des études ouralo-altaïques et orientales.

2. « Siècles ». Revue d'histoire hongroise. Organe de la Société d'histoire de Hongrie.

de ces noms de tribu se compose, par conséquent, d'un mot désignant une dignité et d'un mot signifiant quelque couleur. Ce dernier mot indique la couleur des chevaux employés de préférence par les tribus respectives. Γιαζιγοπόν (Χοπόν) = *jazy* (« plaine »), nom du chef de la tribu + *kaban* « sanglier » — Βουλατζοπόν (Τζοπόν) *boila* (nom de dignité) + *çoban* « pâtre » — M. Jules CZEBE s'occupe également du chapitre petchénegue de Constantin (*Turco-byzantinische Miscellen* I. K. Cs. A. t. I. [1922], 209-219). Il éclaire le problème des territoires occupés par les différentes tribus petchénegues sur le rivage du Dnièpr. — Dans son étude intitulée *Remarques sur l'origine de l'ouvrage historique connu sous le nom de « Theophanes continuatus »* (E PH K. t. 41. [1917], 27-37, 280-296). M. Géza FEHÉR examine les circonstances dans lesquelles la première moitié du livre VI de cet ouvrage historique composé sous l'influence de Constantin Porphyrogénète a pris naissance et il arrive à établir que l'auteur du livre en question, loin d'appartenir au milieu de Constantin, travailla tout au contraire dans le temps de Nicéphore Phocas. Cet auteur remania et amplifia dans sa nouvelle rédaction les cinq premiers livres et, en s'aidant de la chronique de Syméon Logothète, y ajoute en guise de suite l'histoire des années 886-948. En examinant la chronique mondiale de Skylitzès, qui a fait largement usage de cette nouvelle rédaction, M. Fehér en arrive à constater que le rédacteur ne peut être autre que Théodore Daphnopatès.

Comme il apparaît de ce qui fut dit ci-dessus, au centre de l'intérêt des spécialistes byzantins se trouvent placés deux écrivains byzantins dont l'importance est capitale pour l'histoire de la conquête du pays : ce sont Léon le Philosophe et Constantin Porphyrogénète. Les problèmes discutés ou non encore résolus font l'objet principal de leurs études. Les érudits hongrois n'ont encore consacré aucune étude spéciale aux auteurs des XI^e-XIV^e siècles. Seul le dernier grand historien de Byzance : Laonicos Chalcondylès a trouvé un fervent admirateur en la personne de M. Eugène DARKÓ qui, depuis plus de quinze années déjà, se livre inlassablement à la tâche ardue de retrouver, de rassembler et d'étudier les manuscrits conservés de cet auteur. L'œuvre historique de Chalcondylès acquiert une importance toute spéciale par le fait qu'elle se rapporte aux guerres turco-hongroises du XV^e siècle. M. Darkó, qui depuis longtemps déjà prépare une édition de l'ouvrage, put enfin annoncer à l'Académie hongroise des Sciences en sa séance du 5 avril 1921 que l'édition projetée est terminée. A plusieurs reprises il avait rendu compte de ses travaux en des études consacrées aux manuscrits de Chalcondylès (*Etudes de manuscrits à l'ouvrage his-*

torique de Laonicos Chalcondylès. EPhK. 31 [1907] 25-46, 106-109, *De nouveaux manuscrits de Laonicos Chalcondylès*, EPhK 37 [1913] 644-666). Dans deux autres études (*Quelques données pour servir à tracer le portrait de Laonicos Chalcondylès historien*. Budapest, 1907. — *De la langue de Laonicos Chalcondylès*. EPhK. 36 [1912]. 785-792, 833-855), il avait déjà démontré que cet écrivain était un disciple et imitateur fidèle de Thucydide tant pour son objectivité historique que pour la concision et la force de son style. Il démontrait en même temps que les imperfections de son style si souvent critiquées s'expliquaient tout simplement par les tendances archaïsantes de sa langue. M. Jules MISKOLCZY s'occupa de la vie de l'auteur (*Quelques données pour servir à la biographie de Chalcondylès*, Történeti Szemle (= Revue Historique) 2. [1913] 198-214). C'est lui aussi qui se livra à des études critiques sur les passages de l'ouvrage de Chalcondylès qui se rapportent aux *Campagnes de Jean Hunyadi contre les Turcs*, Hadtörténelmi Közlemények (= Revue d'histoire militaire), 14. [1913] 347-369, 545-583). Il les compara dans les moindres détails aux sources occidentales et orientales turques de son temps, tout en s'étendant aussi sur les sources de Chalcondylès. — Parmi les œuvres byzantines qui ont trait aux événements de l'histoire hongroise du xv^e siècle, il faut encore mentionner le poème de Paraspondylas Zoticos relatif à la bataille de Várna (1444) qui fut publié après Legrand de nouveau par M. Guillaume PECZ (1894) et étudié récemment par M. Jules CZEBE (1916).

L'autre tâche des études byzantines en Hongrie est de révéler les traces de l'influence que la culture byzantine a exercée sur les Hongrois du moyen-âge. Un des plus curieux souvenirs de l'influence grecque pendant le règne des Árpád, c'est une donation qu'a faite Saint Etienne, le premier roi de Hongrie, au monastère des religieuses grecques fondé à Veszprémvölgy. Le souvenir de cet acte de donation nous fut conservé dans une charte originale et authentique du roi Coloman datant de 1109, gardée actuellement au Musée National Hongrois. M. Jules GYOMLAY en publia dès 1901 le texte grec, en le faisant suivre d'une étude détaillée sur la charte. Le même texte grec fut publié de nouveau par M. Jules CZEBE, *Le texte grec de la charte de Veszprémvölgy* (en hongrois). Budapest, 1916. Etudes historiques XXIV, 3. M. Jules Czebe tâcha d'éclaircir le rapport existant entre cette charte et les documents historiques grecs de l'étranger et résoudre le problème de l'authenticité. En invoquant des indices paléographiques, diplomatiques et linguistiques, il s'efforça de prouver que la charte de 1109 montre des ressemblances avec les documents de

la chancellerie italo-sicilienne et que, par conséquent, le rédacteur en était un Grec. En ce qui concerne la question de l'authenticité, M. Czebe suppose que le texte de 1109 était une édition interpolée et remaniée de la charte originale de Saint Etienne. La thèse de l'origine sicilienne fut réfutée par M. Eugène DARKÓ (*La copie de 1109, de la charte de fondation du monastère de religieuses à Veszprém*, EPhK. 41. [1917] 257-272, 336-351), qui démontra au moyen d'une riche documentation que le texte grec de la charte ne révélait pas la moindre trace du style de chancellerie. Les particularités linguistiques et diplomatiques du texte qui faisaient croire à M. Czebe que la charte était d'origine italo-sicilienne se retrouvent tout aussi bien dans le grec oriental. Nous n'avons, par conséquent, nulle raison de supposer que notre charte soit issue du grec occidental et non du grec byzantin. Quant à son authenticité, nous n'avons pas non plus lieu d'avoir des doutes, étant donné que, selon M. Valentin HÓMAN (*La charte grecque de Saint Etienne*, Századok, 51. [1917] 99-136, 225-242), elle pourrait bien être classée parmi les chartes provenant de Hongrie pendant les XI^e et XII^e siècles. Il ne manque pas de citer de sérieux arguments contre l'hypothèse de M. Czebe pour prouver que la charte de 1109 nous conserve la copie authentique de la charte originale de Saint Etienne publiée entre 1000-1009.

L'essai de M. CZEBE intitulé *Ungria, un nom de localité en Béotie au moyen âge* (EPhK. 40 [1916] 315-323) nous conduit sur le terrain des rapports entre Hongrois et Byzantins. L'auteur y cherche à démontrer que l'origine du nom du lac Ούγγρολίμνη en Béotie (aujourd'hui officiellement : Παραλίμνι) et du village Ούγγρα, respectivement : Ούγγρα, situé anciennement sur le rivage ouest du lac remonte au XII^e siècle, au temps où Béla de Saint-Omer, fils de Marguerite de Hongrie, fille du roi Béla III, de Hongrie, et de Nicolas de Saint-Omer, ayant épousé Bonne de la Roche, devint partiellement seigneur de Thèbes. Le nom du lac aurait donc conservé le souvenir des rapports de la famille de Saint-Omer avec la Hongrie. Selon M. Rodolphe VARI cette dénomination remonterait à l'antiquité (*Ungrolimni et Ungria en Béotie*, EPhK. 40. [1916] 613-617). La forme originaire aurait été ὕγρολίμνη (contrairement à ξηρολίμνη), respectivement, ὕγρα, prononcé par les Béotiens Ούγγρολίμνη, resp. Ούγρα. Elle n'aurait reçu sa forme actuelle qu'au temps des campagnes heureuses menées par les Comnènes contre les Hongrois, c'est-à-dire au XII^e siècle. — M. Jules CZEBE étudia *Les ancêtres du mot hongrois « görög » (= Grec)*, Magyar Nyelvör (= Conservateur de la langue hongroise) 49. [1920] 59-65, 106-108). Il arrive à la conclusion que selon

toutes probabilités les Hongrois avaient emprunté ce mot du vieux slave ecclésiastique pendant leur séjour en Lébédie (Grec byzantin : Γρικός > vieux slave eccl. *griku* > vieux hongrois : * *grik* > aujourd'hui : *görög*).

L'importance des écrivains byzantins au point de vue des recherches entreprises pour éclaircir l'origine des légendes relatives aux Huns fut indiquée par M. Jules MORAVCSIK (*La légende de la biche merveilleuse chez les auteurs byzantins*, EPhK. 38. [1914] 280-292, 333-338). Il démontre que la légende qui se rapporte à l'invasion des Huns en Europe se trouve d'abord dans l'histoire ecclésiastique de Sozomène et elle est en rapport avec les variations locales du mythe antique d'Io. Il établit en même temps que les endroits parallèles de Procope et Jordanès (B. G. IV. 5. : Get. 24 ; B. V. I. 4. : Get. 42) sont empruntés à l'œuvre perdue de Priscos. — M. Géza FEHÉR (*Die Petschenegen und die ungarischen Hunnensagen*, KCSA. 1. [1921] 123-140) cherche à établir un rapport entre les relations des écrivains byzantins relatives aux Petchénègues (Const. Porphyr. De adm. imp. 37 et Cedréne ed. Bonn. II. 581-582) et les traditions historiques des chroniques hongroises et il hasarde l'hypothèse peu vraisemblable que la légende si spécifiquement hongroise née autour de la personne de *Csaba* aurait été apportée en Hongrie au milieu du XI^e siècle par une tribu petchénègue du nom de Τζοπόν (= *Csaban*) qui avait vécu au-delà du Dnièpr. Les traditions de cette tribu aurait continué à vivre au sein de la famille *Aba*, qui, bien que d'origine petchénègue, ne tarda pas à devenir entièrement magyar.

Enfin pour terminer, je voudrais signaler encore l'entreprise de M. Jules CZEBE qui a publié (EPhK. 40, [1916] 174-184), avec un appareil critique très soigné et un commentaire resté inachevé l'*Ekphrasis d'un tournoi byzantin* publié une première fois par Lambros et conservé dans un manuscrit du Vatican (cod. Vatic. gr. 1409 II, fol. 277 r-v.)¹.

GYULA MORAVCSIK.

(Budapest).

1. Ces lignes étaient sous presse, lorsqu'ont paru : le tome II de la *Tactique* de Léon (Tom. II, fasc. I, constitutiones XII, XIII et constitutionis XIV paragraphos 1-38 continens. Budapestini 1922) et la première partie de l'édition de Chalcondylès (*Laonici Chalcondylae Historiarum demonstrationes. Ad fidem codicum recensuit, emendavit annotationibusque criticis instruxit E. Darkó. Tomus I, praefationem, codicum catalogum et libros I-IV, continens. [Editiones criticae scriptorum Graecorum et Romanorum a Collegio Philologico Classico Academiae Litterarum Hungaricae publici iuris factae]. Budapestini, 1922.*)



LA NOUVELLE ORGANISATION

ET LE PROGRAMME DES ÉTUDES HISTORIQUES HONGROISES

Après le compromis austro-hongrois (1867) les études historiques prirent en Hongrie un puissant essor. C'est vers cette époque qu'apparurent les talents les plus remarquables ; à côté de la vie publique réorganisée et du renouveau national, qui fortifièrent le sentiment historique, le positivisme exerça aussi une influence bienfaisante, surtout dans la publication des documents historiques. Il se forma la Société Hongroise des Etudes Historiques, premier essai d'une organisation de l'activité scientifique, et l'on organisa les Archives Nationales de Hongrie, destinées, selon les intentions de leurs fondateurs, à faciliter les recherches historiques, tout en remplissant leur rôle administratif et juridique.

Le résultat d'un travail de plus de quarante années a été de jeter la clarté sur différentes époques de l'histoire hongroise. L'intérêt se concentra surtout sur l'histoire politique, mais les facteurs de la culture et leur développement ne furent pas négligés non plus que leur influence sur la vie nationale. Cependant un fait remarquable est à signaler : l'activité des historiens n'embrassait avec prédilection que certaines époques, telles que celles de la dynastie nationale arpádienne, de l'impérialisme hongrois du xiv^e siècle, et du grand souverain hongrois de la Renaissance, Mathias Corvín, contemporain de Louis XI, et comparable à lui par ses aspirations.

Au milieu du xvi^e siècle la Hongrie perdit son intégrité

territoriale ; une élection amena au trône la dynastie des Habsbourg, une partie du royaume tomba sous la domination des Turcs ; et quant à la Transylvanie, balancée, avec des alternatives de bonne et de mauvaise fortune, entre ces deux périls : l'empire turc et l'empire allemand, elle conserva son indépendance pendant un siècle et demi. C'est à l'étude de cette époque que se limite le champ, d'abord plus large, de l'historiographie hongroise. Les historiens du xix^e siècle, considérant la Transylvanie comme la gardienne de la pensée nationale hongroise, négligèrent les autres parties du pays pour concentrer leurs études surtout sur cet Etat, et ce n'est que tout récemment que l'on a pris l'initiative de recherches plus étendues sur l'époque de la domination turque.

Si étroite et si injuste que fût cette conception historique, — la Transylvanie, devenue au xviii^e siècle une principauté des Habsbourg, n'a joué aucun rôle dans la reconstruction de l'Etat hongrois — il est encore plus remarquable que le xviii^e et le xix^e siècles aient presque entièrement été négligés dans les recherches historiques. Nous n'avons pour ainsi dire aucune publication de documents relatifs à cette époque, ni de tableaux d'ensemble modernes, et à peine quelques monographies d'une véritable valeur. Cependant cette limitation des recherches a eu tout au moins un bon résultat : une imposante masse de documents ont été publiés afin de répandre quelque lumière sur l'histoire du moyen-âge hongrois et de la Transylvanie ; la concentration des travaux historiques sur certaines époques et l'emploi des matériaux en vue d'une fin unique nous ont valu de savantes monographies et d'excellentes études d'ensemble, mais la conception de la vie nationale dans son intégrité en a certainement souffert.

Les causes de ce singulier phénomène peuvent être établies avec une certaine exactitude. L'historiographie moderne a bien rejeté la conception des historiens romantiques, lesquels voyaient dans la vie publique et religieuse du moyen-âge la réalisation de leur idéal, mais la génération, dont la jeunesse s'est écoulée au temps du grand courant littéraire du romantisme, ne pouvait se soustraire à l'influence de ses pre-

mières études, elle ne considérait pas comme suffisamment historique la vie des deux siècles derniers. Le droit public hongrois, en raison de l'opposition perpétuelle de la Hongrie aux visées de monarques étrangers, veillait jalousement à l'indépendance nationale et voyait dans la période qui s'étend depuis les combats soutenus par le Prince François II Rákóczy pour la cause de la liberté (1703-1711) jusqu'aux réformes du XIX^e siècle une époque de déclin pour la pensée nationale et d'abaissement pour la Hongrie, oublieuse de ses droits. Aujourd'hui l'on commence à reconnaître que cette période fut celle du travail pacifique, l'époque où les Hongrois prirent pour la deuxième fois possession de leur sol et réparèrent leurs forces, car la nation, terriblement affaiblie et décimée par des guerres d'extermination prolongées pendant deux siècles, devait à nouveau peupler le pays et élargir par un effort continuels la zone de nationalité magyare, en face des étrangers, allemands principalement, établis et favorisés par la dynastie des Habsbourg.

A ces raisons qui expliquent pourquoi l'histoire du XVIII^e et du XIX^e siècles a été ainsi négligée, il faut ajouter une circonstance d'une grande importance : la Hongrie était *de jure* indépendante, mais *de facto* elle était étroitement liée, dans toutes les branches du gouvernement, aux provinces héréditaires des Habsbourg. Le souverain, les ministres, le conseil d'Etat étaient communs ; l'organe central de l'armée, le Hofkriegsrat, résidait à Vienne ; le principal organe de l'administration financière hongroise, la Chambre aulique hongroise, était subordonnée à la Chambre aulique de Vienne, etc. C'est à Vienne que se trouvaient les archives de toutes ces institutions, et de très importantes parties en étaient fermées aux recherches, par égard pour la dynastie. Une étude historique *fidèle et approfondie* des deux derniers siècles était chose impossible jusqu'ici.

Dans l'historiographie des trente ou quarante dernières années, ce qui frappe surtout un observateur étranger c'est le manque d'organisation. Des travaux gigantesques ont été accomplis, comme jadis au temps de Du Cange, par certains chercheurs, mais si précieuses que soient leurs œuvres, en ce sens qu'elles remplissent des lacunes, elles sont incom-

plètes. Jamais, sauf pour certains recueils, on ne rencontre une collaboration systématique.

C'est la Société Hongroise des Etudes Historiques qui a fait le premier effort pour changer radicalement cet état de choses.

Pendant la troisième année de la guerre mondiale, le comte Cuno KLEBELSBERG devint président de cette société. Grâce à son talent d'organisation, ce savant homme politique inaugura une ère nouvelle dans l'historiographie hongroise. Voyant qu'en dépit de toutes les épreuves le besoin de créer subsistait encore dans les âmes, il entreprit d'aider à le satisfaire, mais il considéra que sa tâche consistait avant tout à organiser, ainsi que l'exigeaient la spécialisation de plus en plus grande des travaux et l'intérêt inégal que leur accorde la société. Or tout était à organiser : la formation des savants, la recherche et la publication des matériaux, enfin le public lui-même. Le nouveau président formula en quatre points les conditions du succès (discours d'ouverture prononcé à l'Assemblée Générale de la Société Hongroise des Etudes Historiques, 26 avril 1917) :

« Il faut réaliser toutes les conditions qu'exige la formation des savants, grouper en des instituts, en Hongrie et à l'Étranger, les jeunes gens désireux de se consacrer à des recherches, afin de leur assurer la culture et la direction voulues. En 1917 il existait déjà deux instituts scientifiques hongrois de ce genre : à Rome celui de l'Académie Hongroise des Sciences, et à Constantinople celui de l'État hongrois ; il en faut organiser encore un dans le centre étranger le plus important au point de vue hongrois, à Vienne. Dans la réalisation du programme scientifique on a fait fausse route jusqu'à présent, car il aurait fallu commencer par fonder dans le pays même des instituts destinés à donner, pour ainsi dire, une formation intermédiaire entre celle de nos universités et celle des instituts hongrois à l'Étranger.

Il faut créer un nombre suffisant de places, pour que ceux qui ont vraiment la vocation des recherches personnelles puissent avoir leur existence et leur avancement assurés.

Afin que les matériaux puissent être recueillis et rassemblés plus aisément, il faut réunir dans des instituts régionaux les petits musées et les petites bibliothèques ; pour l'histoire des temps modernes les universités doivent se partager la direction des

études de manière à donner aux recherches la plus grande intensité possible.

Il faut enfin éveiller l'intérêt du public et d'une manière générale lui apprendre à estimer comme il convient les recherches scientifiques. Mais, arrivé à ce point, ce programme n'est plus qu'un élément d'une tâche plus considérable : l'éducation de la nation hongroise, dont il s'agit de développer le sentiment scientifique, aux dépens de l'amour exagéré de la politique. »

Pour atteindre son but, le comte CUNO KLEBELSBERG comptait sur la Société Hongroise des Etudes Historiques ; il amena cette puissante organisation à réparer les omissions des dernières années. Un an après qu'il eût exposé combien les institutions, la vie sociale et économique du temps présent et la question des nationalités sont impossibles à comprendre sans la connaissance du passé, une nouvelle entreprise était déjà organisée, celle des « *Fontes historiae Hungaricae ævi recentioris* », pour concentrer les recherches historiques sur les temps modernes. Cette entreprise avait pour objet une étude approfondie de la période de 1686 à 1848, mais une certaine latitude était laissée, car la vie des institutions ne se laisse pas délimiter à un an près. Les publications se diviseront en quatre sections : 1° histoire générale, 2° administration publique, 3° religion, culture et beaux-arts, 4° vie économique et sociale. Chaque volume se composera de deux parties : une étude servant d'introduction et l'exposé des matériaux eux-mêmes. Dès l'année 1918, grâce à la générosité de l'Etat et des particuliers, la nouvelle entreprise aurait pu, étant donné les circonstances, faire paraître deux volumes par an.

En même temps, le programme primitif s'élargissait déjà. M. ÁRPÁD KAROLYI, l'ancien directeur des archives d'Etat d'Autriche-Hongrie à Vienne, attira l'attention du comte Klebelsberg sur l'importance, au point de vue de l'histoire hongroise, des rapports des internonces de Constantinople, ainsi que sur celle des « *dispaccl* » des ambassadeurs de Venise offrant un intérêt particulier pour la Hongrie. Ce sont là, en effet, pour notre histoire, des sources de premier ordre, à une époque où la Hongrie n'avait déjà plus de

diplomatie propre. L'éminent savant fut écouté, le président de la Société Hongroise des Etudes Historiques sut se procurer les moyens matériels et ces documents du temps des Turcs purent être recueillis et publiés au printemps de 1918, c'est-à-dire en même temps que les « Fontes ».

La réalisation de tous ces projets paraissait dépendre d'une seule condition : que la Hongrie réussît à conclure une « paix hongroise », c'est-à-dire telle que « sans dépouiller personne, nous puissions posséder en paix ce qui nous appartient ». La perte d'une grande partie du territoire et les deux révolutions amenèrent une désillusion terrible. Il semblait que toute envie de créer fût morte en Hongrie et que la culture hongroise fût vouée à la destruction. Au milieu de ce découragement général, ce fut encore le président de la Société des Études Historiques qui ranima les énergies et qui montra distinctement le chemin de la régénération. Son discours d'ouverture à la séance du 14 mai 1920 fut comme la révélation de l'esprit national et scientifique qui ne veut pas mourir : « Jamais je ne cesserai de proclamer ceci : ne cherchons pas pour nous relever je ne sais quel remède miraculeux... je ne sais quelle nouvelle méthode politique extraordinaire : travaillons, travaillons honnêtement, travaillons méthodiquement dans tous les domaines ».

Après la grande catastrophe, il fallut réviser le programme plein de promesses que l'on avait dressé trois ans auparavant, mais loin d'être anéanti, il s'est élargi, a gagné en ampleur, et a trouvé une base plus large. L'idée directrice du comte Klebelsberg, qui est avant tout un homme politique, est que la Hongrie a droit à la vie de par sa haute culture et que, alors que chez les vaincus de la Grande Guerre la science a partout subi une crise, il ne peut être indifférent du point de vue de la civilisation humaine qu'un pays vaincu soit ou ne soit pas à même de lutter contre la décadence intellectuelle. Voici comment il a formulé son nouveau programme qui par rapport au premier marque seulement une clarification de sa pensée : Pendant les heureuses années d'avant-guerre, l'Etat a manqué à ses devoirs, il n'a pas assuré la possibilité d'études supérieures, presque rien n'a été fait pour le développement des hautes écoles. Dans les

circonstances actuelles, alors que l'Etat est ruiné, tout ce que l'on peut attendre de lui, c'est qu'il entretienne les instituts scientifiques déjà existants, et quant aux autres charges il faut les laisser au public. Le sentiment historique est en train de se perdre. Sa perte occasionnerait beaucoup de maux irréparables ; la société ne fait donc que se défendre en accordant son appui à l'historiographie.

Pour former les savants d'une façon plus sûre et plus méthodique, il faut réunir les archives nationales et les grands musées, fonder une haute école des sciences historiques pour former, à l'exemple de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole du Louvre, le personnel nécessaire aux instituts et préparer les élèves aux recherches scientifiques, les mieux doués devant être retenus pour l'investigation des sources et la publication des documents.

La question des instituts hongrois à l'étranger doit faire l'objet d'une nouvelle et sérieuse étude. Ceux de Rome et de Constantinople ne peuvent être maintenus, à cause des difficultés matérielles. A Vienne, par contre, après la débâcle, on a ouvert les sections secrètes du « Staatsarchiv », qui contient des sources de premier ordre pour l'histoire de la Hongrie dans les temps modernes. Pour recueillir ces matériaux, il faut envoyer à Vienne une commission que l'on pourrait plus tard utiliser à l'organisation d'un Institut.

Dans certains domaines des sciences historiques la Hongrie a des devoirs auxquels ses savants doivent se consacrer. Nous voulons parler des époques de l'histoire universelle où la Hongrie remplissait une mission historique, comme cette première période de la domination turque en Europe que l'on pourrait appeler sa période hongroise, de la seconde moitié du xiv^e siècle à la fin du xvii^e ; les derniers temps de Byzance ; l'histoire des Slaves des Balkans et celle des Valaques du xiv^e au xvii^e siècles. Il faudrait constituer un recueil spécial des sources relatives à la domination turque, dont les sources déjà mentionnées ne constituent qu'une subdivision.

Le règlement de la Société Hongroise des Etudes Historiques concernant la publication des sources a paru en 1920 et le travail a commencé avec une grande vigueur. La Société a fondé à Vienne un Institut dont M. Árpád KAROLYI, l'ancien

directeur des archives d'Etat, a accepté la direction. Sa profonde connaissance des archives, son grand savoir et son amabilité personnelle le prédestinaient à ce rôle de guide intellectuel de la jeune génération savante. Jusqu'ici le domaine de l'Institut est fort étroit : quelques pièces, dans l'ancien hôtel de la Garde Royale Hongroise, ont été aménagées à l'intention des chercheurs, avec des meubles donnés par le prince Esterházy et par le comte Schönborn ; d'autre part, on a acquis pour l'Institut une précieuse bibliothèque privée.

Quelques jeunes historiens fixés à Vienne se consacrent au dépouillement régulier des archives ; les autres salles sont destinées à ceux qui font seulement un court séjour dans l'ancienne capitale de la monarchie pour y compléter les matériaux recueillis dans les archives hongroises et dont ils ont besoin pour leurs travaux.

Instruit par l'expérience des premières années, le président de la Société Hongroise des Etudes Historiques a exposé encore une fois en 1921 les principales tendances directrices de la nouvelle organisation et enregistré les résultats obtenus jusqu'alors (discours d'ouverture à l'Assemblée du 30 décembre 1921). L'Etat a fait son devoir, le nouveau bâtiment des Archives Nationales à Budapest est prêt, dès que l'aménagement en sera achevé, l'installation pourra avoir lieu. C'est à bon droit que dès maintenant l'on peut attendre de cette institution qu'elle remplisse la tâche à laquelle elle est destinée, qu'elle effectue le classement méthodique des pièces confiées à sa garde, qu'elle facilite les recherches et facilite également la publication des matériaux. Pour accomplir pleinement sa mission scientifique, il faut qu'elle édite un périodique dont les articles, destinés à faire connaître les archives et autres documents intéressant la diplomatie ou la chronologie, s'adressent au public savant, au sens étroit du mot. Il faudra que les professeurs d'université préparent les nouvelles générations à l'étude des époques et des branches de la science trop négligées jusqu'à ce jour, que la direction ne perde pas de vue le but proposé et qu'il y ait une collaboration harmonieuse entre les savants.

On voit par cette courte esquisse avec quelle promptitude ces puissantes pensées ont mûri et se sont clarifiées, et combien l'esprit qui les a conçues avait une vision nette de la tâche de l'avenir et du rôle de la science ; quant à leur viabilité, elle est prouvée par leur réalisation même.

En effet, les résultats obtenus au cours des deux dernières années marquent une ère nouvelle dans l'historiographie hongroise. Le rassemblement des sources relatives à l'époque des Turcs avance activement. M. Jules SZEKFÜ, l'éminent historien des temps modernes, qui a derrière lui quinze années d'expérience dans les archives de l'Etat à Vienne, a été chargé de ce travail.

Les deux premiers volumes des « Fontes historiae hungaricae ævi recentioris » ont déjà paru. Dans ces deux volumes¹ M. Árpád KAROLYI, directeur de l'Institut Viennois de la Société Hongroise des Etudes Historiques, a publié les écrits posthumes du comte Etienne Széchenyi.

Széchenyi, éminent homme d'Etat de la première moitié du XIX^e siècle, fut le premier en Hongrie à proclamer la nécessité des réformes. Au sein du grand mouvement provoqué par le libéralisme et par le principe des nationalités, au lieu d'adopter aveuglément les idées étrangères, comme les représentants du libéralisme, il créa un système politique à part, adapté à son pays. Partant de la connaissance de l'âme hongroise, il détermina la voie à suivre, les « défauts nationaux » à extirper pour ennoblir la constitution éthique et développer la nationalité hongroise. Bien qu'il fût le premier apôtre des réformes, il se vit bientôt remplacé à la tête du mouvement par des extrémistes, auxquels il livra une lutte acharnée, prévoyant que la route où ils conduisaient la nation mènerait celle-ci à une catastrophe.

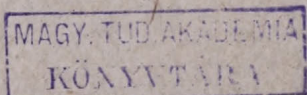
Lorsqu'en 1848 se forma le premier ministère hongrois indépendant, Széchenyi, considérant que son devoir était de ne pas abandonner la nation dans des circonstances critiques, accepta un portefeuille, celui du commerce ; au début

1. *Œuvres posthumes du comte Etienne Széchenyi, achevées à Döbling. Recueillies et précédées d'une introduction par Árpád KAROLYI, membre d'honneur de la Société Hongroise des Etudes Historiques. Editées par la Société Hongroise des Etudes Historiques. Budapest. Tome I^{er}, 1921. Tome II, 1922.*

de septembre 1848 sa raison chancela, ce qui lui permit de ne pas ressentir l'horreur des sanglantes représailles autrichiennes qui suivirent la défaite des armées hongroises en 1849. Ce n'est qu'au bout de plusieurs années qu'il put se remettre au travail. Son unique pensée fut le rétablissement de l'ordre légal, la réconciliation entre la dynastie et la nation. Bien qu'il ne quittât plus jamais la maison de santé de Döbling, il devint le centre d'un nouveau mouvement suscité par les aristocrates conservateurs fidèles à la dynastie, alliés aux aristocrates tchéco-autrichiens contre Bach et son régime détesté. La police viennoise vint à soupçonner que certains articles hostiles au gouvernement autrichien, publiés dans les journaux étrangers, principalement le *Times*, étaient l'œuvre du comte Széchenyi, et que celui-ci « conspirait ». Il fut même l'objet d'une dénonciation. Au cours d'une perquisition, des écrits furent saisis chez lui et chez son secrétaire. Széchenyi, qui souffrait d'une maladie nerveuse, ne put supporter la perspective des poursuites : en 1860, le dimanche de Pâques, il mit fin à ses jours. Ce sont les papiers saisis par la police que M. Árpád Karolyi vient de recueillir et de publier.

Le premier volume contient le Journal de Széchenyi du 19 mars au 4 septembre 1848. Ces courtes notes détachées constituent pour la connaissance de cette époque mouvementée des documents de tout premier ordre. Elles jettent une vive lumière sur les tendances radicales et modérées en lutte les unes avec les autres au sein du nouveau ministère. Elles font voir dans quelle incertitude l'attitude menaçante des nationalités jetait la politique hongroise. Le but principal des modérés, au nombre desquels se trouvait Széchenyi, était que la Hongrie, en accomplissant son devoir envers la dynastie, gagnât par là même un appui. Quand il vit que la possibilité d'un accord s'éloignait de plus en plus, que le spectre de la guerre devenait plus menaçant, que le fruit d'un travail de vingt années allait être anéanti, le désespoir s'empara de lui et le lendemain du jour dont sont datées ses dernières notes il fallut le transporter à Döbling dans une maison de santé privée.

C'est au temps de sa folie qu'ont été écrites certaines let-



tres publiées dans ce recueil, dans lesquelles il s'accuse lui-même d'avoir éveillé la conscience nationale de son peuple qui sans cela n'aurait pas couru à la ruine. En traits effrayants, apocalyptiques, il y dépeint les châtimens qui l'attendent dans l'autre monde.

Sa grande satire en langue hongroise, datant de 1857, remplit tout le second volume. Széchenyi a puisé pour une bonne part la matière de son célèbre « Rückblick », où il persifle le « Blick » rédigé sous l'inspiration de Bach, dans cette impitoyable satire qui dénonce l'impuissance, les mensonges, l'hypocrisie du régime de ce temps. Mais jusque dans cet ouvrage le grand réformateur proclame la nécessité d'une réconciliation entre la nation et le roi : il faut seulement que l'une (la nation hongroise) sache oublier, et que l'autre (le roi) reconnaisse ses erreurs. Les historiens étrangers seront intéressés surtout par sa critique de la politique extérieure de Buol, ministre des affaires étrangères, laquelle reflète fidèlement les conceptions des partis conservateurs de la monarchie.

Outre la magnifique exhortation adressée à son fils, extrêmement intéressantes sont ses lettres à ses amis, ainsi que celles de plusieurs hommes d'Etat hongrois à Széchenyi lui-même, particulièrement celle du baron Joseph Eötvös, plus tard ministre dans laquelle celui-ci se plaint du mauvais accueil fait par le public hongrois à son ouvrage intitulé « Die Garantien der Macht und Einheit Oesterreichs » et résume de nouveau ses idées, et enfin les lettres de Széchenyi au ministre Rechberg ; c'est de ce dernier qu'il espère le rétablissement de l'ordre légal en Hongrie.

Dans « Disharmonie und Blindheit » le grand homme d'Etat, qui s'était trompé sur Rechberg, dénonce les fautes du gouvernement dans la politique financière et religieuse et dans la politique suivie à l'égard des nationalités. Il insiste sur la nécessité qu'il y a pour le souverain à se réconcilier avec la nation hongroise : l'empereur François-Joseph a de bonnes intentions, mais il est hésitant, il n'a pas confiance dans les Hongrois, bien que ces derniers ne soient pas séparatistes, mais exigent seulement le respect de leur constitution.

Enfin les deux dernières parties du Journal de Széchenyi : du 2 octobre 1859 au 1^{er} mars 1860 et du 3 mars au 1^{er} avril 1860, offrent un court tableau des luttes soutenues pour reconquérir la constitution hongroise. La dernière partie est l'unique témoignage des souffrances tragiques subies par le réformateur, tremblant pour sa famille et pour lui-même, souffrances qui finirent par le pousser au suicide.

M. Károlyi a fait précéder ce puissant et précieux recueil d'une introduction modèle, divisée elle-même en deux parties. La première contient l'historique des écrits, elle expose les circonstances de leur entrée au *Staatsarchiv*. La deuxième est une des plus belles études historiques des dernières années. Se basant sur les recherches étendues auxquelles il s'est livré lui-même, l'éditeur dépeint le milieu historique où sont nées les œuvres de Széchenyi ; il décrit surtout magistralement la chute de Bach et le court ministère de Rechberg. Puis, dans ce puissant tableau, il introduit le comte Széchenyi et montre, en analysant finement les œuvres de ce dernier, comment cette âme souffrante et méditative réagissait aux tragiques événements auxquels elle fut mêlée, comment luttaient en elle le désespoir et l'espérance, quels efforts héroïques elle fit pour le relèvement de sa patrie. Ces confessions, souvent effrayantes, parfois rudes et satiriques, mais toujours inspirées des plus nobles intentions, ne pouvaient être traitées par un esprit plus délicat.

La plus grande partie des œuvres ainsi publiées, le Journal, l'Exhortation, quelques-unes des lettres et « Disharmonie und Blindheit » étant écrites en langue allemande sont facilement accessibles aux lecteurs.

Le succès extraordinaire que ces deux volumes ont remporté en Hongrie témoigne du réveil du sentiment historique dans le public : moins d'une année après leur publication la première édition est pour ainsi dire épuisée.

A l'Institut historique de Vienne d'autres recherches ont commencé conformément au nouveau programme, pour jeter la lumière sur les principales étapes de l'évolution historique de la Hongrie dans les temps modernes. Les écrits des émigrés qui se réfugièrent à l'étranger après la

guerre d'indépendance nationale (1848-49), les lettres des publicistes éminents du milieu du siècle dernier et les mémoires des hommes d'Etat intéressent les chercheurs, mais c'est surtout la question des nationalités non-magyares qui captive leur attention. Tandis que pour les premiers de ces sujets une bonne part des matériaux est déjà entre les mains de savants éditeurs, en ce qui concerne la question de la nationalité slovaque l'élaboration et la publication des matières exigeront seulement quelques mois; quant à l'histoire de la question croate, elle est également en préparation. Un des monuments historiques importants de la Hongrie moderne, l'«*Einrichtungswerk*» du cardinal Kollonics, composé sous le règne de Léopold I^{er}, ainsi que les écrits de l'archiduc Joseph, Palatin de Hongrie, ce grand homme politique du XIX^e siècle, pourront aussi être publiés d'ici une année.

Actuellement le ministre de l'instruction publique, le comte Cuno Klebelsberg a pu réaliser un des principaux points de son programme : il a réuni les grandes collections scientifiques en une institution autonome où le travail de classement et d'utilisation du matériel scientifique trouve toutes les commodités indispensables. Un nouveau journal des archives, vient de paraître au moment où nous écrivons ces lignes. A l'Université de Budapest, l'histoire économique et l'histoire de l'art sont cultivées avec plus de soin; à la Société Hongroise des Etudes Historiques il s'est fondé pour l'histoire de l'art une section spéciale dont les dernières publications ont obtenu un succès général mérité.

Mais le fait le plus remarquable est le puissant mouvement qui s'est produit dans le public, et dont le mérite revient également au président de la Société Hongroise des Etudes Historiques. C'est grâce à la générosité du public que l'on a pu dès cette année envoyer des chercheurs à l'étranger (Paris, Augsbourg, etc.) pour y étudier les archives. En véritable Mécène, la princesse Esterházy a pris à sa charge l'édition des premières œuvres remarquables des jeunes savants; quatre descendants de vieilles familles hongroises ont offert à l'Université de Budapest une somme

annuelle importante pour l'enrichissement de sa bibliothèque philosophique et historique ; d'autres ont fondé une bourse pour envoyer tous les ans à l'étranger un jeune historien sorti d'une université hongroise.

L'organisation du travail technique progresse en même temps que celle du travail intellectuel. Une imprimerie spéciale édite, sans prélever aucun bénéfice, les ouvrages scientifiques dont la publication serait impossible autrement, vu le coût exorbitant de l'impression.

Tel est, brièvement esquissé, le développement de cette œuvre pour laquelle le sentiment national toujours vivant et l'idéalisme scientifique aux prises avec la misère et les difficultés matérielles, conscients de la tâche qui les attend, s'associent pour ouvrir à la culture hongroise de nouvelles perspectives. Nous voyons une société pauvre lutter, avec ses faibles moyens, pour maintenir le niveau intellectuel élevé de la nation, dont elle prouve par cela même le droit à l'existence. C'est la reconnaissance de cette génération, enflammée par l'idéalisme national et l'ardeur de son activité, que le secrétaire général de la Société Hongroise des Etudes Historiques a exprimée au comte Klebelsberg, en résumant les résultats de ses cinq années de présidence : « sa personnalité, son énergie, son optimisme, sa foi inébranlable dans le relèvement du pays ont soutenu les historiens hongrois et les ont encouragés à persévérer dans leur travail. »

JULIUS.

NOTES ET DOCUMENTS

LA REVUE DES ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-UGRIENNES

Notre Revue, qui paraît sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises et finno-ougriennes, les principaux résultats qu'ont atteints la grammaire comparée des langues finno-ougriennes et les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science. En conséquence, la Revue des Études hongroises et finno-ougriennes ne publiera que des résultats bien acquis et pour ainsi dire filtrés par l'opinion érudite de la Hongrie, ainsi que de la Finlande et de l'Esthonie.

Le programme de la Revue des Études hongroises et finno-ougriennes est tout tracé dans cette première livraison, qui sera suivie immédiatement de la deuxième et, à intervalles réguliers, des suivantes. Toutefois, l'outillage de notre imprimerie en caractères spéciaux n'étant pas tout à fait complet, nous ne publierons d'articles linguistiques proprement dits qu'à partir de la seconde livraison. Nous voudrions offrir un point de ralliement à tous les spécialistes et à tous les amis de ces études. Nous comptons déjà parmi nos collaborateurs un bon nombre de savants hongrois, finlandais et esthoniens, ainsi que les trop rares Européens d'Occident qui s'occupent des choses finno-ougriennes.

Nous vouerons un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites, intimes, et qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les chroniques (semestrielles, annuelles ou bisannuelles) embrasseront les disciplines suivantes : grammaire comparée de langues finno-ougriennes, histoire des littératures hongroise (finnoise et esthoniennne) ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie (de la Finlande et de l'Esthonie) ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie (en Finlande et en Estho-

nie) ; *histoire de la musique et des beaux-arts dans les trois pays ; anthropologie des peuples finno-ougriens ; rapports préhistoriques, historiques et autres des peuples finno-ougriens avec leurs voisins ; les lettres françaises en Hongrie (en Finlande et en Esthonie) ; revue de la littérature des trois pays.*

Nous publierons dans nos prochaines livraisons les articles suivants :

- G. BARCZI : Autour d'une étymologie (hongr. kilincs, fr. clenche).
 E. CSASZAR : Le drame hongrois des dernières années.
 A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque hongroise au XVIII^e siècle.
 FR. ECKHARDT : La politique industrielle et commerciale de Marie-Thérèse en Hongrie.
 T. GEREVICH : La miniature française en Hongrie.
 Z. GOMBOCZ. Compte-rendu de l'ouvrage de Jacobsohn : *Arier und Ugrofinnen*.
 R. GRAGGER : Les traductions de Molière en Hongrie.
 P. GULYAS : Chronique de la bibliographie hongroise.
 V. HÓMAN : Les origines de l'historiographie hongroise.
 K. ISOZ : Paléographie musicale du Code Pray. — Chronique de la musicologie hongroise.
 E. KERTÉSZ : Les traces de la sorcellerie dans la langue hongroise.
 E. MALYUSZ : La formation d'un comitat dans la Hongrie du Nord.
 J. MELICH : Les Slaves de Hongrie à l'époque de l'établissement définitif des Magyars.
 J. NAGY : Chronique de la littérature philosophique hongroise.
 I. NÉMETH-SEBESTYÉN : La linguistique finno-ougrienne (Chronique).
 GY. NÉMETH : Huns, Bulgares, Magyars.
 GY. NÉMETH : L'écriture hongroise.
 Z. OROSZLAN : Les récentes études archéologiques en Hongrie.
 A. PAULER : Fr. Liszt et la Hongrie.
 L. RACZ : Rousseau et la Hongrie. — La logique de Ramus en Hongrie.
 A. SOLYMOSSY : Chronique de l'ethnographie hongroise.
 H. TRONCHON : Sur un Voltairien de Hongrie.
 A. WEBER : Don Juan en Hongrie.
 Y. WICHMANN : Les Caréliens et les Zyriènes.
 B. ZOENAI : Les légendes du roi Mathias (Etude comparée).
 A. E. : La philologie romane en Hongrie.
 Mouvements de libération des peuples finno-ougriens (Carélie orientale ; autonomie des petits peuples finno-ougriens).
 La visite du Comte Joseph Teleki chez Rousseau à Montmorency.
 Etudiants hongrois à Genève et à Lausanne.
 Compte-rendu de l'ouvrage de Mathorez : *Les étrangers en France (Hongrois)*.
 Les journaux de langue française en Hongrie au XVIII^e siècle.

SUR LE GROUPEMENT DES LANGUES FINNOISES.

Les langues finnoises dites « de la Baltique » sont les suivantes : le finnois, le karélien-olonetzien, le vepse, le vote, l'esthonien, le live.

Depuis environ 1890 on les partage en deux groupes : le groupe du nord-est comprend les langues finnoise proprement dite, karélienne-olonetzienne et vepse ; celui du sud-ouest embrasse le reste. Ce classement est de M. E. N. SETAELAE, il l'a esquissé dans ses cours à l'Université sans entrer dans les détails. M. SETAELAE maintient, je crois, toujours son système de classement.

Au cours de mes recherches sur les pronoms des langues finnoises « de la Baltique » je crois être arrivé à certains résultats qui cadrent mal avec l'hypothèse de M. SETAELAE. A mon avis les parlers finnois se partagent entre les deux groupes ; notamment les parlers occidentaux se rangent dans le groupe sud-ouest (vote, esthonien, live), tandis que les parlers orientaux appartiennent au groupe nord-est.

La plupart des innovations et particularités des parlers finnois occidentaux sont communes aux langues du groupe sud-ouest. Je citerai quelques cas seulement :

1. Les formes anciennes : * *mō* « nous », * *lō* « vous » ont été remplacées par des formes analogiques * *mečet*, * *lečet* (seulement en vote : *mō*, *lō*).

2. Les racines courtes *mu-*, « moi », *su-*, « toi » = *minu-*, *sinu-* existent en esthonien et en finnois occidental.

3. Le pronom réfléchi *itse* est employé comme renforcement des autres pronoms : *itsehänensü*, *-kukin* etc.

4. Les mots pronominaux *sillinen* « tel » ; *millinen* « quel ».

5. Nous rencontrons le partitif *montaa*, ce qui suppose un nominatif *monta*, en esthonien, en live et dans les parlers finnois occidentaux.

6. Le nominatif *kekü*, * *keḷä* nous est connu par les mêmes langues.

7. *süis* « ainsi ».

8. Le génitif pluriel en *nnen* (> *nden*, dans le mordve aussi.)

9. Le type *edeskuka*, pronom indéfini (en live et dans les parlers finnois occidentaux.)

10. L'esthonien *muud kui* : finnois occid. *muukkon* < *mūla koin* ; la syntaxe dans ses grandes lignes reste commune aux deux groupes.

Au point de vue phonétique et au point de vue morphologique il y a quelques points de contact très importants entre le groupe sud-ouest et les parlers orientaux du finnois.

1. Dans les cas d'alternance consonantique (*Stufenwechsel* : alternance de degré) suivants *kl* : γl , *kr* : γr etc., le type à sonore (le degré faible) a été généralisé.

2. L'inessif *ss* est devenu court.

3. Le génitif pluriel a été formé sur le thème du singulier.

4. Le type *pojan kanssa* « avec le fils » etc.

Il est probable que les Finnois occidentaux étaient venus en Finlande par une autre voie et à d'autres époques que les orientaux. Les premiers sont arrivés dans ce pays en traversant les golfes de Finlande, ils venaient de Livonie et des îles, spécialement d'Oesel ; c'est là qu'habitaient alors déjà les ancêtres des Esthoniens actuels. Les Finnois orientaux sont entrés en Finlande par l'isthme de Karélie. Le peuplement de la Finlande occidentale s'est fait dans les premiers siècles de notre ère. Les Karéliens ne se sont établis en Finlande orientale que quelques siècles plus tard.

La communauté du développement phonétique et d'autres concordances linguistiques entre presque tous les parlers finnois de Finlande trouvent sans doute leur explication dans les conditions géographiques actuelles.

(Turku.)

† HEIKKI OJANSUU.

Au cours de l'impression de ces lignes nous apprenons la nouvelle du décès de notre éminent collaborateur Henri OJANSUU. Né en 1873, H. Ojansuu a été nommé récemment professeur de linguistique finnoise à l'Université finnoise de Turku (Åbo) fondée après la guerre. Son esprit fin et agile s'alliait avec une érudition profonde et une assiduité inlassable au travail scientifique. Parmi ses études qui embrassent le domaine entier de sa science rappelons ici seulement les plus importantes : *Suomen lounaismurteiden äännehistoria* (Histoire phonétique des dialectes finnois du Sud-Ouest), Helsingfors, 1901-03 ; *Mikael Agricolan kielestä* (La langue de M. Agricola), Helsingfors, 1909 ; *Suomen kielen tulkimuksen työmaalta* (Études sur la langue finnoise), Jyväskylä, 1916 ; *Ilämerensuomalaisien kielten pronominioppia* (Études sur les pronoms des langues finnoises baltiques), Turku, 1922.

La Rédaction de la REVUE DES ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES.

QUESTIONS D'UN PROFANE

On me prie de collaborer au premier numéro de cette Revue, et j'estime ne pas devoir décliner une aussi flatteuse invitation. Il n'est pas mauvais d'ajouter une unité au nombre, sans doute encore petit, des Européens d'Occident qui s'intéressent aux études finno-ougriennes. Elles m'intéressent en effet beaucoup, mais je n'i entends à peu près rien. Aussi me bornerai-je à suggérer aux gens compétents une direction de recherches, sachant d'ailleurs que je m'expose par avance à enfoncer une porte ouverte.

Dans leur étude *Zur phonetik der ungarischen sprache*, que je connais seulement par un compte-rendu de R. Gauthiot (*Bull. de la Soc. de ling.* XVI, p. cdiv-vj), MM. E. A. Meyer et Z. Gombocz ont signalé qu'en ongrois occidental (le témoin de langue est M. Gombocz lui-même, qui est né à Sopron) les occlusives sont « des fonèmes... en quelque sorte intermédiaires entre ceux du slave et du roman d'une part, ceux du germanique de l'autre : *p, t, k*, n'i sont pas accompagnés d'une expiration comme en allemand, anglais ou scandinave, mais ils n'i sont pas non plus en contact immédiat avec l'élément vocalique suivant (p. 22 ss.). Les lèvres de la glotte ne sont pas ouvertes comme chez des Allemands ou des Anglais au moment de l'explosion et il ne se produit pas d'échappement d'air, de *h* ; elles sont rapprochées déjà, mais ne vibrent pas encore : à peine si, parfois, elles se meuvent mollement. Au point de vue du ongrois, il s'agirait de savoir si une pareille articulation est occidentale seulement, c'est-à-dire propre aux parlers les plus voisins de l'allemand. Au point de vue général il est intéressant de saisir sur le vif un degré intermédiaire entre *p, t, k* et *ph, th, kh*. »

Voici maintenant les questions qui, me semble-t-il, viennent naturellement à l'esprit de qui lit le texte de Gauthiot.

Quid, non seulement dans les autres parlers ongrois, mais en vogoule et en ostiak, langues qui forment ensemble un sous-groupe, à côté du ongrois, dans le groupe ougrien ?¹.

1. J'emprunte tous les faits à la *Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft* de M. J. Szinyei (collection Göschen).

Finno-ougr. commun **k* postérieur est représenté par vog. *k*, *x*, ost. *kh*, *x*, ongr. *h* ; **k* antérieur par vog. *k*, ost. *k*, *kh*, ongr. *k* ; **t* par vog. *t*, ost. *t*, *th*, ongr. *t* ; **p* par vog. ost. *p*, ongr. *f*. Je laisse de côté d'une part les faits très compliqués qui concernent les autres consonnes, spécialement **s*, **š*, **v*, d'autre part les alternances de sonore et de sourde en fonction de l'accent, visiblement parallèles à la loi de Verner et aux faits romans analogues (v. *Revue des langues romanes*, t. LX, p. 471-2), pour me borner à demander s'il n'y a pas autre chose qu'une coïncidence fortuite entre la prononciation de Sopron et cette sorte d'ébauche d'une mutation consonantique qu'on observe en ongrois commun, à un degré moindre en ostiak et à un degré encore moindre en vogoule.

L'habitude articuloire (parler à glotte ouverte) qui déclenche la mutation ne semble pas le fait de tous les Finno-Ougriens. Ceux d'entre eux qui l'ont prise la tiennent-ils de populations occupant le pays avant eux ? M. Setälä place le berceau de la famille aux alentours de la Volga moyenne (*La lutte des langues en Finlande*, p. 7). Les Ostiaks et les Vogoules se sont-ils mêlés à quelque peuple déjà établi entre l'Oural et l'Ob' ? mais quel était ce peuple, et quelle langue parlait-il ? questions peut-être encore plus difficiles que le problème lapon. Quant aux Ongrois, ils occupent un bout du vaste domaine où le consonantisme indo-européen s'est altéré et s'altère encore plus que le consonantisme finno-ougrien ; la prononciation de Sopron peut marquer un pas des occlusives sourdes vers les aspirées, ou au contraire une étape dans le passage ou le retour au tipe sans aspiration, — retour qu'on observe à une autre extrémité du domaine (flamand et hollandais, suédois de Finlande ; cf. l'arrêt de la mutation quand les Celtes ont quitté le haut bassin du Danube pour occuper la Gaule et les îles).

On sait quelle importance la plupart des linguistes attribuent à l'influence des substrats ethniques, démontrée de façon éclatante pour la mutation de l'arménien, moins bien attestée historiquement pour celle du malgache, et encore moins pour celles de plusieurs parlars bantous. Tirer ces faits au clair, dans la mesure du possible — et cette mesure est peut-être assez large en ce qui concerne le ongrois —, serait rendre un grand service à la fonétique générale. Elle peut l'attendre des finno-ougrisants, qui ont déjà si bien mérité d'elle.

(Genève.)

Jules RONJAT.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Nicolae JORGA. **Die Madjaren** ; dans **Weltgeschichte begr. v. Hans F. Helmolt**. Leipzig u. Wien, Bibliogr. Institut, pp. 445 à 487.

Les historiens hongrois n'ont jamais déployé assez d'efforts pour faire connaître les résultats de leurs travaux au public savant de l'Occident. Encore aujourd'hui, l'historien ignorant le hongrois, doit avoir recours aux ouvrages de Majláth et d'Edouard Sayous¹ s'il veut lire une histoire plus ou moins détaillée du pays hongrois². Or, depuis la publication de ces deux livres, une multitude de documents ont été mis au jour, des problèmes importants ont été résolus, des théories vieilles ont été remplacées par des synthèses précises ; notamment les recherches sur l'histoire sociale et économique de la Hongrie ont fait des progrès sensibles, et en général, la méthode s'est affermie, elle a gagné en profondeur et en exactitude.

Dans ces conditions, un livre qui donnerait de l'histoire de Hongrie une vue d'ensemble impartiale et correspondant à l'état actuel des recherches, rendrait un signalé service aux historiens de l'Occident, d'autant plus que les droits historiques des Hongrois ont été invoqués encore tout récemment, lors de la formation des Etats nouveaux de l'Europe Centrale,

Dès lors, le livre de M. Nicolae JORGA, professeur à l'Université de Bucarest, la plus grande autorité scientifique de la Roumanie, est d'un grand intérêt d'actualité. Il est seulement regrettable que cet intérêt d'actualité reste, on va le voir, la seule qualité de son ouvrage.

M. Jorga a déjà publié plusieurs livres en langue allemande sur l'histoire des peuples balkaniques, parmi lesquels la *Geschichte des osmanischen Reiches* est le plus généralement connu. On ne saurait dire beaucoup de bien de la méthode employée par M. Jorga dans

1. *Histoire générale des Hongrois*. Paris, 1876, 2^e éd. (en un volume). Paris-Budapest, 1900.

2. Mentionnons toutefois l'esquisse rapide mais tracée de main de maître et riche en points de vue neufs et profonds de M. Jules Székfü, *Der Staat Ungarn*. Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart et Berlin, 1918 ; 224 p. in-8°.

ses études ; elles abondent en d'érudites recherches de détail, mais leur auteur n'a ni assez de courage ni assez de profondeur pour se hausser jusqu'à la véritable synthèse, et à cet égard ses œuvres ne marquent point de progrès sur les travaux précédents, dont elles sont les paraphrases plus ou moins réussies. L'incompétence de M. Jorga éclate encore davantage dans le volume de la *Helmolt's Weltgeschichte*, où il a essayé de condenser l'histoire de la Hongrie.

D'abord les connaisseurs ne peuvent que blâmer l'idée de faire rentrer l'histoire de la Hongrie dans celle des peuples balkaniques. La presque île balkanique constitue dans sa totalité un domaine de la civilisation orientale : religion, mœurs, évolution sociale, beaux-arts, tout enfin y subit l'ascendant de Byzance. Par contre, les Hongrois et les Croates ont été les derniers piliers vers l'Est de la civilisation catholique latine de l'Occident ; dans leur pays la culture byzantine n'a pu jamais prendre pied. Pendant les longs siècles de la lutte entre le catholicisme et le byzantinisme la fidélité de la Hongrie à Rome et à la civilisation occidentale resta inébranlable. En revanche, dans ses tentatives pour étendre le domaine de cette civilisation aux Balkans la Hongrie ne fut pas heureuse : ses succès ne furent que passagers.

En effet, au point de vue de leur évolution politique les nations balkaniques ont été jusqu'aux temps modernes des annexes de l'Empire byzantin et de l'Empire ottoman. Il est certain qu'au cours des efforts de l'impérialisme de la Hongrie médiévale et de sa lutte contre les Turcs les Etats roumains et yougoslaves durent subir par intermittence l'ascendant de la civilisation occidentale de la Hongrie, mais cette influence ne fut point assez durable pour justifier l'idée anti-géographique et anti-historique de séparer l'histoire de la Hongrie de celle des peuples qui ont habité le bassin du Danube.

Le volume contient aussi une histoire du peuple « serbo-croate ». Or, les Serbes et les Croates n'ont jamais vécu en communauté politique ; par contre, la Croatie fut, pendant 800 ans, une province de la Sainte Couronne de Hongrie (*pars annexa*) : scientifiquement parlant, son histoire ne peut être conçue hors du cadre de l'histoire de la Hongrie.

L'histoire millénaire de l'Etat Hongrois est un fait si complexe qu'il faut être à la fois grand savant et artiste averti pour la condenser dans une étude de quarante pages. Or, quant à la composition, l'opuscule allemand de M. Jorga est une des plus pitoyables productions de la littérature historique des temps actuels. L'auteur ne s'étant point donné la peine d'étudier l'histoire de Hongrie afin de s'élever à des vues d'ensemble sur son évolution politique et

nationale, s'est contenté d'aligner de petits faits souvent négligeables dans l'intérêt de la synthèse, et dont la grande majorité est tirée de ses livres précédents. Par contre il a omis ou déformé des faits et des événements décisifs. Ainsi l'institution politique, ecclésiastique, sociale et économique du royaume patrimonial de Saint Etienne, la formation d'une société féodale aux ^{xiii} et ^{xiv} siècles, l'influence des cultures française, allemande et italienne, les rapports de l'Etat et de l'Eglise, les efforts de Mathias Corvin tendant, conformément à l'esprit de la Renaissance, à la fondation de la monarchie absolue, les conséquences économiques et ethniques de la conquête turque, la Pragmatique Sanction réglant les rapports de la nation avec la dynastie des Habsbourg et avec ses provinces héréditaires, l'absolutisme philosophique de Joseph II, le triomphe du régime parlementaire sont autant des étapes importantes de l'histoire politique hongroise que M. Jorga semble à peu près ignorer. Mais dans le choix des détails secondaires il procède avec le même arbitraire : sa principale préoccupation est d'offrir au lecteur une liste complète des interventions des princes de Valachie et de Moldavie dans la politique de Transylvanie, et les faits qu'il signale à cet égard sont d'ailleurs sans conséquence notable pour l'histoire du pays.

La médiocrité du travail de M. Jorga saute aux yeux si l'on considère ses erreurs nombreuses, fruits d'une imprécision stupéfiante dans la documentation et d'une insouciance à peine croyable pour un historien des pays occidentaux. Apparemment, les sources de M. Jorga ont été quelques anciens travaux historiques hongrois et — sa mémoire qui, par malheur, le trahit assez souvent. Laissons de côté cette fois les erreurs d'interprétation scientifique et relevons-en seulement quelques-unes qui ont trait à des faits et dates généralement connus :

« Saint Coloman » ne fut jamais le patron de la Hongrie (p. 378), de plus on n'y trouve nulle trace de son culte. Ce n'est point un fait acquis que la Transylvanie fut roumaine au ^x siècle (p. 445) ; beaucoup d'historiens non-roumains contestent à bon droit cette hypothèse qui n'est basée sur aucune donnée concrète. De même c'est une supposition gratuite que de prétendre que les Avars auraient repoussé un grand nombre de Romains vers la Transylvanie à moins qu'on n'accepte comme preuve les sentiments patriotiques de l'auteur. — La tâche des Slaves aurait été, selon M. Jorga, d'inculquer aux conquérants des notions religieuses, économiques et politiques supérieures à celles qu'ils avaient déjà (*ibid.*) ; or d'après les résultats des recherches récentes il est incontestable que n'importe quel peuple turc possédait une orga-

nisation politique qui représentait un degré d'évolution sociale supérieur à celui de tous les peuples slaves. — L'attaque des Bulgares et des Petchénègues contre les Magyars d'Etelköz eut lieu une dizaine d'années après la date indiquée par M. Jorga (en 880), au temps où leurs forces militaires, alliées de l'empereur Arnulf, combattaient le roi de la Grande-Moravie. — La date du couronnement de Saint Etienne est 1001 et non 1000 (p. 449), et la couronne qui servait à la cérémonie n'avait point été prise parmi le butin grec (*ibid.*), mais avait été envoyée par le pape français Sylvestre. — M. Jorga est inconséquent même dans ses erreurs : la canonisation du premier roi de Hongrie eut lieu selon lui une fois en 1088 (p. 449), une autre fois en 1081 (p. 452). La date exacte est 1083. — Le premier archevêque d'Esztergom (Strigonic, Gran) se nommait Sébastien et non Dominique (p. 449). — Le roi Saint Ladislas fut le premier à rattacher la Croatie à la Hongrie, dès lors il ne put l'y « rattacher de nouveau » (p. 452). — P. 450, la femme répudiée du roi Coloman est Euphémie, p. 453, elle s'appelle Predslava. — Manuel Comnène, empereur de Byzance, ne maria jamais sa fille à Béla III, et par conséquent il ne put la séparer de lui (p. 454). L'histoire ignore jusqu'à preuve du contraire la théorie d'après laquelle les *sedes* des Sicules et des Saxons de Transylvanie se seraient formées sur le modèle valaque (p. 456). — La femme du roi André II ne s'appelait nullement Berthe (p. 458), mais Gertrude, et le mari de leur fille n'était point duc de Hesse, mais plutôt landgrave de Thuringe. — Par suite de la promulgation de la *Bulle d'Or* par André II, le pays serait devenu, d'après l'auteur, la proie des Grands (p. 459). Tout au contraire, cette loi assura l'égalité à la petite noblesse. — En matière de beaux-arts M. Jorga n'est pas plus heureux : l'église de Ják et quelques autres églises que le pays a conservées appartiendraient selon son opinion au pur *style gothique* des provinces allemandes voisines (p. 462). Or, l'église de Ják est le plus beau monument du *style roman* en Hongrie. — « Lorsque Charles Robert, le premier Anjou (1308-1342) mourut, il n'avait rien fait pour son pays » (p. 464). En réalité, Charles Robert peut être rangé parmi les plus grands rois de Hongrie : ses réformes économiques et sociales nous permettent de l'affirmer.

M. Jorga ne connaît pas mieux l'histoire moderne. Nous ne citerons qu'un exemple : « le Comte Etienne Széchenyi s'intéressa aux affaires économiques de son pays en apportant l'appoint de sa richesse », dit M. Jorga (p. 481). Or, Széchenyi excita l'intérêt de la *société* hongroise et ceci surtout par la publication de ses travaux littéraires. Le 15 mars 1848 ne fut guère sanglant à Pesth

(p. 481); les manifestations s'écoulèrent pacifiques. Etc., etc.

Dans l'esquisse qu'il trace de la littérature hongroise M. Jorga se laisse diriger par son goût fantaisiste. Il oublie Valentin Balassi, le grand lyrique du xvi^e siècle, Gyöngyösi, le poète à la mode du xvii^e siècle, Pierre Pázmány, le grand maître de la prose du xvii^e siècle, et tant d'autres.

A-t-on besoin d'autres preuves pour constater que cet ouvrage fourmillant d'erreurs est inutilisable non seulement pour le monde savant, mais encore pour le grand public ? D'ailleurs il est clair que les visées de l'auteur ne sont point d'ordre scientifique. Il sacrifie la composition de son étude, donne comme des faits historiques des théories absolument gratuites afin d'augmenter l'importance du rôle que les Roumains ont joué dans l'histoire de la Hongrie. Personne n'a jamais contesté ce fait que plusieurs grands hommes de la Hongrie furent de nationalité non-magyares, mais M. Jorga devrait savoir à son tour qu'avant le xix^e siècle on ignorait en Hongrie la question des nationalités, puisqu'on ne connaissait que des nobles et serfs *hongrois* (*hungarus*), et même la noblesse de la Croatie autonome était considérée comme *hongroise*. La tendance de M. Jorga se trahit dans des réflexions comme celle-ci : « Malheureusement, la masse (de la population souabe-allemande) est dénuée de tout esprit politique, aucun de leurs journaux ne représente exclusivement et énergiquement le point de vue allemand » (p. 479). Un *historien* ne doit jamais s'arroger le droit de condamner une nationalité à cause de sa fidélité à l'idée de la patrie. (S'est-on jamais avisé d'*accuser* d'inaptitude politique les Bretons ou les Basques ?) La connaissance des faits historiques ne permet pas de donner pour origine aux mouvements nationalistes des peuples non-magyars la magyarisation par la force tentée par les chauvins hongrois (p. 485); l'histoire du panslavisme en Hongrie et les documents de procès politiques infligent un démenti formel à cette assertion simpliste.

On voit que la conviction politique de M. Jorga et ses idées préconçues ont dangereusement influencé ses vues scientifiques. L'idée malheureuse de l'éditeur allemand, qui fit écrire l'histoire de la Hongrie par un champion politique de la Grande-Roumanie, a abouti à ce pamphlet, dénué de toute valeur, qui compromet le prestige scientifique de l'illustre auteur et de l'historiographie allemande, de même qu'il trompe le lecteur non averti.

GYULA MISKOLCZY.

(Budapest).

André LEVAL. **La Révolution française, Napoléon I^{er} et la Hongrie.** Essai de bibliographie (1790-1822). Budapest, édition de la Société Franklin, 1921, 8^e, 67 p.

M. André LEVAL, correspondant du *Temps* à Vienne (auparavant à Budapest), auteur de quelques bons travaux de bibliographie franco-hongroise ¹, dit dans son « Avertissement » qu'au cours de ses recherches dans les deux grandes bibliothèques de Budapest (nous ajouterions : effectuées pendant la Grande Guerre, à Budapest sans être aucunement inquiété) il a eu entre les mains un grand nombre de livres, d'opuscules et de feuilles volantes publiés en langue hongroise ou imprimés en Hongrie de 1790 à 1822 concernant directement ou indirectement les événements militaires et autres de la Révolution française et du premier Empire. Il formule modestement le vœu que cet essai de bibliographie donne envie aux spécialistes d'entreprendre un travail plus complet et plus approfondi.

L'essai de bibliographie contient en effet un assez grand nombre (401) de titres intéressants de feuilles volantes, brochures, opuscules et livres. Ne cherchons pas dans l'agréable brochure de M. Leval ce qu'il n'a pas voulu y mettre ; nous devons remarquer pourtant que cette liste ne présente que des publications dont les titres déjà trahissaient leurs rapports avec les deux sujets. Il ne conviendrait pas de se faire une idée des répercussions littéraires, voire bibliographiques, de la Révolution française et de l'époque napoléonienne en Hongrie d'après ce répertoire de titres. Manquent ici les livres relatifs aux idées révolutionnaires en général, les innombrables articles de journaux et de revues de l'époque, mais surtout les œuvres littéraires. La poésie *Aux changements de France* (A franciaországi változásokra) de Jean Batsányi (datant de 1792), ou la traduction de la *Marseillaise* par François Verseghy de l'année 1794 sont pourtant aussi, sinon plus caractéristiques de l'époque que les 401 opuscules. Parmi ceux-ci il y en a quelques-uns qui sont écrits en français : 1. Sentiment d'un patriote hon-

1. 1. *Supplément à la Bibliographie Française de la Hongrie de L. Kont.* Budapest, librairie Gustave Ranschburg, 1914, 50 p. (tirage à part de la *Revue de Hongrie*) ; 2. *Une poésie française en l'honneur de François Rákóczi*, réimprimée A. L. Budapest, Ranschburg, 1914, 8^e, 13 p., (réimpression de la poésie *Le prince Ragotzi ou le Modèle d'un véritable héros* de l'abbé D. Fournaux, Paris, 1714) ; 3. *Un opuscule français oublié du Comte Joseph Teleki.* Extrait du *Könyvtári Szemle*, année 1917. Budapest, 1917, 8^e, 23 p. (Donc : publié pendant la guerre en français, par un Français, dans une revue hongroise de Budapest. Notons ceci en l'honneur de l'esprit de tolérance qui n'a cessé de régner en Hongrie.)

grois par Théod. Batthányi. Presbourg, 1796. In-4°, 2 ff. ; 2. Traduction des discours de Sa Sacrée Majesté et de Son Altesse Royale l'Archiduc Palatin de Hongrie. Prononcés à l'ouverture (*sic*) de la Diète, célébrée à Presbourg, le 18 octobre 1805. Par le C.[onte] Lad...[islas] D...[essewff]y de Cs[erne]k. biblioth. de l'arch. — Presbourg. chez Georges Aloy Belnay. Pet. in-4°, 12 p. — 3. Proclamation. Au Quartier Impérial à Schönbrunn. le 15 mai 1809. (Signée) Napoléon. Par l'Empereur : le Prince de Neuchatel, Major-Général, Alexandre. Une feuille très grand in-4°. (En français, latin et hongrois, sur trois colonnes). — 4. Epithalame sur le mariage de S. M. l'Empereur des François, Roi d'Italie Napoléon I^{er} avec S. A. I. et R. Louise d'Autriche. Par Jean de Tokody Sousjuge des Nobles dans le Comitat de Bihar, en Hongrie. — A Grand-Varadin, Chez Jean-François Tichy, 1810. In-4°, 8 p. (Cent cinquante-quatre vers. — Le poème est suivi de quatre courtes notes en prose).

Le reste est en hongrois, en latin ou en allemand.

B.

OUVRAGES DIVERS

CATALOGUE DU LIVRE FRANÇAIS. Littérature. 2^e partie. Litt. franç. — Littératures anciennes, étrangères... Paris s. d. [1923], Office pour la propagation du livre français. 8^e sans pagination.

Ce volume de 100 pages environ est intéressant, comme le sont tous les catalogues. Cependant on n'y a marqué que les ouvrages actuellement présents chez les libraires-éditeurs, ce qui explique peut-être la place très restreinte qu'occupe la littérature hongroise. On ne cite que cinq volumes de traductions (*Minka de Czöbel, Justh, Madách, Pelöfi, Cécile de Tormay*) et une anthologie de poésies. Si une statistique après ce catalogue semblait justifiée — ce qui n'est pas le cas —, la littérature hongroise se trouvait fort mal représentée devant le lecteur français : elle est placée sur le même niveau que la littérature portugaise, elle est précédée par la littérature serbe ayant 6 volumes, et ne serait supérieur qu'aux littératures bulgare (2 vol.), ukrainienne (2 vol.), et nègre (1 vol.). Quand on connaît les bibliographies franco-hongroises de *I. Kont*, de *M. A. Leval* et de *M. Z. Baranyai*, si riches en documents sur les traductions, et quand on connaît le rôle que joue la vie littéraire de la Hongrie dans la critique française, rôle certainement supérieur à celui de la littérature serbe, on est forcé de croire que les livres hongrois actuellement mis en circulation par les éditeurs ne représentent qu'une faible partie des traductions qui circulent en France et qui sont accessibles au lecteur français.

Z.

REVUE DES REVUES

Körösi Csoma Archivum. Organe de la Société Körösi Csoma. Directeur : M. Gyula NÉMETH, professeur de langue et de littérature turques à l'Université de Budapest, Budapest, I. Bercsényi-utca 10.111.3. (Périodique. Articles en hongrois, en français, en allemand et en anglais). Prix de l'abonnement : 30 francs.

1 vol., n° 1, 1^{er} avril 1921. Joseph Schmidt : Körösi Csoma Sándor, 1784-1842 (linguiste et philologue de la langue thibétaine). — C. Brockelmann : Mahmud al-Kasghari über die Sprachen und die Stämme der Türken im 11. Jahrh. — Géza Fehér : Beiträge zur Erklärung der auf Skythien bezüglichen geographischen Angaben der ungarischen Chroniken. — Bernhard Munkácsi : Die Bedeutung des Namens der Türken. — Zubeir Hamid : Abdoullah Tokaï (Un poète tartare moderne). — Gyula Németh : Quelques mots d'emprunt turcs de vieille souche dans le hongrois et les monuments tourfaniques. — Comptes-rendus des livres de M. Joseph Szinnyi : *L'origine, la langue et la culture préhistorique du peuple magyar* (« Cette petite étude de l'illustre linguiste hongrois mérite d'être connue non seulement par le public savant, mais encore par quiconque désire avoir des notions claires et précises sur les origines de ce peuple si singulièrement isolé au centre de l'Europe »); *Helmolt's Weltgeschichte, IV. Band, Balkanhalbinsel* (histoire de la Hongrie par M. Jorga. Sans valeur); M. Martti Räsänen : *Die tschuwassischen Lehnwörter im Tscheremissischen*; W. Bang : *Monographien zur türkischen Sprachgeschichte*. Revue des Revues (*Nyelvtudományi Közlemények* en allemand. *Proceedings of the British Academy*, en hongrois). — Statuts de la Société Körösi Csoma.

1 vol., n° 2, 10 déc. 1921. A. Hekler : L'Institut Scientifique Hongrois de Constantinople. (« L'Institut fut fondé en vue de fournir aux spécialistes de l'histoire universelle et en particulier des relations byzantino-hongroises et turco-hongroises, de l'archéologie classique et chrétienne, de l'histoire des arts byzantin et

islamique et enfin de la linguistique orientale et en premier lieu des rapports linguistiques turco-hongrois, les moyens de se livrer sur place à des recherches scientifiques sur les lieux mêmes et d'assurer ainsi le développement de ces études, ainsi que de resserrer les liens entre les milieux savants de Hongrie et la vie intellectuelle turque ». « Après une courte activité d'une année et demie, en octobre 1918, l'Institut Hongrois se vit dans l'obligation d'interrompre ses travaux. » « Par suite des circonstances extraordinaires de la guerre, l'activité de l'Institut devait se limiter à Constantinople et à ses environs immédiats, mais dès qu'il sera possible, il faudra l'étendre à l'Asie-Mineure également. Grâce à l'heureux résultat de certains pourparlers préliminaires, nous avons l'espoir de pouvoir collaborer avec la commission turque des monuments d'art à la préparation et à l'élaboration scientifique de la topographie des monuments artistiques de la Turquie ». — Zoltán v. Takács : Spontaneität (dans l'art chinois). — Berthold Laufer : Jurchi and Mongol Numerals (étude comparative). — François Zsinka : Diplômes turcs de Dömsöd (du xvii^e siècle, de l'époque de l'occupation turque de la Hongrie). — Géza Fehér : Die Petschenegen und die ungarischen Hunnensagen (cf. *Les récentes études byzantines en Hongrie* dans le présent numéro de la *R d E H et F O u*). — Michael Kmoskó : Die Quellen Istachri's in seinem Berichte über die Chasaren. — Jules Németh : On ugor, hét magyar, Dentümogyer (cf. *Les récentes études byzantines en Hongrie*). — Comptes-rendus : *Festschrift Fr. Hirth* ; Ed. Erkes : *China* ; Bousset : *Wiedererkennungsmärchen und Placidias-Legende* ; Lüdtke : *Neue Texte zur Geschichte eines Wiedererkennungsmärchens und zum Text der Placidias-Legende* ; Orient. Seminar zu Kiel : *Deutsche Übersetzungen türkischer Urkunden*. — Revue des revues (*Magyar Nyelv*, en allemand ; nouvelles scientifiques d'après les journaux constantinopolitains ; *Le Monde Oriental*, en hongrois). — Bibliographie. — Chronique scientifique.

1 vol. n° 3, 15 juin 1922. Jean Török : Une nouvelle théorie sur l'origine des Hongrois (au sujet de la théorie du Comte Etienne Zichy). — Köprülü-Zade Mehmed Fuad : Anatolische Dichter in der Seldschukenzeit. I. Shejjád Hamza. — C^{te} Etienne Zichy : Le voyage de Sallâm, l'interprète, à la muraille de Gog et de Magog. (« D'après ces données il n'est guère plus permis de douter que ce n'est pas vers les frontières de la Chine mais au nord du Caucase que les contemporains de Sallâm ont dû chercher la « muraille » et les peuples de Gog et de Magog »). — Zoltán Takács : Traditionalismus (dans l'art chinois). — Gyula Czebe :

Turco-byzantinische Miscellen. I. Konstantinos Porphyrogenetos, De administrando imperio 37. Kapitel über die Petschenegen. — J. Németh : Zur Kenntnis der Petschenegen. — Comptes-rendus : *A Manuel of the Turanians and Pan-Turanianism*. Compiled by the Geographical Section of the Naval Intelligence Division. London ; A. Fischer : *Uebersetzungen und Texte aus der neuosmanischen Literatur* ; Grexa Gyula : *La légende Csaba et la tradition sicule des Huns*. — Variétés. Munkácsi : Les Magyars d'avant l'occupation du pays actuel s'étaient-ils occupés de viticulture ? (l'auteur répond négativement). — Palló : Etymologie de hongr. *toportyán*. — Moravcsik : *Physiologos* et la légende du cerf miraculeux. — R. Nagy : Noms de personne hongrois d'origine turque. — Munkácsi : L'ère des chants héroïques des Vogoules et des Ostiaks. — Németh : Etymologie du hongr. *egy* « saint ». — Fehér : Réponse à M. Grexa (au sujet de la légende *Csaba*). — Revue des revues (*Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, en hongr.). — Bibliographie. — Chronique de la Société.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE

Nous nous proposons de continuer sous cette rubrique l'œuvre posthume du regretté Ignace KONT : *Bibliographie française de la Hongrie* (1521-1910). Paris, Ernest Leroux, éditeur. 1913. xvi, 323 (3) p. A cause des difficultés d'ordre technique nous ne remonterons provisoirement que jusqu'en 1918, mais nous ne désespérons pas de pouvoir combler bientôt la lacune entre 1911 et 1917. Nous prions nos amis de vouloir bien nous aider à rendre aussi complète que possible cette Bibliographie qui, dans sa forme, suit celle d'Ignace Kont.

(N. d. l. R.).

1918

ANTONESCO (Emmanuel). — Les Nationalités opprimées et l'Entente (la Question Roumaine) ; par —, professeur à la Faculté de droit de Bucarest, ancien député. Nice, *Imp. Ed. Gandini*, 8°, 40 p.

BADEL (E.). — Lettre ouverte à S. M. l'Empereur d'Autriche et Roi apostolique de Hongrie ; par —, historien lorrain, publiciste à Nancy. Nancy, *Imp. lorraine Rigot et C^{ie}*, 8°, 4 p.

BOÉR (Al.) et NAGY (Charles). — Mémoire de l'Eglise réformée de Transylvanie adressé aux Eglises protestantes des pays étrangers. [*Kolozsvár*], 15 p.

BRUNESCO (C. F.). — Les Droits historiques de la Transylvanie ; par —, ingénieur civil. Paris, *Impr. des arts et des sports et A. Meunier*, 24, rue Milton (IX^e), 8°, 30 p.

CHOPIN (Jules) et OSUSKY (Stephen). — Magyars et pangermanistes. Préface de M. *Louis Eisenmann*, chargé de cours à la Sorbonne. Ed. *Bossard*, Paris, 16°, 159 p., deux cartes.

(Thèse tchèque. La magyarophobie des auteurs est évidente).

COMNÈNE (N.-P.). — Les revendications de la nationalité roumaine. Lausanne, 8°, 16 p.

DRAGHICESCO (D.). — La lutte sociale et politique en Transylvanie. Paris, 16 p. [Extrait de *La Revue* (ancienne *Revue des Revues*), 1-15 mai 1918].

DRAGHICESCO (D.). — La Transylvanie. Esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique ; par —, sénateur de Roumanie. Préface de M. Emile Boutroux, de l'Académie française. Avec graphique et une carte coloriée hors texte. Paris, *Félix Alcan*, 16°, III, 116 p. (*Études documentaires sur les questions roumaines*. III).

DRAGHICESCO (D.). — Les Roumains (Transylvanie, Bucovine, Banat). Avec une carte. Paris, *Ed. Bossard*, 244 p.

DUHEM (Jules). — La question yougo-slave : la monarchie danubienne et l'Europe, 1878-1918. Paris, 16°. (*Bibl. d'hist. contemp.*).

GUÉRIVE (Edouard). — Études documentaires sur les questions roumaines. IV. La Bucovine et le Banat. Paris, 12°, 54 p.

KOVACS (Aloyse). — Le nombre et la situation des protestants dans les 26 comitats de l'est, réclamés par les Roumains. S. l. n. d., 8°, 4 p.

KOVACS (A.). — Le nombre et la situation des protestants dans les 26 comitats de l'est, réclamés par les Roumains. Budapest, *Pesti Kny*, 4 p.

KRNANSKY (R.). — Les Causes de l'effondrement de l'Autriche-Hongrie. Les socialistes tchèques pour l'indépendance de leur pays. Paris. Ed. par la *Société Tchèque Égalité de Paris*, 16°, 67 p., avec cartes.

LARMEROUX (Jean). — La Politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914 ; par —, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris. Tome I. La Marche vers l'Orient, 1875-1908. Paris, *Plon-Nourrit et C^{ie}*, 8°, LXIV, 499 p. Tome II. La Politique d'asservissement, 1908-1914. Paris, 8°, 480 p.

MASARYK (Thomas-G.). — L'Europe nouvelle. Paris, *Impr. Slave*, 182, rue du Faubourg-Saint-Martin, 4°, xv, 236 p.

POPOVICI (Aurèle C.). — La Question roumaine en Transylvanie et en Hongrie ; par —, ancien membre du comité exécutif du parti national roumain de Transylvanie et de Hongrie. Avec plusieurs tableaux statistiques et une carte ethnographique par Kiepert. Préface de M. N. P. Comnène. Lausanne, *impr. G. Vaney-Burnier*. Paris, *Payot et C^{ie}*, 16°, 230 p.

PROEHLE (Guillaume). — Apologie des Magyars. Debreczen, *Varosi Kny*, 11 p.

REINACH (Joseph). — Le problème des États-Unis d'Orient. *Revue politique internationale*, janvier-février.

SAMBON (Arthur). — Attila, drame en cinq actes, en vers. Paris, Plon-Nourrit, 8°, 95 p.

VAYDA (Alexandre). — Discours à la Chambre Hongroise, à la séance du 18 octobre 1918. S. l. n. d., 1 feuillet, fol.

VINCENY (Charles) [pseud.]. — Les Nationalités en Hongrie. Troisième édition. Augmentée d'une carte ethnographique. Genève, Ed. Atar, pet. 8°, 222 p.

VOSNJAK (Bogumil). — Les Slaves du Sud et l'Autriche-Hongrie. Un rempart contre l'Allemagne. Les Slovènes. Adapté sur l'édition anglaise, par Henri Froideveaux. Préface de Gabriel-Louis Jaray. Paris-Nancy, Marc Imhans et René Chapelot, édit., 8°, 198 p. et carte.

ZEILER (Jacques). — Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain. Thèse pour le doctorat ès lettres, présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris ; par —, ancien membre de l'École Française de Rome, professeur à l'Université de Fribourg-en-Suisse. Paris, E. de Boccard, 8°, p. iv, 673 p.

— Appel de l'Académie Hongroise à toutes les Académies de l'Étranger. Budapest, Hornyanszky, 8 p.

— Appel des protestants hongrois à leurs frères des pays étrangers. S. l. n. d., 8°, 8 p., cartes.

— Memorandum des Juifs hongrois aux Juifs du monde entier ! (Budapest), gr. 8°, 8 p.

— Partage (Le) de la Hongrie. Lausanne, s. d., 12°, 7 p., (titre d'après la couverture).

— Protestation des Roumains de Transylvanie et de Hongrie contre l'oppression magyare. S. l. n. d., 16°, 30 p.

— L'Université de Budapest aux Universités de l'Étranger. Budapest, Franklin, 4°, 2 p.

1919

ALTENBURGER (Julius). — La Hongrie avant, pendant et après la guerre mondiale. Budapest, Kertész, 8°, 15 p.

ANDRASSY (Comte Jules). — La Hongrie et la paix. Revue politique internationale. Lausanne, vol. II, n° 36.

BOCU (S.). — La question du Banat. Paris.

BOVET-GRISEL (Richard). — L'opinion d'un neutre sur le bolchévisme magyar. Berne, 8°, 31 facs.

(Publication de la propagande roumaine. Ce « neutre » présente des « pièces » saisies par le gouvernement roumain).

BRAUN (Robert). — Le démembrement de la Hongrie et la question des nationalités. Budapest, Hornyanszky, 87 p.

DRAGHICESCO (D.). — La Lutte sociale et politique en Transylvanie ; par —, sénateur roumain. Paris, *éd. de la « Revue »*, 8°, 16 p. [Extrait de la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*), 1^{er}-15 mars.]

GALOCSY (Arpad). — La question des nationalités en Hongrie. Budapest, *Pallas*, 16°, 25 p. et 1 carte.

GEROE (Jean). — Les divers mouvements nationaux Tchèques en Hongrie. Budapest, 14 p., (autre édition : 28 p. *Impr. Franklin*).

[**HEVESY (André de)**]. — Lettre d'un Hongrois au Président Poincaré. Genève, *Ed. Atar*, 8°, 20 p.

KARACSONYI (Jean). — Les droits historiques de la nation hongroise à l'unité territoriale de son pays. Extrait du livre de —. Budapest, *Hornyanszky*, 24 p.

KINLEY (Ralph). — Le partage de la Hongrie. *Revue politique internationale*. Vol. 12, n° 39/40. Lausanne.

KOVACS (Alois). — Réplique aux prétentions territoriales des Tchèques, Roumains et Serbes. Berne, 8°, 4 p.

KOVACS (A.). — Arguments contre les aspirations territoriales des Tchèques, des Roumains et des Serbes. Budapest, *Pesti Kny*, 5 p.

KOVACS (Alois). — Développement de la population de la Hongrie depuis la cessation de la domination turque. Budapest, *Pesti Könyvnyomda*, 26 p.

KOVACS (Aloyse). — Authenticité des données du recensement hongrois relatives aux langues maternelles. Budapest, *Pesti Kny*, 7 p.

LALESCO (Trajan). — Le problème ethnographique du Banat. Paris, 8°, 48 p.

LOCZY (Louis). — La Hongrie géographique, économique et sociale. Budapest, 8°, 116 p., 4 atlas. Publication de la Société hongr. de Géographie. (2 éditions).

LOISEAU (Charles). — Les Magyars et la Paix. *La Revue de Paris*, 1^{er} janvier. Paris, 203-222 p. (26^e année, n° 1).

MELICH (Jean). — Quelques remarques sur la brochure intitulée : « La question du Prekmurje étudiée et présentée par M. Slavic ». Par —, et S. Mikola. Budapest, *Hornyanszky*, 15 p.

MURET (Maurice). — Un péril pour l'Entente, le bolchévisme hongrois. S. l. n. d., 4°, 3 p. (Extr. de la *Gazette de Lausanne*, 16 avril).

PAPP (J.-V.) et ERDÉLYI (J.). — Les Magyars peints par eux-mêmes : par —, Préface de Pertinax, rédacteur à l'*Echo de Paris*. Nancy-Paris-Strasbourg, *Berger-Levrault*, 16°, XIV, 241 p.

PETHOE (Alexandre). — Strassbourg-Metz, Presbourg-Kassa. Budapest, 16°, 8 p.

POPOVITCH (Douchan) et KATZLEROVITCH (J.). — Les Crimes austro-magyaro-bulgares dans la Serbie occupée. Un appel des socialistes serbes au monde civilisé. Avec préface de Camille Huysmans. Paris, *Edition du comité du parti socialiste serbe en France*, 8°, 31 p.

PROEHLE (Guillaume). — La vérité sur la Hongrie et sur la politique magyare. Budapest, *Rona*, 12°, 17 p. [Deux éditions].

ROQUENCOURT (Guy de). — La question slovaque. *Revue politique internationale*. Lausanne, vol. II, n° 36.

SZEKERES (Jean). — Un nouveau Balkan en Europe. Budapest, *Pesti Kny*, 8°, 4 p.

TELEKI (C^{te} Paul de). — La carte ethnographique de la Hongrie basée sur la densité de la population (autre édition : ... construite en accordance avec la densité...). Budapest, *Hornyanszky*, 4 p. et cartes.

TOLNAY (Cornel de). — L'intégrité territoriale de la Hongrie au point de vue du chemin de fer. Budapest. Ligue pour l'intégrité territoriale de la Hongrie. Budapest, *Impr. Franklin*, 16°, 12 p.

WLASSICS (Jules). — L'intégrité territoriale de la Hongrie et la Société des Nations. Budapest. *Rona*, 16°, 14 p.

— A Monsieur le Président des Etats-Unis d'Amérique, M. Woodrow Wilson. (Parti social-démocrate Hongrois. Section de Vacz). Budapest, *Légrady*, 8 p.

— Conventions d'armistice passées avec la Turquie, la Bulgarie, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne par les Puissances Alliées et Associées. Paris, *Impr. Nationale*, 4°, 40 p.

— Documents concernant l'exécution de l'armistice en Hongrie. Budapest.

L... — Les Etats-Unis de Hongrie ? Genève, 1919, 8°. I. II. Les 48 articles, 15 p.

— Extraits. La vérité sur la Hongrie, Budapest, *Patria*, 44 p.

— La Hongrie et Fiume. Budapest, *Impr. Globus*, 12 p.

— La Hongrie. Cartes et notions géographiques, historiques, ethnographiques, économiques et intellectuelles. [Budapest], 4°, 48 p., cartes.

— Un peuple martyr. Les Roumains de Transylvanie et de Hongrie. (Discours par divers). Genève, 8°, 39 p.

— Memorandum aux mandataires des puissances alliées et associées à Budapest au sujet des abus éprouvés de la part des puissances occupatrices dans les parties de la Hongrie mises sous l'administration tchécoslovaque et roumaine. S. l. n. d., 8°, 22 p.

— Un mot sur les derniers incidents de Budapest. La contre-révolution. Budapest, 8°, 8 p.

— L'organisation de la presse en Hongrie. Budapest, *Ujsagüzem*, 20 p.

— Parti Politique Ruthène de Hongrie. Aide-mémoire adressé aux Puissances Alliées et Associées. Vienne, août.

— La Pologne et ses intérêts en Hongrie. 19 p. et atlas.

— Pro Hungaria. — Les droits de la Hongrie. Adresse de l'Université Hongroise de Pozsony à la Conférence de la Paix. Budapest, *Kertész-ny.* 34 p. (Et : Extrait d'un aide-mémoire de l'Université, etc. Presbourg, 8°, 7 p.).

— Le Problème des Ruthènes en Hongrie. [Annexe n° 1. Procès-verbal. Signé : Komarnicky Michal. Annexe n° 2. Procès-verbal de l'assemblée du Comité directeur du Conseil National Russe, tenu à Presov (Eperjes) le 7 janvier]. 4°, 10-3-3 feuillets, carte.

— Réponse de l'Académie Hongroise à l'Académie Tchèque. Budapest, *Hornyanszky*, 8°, 15 p.

— La Slovaquie. Le territoire revendiqué en Slovaquie. S. l. n. d., 4°, 45 feuillets. (Délégation tchéco-slovaque. Congrès de la paix. Mémoire n° 5).

— Société Hongroise de Géographie. Adresse de la Société Hongroise de Géographie aux Sociétés de Géographie de l'Univers, Budapest, *Impr. Victor Hornyanszky*, 8°, 28 p.

— Soldats français ! Proletaires ! Camarades ! Budapest, 8°, 8 p. (Appel des bolchéviks aux soldats de l'armée d'occupation française de Hongrie).

— Le Sort de la Hongrie. Mémoire des professeurs de Kolozsvár. Bern., 27 p. et 1 atlas.

— Un nouveau Balkan ou une nouvelle Suisse ? Quelques faits concernant la Hongrie. *Edition de l'Imprimerie Globus* à Budapest, 8°, 21 p.

1920.

APPONYI (Albert). — Exposé verbal du Comte —, président de la délégation hongroise à la Conférence de la Paix, présenté au Conseil Suprême dans la séance du 18 janvier 1920, à Paris [1920], fol., 8 p.

APPONYI (Albert). — Les conditions de paix avec la Hongrie. *L'Europe nouvelle*, n° 3 : pp. 688-694, 23 mai.

APPONYI (Albert). — La question hongroise : le point de vue magyar. *Revue politique internationale*, n°s 41-42 : pp. 33-42. Janvier-Mars. (Vol. 13). Lausanne.

BARABAS (Abel de). — La Genèse de la Littérature hongroise moderne. *Revue de Hongrie*, 15 juillet-15 août. XIII^e année (tome XXIII), pp. 33-56.

BUDAY (Ladislas). — L'Unité économique de la Hongrie. Budapest, *Pestiny*, 12 p.

BURNIER (C.). — Impressions de Hongrie. Lausanne, 20 p. Extrait de la *Gazette de Lausanne* des 22, 24, 26, 30 juin et des 3, 17, 26 juillet.

CSAKY (Etienne de). — La question ruthène. (*Questions de l'Europe orientale*, n° 7). Budapest, *Pfeifer*, 8°, 35 p.

EISENMANN (Louis). — Le problème hongrois. *Revue politique et parlementaire*, n° 102, pp. 207-225 ; 10 février.

EISENMANN (Louis). — La nouvelle Hongrie. *Annales de géographie*, t. 29, pp. 321-333 ; 15 septembre.

EISENMANN (Louis). — La France et la Hongrie. *L'Europe nouvelle*, t. 3, pp. 1272-1274 ; 5 septembre.

FODOR (François). — Carte de géographie économique de la Hongrie dessinée d'après les données officielles et en collaboration avec Paul Teleki et Eugène Cholnoky. Budapest (carte).

GEREVICH (Zoltan). — La Slovaquie, terre de l'avenir. Remarques sur la brochure du même titre du Karel Kálal, écrivain tchèque (Edité par le Bureau officiel des Etrangers. Prague, 1919). Budapest, *Benkő*, 8°, 20 p.

GOMEZ (M.-A.-L.). — Qu'advientra-t-il de la Hongrie ? (*S. l. n. d.*), 8°, 32 p.

JANCSCO (Benoit). — Defensio nationis Hungaricae. Recours en appel auprès du tribunal de l'opinion scientifique impartiale de l'Humanité. Budapest, *Hornýánszky*, 8°, 287 p.

JANCSCO (Benoit). — Quelques réflexions critiques sur l'essai de N. P. Comnène « La Terre Roumaine à travers les âges. Atlas historique, politique et ethnographique. Paris, Payot et C^{ie}, 1919. » Budapest, *V. Hornýánszky*, 4°, 36 p. Ia-IX et 9 atlas. — et Paris, H. Le Soudier.

KARACSONYI (Jean). — Les droits historiques de la nation hongroise à l'intégrité territoriale de son pays. 2^e édit. Budapest. *Pfeifer*, 24 p. (et : Budapest, *Kertész*).

KOSSUTH (Louis). — Discours d'Angleterre et d'Amérique (1851-1858). *Revue politique internationale*. Lausanne. Vol. 13, nos 41-42.

KOVACS (A.). — Les peuples de la Hongrie. (*Questions de l'Europe orientale*, n° 1). Budapest, *Pfeifer* (Paris, Soudier), 8°, 16 p.

KOVACS (A.). — Au lieu d'un, trois états de nationalité (*Questions de l'Europe orientale*, n° 2). Budapest, *Pfeifer* (Paris, Soudier), 8°, 19 p.

LEBRUN (Armand). — La dictature du prolétariat ; les ravages du bolchévisme en Hongrie. Paris, *Félix Alcan*, 8°, 95 p.

LECHNER (Eugène). — La Hongrie condamnée à être mutilée. Budapest, *Hornýánszky*, 231 p.

LÉGER (Louis). — Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'en 1918 ; par —. Nouvelle édition entièrement refondue. Paris, *Hachette*, 1920, 16°, XXXII, 672 p.

MARTCHENKO (M.). — La catastrophe austro-hongroise. Souvenirs d'un témoin oculaire, par —. Préface de M. Louis Barthou. Nancy-Paris-Strasbourg, *Berger-Levrault*, 1920, 16°, 206 p.

MIKOLA (A.) et **MELICH (J.)**. — La question vende. (*Questions de l'Europe orientale*, n° 6). Budapest, Pfeifer, 8°, 36 p.

MULLER (Etienne). — Les monuments de l'architecture hongroise. Avec 28 illustrations. Budapest, Pfeifer, 8°, 34 p.

PEKAR (Jules). — Le serment d'Éva Drághy, nouvelle par —. *Revue de Hongrie*. Budapest, 15 juillet-15 août, XIII^e année. Tome XXIII, pp. 2-17.

PETOEFI (Alexandre). — Jean le Héros. Traduction de F.-E. Gauthier. Publiée avec la collaboration de la Société Petőfi par les soins du « Studio Hongrois ». Imprimerie Nicolas Biró. Budapest, 4°, 67 p. (avec huit belles illustrations de M. Almos Jaschik).

RITOOK (Emma) et **GEOECZE (Charlotte)**. — Le problème de la Hongrie. Les femmes hongroises aux femmes du monde civilisé. Préface de Cécile Tormay. Publié par l'Union Nationale des Femmes Hongroises. Budapest, Pfeifer.

RUBINEK (Jules), Ministre Roy. Hongrois du Commerce. — La Hongrie économique en cartes, publiée par —, rédigée par Aladár d'Edvi Illés, conseiller ministériel, chef de section et Albert Halász, ingénieur-chimiste, inspecteur d'industrie. Troisième édition augmentée avec 77 cartes et 6 graphiques. Budapest, 4°, 76 p. (atlas).

STAUDER (Aloys). — Sous la dictature prolétarienne. L'expérience bolchéviste en Hongrie. (21 mars-1^{er} août 1919). Paris. Revue « Études », « Action populaire », 51, rue Saint-Didier (XVI^e), 8°, 15 p. (Collection : Studia Pacis).

SZABO (Ladislas). — Documents secrets de la Propagande Bolchéviste. Berne, Ferd. Wyss, éditeur, pet. in-8°, 54 p. (et : Budapest, Ed. Athenaeum).

TELEKI (Comte Paul). — La Hongrie Occidentale. (*Questions de l'Europe orientale*, n° 5). Budapest, Pfeifer.

TELEKI (Comte Paul). — La Hongrie du Sud. (*Questions de l'Europe orientale*, n° 4). Budapest, Pfeifer, 8°, 35 p.

THARAUD (Jérôme et Jean). — Nos enquêtes bolchévistes de Hongrie. I. Avant la révolution. II. Bolchévistes de Hongrie. *Revue des Deux Mondes*, 15. XII, pp. 809-850, 15. IV, 1921, pp. 757-804, 1. VI, pp. 611-652.

WINCHKLER (Etienne). — Chronique littéraire. M. Zoltán Baranyai : « La langue et la civilisation françaises en Hongrie au xviii^e siècle ». *Revue de Hongrie*, Budapest, 15 novembre-15 décembre. XIII^e année. Tome XXIII, pp. 33-36.

— Le Comité central de l'Action de secours pour le peuple hongrois, appel au monde entier [suivi de] : La misère de Hongrie et l'assistance étrangère par Emeric Ferenczi. Budapest (s. d.), 8°, 13 p.

— Communiqués des ligues nationales hongroises. Année I, n^{os} 1-2, 5. Budapest, 3, fasc. 4°.

— La Domination roumaine dans la moitié orientale de la Hongrie est-elle viable ? Budapest, *Pestiny*, 24 p. (s. d.).

— La Hongrie au lendemain de la guerre. Paris, Société d'études et d'informations économiques, 282, boulevard Saint-Germain (VII^e), 4^e, 20 p.

— Mémoire du Crédit Foncier de Hongrie au Conseil Suprême des Puissances Alliées. Budapest, *Franklin*, 9 p.

— Mémoire au sujet des questions s'élevant à propos de la navigation sur le Danube. Budapest, *Pester Lloyd*, 4^e, 79 p. (s. d.).

— Les Négociations de la Paix Hongroise. Compte rendu sur les travaux de la Délégation de Paix de Hongrie à Neuilly-sur-Seine de janvier à mars 1920. Tome I. Publié par le Ministère Hongrois des Affaires Étrangères. Budapest, *Imprimerie Victor Hornyánszky*, 4^e, 663 p.

Tome II. 1921, 4^e, 583 p.

Tome III/A. 4^e, 419 p.

Tome III/B. 4^e, p. 1-iv. XXVII atlas.

— La nouvelle Hongrie. *Annales de Géographie*, 15 septembre, p. 322-333.

— La Podcarpatho-Russie. *Correspondant*, 243 : 645-664, mai 25.

— Questions de l'Europe orientale, n^{os} 1-7. Budapest, *Hornyánszky*.

— La Question du Banat, une question européenne. Budapest, *Pallas*, 14 p. (s. d.).

— La situation économique et les chemins de fer. *Économiste européen*, 58 : 220-221, 1^{er} octobre.

— La terreur blanche en Hongrie. *L'Europe nouvelle*, 3 : 1928-1932, 26 décembre.

— Traité de Paix avec la Hongrie. Publié par le Ministère Hongrois des Affaires Étrangères. Budapest, *Imprimerie Victor Hornyánszky*, 4^e, 95 (11) p.

1921

ANDRASSY (Comte Jules). — Hongrie. (La Hongrie a-t-elle voulu la guerre ? La crise intérieure. Notre avenir). *La Revue de Genève*, Genève, n^o 8, février, pp. 265-278.

APPONYI (Comte Albert). — La mission de la Hongrie. *La Revue de Genève*. Genève, n^o 11, mai, pp. 643-652.

BARANYAI (Zoltan). — Revue des Revues. Revues Hongroises. *La Revue de Genève*, Genève, n^o 9, mars, pp. 472-476.

BARDOUX (Jacques). — La stabilité de l'Europe orientale. *L'Opinion*, 14 : 480-482, 29 octobre.

BERZEVICZY (A. de). — Lutte contre la décadence de notre culture. *Revue de Hongrie*, 14^e année. Tome 24, 15 mai-15 octobre. Budapest.

BIANQUIS (Geneviève). — La Guerre vue du G. Q. G. Austro-hongrois. *Revue de Synthèse historique*. Tome 33. Paris, p. 141-149.

A propos du livre du Général Von Cramon.

BOGDANFY (Edmond de). — La reconstruction de la Hongrie, *Revue de Hongrie*. 24 : 97-110, mai-juin.

BOURCART (Jacques). — Les peuples des Balkans. *La Géographie*, t. 35, n° 4, avril, p. 329-42.

CHOLNOKY (Eugène). — Critique des nouvelles frontières de la Hongrie. Budapest, *V. Hornyánszky*, 4°, 45 p.

DARESTE (P.). — La nature juridique des relations du comès et du vice-comès aux XIII^e-XV^e ss. C.-r. de l'ouvrage de J. Holub. *Nouvelle Revue Historique de Droit*, t. 45, p. 328-329.

DELISLE (J.-J.). — La Balcanisation de la Propriété Foncière en Hongrie par —, d'après les données de source hongroise. Budapest, publication de la « Ligue Bocskay », pet. in-8°, 110 p.

DOMINOIS (F.). — La Tchéco-Slovaquie pendant l'aventure carliste. *L'Europe nouvelle*, 4 : 1461-1462, 12 novembre.

DORIEN (A.). — La question d'une frontière commune entre la Pologne et la Hongrie. Varsovie, *Éditions E. Wende et C^o*, pet. in-8°, 44 p.

DUMAINE (Alfred). — La dernière Ambassade de France en Autriche. Notes et souvenirs. Paris, *Librairie Plon, Plon-Nourrit et C^{ie}*, in-8°, XIII, 244 p. (s. d.).

EISENMANN (Louis), ancien élève de l'École Normale Supérieure, docteur en droit, chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris : La Hongrie contemporaine (1867-1918). Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, *Delagrave*, 8°, 171 p. [Bibliothèque Nationale, 8°, M. 20047 ; Bibliothèque publique de Genève : q. 80 P 1443].

EISENMANN (Louis). — L'équipée du Habsbourg. *L'Europe nouvelle*, 4 : 461-464, 9 avril.

EISENMANN (Louis). — L'entrée en vigueur du traité de Trianon. *L'Europe nouvelle*, 4 : 973-974, 30 juillet.

EISENMANN (Louis). — Le changement de règne en Serbie et la politique serbe. L'affaire de Baránya. *L'Europe nouvelle*, 4 : 1165-1166, 10 septembre.

EISENMANN (Louis). — La deuxième équipée de Charles de Habsbourg. *L'Europe nouvelle*, 4 : 1380-1390, 29 octobre.

EISENMANN (Louis). — La Petite-Entente et l'affaire hongroise. *L'Europe nouvelle*, 4 : 1421-1422, 5 novembre.

HAMVAS (André). — La question dynastique en Hongrie. Qui sera roi ? *Revue hebdomadaire*, 30 : 3-12, 3 septembre.

ILLYÉS-ILLASEVICS (Joseph de). — Un peuple libéré et anéanti. La tragédie des Ruthènes de Hongrie. *Revue de Hongrie*, janvier-février, (24 : 12-21).

JORGA (N.). — Les Roumains d'après quelques nouveaux documents occidentaux. Académie Roumaine. *Bulletin de la Section historique*, janvier-juin (IX^e année, n^{os} 1-2), pp. 171-181.

Quelques sources hongroises entre autres.

JORGA (N.). — Relations entre boïars moldaves et nobles polonais. Académie Roumaine. *Bulletin de la Section historique*, janvier-juin, (IX^e année, n^{os} 1-2), pp. 123-156.

Touche Bethlen-Gabor et les Rakoczy.

JORGA (N.). — Origines et sens des directives politiques dans le passé des pays roumains. Académie Roumaine. *Bulletin de la Section historique*, janvier-juin, (IX^e année, n^{os} 1-2), pp. 36-62.

Sur la politique des princes hongrois de Transylvanie.

JORGA (N.). — Relations entre Roumains et Polonais. Pendant l'époque de l'hommage et après. Académie Roumaine. *Bulletin de la Section historique*, janvier-juin 1921. (IX^e année, n^{os} 1-2), p. 88-122.

Sur la politique étrangère des rois de Hongrie et des princes de Transylvanie.

JANCZO (Benoît de). — Les Sicules. Etude historique et ethnographique. Budapest, *Imprimerie V. Hornyánszky*, 8^o, 48 (1) p.

LEVAL (André). — La Révolution française, Napoléon 1^{er} et la Hongrie. Essai de Bibliographie (1790-1822). Budapest, *Edition de la Société Franklin*, 8^o, 67 p.

(Voir Compte-rendu dans le I-II^e numéro de la *Revue des Ecoles hongroises*).

LÉVAY (Louis). — Italie-Hongrie. *Revue de Hongrie*, 25 : 215-217, septembre-octobre.

LÉVAY (Louis). — La Hongrie et les Etats-Unis d'Amérique. *Revue de Hongrie*, 24 : 49-55, mars-avril.

LUDWIG (Ernest). — La Hongrie occidentale. *Revue de Hongrie*, 25 : 203-214, septembre-octobre.

MARCZALI (Henri). — Notes sur la politique extérieure du Comte Tisza. *Revue de Hongrie*. Budapest, 15 novembre-15 décembre, t. 25, 14^e année, pp. 241-45.

MILLET (Philippe). — Les fautes de l'Entente en Europe Centrale. *L'Europe nouvelle*, 4 : 1195-1196, 17 septembre.

NIBOYET (J.-P.). — La nationalité d'après les traités de paix qui ont mis fin à la grande guerre de 1914-1918. *Revue de droit international et de législation comparée*, 1921, 48^e année, pp. 285-319.

ONCIUL (Démètre). — Les phases du développement historique du peuple et de l'Etat roumains. Académie Roumaine. *Bulletin de la Section historique*, janvier-juin, IX^e année, n^{os} 1-2), pp. 1-35.

Touche aussi les relations historiques entre Roumains et Hongrois.

- Atlas Linguistique de la France**, par J. GILLIÉRON et E. EDMONT, 35 fascicules de 50 cartes chacun. L'ouvrage complet, 900 fr. — **Supplément**, 1920, fort vol. in-4° de 300 p. à 3 colonnes, 100 fr. — **Table de l'Atlas Linguistique de la France**, gr. in-8° de viii-519 p., 52 fr. 50. — **Corse**. Parus : 4 fasc. 1-4 (de 200 cartes chacun). — Le fasc. in-folio (avec l'engagement à l'ouvrage complet, 10 fascicules)..... 37 fr. 50
- Collection philologique**. Recueil de travaux originaux ou traduits relatifs à la philologie et à l'histoire littéraire, avec un avant-propos, par M. M. BRÉAL. 1868 à 1877.
- **Dictionnaire des doublets ou doubles formes de la langue française**, par A. BRACHET..... 3 fr. 75
 - **De l'ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes**, par H. WEIL..... 6 fr.
 - **De conjugatione latini verbi « dare »**, par J. DARMESTETER..... 2 fr. 75
 - **Etude sur Denys d'Halicarnasse et le Traité de la disposition des mots**, par E. BAUDAT..... 4 fr. 50
 - **Du Génitif latin et de la Préposition « De »**, par P. CLAIRIN..... 7 fr. 50
- Corpus Vasorum Antiquorum**. France. Fascicule I par E. POTTIER, 1932. In-4°, texte de 58 pages et 49 planches dont une en couleurs. Cartonné..... 55 fr.
- GILLIÉRON (J.). **Généalogie des mots qui désignent l'Abeille**, d'après l'Atlas Linguistique de la France. 1918, in-8 de 360 p., 1 carte hors texte..... 25 fr.
- **Études de Géographie linguistique. Pathologie et thérapeutique verbales**. Ensemble, 4 vol. 50 fr.
 - **Étude sur la défectivité des verbes. La faillite de l'étymologie phonétique**, 1919, in-8, 133 p..... 12 fr.
 - **L'Aire Clavellus d'après l'Atlas Linguistique de la France**, 1912, in-8, 22 p. avec 5 planches et cartes..... 15 fr.
- GSELL (S.), professeur au Collège de France. **Inscriptions latines de l'Algérie**, t. I. La Proconsulaire. In-fol. xvi-458 pages..... 200 fr.
- L'ouvrage formera 4 volumes in-folio.
- **L'Algérie dans l'Antiquité**, in-12°, 150 pages..... 3 fr. 50
- HEUZEY (L.). **Histoire du Costume antique**, d'après des études sur le modèle vivant, avec une préface de Edmond Pottier, 1923, in-8 Jésus, 310 pages, 142 fig. et planches hors texte..... 60 fr.
- MAROUZEAU (J.). **L'ordre des mots dans la phrase latine**. Les groupes nominaux, 1922, in-8, 236 p..... 30 fr.
- MEILLET (A.). **Recherches sur l'emploi du génitif-accusatif en vieux slave**. Grand in-8, 49 fr. — **Étude sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux-slave**, 1^{re} partie. Gr. in-8, 40 fr. 50. — 2^e partie. 1905, in-8, 48 fr. 75. — **Grammaire polonaise** (en collaboration avec M^{me} Wilmann-Grabowska). 1922. 42 fr. (En collaboration avec Vendryes) : **Grammaire comparée des langues classiques**. (Sous presse).
- MILLARDET (Georges), professeur à l'Université de Montpellier. **Linguistique et dialectologie romanes**. Problèmes et méthodes. In-8, 553 pages, 41 figures dans le texte. 30 fr.
- (Publications spéciales de la Société des langues romanes, t. XXVIII.)
- NICOLE (Jules). **Les Scolies genevoises de l'Iliade**, d'après le Genewensis 44 ou Codex Ignotus d'Henri Estienne, avec une collation complète, 2 vol. in-8 et 2 planches in-folio en phototypie. LXXXIII et 575 pages, 50 fr. — **Le Livre du Préfet ou l'Edit de l'Empereur Léon Le Sage sur les corporations de Constantinople**. Texte grec du Genewensis 23, avec une traduction latine. 1894, in-4, 20 fr. — Le même ouvrage, traduction française, 1894, in-8..... 5 fr.
- RABELAIS. **Œuvres**. Édition critique publiée par Abel Lefranc, professeur au Collège de France, J. Boulenger, H. Clouzot, P. Dorveaux, J. Plattard et L. Sainéan. (tomes III et IV Pantagruel. In-4° de cxxvii-354 pages et une carte. Ensemble..... 55 fr.
- Déjà parus : T. I. In-4° de clv-214 p. T. II. In-4° de 215-558 p. Ensemble... 37 fr. 50
- Formera environ 7 volumes auxquels on souscrit.

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEUR, 5, QUAI MALAQUAIS

LES CLASSIQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE AU MOYEN AGE

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS HALPHEN

Professeur à la Faculté des lettres de l'université de Bordeaux

Cette collection paraîtra à raison de quatre à cinq volumes par an et donnera le texte, et presque toujours la traduction, des documents les plus significatifs de l'histoire de notre pays depuis les grandes invasions jusqu'à la fin du xv^e siècle.

Ces documents seront choisis de façon à permettre au lecteur quel qu'il soit — historien de profession, étudiant, simple curieux — de se faire du passé de la France une idée aussi complète que possible.

Vient de paraître :

ÉGINHARD

VIE DE CHARLEMAGNE

ÉDITÉE ET TRADUITE PAR LOUIS HALPHEN

| | | | |
|--|-----------|--------------|------------|
| Edition complète (texte et traduction). Broché..... | 7 fr. 50 | — Relié..... | 10 fr. » » |
| Prix pour les souscripteurs à la collection. Br..... | 6 fr. » » | — Relié..... | 8 fr. 50 |
| Texte latin seul. Br..... | 3 fr. 50 | — Relié..... | 6 fr. » » |
| Traduction seule. Br..... | 5 fr. 50 | — Relié..... | 8 fr. » » |

Les souscripteurs à la collection bénéficient d'une réduction de 20 % sur le prix des volumes brochés de l'édition complète.

Sous presse : N° 2.

LE DOSSIER DE L'AFFAIRE DES TEMPLIERS

TEXTE ET TRADUCTION PUBLIÉS PAR G. LUZERAUD

Sous presse :

GABRIEL HANOTAUX
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SUR LES CHEMINS DE L'HISTOIRE

2 forts volumes in-8 raisin : 50 fr.

Il est tiré 50 exemplaires sur papier vergé d'Arches, à 150 fr. les 2 volumes

Vient de paraître :

Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — I.

LUBOR NIEDERLE

Professeur à l'Université Charles IV, à Prague, Correspondant de l'Institut de France

MANUEL DE L'ANTIQUITÉ SLAVE

TOME I : L'HISTOIRE

1 vol. in-8 raisin de 248 pages, avec 2 cartes. — 25 francs

LA REVUE DE POLOGNE

Publication trimestrielle consacrée à la vie, à la pensée, à la littérature françaises et polonaises. Organe des études de littérature comparée franco-polonaise. Revue de liaison entre les intellectuels polonais et français.

DIRECTEURS : J. LANGLADE & A. NEIBECKER
PROFESSEURS AUX UNIVERSITÉS DE POZNAŃ ET CRACOVIE

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE ET ÉTRANGER, 16 fr.

REVUE
DES

ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTAN BARANYAI
DOCTEUR ÈS LETTRES

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE
FRANÇAISES A L'UNIVERSITÉ DE BUDAPEST

SOMMAIRE

| | Pages |
|--|-------|
| Bernard BOUVIER. — <i>Une traduction inédite d'Amiel : La Feuille tremble de Petöfi</i> | 113 |
| Akos PAULER. — <i>Liszt et la Hongrie</i> | 117 |
| Béla ZOLNAI. — <i>Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin, roi de Hongrie</i> | 125 |
| Dezsó PAIS. — <i>Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád. II. Les colonies françaises et leur rôle économique.</i> | 137 |
| Alexandre ECKHARDT. — <i>Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie au XVIII^e siècle.</i> | 145 |
| Chroniques : Linguistique finno-ougrienne (Irén SEBESTYÉN-NÉMETH). — Dix années de bibliographie hongroise (Pál GULYAS). | 158 |
| Notes et Documents : Autour d'une étymologie : fr. <i>clenche</i> > hongr. <i>kilincs</i> (Géza BARCZI). — Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (Zoltán BARANYAI). — Autonomie des petits peuples finno-ougriens (Z. B.) | 184 |
| Comptes-rendus critiques : Hermann JACOBSON : <i>Arier und Ugrofinnen</i> (Zoltán GOMBÓCZ). — Lubor NIEDERLE : <i>Manuel de l'antiquité slave</i> (János MELICH). — Victor FLEURY : <i>Précis de littérature étrangère</i> (Béla ZOLNAI). — <i>Bibliographia Hungariae</i> (B.) | 202 |
| Bibliographie française de la Hongrie (1921, 1922). | 220 |

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1923

Tous droits réservés

ABONNEMENTS

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est publiée sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

En suivant l'exemple de la *Revue de Littérature comparée*, le titre d'*Amis de la Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* sera donné à tous les souscripteurs (personnes ou collectivités) d'une somme de 500 francs et au-dessus, versée en une fois. On fait appel à tous ceux qui voudraient favoriser les études historiques, linguistiques et littéraires relatives aux peuples finno-ougriens, en premier lieu aux Hongrois, aux Finnois et aux Esthoniens, et soutenir un organe qui manquait jusqu'à présent.

La *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes* est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, docteur ès lettres, directeur du Secrétariat hongrois auprès de la Société des Nations (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (11-13, Ménesi-ut, Budapest I.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs, excepté les publications finnoises et esthoniennes pour compte-rendu qui devront être envoyées uniquement à M. Al. ECKHARDT.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne HONORÉ CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI°).

UNE TRADUCTION INÉDITE D'AMIEL

LA FEUILLE TREMBLE DE PETÓFI

Les lecteurs de la *Revue des Etudes hongroises* se souviennent sans doute de la note fort ingénieuse et intéressante que M. Antoine RADÓ publiait, le 15 avril 1923, dans la *Revue de Hongrie*, sous le titre : *Henri-Frédéric Amiel et Petőfi*. Il reproduisait, pour en restituer l'invention au grand poète hongrois, le poème du « Grillon de Mai », tel qu'AMIEL l'a traduit, d'après l'*Anthologie du XIX^e siècle* éditée par la librairie Lemerre. Il rappelait deux autres adaptations françaises de PETÓFI, « Mon Premier-Né » et « Les Nuages », qu'Amiel a publiées lui-même dans son recueil *Les Etrangères*, en 1876. Il mentionnait enfin quatre autres poèmes de Petőfi traduits par Amiel et qui parurent, en 1888, dans les *Annales du Petőfi-Múzeum*. Je pourrai peut-être un jour, quand j'aurai achevé l'examen, fort compliqué, des manuscrits poétiques du célèbre auteur du *Journal intime*, enrichir cette série de ses adaptations en notre langue d'œuvres de Petőfi. En attendant, en voici une huitième, dont ceux à qui l'original est familier apprécieront mieux que moi la valeur. Elle est intitulée : *La Feuille tremble*¹, et porte la date du 6 octobre 1877, avec la mention : « d'après Petoefi-Sandor ». C'est une copie, de la main de M^{lle} M.-F. Mercier, cette amie et confidente d'Amiel dont j'ai esquissé la grave et pure physionomie dans l'introduction de mon édition nouvelle des *Fragments d'un Journal intime*.

1. *Reszket a bokor, mert...*

LA FEUILLE TREMBLE

La feuille tremble quand l'oiseau
Vient se poser sur elle ;
Mon cœur tremble, il est ce rameau
Effleuré par ton aile.
Tu m'apparais ; je vois encor
Passer ta tresse blonde,
O vierge, le plus frais trésor
Que je sache en ce monde !

Le Danube est gros aujourd'hui
Sa rive en vain le presse ;
Mon cœur déborde comme lui
Tout gonflé de tendresse.
M'aimes-tu ? Moi, si tu me veux
Je t'aime, ô tête chère,
Plus que ne sauraient, entre eux deux,
T'adorer père et mère.

Je sais qu'en avril, à l'adieu
Tu paraissais m'entendre ;
Mais avril n'est plus. Du ciel bleu
Les frimas vont descendre.
Suis-je oublié ? Malheur ! Mais sois
Heureuse, mon amie.
Si tu m'aimes encor, — cent fois
Mille fois sois bénie !



C'est en 1848, dans la dernière année de son séjour à Berlin, tandis qu'il s'initiait à toutes les littératures de l'Europe, qu'Henri-Frédéric Amiel s'intéressa particulièrement aux choses de la Hongrie. Dans un carnet intitulé *Notes et Extraits*, je retrouve à cette date un long résumé de l'histoire de la Hongrie, qui va des origines jusqu'au milieu du XIX^e siècle et qu'Amiel fait suivre de notes sur « la langue et la littérature hongroises », sur « les mœurs des Magyares », et sur les auteurs à consulter en rapport avec la Hongrie et son histoire ¹.

On sait assez avec quelle souplesse et quelle force d'intuition l'auteur du *Journal intime* pouvait pénétrer les génies nationaux et vivre, en quelque sorte, à travers le temps et l'espace, de la vie des peuples étrangers. Plus encore que l'histoire ou la géographie physique et ethnique, la poésie lui révélait leur âme. Ses admirations et ses conquêtes, dans la sympathie pour les grands artistes, enrichissaient et renouvelaient sans cesse ce monde spirituel qui était sa patrie véritable. Trente années après ses premières rencontres avec Petöfi, il revenait à lui, pour lui faire place dans le florilège des *Etrangères*, et dès lors, jusqu'à sa fin, il semble qu'il ait entretenu cette amitié où le cœur avait autant de part que l'esprit. Je me souviens de l'avoir entendu lire quelques traductions de l'auteur du « Grillon de Mai » et de « Mon Premier-Né ». C'était dans le salon de mes parents qu'emplissaient joyeusement, deux dimanches par mois, les étudiants de mon père, Auguste BOUVIER, professeur de théologie. Comme d'autres collègues de notre université, comme des écrivains, des musiciens, des maîtres d'art et de la pensée de passage à Genève, Amiel

1. *Csaplowics* (Gemälde von Ung.) 1829, 2 vol. — *W. Richter* (Wanderung in Ung.) 1844. — *Bárándy* (Zustände v. Ung.) 1847. Presb. — *Ungarische Zustände*, Leipzig, 1847. — *Fényes* (Statistik des Kön. Ung.) 1844 (3 vol.). — [Histoire] de Hongrie : *Gebhardi*. 4 vol. (1778-82). — [Histoire de Hongrie :] *Fessler*. 10 vol. (1812-25). — [Histoire] des Magyares : *Mailáth*. 5 vol. (1828-31). — *Dankowsky* zur Gesch. der Völker Ung. und Slav. Zunge. Tyrnau, 1840.

fréquentait ces réunions en ami. Quels poèmes a-t-il lus ce soir-là ? je ne saurais le dire. A quelle date placer cette lecture ? en 1878, sans doute, ou 1879. Ce qui en a fixé le souvenir dans ma mémoire, c'est la présence alors, parmi les élèves de mon père, d'un jeune théologien hongrois, aimé d'eux tous et dont je revois encore la figure, mais sans plus me rappeler son nom. Il était mince, gracieux et vif, les yeux clairs, le sourire candide, le front lumineux encadré de folles mèches brunes. La lecture d'Amiel le transporta d'enthousiasme, si bien qu'il se mit à réciter en hongrois, à la grande joie du traducteur et des auditeurs, quelques poésies de Petőfi. Et nous, les enfants, nous ne l'appelâmes plus que du nom sonore de Sándor.

Amiel a-t-il vu ce soir-là se dresser devant lui comme l'image du chanteur ardent et tendre des plaines du Danube ? Est-ce l'écho de cette émotion profonde qu'on entend dans une page de son *Journal intime*, à la date du 27 février 1880 ?¹...

« Traduit douze à quatorze petites poésies de Petőfi. Elles sont d'une saveur étrange. Il y a de la steppe, de l'Orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche ! Quelles images grandioses et sauvages ! On sent que le Magyar est un centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe. »

BERNARD BOUVIER.

(Genève).

1. Henri-Frédéric Amiel, *Fragments d'un Journal intime*. Edition nouvelle, conforme au texte original, augmentée de fragments inédits et précédée d'une introduction, par Bernard Bouvier, t. III, p. 300. Collection helvétique. Editions Georg, et C^e, Genève. Editions G. Crès et C^e, Paris. 3 volumes, 1922.

LISZT ET LA HONGRIE¹

Bien que, dès sa première jeunesse, il eût quitté son pays natal et que son éducation proprement dite se fût faite surtout à Paris, LISZT se sentait Hongrois et se déclara toujours tel, jusqu'à la fin de sa vie. Un événement extérieur, la grande inondation de Pest, en 1838, lui a révélé toute l'étendue et toute la force de sa conscience patriotique. Ce fut comme la lumière d'un éclair : d'un coup il vit toute la profondeur de sa sensibilité hongroise. Cette évolution psychologique caractérise si bien la généreuse ardeur de son cœur que nous nous permettrons de reproduire intégralement le passage où il nous dépeint son état d'âme² : « Un événement grave — dit-il — a éveillé en moi ce sentiment dont j'avais cru jusque-là qu'il n'existait plus du tout, bien qu'il ne fît que sommeiller. Un matin, à Venise, j'ai lu dans quelque journal allemand la description détaillée de cette terrible catastrophe dont Pest avait été frappé. Cette nouvelle ébranla tout mon être. Je sentis surgir en moi une compassion nouvelle, un certain désir irrésistible de venir en aide à tous ces infortunés. Mais comment ? me demandai-je ; comment pourrais-je les secourir ? Moi qui ne dispose guère de ce qui rend l'homme tout-puissant, moi qui ne possède ni l'influence de la richesse, ni la puissance d'une haute position ! N'importe — en avant ! Je ne sens que trop bien que mon cœur ne connaîtra pas le calme et ma tête le doux sommeil, tant que je ne contribuerai pas avec mes liards au soulagement de cette grande misère. Qui sait, si le ciel ne va pas bénir ce petit sacrifice fait par moi ? La main

1. Extrait de l'ouvrage paru récemment : *Liszt Ferenc gondolatvilága* (La pensée de Fr. Liszt) [Budapest], 1922, Kiadja a Budavari Tudományos Tarsaság. In-8°, 60 p.

2. Cf. sa lettre à Lambert Massard, fin mai 1838. (*Ges. Schr.*, vol. II, p. 223).

qui a multiplié le pain dans le désert n'est point encore paralysée. Et peut-être Dieu se plaît-il mieux dans les liards du pauvre artiste que dans l'or du millionnaire. C'est sous l'effet de cet attendrissement et de ce sentiment nouveau que j'ai compris le sens véritable du mot : « patrie ». Mon âme a remonté le cours du passé et dans mon cœur j'ai retrouvé les souvenirs de mon enfance, dans toute leur pureté intacte. Un paysage magnifique surgit soudain à mes yeux ; voici la forêt bien connue où j'entends sonner le cor du chasseur — là-bas le Danube qui tombe en cascades du haut de ces rochers — et plus loin la plaine immense où broutent en toute liberté les grands troupeaux paisibles — c'est la Hongrie, pays fort et fertile qui a tant de nobles enfants ! Ma patrie ! Et moi-même — m'écriai-je dans un élan patriotique que vous allez trouver ridicule peut-être — et moi-même j'appartiens à cette race vigoureuse et antique, moi aussi je suis l'enfant de cette forte et fière nation qui aura très certainement des destinées meilleures !... Si quelque voix puissante va les réveiller tôt ou tard — oh, leur âme prendra son essor et possédera la vérité !... Certes, leur avenir sera glorieux : car ils sont forts et courageux, rien n'a brisé leur volonté de vivre, rien n'a fané leurs espérances... Oh ma patrie romanesque ! mes amis inconnus ! oh ma grande famille lointaine ! Ton cri de douleur a retourné mon âme vers toi — il m'a touché jusqu'au tréfonds du cœur, je baisse ma tête et je rougis de t'avoir pu oublier si longtemps...¹ »

Il a fallu que Liszt, comme Wagner, allât à l'étranger pour découvrir ses sentiments patriotiques. Le sentiment de sa solitude, puis le mal du pays qui s'exacerbe de jour en jour le rendent complètement hongrois. Aussi cède-t-il à l'appel de son cœur : il accourt vite à Vienne pour venir en aide, avec le revenu de ses concerts, aux milliers de victimes de l'inondation. Et lorsqu'il arrive à Pest, l'enthousiasme qui l'accueille le 24 décembre 1839 est pour ainsi dire sans précédent dans toute l'histoire des arts, si l'on en croit l'un de ses biographes². Quelques années plus tard

1. Kapp : *Liszt*, p. 69.

2. Kapp : *Liszt*, p. 69.

encore, l'âme du poète Michel VÖRÖSMARTY vibre au souvenir de cette fête : dans son poème intitulé *A François Liszt*, il parle « au parent toujours fidèle » dont le chant a secoué de sa torpeur le peuple aux milliers de lèvres ; et il le prie d'entrer dans nos rangs et de dire que la nation d'Árpád n'a pas encore aliéné son âme...

La nation offre une épée d'honneur à son grand fils. Quand à cet acte symbolique et, pour l'étranger, singulier, la presse étrangère vient ajouter des remarques plus ou moins ironiques, Liszt en explique la signification dans une lettre adressée à la *Revue des Deux Mondes* et les paroles qu'il trouve à ce propos prouvent qu'il pénètre jusqu'au fond l'âme hongroise. « En Hongrie, — dit-il — dans ce pays de mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique, c'est le signe de la virilité par excellence¹... »

Les ovations chaleureuses qui l'avaient entouré à Pest n'ont fait qu'augmenter encore son attachement à son pays et sa reconnaissance. Pendant son voyage en Angleterre, il va exprimer de nouveau son profond amour de la Hongrie². Ce sentiment ne diminuera plus, bien au contraire, il s'approfondira avec l'âge, et va s'incorporer organiquement dans sa conception de l'univers. Au point culminant de sa gloire, il écrit fièrement au baron AUGUSZ³ que de tous les artistes vivants il est le seul qui puisse invoquer une patrie vraiment fière... Son astre indique que la Hongrie s'enorgueillira encore de lui...

Comme tout artiste pur, Liszt n'avait pas non plus ce qu'on appelle le sens politique. Le jugement politique demande une certaine objectivité réfléchie et le trait le plus caractéristique de l'âme née artiste est la subjectivité, la conception sentimentale de la réalité qui l'environne. Il n'est donc pas étonnant que, malgré ses brillantes qualités d'esprit, Liszt soit resté un peu hésitant dans ses opinions politiques. Il s'en est aperçu d'ailleurs lui-même, aussi évi-

1. *Revue des Deux Mondes*, 1840. Tome XXIV, p. 612.

2. « Es hungert und dürstet mich nach Ungarn zurück gehen. Jede Erinnerung an dort wurzelt tief in meiner Seele », écrit-il de Manchester à son ami F. Schober, le 12 mai 1840. (*La Mara*, vol. I, p. 40).

3. Lettre du 10 novembre 1846. (*La Mara*, I, 36).

tait-il soigneusement toute profession de foi politique. C'est cette absence de sens politique — et non pas son indifférence patriotique — qui explique probablement que, dans les tristes années de la guerre d'indépendance de 1848-49 et dans celles de l'absolutisme impérial qui la suivirent, les événements funestes de notre vie politique n'ont pas touché son âme dans la mesure que l'on eût pu attendre de son patriotisme profond. C'est ce qui fait comprendre psychologiquement du moins, qu'il va jusqu'à approuver la politique centralisatrice de Bach, politique qu'il considère comme une nécessité inévitable¹. L'issue tragique de la guerre d'indépendance le remplit d'une douleur profonde ; il y voit cependant la triste justification de la politique du comte Etienne Széchenyi, vis-à-vis de celle de Louis Kossuth. Sur Széchenyi, sur sa grandeur, il écrit à une amie² : « Ce fut un homme généreux, plein d'activité ardente et de sens pratique ; aussi connaissait-il à fond les besoins de son époque et de son pays. Il a rendu des services immenses à la Hongrie, où il a joui très longuement d'une popularité justement méritée jusqu'à ce que Kossuth l'ait surpassé, grâce à ses discours et que le même Kossuth ait mené son peuple sur un chemin sans issue. Ce chemin, hélas ! nous ne l'avons pas encore quitté et je ne vois pas, pour ma part, les bons résultats de cette ardente fièvre qui embrase nos patriotes exclusifs et sème le vent pour récolter la tempête. Si l'on avait voulu suivre l'exemple et la méthode de Széchenyi, la Hongrie serait encore aujourd'hui un pays florissant et fort... »

Bien que les idées de Liszt soient tout imprégnées d'humanité profonde et de douceur, il ne s'est jamais, en principe, opposé à la guerre, du moins lorsqu'elle signifiait guerre de liberté et de juste défense contre une attaque odieuse et injuste. « Le héros — écrit-il en 1855³ — hasarde sa vie pour l'idée du droit, pour la liberté de la patrie, pour la dignité humaine... C'est uniquement

1. Lettre à la princesse Caroline Sayn-Wittgenstein, 24 juillet 1860. (*La Mara*, V, p. 81).

2. Briefe an eine Freundin, 25 juillet 1860 (*La Mara*, III, p. 126).

3. *Ges. Schr.*, Hrsg., v. L. Ramann, V, 200.

dans ce sens-là que la guerre signifie quelque chose de sublime. Toutes les misères et tous les revers que nos peintres quakers nous mettent sous les yeux avec une obséquiosité infatigable et que nos fabricants de rameaux d'olivier ne cessent de nous répéter avec une monotonie ennuyeuse, tout cela est largement compensé et surpassé même par l'héroïsme des peuples qui sacrifient leur vie pour l'idée... et l'homme s'offre lui-même en gage pour la sincérité de sa conviction et de sa volonté inébranlable. »

Le patriotisme de Liszt s'est toujours nourri des souvenirs de sa première enfance. Lorsque, pendant l'été de 1856, il séjourne de nouveau à Pest et qu'il regarde, de la fenêtre de l'Hôtel de la « Reine d'Angleterre », le spectacle magnifique du Danube et de la foule bariolée le long des quais, il écrit avec ravissement à la princesse polonaise¹ que... « rien ailleurs ne remplace ces choses et cette physionomie de la race, quand elles se rattachent aux souvenirs de l'enfance, et qu'on a conservé cette tonalité du cœur qui est le sentiment de la patrie, pour les Hongrois comme pour les Polonais. Aussi mon cœur se mit à pleurer dès la frontière, en apercevant un de ces tableaux si simples : un berger accroupi nonchalamment veillant sur ses moutons et ses bœufs... »

Son âme se pénètre de plus en plus de l'amour de la patrie hongroise. Il songe à la composition d'un opéra sur un sujet hongrois, mais ce projet ne se réalise guère². Après le grand succès de la Messe d'Esztergom, il écrit triomphalement à son amie : Il est prouvé et il est indubitable que je fais partie intégrante de l'amour-propre national³...

Son patriotisme, il l'a prouvé, lorsque, fidèle à la promesse de sa jeunesse⁴, il a accepté, en 1870, la direction de l'Académie nationale de Musique de Budapest, bien que cette décision fût plutôt un sacrifice de sa part. Précédemment déjà, il exprime le désir de pouvoir faire quelque

1. 11 avril 1856. (*La Mara*, IV, 314).

2. Lettre au musicien hongrois François Erkel du 21 novembre 1856. (Cf. K. d'Isosz : *Lettres de Fr. Liszt*. S. I. M. Revue musicale mensuelle. VII^e année, 1911, p. 22.)

3. Lettre à une amie, 13 août 1856. (*La Mara*, III, p. 77.)

4. Kapp : *Liszt*, p. 70.

chose pour la Hongrie ¹, puisque, dit-il ², tout lien lui est cher qui le rattache à sa noble patrie. Lorsqu'il prend possession de son poste à l'Académie, il déclare : « Je tâcherai d'y faire honneur en servant fidèlement notre Roi, notre pays et l'art jusqu'à mon dernier jour ³. » Et ce n'était pas chez lui qu'une façon de parler. Il a fidèlement rempli son devoir jusqu'à la fin de sa vie, bien que les voyages fussent un peu difficiles à son âge et que le climat de notre capitale ne fût pas très favorable à sa santé. C'est donc à bon droit que, dans une lettre adressée au Baron Antoine Augusz, le 14 octobre 1873 (*La Mara*, p. 190), il applique à lui-même les paroles connues de Schiller :

An's Vaterland, an's theure schliess dich an,
Das halte fest mit deinem ganzen Herzen
Hier sind die starken Wurzeln deiner Kraft.

Il se rappelle avec reconnaissance les efforts du comte Jules Andrassy qui n'avait rien négligé pour le retenir en Hongrie : « Le comte Andrassy a fait noblement une bonne action, en me fixant pour le reste de ma vie parmi mes compatriotes ⁴. » Il écrit au comte Albert Apponyi : « Le point d'honneur que personne mieux que vous ne comprend, m'attache à la Hongrie, notre patrie. Puissé-je y remplir tout mon devoir de reconnaissance ! ⁵ » — Son but véritable en Hongrie était la réforme de la musique religieuse ⁶. L'éventualité d'un échec ne l'inquiète guère : dans une lettre ⁷, il cite en hongrois la maxime connue de Széchenyi : « Qu'importe le succès ou l'échec, pourvu que notre âme et nos intentions restent pures. » Rien ne caractérise mieux son patriotisme tout pénétré d'idées nobles et chevaleresques que ses déclarations, dans une lettre, d'après laquelle ses appointements étant reçus en Hongrie, c'est

1. 10 novembre 1862, au baron Antoine Augusz. (*Ibid.*, p. 91.)

2. 18 juin 1864. (*La Mara*, vol. II, p. 68.)

3. 28 juin 1871, au baron A. Augusz. (*Ibid.*, p. 164.)

4. Lettre adressée au baron Antoine Augusz, le 6 août 1871. (*La Mara*, II, 168.)

5. Le 6 décembre 1874. (*La Mara*, II, 214.)

6. Lettre au baron Antoine Augusz, 26 décembre 1875. (*Ibid.*, p. 212.)

7. Lettre à M. Edmond Mihalovich, 8 décembre 1874. (*La Mara*, II, p. 215.)

en Hongrie qu'il convient de les dépenser¹. Il affirme à plusieurs reprises qu'il veut consacrer exclusivement le reste de sa vie à l'art et à son pays bien aimé². Il veut rester, jusqu'à sa mort, le fils fidèle et reconnaissant de la Hongrie³ et il se déclare toujours prêt à servir son pays de n'importe quelle manière⁴. Dans le sens le plus strict du mot, jusqu'à son dernier soupir, il pense presque constamment à la Hongrie et ne cesse jamais de l'aimer de toute l'ardeur généreuse de son grand cœur. La baronne de Mayendorf qui, dans la dernière partie de sa vie, était toujours auprès du maître, raconte au comte Géza Zichy que, ses tout derniers jours, Liszt parlait plus encore que d'habitude de la Hongrie et l'appelait constamment sa chère patrie chevaleresque⁵.

Ainsi, de tout ce qui précède, on peut déduire facilement quelle est la valeur scientifique de l'affirmation de Bruno Schrader qui appelle Liszt artiste *allemand* et déclare péremptoirement que toutes les opinions relatives aux origines ou conceptions hongroises de Liszt sont erronées⁶. Au contraire celui qui est né en Hongrie, qui se déclarait Hongrois, et consacrait, au prix de lourds sacrifices, une grande partie de son activité à sa patrie hongroise, est et reste très certainement Hongrois, même si, pour des raisons extérieures dont il était le premier à se plaindre⁷, il n'a jamais pu apprendre la langue de son pays bienaimé. Mais cette lacune est large-

1. Lettre à Ant. Augustz, 21 sept. 1875. (*La Mara*, II, 208.)

2. Lettre au musicologue hongrois Kornél Abranyi, le 20 janvier 1876 : « Ich kann nichts anderes beanspruchen als der gut gewillte, eifrige Diener der Kunst und des Ungarlandes zu verbleiben. » (*La Mara*, II, 234.)

3. Lettre à Auguste Trefort, ministre de l'Instruction Publique de Hongrie : « Ich verharre Ungarns bis an das Grab getreuer und dankbarer Sohn » (du 1^{er} mars 1876). (*La Mara*, II, 237 ; cf. C. d'Isoz, *ouvr. cit.*, p. 29.)

4. Lettre à Edmond Liszt, du 26 avril 1878 : « Ohne jemals Geschwätz-Patriotismus zu treiben, stelle ich bescheidenst meinen Mann, wo es gilt für Ungarn etwas zu thun. » (*La Mara*, II, p. 269.)

5. « ... dass Liszt einige Tage vor seinem Tode auffallend viel und oft über Ungarn gesprochen und Ungarn stets seinem liebes ritterliches Vaterland genannt habe. » Géza Graf Zichy : *Aus meinem Leben*, vol. III, p. 135.

6. *Fr. Liszt*, Berlin, 1917, p. 1.

7. Cf. sa lettre au baron A. Augustz, le 7 mai 1873 : « ... malgré ma regrettable ignorance de la langue hongroise. » (K. d'Isoz, *ouvr. cit.*, 29.) M. R. Louis se trompe en affirmant dans son livre que Liszt savait le hongrois. (*Franz Liszt*, Berlin, 1900, p. 26.)

ment compensée par le fait qu'il a demandé à son fils de parler hongrois et rien ne l'a autant réjoui dans sa douleur que de l'entendre réciter des poésies hongroises, et cela jusqu'à son lit de mort ¹... Une âme si pleine, si profonde, si noble ne pouvait pas ne pas posséder l'amour de la patrie. Dans son sens véritable et sublime, ce mot ne signifie pas autre chose que l'instinctive manifestation de notre piété et de notre reconnaissance envers tous ceux qui, dans le passé, ont vécu et souffert pour nous, et sur le même sol. De plus, il était beaucoup trop clairvoyant pour s'en tenir si longtemps au point de vue un peu superficiel du cosmopolitisme à la mode. Lui qui avait connu l'art jusque dans ses profondeurs insondables, savait mieux que tout autre que l'art jaillit du cœur même d'une nation : c'est ce qui lui donne toujours son caractère individuel et par là même sa richesse et son luxe de couleurs variées. Et nous pouvons considérer Liszt comme un des plus profonds représentants de la véritable âme hongroise.

ÁKOS PAULER.

(Budapest).

1. « ... il se complaisait — écrit Liszt le 14 janvier 1860 — à me réciter par cœur quelques vers en hongrois pour me prouver qu'il remplissait la promesse qu'il m'avait faite de bien savoir cette langue avant même d'avoir achevé ses études de droit. » (*Ibid.*, p. 88.)

LES ORIGINES DE QUELQUES LÉGENDES

DE MATHIAS CORVIN

ROI DE HONGRIE

Le roi MATHIAS (1443-1490), le grand monarque hongrois de l'époque de la Renaissance, protecteur des humanistes, vit encore dans la conscience du peuple hongrois comme le symbole de la gloire. Ce dernier des grands rois nationaux de Hongrie, qui avait fait le rêve ambitieux de devenir le chef du Saint-Empire romain-germanique, a bien une statue équestre, œuvre du sculpteur hongrois Jean FADRUSZ, dans sa ville natale de Kolozsvár (ville de Transylvanie, annexée à la Roumanie), mais ce qui sauve surtout sa mémoire de l'oubli, ce sont les récits populaires et littéraires inspirés par cette figure légendaire. Dès sa mort se forma le dicton courant : *Le roi Mathias est mort, il n'y a plus de justice !* Toute une série d'anecdotes se rattache à sa personne dès le xv^e siècle. Deux humanistes, ses contemporains, nous ont conservé la mémoire de ses faits et gestes. L'un est BONFINI, l'historiographe du roi, qui dans un ouvrage capital : *Rerum hungaricarum decades* (prem. éd. : Bâle 1543) nous a transmis de nombreux récits historiques et des légendes sur le roi juste ; l'autre est le joyeux aventurier de l'époque, MARZIO GALEOTTI, qui a recueilli les bons mots et les propos spirituels de son protecteur royal (*Salomon Hungaricus, sive de Mathiæ Corvini sapienter, egregie, fortiter et jocose dictis et factis...*)

Les folkloristes et les ethnographes, en s'occupant de la formation des légendes hongroises, rassemblèrent une centaine d'anecdotes sur le célèbre roi, héros populaire de la nation. Outre ces contes populaires, des chroniques en vers,

des nouvelles, des comédies célèbrent le « bon » roi qui inspira les poètes jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Les meilleurs poètes, les classiques hongrois — Charles KISFALUDY, Michel VÖRÖSMARTY — viennent ajouter leur œuvre à cette littérature. Tout un cycle épique se forme autour de lui : un cycle qui se constitue sous nos yeux pour ainsi dire.

On a souvent recherché les « sources » de ces légendes. M. Jenő BINDER, avec la méthode du folklore comparé des Aarne, des Bolte, dégagea les parentés lointaines de quelques-unes de ces légendes, comme par exemple celles des sept « dormeurs » du roi Mathias, de la « fille savante », du chantre de Cinkota (le motif du « Pfaff von Kahlenberg »), etc. D'autre part M^{lle} Adèle TOLNAI chercha à démontrer comment la littérature s'est emparée des sujets relatifs au roi Mathias. Depuis, on a élargi le champ des recherches pour ce qui est de la documentation, en recueillant les traditions populaires jusqu'ici inconnues¹ et en y ajoutant les traditions populaires des peuples voisins de la Hongrie, Tchèques, Slovaques, Ukrainiens et surtout Yougoslaves, dont la littérature est extrêmement riche à cet égard².

Toutes ces recherches et tous ces documents ont augmenté nos connaissances sur la tradition populaire relative à Mathias Corvin, mais elles ne nous ont rien appris sur l'origine et la formation de ces légendes. Sans prendre parti pour la théorie de migration ou pour celle de la polygénèse des motifs et des légendes, on peut dès l'abord constater que *toutes ces légendes — ou peu s'en faut — ont été racontées déjà sur d'autres souverains dans d'autres pays*

1. B. Heller : *Sur les variantes hongroises de la légende dite « Kyffhäuser »* [C'est le roi mort depuis longtemps, qui, après un certain temps, revient au monde pour sauver son peuple]. *Ethnographia*, 1908, p. 12 et 273. — F. Gönczi : *Les légendes de la région « Gösej »*, dans *Ethnographia*, 1903, p. 498. — Cf. encore *Ethnographia*, 1916, p. 11 ; 1922, p. 62, etc.

2. R. Szegedy : *L'élection du roi Mathias dans la poésie populaire des Slaves du Sud*, *Ethnographia*, 1916, p. 47. — J. Ernyi : *Les relations hongroises des légendes héraldiques en Bohême*, *Ethnographia*, 1906, p. 129. — J. Széman : *Le roi Mathias dans la tradition des Ruthènes de la Hongrie*, *Ethnographia*, 1911, p. 236. — J. Prém : *Mathias Corvin dans la poésie populaire des Slovènes*, *Album Mathias Corvin* 1902, p. 236. — A. Weber : *La source du « Mathias » de Czuczor*, *Egy. Phil. Közl.* 1910, p. 428.

et avant l'apparition des récits hongrois. Il faut donc essayer de dresser une liste chronologique des textes de chacune de ces légendes et les comparer avec les légendes étrangères. Nous verrons, et ce sera notre thèse, que dans la plupart des cas, la légende est apparue en Hongrie assez tôt, mais sans être associée au roi Mathias et c'est seulement lorsque la légende devint populaire que le « roi juste » en fut fait le héros.

Ainsi la formation et le développement du « cycle » Mathias peuvent nous fournir des renseignements sur l'évolution même de la pensée hongroise. C'est à la fin du XVIII^e siècle que la plupart de ces légendes prennent une forme définitive et c'est le rationalisme, l'esprit philosophique, le mouvement appelé en Allemagne *Aufklärung* qui fera du roi Mathias dans la tradition littéraire et populaire un prince idéal au sens du XVIII^e siècle, un monarque absolu, mais éclairé et généreux, le véritable « père de ses sujets ».

Dans les pages qui suivent, nous essaierons de donner quelques preuves à l'appui de notre hypothèse, ébauchée ci-dessus, qui devrait être approfondie et élargie en tenant compte de toute la vaste documentation sur ce sujet. D'une part, cette étude peut nous permettre de préciser l'origine de ces légendes, d'autre part, elle présente un intérêt particulier du fait que les variations des textes de ces légendes et les formes qu'elles prennent dans la littérature, reflètent les idées générales de leur époque.

1. Le roi et le bûcheron.

Vers la fin du siècle dernier, à l'époque où l'on commençait à étudier les contes populaires hongrois, il en a été recueilli deux ¹, qui relatent le curieux dialogue du roi Mathias avec un bûcheron. Ce dernier, répondant aux questions du roi, dit qu'il ne gagne que quatre sous par jour. Avec l'un il subvient à ses besoins. Le second, il le place pour en retirer un intérêt, c'est-à-dire pour élever son fils, qui lui remboursera la somme un jour. Avec le troisième sou il acquitte son ancienne dette, en soutenant ses vieux parents. Quant

1. Dans la revue *Magyar Nyelvőr* (1887, p. 187) et dans *Magyar Anekdotaléjcsincs* (t. VI, p. 155), de Béla Tóth.

au quatrième, c'est comme s'il le jetait par la fenêtre, puisque c'est sa fille qui le dépense et qu'il n'en sera jamais récompensé,

Tel est le conte qui n'est pas inconnu des ethnographes. Il est à noter cependant, si on le prend comme une expression du « cycle » Mathias, qu'il n'a été associé à la personne du roi que très tard. En 1873 encore, une variante de ce conte, recueillie dans la revue linguistique *Magyar Nyelvőr* (p. 132), ne contient aucune allusion au fameux roi Mathias. De même un poète — Joseph PÉTZELI —, qui à la fin du XVIII^e siècle a mis en vers le dialogue dans son recueil *Haszonnal mulattató mesék* (Contes récréatifs et instructifs, Győr, 1788), ne parle que d'un seigneur et d'un paysan.

Si l'on remonte aux transformations de ce conte, on trouve l'histoire du maréchal ferrant Focus, qui forme le conte n° 57 des *Gesta Romanorum*, recueil si répandu, connu et exploité au moyen-âge; l'histoire fut reprise par un contemporain du roi Mathias — PELBARTUS de Temesvár, dans ses *Sermones Quadragesimales* — et par l'auteur d'un manuscrit religieux de 1530, dans lequel le conte est traduit en hongrois, sans être transposé dans un milieu hongrois. Plus tard encore, à la fin du XVII^e siècle, un nouvelliste hongrois raconte de nouveau le récit des *Gesta Romanorum* dans sa compilation *Hármas História* (1695).

On voit donc que le conte était bien connu en Hongrie avant la fin du XIX^e siècle sans être associé à la personne du roi Mathias.

Comment et pourquoi s'est opérée cette transformation, dont les traces ne sont plus visibles, puisque l'anecdote se rattache si bien à la conception des légendes de Mathias? Le fameux Corvin est représenté dans ces légendes comme le roi qui aime à fréquenter les paysans, s'intéresse à leur sort et se réjouit des bons mots et des réponses spirituelles. Il faut voir dans cette conception l'influence de l'esprit philosophique, du mouvement « aufkläriste », qui cherchait partout un roi idéal pour le peindre dans la littérature. Henri IV en France, Frédéric II en Allemagne et Joseph II en Autriche, tel est le type de roi idéal célébré par les littérateurs. Et voici notre anecdote racontée par le journal *Allgemeine Zeitung* de Vienne (12 mai 1827) et le héros en

est la personne de l'empereur Frédéric II. Substituer le roi Mathias à la personne de l'empereur Frédéric II : rien n'était plus facile à la fantaisie populaire.

Il est hors de doute que notre légende subit ici l'influence des légendes de l'époque des monarchies absolues et de celles qui, au même moment, — comme nous allons le voir — propagent en Hongrie l'idée de la grandeur du roi idéal : Mathias Corvin.

2. Les voyages du roi Mathias déguisé.

Le thème du roi qui voyage sous un déguisement pour défendre ainsi la justice et le droit des pauvres et des faibles, est très ancien dans les légendes et littératures primitives de l'humanité. Depuis le calife Haroun-al-Rashid des *Mille et une Nuits*, presque tous les souverains populaires sont devenus les héros de ce genre de contes, et ce thème se retrouve d'ailleurs dans la tradition religieuse, notamment en ce qui concerne Jésus-Christ.

En Hongrie, déjà en 1575, un chroniqueur — Gáspár Heltai — raconte une histoire du roi Mathias, dans laquelle le roi « juste », déguisé, espionne les fonctionnaires et démasque à Kolozsvár un juge qui fait travailler le peuple sans le payer. Il raconte encore que le roi, vêtu en paysan, se mêla aux journaliers de Bude, qui piochaient la terre, pour entendre le jugement que les gens du peuple portaient sur lui.

Ces anecdotes n'étaient pas encore connues du vivant de Mathias Corvin. La preuve en est que son contemporain BONFINI n'en sait rien et, qui plus est, il raconte bien des histoires de cette sorte, dont le héros n'est pas le roi Mathias mais l'un de ses prédécesseurs, le roi Louis d'Anjou. Ainsi il mentionne que le roi Louis d'Anjou se déguisait souvent — *dissimulato sæpe habitu* — pour se rendre dans les villages où il interrogeait les gens à son sujet.

Il est certain que le thème du « roi déguisé » n'était pas nécessairement et dès l'origine associé au roi Mathias. Il figure dans le répertoire des thèmes et des motifs que l'humanité a connus vers les premiers siècles de notre civilisation.

L'application si rapide au roi Mathias de ce motif tellement répandu, témoigne de la grande popularité dont ce prince jouissait dans la tradition littéraire.

Parmi les aventures du roi déguisé nous en trouvons quelques-unes qui se rattachent directement à l'époque du rationalisme. Nous en parlerons ci-dessous.

3. Le souper du roi déguisé.

Entre autres aventures du roi voyageant incognito, HELTAI (dans sa *Chronique* de 1575) nous raconte que Mathias est reçu à Szeben — ville allemande-saxonne de Transylvanie — par une veuve pauvre, qui ne le reconnaît pas et lui prépare un repas frugal. Après avoir bien diné, il récompense royalement la pauvre veuve et fait ensuite décapiter le bourgmestre.

Cette histoire naïve fut très populaire à la fin du XVIII^e siècle ; les conteurs moralistes à la MARMONTEL en donnent des variantes et la commentent selon l'esprit du temps. Le journal *Magyar Hirmondó* (1792, t. I, p. 230) raconte l'aventure du roi chez un maître d'école de village pendant une chasse. Un littérateur, Paul HATVANY, se réfère au récit de HELTAI dans son recueil *Némely feljegyzésre méltó történetek*, (Cassovie, 1796). Le poète néo-classique, Jean KISS, reprit aussi l'anecdote d'après le *Magyar Hirmondó* dans ses fables : *Kellemetes időtöltésre való nyájasságok* (Sopron, 1806).

Encore aujourd'hui l'anecdote est contée parmi le peuple, comme le prouvent les recueils de folklore ; et ceci, non seulement en langue hongroise, mais en allemand également — la collection de HALTRICH (*Siebenbürgisch-sächsische Märchen und Sagen*) en témoigne. Les Saxons de Transylvanie substituent à la personne du roi Mathias Charles XII de Suède ou l'empereur Joseph II.

En vérité, le fond de ces histoires se retrouve aussi dans les trésors des contes de tous les pays. Ainsi, d'après la tradition biblique, Abraham héberge les trois étrangers. L'histoire de Philémon et Baucis, racontée par OVIDE, est bâtie sur le même plan. DUNLOP¹ attribue l'origine de cette fable, à un conte

1. *Hist. of prose fiction*, t. II, 1906, p. 219.

oriental, l'aventure du calife Haroun-al-Rashid, et en cite beaucoup de variantes, entre autres une vieille romance anglaise (*Henri II et le meunier*) et une nouvelle de l'Italien BANDELLO (partie I, nouv. 57).

Le sujet présente une certaine valeur pour la littérature hongroise, puisque la scène où le roi, sans être reconnu, est hébergé par un de ses loyaux sujets, est reprise par des poètes classiques, par Charles KISFALUDY, Michel VÖRÖSMARTY et Jean ARANY. Kisfaludy donna en 1825 une comédie en un acte intitulée *Mátyás deák*¹, qui obtint un grand succès et devint le modèle des comédies historiques et populaires. Elle renferme une scène charmante, où le bon roi, reçu dans l'hospitalière maison du vieux juge du village, lève son verre à sa propre santé. Vörösmarty, dans son petit chef-d'œuvre, le poème *Szép Ilonka* (La belle Ilonka, 1834), donne une forme poétique d'une allure romantique à cette idylle qu'il a idéalisée. Jean Arany, poète érudit, pouvait dès ce moment considérer cette scène comme assimilée à la tradition historique, dont il était toujours soucieux, et il place ce petit tableau dans son grand poème épique *Toldi Szerelme* (L'amour du chevalier Toldi, 1879), en substituant Louis d'Anjou au roi Mathias : ces deux personnages, comme nous l'avons vu, se confondent facilement dans la tradition historique.

Or, il est certain que cette scène introduite dans notre littérature par Charles Kisfaludy, est originaire des pays latins, où elle est en vogue à l'époque même des monarchies absolues, dont elle exprime l'esprit et, sous une forme populaire, la philosophie politique.

Au XVIII^e siècle, il existe toute une série de drames qui constituent des variantes sur le même thème. Nous n'en citerons que les plus importants et nous renverrons le lecteur à la thèse très documentée de M. GAIFFE². Ces pièces de théâtre ont leur première apparition dans une comédie de LOPE DE VEGA³, où l'on voit le roi aimé de son peuple, hébergé chez un pauvre paysan, qui ne le reconnaît pas et

1. Le mot *deák* signifie ici : « studiosus vagabundus ».

2. *Le drame en France au XVIII^e siècle*, 1910.

3. Cf. Melitz, *Theaterstücke*, 3^e éd., p. 287.

qui sera récompensé par lui. Le sujet est repris en Italie par GOLDONI (*Il re alla caccia*, 1753), en France par SEDAINE (*Le roi et le fermier*, 1762) et par Charles COLLÉ (*Partie de chasse de Henri IV*, 1762).

C'est cette dernière pièce qui nous intéresse plus particulièrement, et dont nous voulons montrer l'influence sur la formation d'une tradition littéraire en Hongrie, et notamment sur l'œuvre de KISFALUDY.

Tout d'abord il faut noter, en ce qui concerne la comédie de KISFALUDY — la première de la série classique que constituent les applications du motif plus restreint des variantes analogues, c'est-à-dire du « souper du roi déguisé » — que cette comédie semble avoir été plus influencée par la littérature que par la tradition populaire. Dans les anecdotes historiques et les contes populaires il n'est nullement question du roi qui boit à sa propre santé, qui se dérobe à la fin de l'action et est acclamé par tout le village en bienfaiteur du peuple, qui arrange les affaires de cœur et fait des mariages. Il y a chez KISFALUDY toute une mise en scène, un « canevas » de comédie qui sent trop la tradition théâtrale et latine.

Si le poète KISFALUDY ne s'est pas inspiré de la tradition populaire, c'est qu'il a très vraisemblablement connu la pièce de COLLÉ, alors si célèbre dans toute l'Europe, pièce à la mode qui fut jouée partout, en Allemagne, en Autriche, et en Hongrie au petit théâtre du prince ESZTERHAZY, dans son château à Eszterház, ainsi que sur les scènes allemandes en Hongrie. KISFALUDY a pu la voir jouer à Vienne ou à Budapest. Une gravure contemporaine de COLLÉ, reproduite dans l'ouvrage cité de M. GAIFFE, nous représente la scène principale — le roi « bien-aimé » hésitant à boire à sa propre santé et blâmé à cette occasion — scène qui est le point culminant de l'intérêt dramatique également chez KISFALUDY et chez ses successeurs. COLLÉ nous représente dans cette comédie patriotique Henri IV, qui s'est égaré au cours d'une partie de chasse. Il est hospitalisé chez un paysan qui lui chante les louanges du grand « monarque ». La pièce de KISFALUDY, qui emprunte la trame de cette scène, constitue néanmoins une adaptation complète à la vie et aux tradi-

tions hongroises : les personnages, le milieu, le décor, le langage, la façon de penser et la manière de construire la comédie, dénotent le talent original de ce poète de la noblesse hongroise au seuil du XIX^e siècle.

Ainsi, une légende, dont les éléments essentiels sont universellement connus dans les traditions populaires, est associée en Hongrie dès le XVI^e siècle à la personne du roi Mathias. Néanmoins cette légende n'acquiert une valeur et un intérêt plus élevés qu'à l'époque des monarchies absolues, à la fin du XVIII^e siècle, et c'est sous l'influence de la littérature française de cette époque que notre légende prend en Hongrie un relief plus marqué : elle revêt alors chez un poète classique une forme qui lui confère désormais sinon la vraisemblance historique, du moins la vraisemblance poétique aux yeux des littérateurs du XIX^e siècle. C'est le Henri IV de la tradition littéraire française dont on retrouve le pendant sur la scène hongroise et qui prête quelques-uns de ses traits à la personne du roi Mathias.

4. Le roi protecteur des mariages.

La conception du bon roi, ami des cœurs amoureux et protecteur des mariages, appartient à l'époque de 1800.

Le conte populaire, recueilli en 1914 par M. L. KALMANY dans son recueil *Hagyományok* (Traditions populaires) sous le titre *Mathias et le juge de village enivré*, ne remonte pas plus loin que les pièces de KISFALUDY : *Mátyás deák* (1825) et *Hüség próbája* (L'épreuve de la fidélité, 1827). Le motif qui nous intéresse ici, c'est le roi « ex machina » qui à la fin de l'intrigue rapproche les amoureux.

Nous ne voulons pas énumérer les ramifications si étendues de ce motif, employé aussi par SHAKESPEARE dans son drame *Mesure pour Mesure* (1604) que les « comparatistes » ont souvent pris pour point de départ de leurs recherches. Il nous suffit de signaler que ce motif se trouve aussi dans la tradition littéraire des fictions et drames, qui ont pour héros Henri IV de France, et dont nous venons de citer quelques spécimens, et que c'est plus particulièrement une pièce allemande, — qui, dans l'adaptation de MÉREY, et sous

le nom de *Voyage incognito du prince*, était un drame favori de la scène hongroise — une pièce de W. ZIEGLER, qui pouvait fournir le motif à KISFALUDY.

Ce qui est intéressant dans l'histoire de ces motifs, c'est que le roi Mathias, au xvi^e siècle encore si imposant et si moyenâgeux dans la tradition populaire, devient un intrigant habile et presque galant au commencement du xix^e siècle, tout en conservant ses traits de « monarque idéal », traits qui ont atteint leur perfection à la fin du xviii^e siècle, à l'époque des despotes éclairés.

5. Aventures galantes du roi Mathias.

Ce trait de galanterie se manifeste encore plus nettement dans l'évolution des légendes sur le roi Mathias à travers le xix^e siècle. Le roi le plus juste devient le héros des aventures galantes qui nous montrent son caractère non plus du côté sérieux mais sous un aspect plutôt badin. Ici peut-être se manifeste déjà l'esprit démocratique qui, sans se montrer moins respectueux pour le roi idéal, révèle toutefois une conception plus familière de l'histoire.

HELTAI, dans sa *Chronique* citée ci-dessus (1575), nous raconte encore que le roi aimait bien les belles femmes, mais qu'il n'a jamais convoité la femme d'autrui. Si au xix^e siècle le roi Mathias devient le galant éconduit, ce n'est pas l'effet d'un esprit de raillerie, — si éloigné de la pensée hongroise qui a toujours été sentimentale — mais le résultat d'une conception démocratique, qui est en même temps une importation française.

On a démontré¹ que le sujet de *Szép Ilonka*, l'incomparable romance de VÖRÖSMARTY (1834) — l'histoire tragique d'une fille de la noblesse de campagne, qui s'éprend passionnément du roi chassant incognito dans la région, et se voue à la mort quand elle apprend que l'objet de son amour est le roi lui-même — est puisé en partie dans une nouvelle allemande, écrite par LÜDEMANN (1826) et traduite en hongrois au commencement du xix^e siècle et dont le héros était le roi

1. Cf. Gy. Kiraly, Compte-rendu de fin d'année de l'école dite réelle « Eötvös » de Budapest, année 1911-12, et dans *Phil. Közl.* 1910. p. 231.

Henri IV. Il faut remarquer cependant que le héros de VÖRÖSMARTY est élevé, idéalisé dans l'esprit du romantisme et n'a rien encore de commun avec les héros des aventures galantes.

L'aventure tragique du roi se transforme en ballade humoristique chez ARANY (*Le chevalier Pázmán*, 1855). Voici dans quelle situation l'auteur place le roi, qu'il ne nomme pas par respect, mais on devine qu'il s'agit de Louis d'Anjou ou de Mathias, les deux personnages se confondant facilement dans la tradition, comme nous l'avons dit plus haut : le roi entend l'un de ses chevaliers accuser un inconnu qui a séduit sa femme et cet inconnu c'est le roi lui-même.

Il convient encore davantage de mentionner ici une œuvre qui exploite mieux ce sujet. Dans la nouvelle de Charles KISS — *La belle bergère*, parue dans la revue *Aurora* (1828) — le roi Mathias fait la cour à une bergère qui, trop honnête, raconte son aventure à la reine Béatrice. La reine songeant à se venger se substitue à la bergère au moment du rendez-vous et reçoit le roi amoureux, qui d'après l'auteur « aimait bien le fruit défendu ».

L'histoire ne semble pas être née sur le sol hongrois : c'est dans les pays latins qu'il faut chercher la source de ce conte. Charles KISS, qui en sa qualité d'officier de l'armée impériale d'Autriche, avait passé deux ans en Italie et dans le Sud de la France, a eu facilement l'occasion d'entendre raconter ou de lire un conte de ce genre, révélant une imagination gauloise. Ce thème est très répandu dans les littératures latines comme on l'a déjà démontré¹. Laissant de côté les variantes de cette histoire dont le dénouement est tragique — que l'on trouve également dans la littérature hongroise, et dont les auteurs sont István GYÖNGYÖSY (xvii^e s.), Clément MIKES (xviii^e s.) et Zsigmond KEMÉNY (xix^e s.) — nous reconnaissons ici le thème éternellement répété de la substitution des femmes, intrigue favorite des contes et des nouvelles. Sans vouloir désigner une source positive pour KISS, il nous suffit de rappeler la nouvelle n^o 206

1. Dunlop, *Hist. of prose fiction*, vol. II, p. 155 ; P. Arfert, *Das Motiv von der unterschobenen Braut*, etc. Schwerin, 1897.

de SACCHETTI, le fabliau français intitulé *Le Meunier d'Aleus*, le conte de LAFONTAINE *Quiproquo* et enfin cette variante classique de notre histoire, qu'on trouve chez BEAUMARCHAIS, dans *Le Mariage de Figaro*.

Toutes ces œuvres littéraires racontent la mésaventure d'un mari infidèle dont le rendez-vous projeté est contrecarré par sa femme. Chez SACCHETTI et dans le fabliau le dénouement est à peu près le même que dans la nouvelle hongroise : la femme légitime — substituée à la femme convoitée — reçoit et punit le mari galant. LAFONTAINE ajoute encore une complication nouvelle : le mari envoie un ami au rendez-vous et devient ainsi sans le vouloir le complice de l'infidélité de sa femme.

Ce qui est à noter à propos des légendes de Mathias, c'est que toute l'histoire racontée par Ch. KISS n'a rien de commun avec l'esprit de la tradition hongroise, et révèle les traces d'une importation étrangère. Néanmoins, elle nous montre comment le personnage légendaire de Mathias revêt de nouvelles formes sous l'influence des grands courants qui nous viennent de l'Occident. Ce fait confirme encore notre thèse, posée au commencement de notre étude, que *la formation des légendes de Mathias Corvin est une intéressante image de l'évolution même de la pensée hongroise.*

BÉLA ZOLNAI.

(Budapest-Paris).

LES RAPPORTS FRANCO-HONGROIS

SOUS LE RÈGNE DES ÁRPÁD

2. *Les colonies françaises et leur rôle économique.*

Il importe en premier lieu de saisir exactement le sens des mots *Latini*, *Olasz*, *Olaszi*, que l'on trouve fréquemment dans les chartes hongroises à partir du XII^e siècle. En effet, depuis cette époque, nombreuses sont les immigrations de *Latini*, dont les colonies portent ordinairement le nom latin *Villa Latina* et le nom hongrois *Olaszi* ou *Olasz*. L'ancienne historiographie prenait ces *Latins* ou *Olasz* pour des Italiens, car le mot *olasz* désigne aujourd'hui ce peuple dans la langue hongroise. Mgr Jean KARACSONYI a le premier révoqué en doute cette identification ¹ et a montré que parmi ces colons figurent nombre de Latins qui ne sont pas d'origine italienne. En dehors de lui, les études d'Émile de BORCHGRAVE ² et de M. AUNER ³ ont porté des lumières sur cette question et le résumé qui va suivre est basé principalement sur leurs conclusions.

Les sources médiévales désignent par le nom de *Latini* à partir du IX^e siècle les fidèles de l'Église Occidentale, c'est-à-dire Catholique Romaine, sans distinction de nationalités. Cependant on relève aussi un autre emploi de ce nom : il désigne au point de vue ethnographique les peuples romans, Français, Wallons, Italiens, Dalmates, Espagnols, par opposition aux races teutoniques, mais jamais il n'est réservé uniquement aux habitants de l'Italie. De plus, vu l'état de

1. *Magyar Nyelv*, t. 2 [1906], p. 273.

2. *Essai historique sur les colonies belges qui s'établirent en Hongrie et en Transylvanie*. Bruxelles. 1871.

3. *Századok*, t. 50 [1916], p. 28.

désagrégation politique et ethnographique de l'Italie médiévale, les sources historiques ne se servent nulle part d'un terme collectif pour indiquer l'unité historique de l'Italie ; au contraire elles emploient toujours le nom particulier de la province ou la race en question.

D'ailleurs l'histoire étymologique du mot *olasz* vient confirmer ces considérations historiques. M. MELICH a montré que ce mot hongrois est emprunté du croato-slovène des ^{x^e} et ^{xi^e} siècles et sa signification est : *homo Romanæ originis* ¹. Cependant cet *homo Romanæ originis* n'était pas jadis identique avec l'*homo Italicae originis* ainsi que les Hongrois l'entendent aujourd'hui. Chez les Croato-Slovènes et probablement aussi chez les Hongrois on rapportait ce terme d'abord aux Latins de la Dalmatie, leurs voisins, dont la langue était un idiome roman distinct des autres langues romanes. Le mot *olasz* passa ensuite à la désignation de toutes les langues d'origine latine, semblables au dalmate. Plus tard, sous le règne des Anjou et de Mathias Corvin, époque où l'influence italienne était très considérable, en hongrois le mot reçut un sens encore plus restreint et finit par désigner la langue et le peuple italiens.

Au pied du Tâtra est située la ville *Szepes-Olaszi* ou *Latina villa in Scepes* qui en 1404 porte le nom *Walendorf*. Près de Beszterce en Transylvanie on trouve en 1413 *Superior Latina* dont le nom allemand est également *Wallendorf*. Le domaine (*terra*) donné par le roi Emeric à *Johan Latinus* en 1206 près de Fogaras, s'appelle *Villa Latina* en 1231 et *Waldorph* en 1396. Le village fut donc fondé par un certain Jean dont le qualificatif : *Latinus* ou *Val* donna son nom à la bourgade. Or ce *Latinus* ou *Val* ne pouvait être un Allemand, à preuve tous les documents qui le mentionnent. En 1509 le bourgmestre de Nagyszeben (Hermannstadt) est un certain *Johannes Wal* dit aussi *Johannes Olasz*. Dans une charte de 1295 *Johannes Latinus* civis *Peechyensis* et *Johannes Gallicus* désignent la même personne. La colonie des *Gallici de valle Agriensi* mentionnée en 1350 paraît en 1494 sous le nom *Olasz-falu* ou *Olasz-utca* ².

1. *Magyar Nyelv*, t. 5, p. 433.

2. Auner, *op. cit.*

• Dans tous ces noms les mêmes personnes et les mêmes localités sont appelées alternativement *Latinus*, *Olasz*, *Gallicus* et *Val*. Dès lors ils doivent avoir une signification analogue. Le mot *Wal* est encore actuellement la forme flamande et hollandaise de *Wallon*. Ainsi il est probable que les soi-disant Saxons de Transylvanie venus de la Franconie, région limitrophe des langues romanes, ont nommé ainsi les Wallons venant de la région même qu'ils avaient quittée et qui s'étaient établis en Hongrie dans la même région qu'eux-mêmes. Les sources moraves, tchèques, silésiennes et polonaises appellent souvent les Wallons *Romani*.

Il y avait en Hongrie aussi des colonies romanes que les sources ne comprennent pas sous la dénomination de *Gallici* et *Romani*. Celles-ci portaient des noms distincts : *Franci* ou *Francigenæ*. Par exemple, *Nagy-Olaszi* au comitat de Szerém, bourgade mentionnée dès la première croisade, est appelée dans le *Chronicon Hierosolymitanum* (vers 1150) « *villa advenarum Francorum* » et son nom latin est un peu plus tard *Francavilla*. De là aussi le nom slave de la montagne qui surmonte le village : *Fruska-Gora*, c'est-à-dire *Montagne Franque*. Selon le témoignage du *Chronicon Tolosani canonici saventini* la colonie des Français de Francavilla s'accrut entre 1163 et 1167 de nouveaux colons : des Lombards s'y établirent qui avaient quitté le Milanais dévasté en 1162¹. Au Hegyalja, la célèbre région des vignobles de Tokay, le village Bodrog-Olaszi paraît aussi en 1224 sous le nom de *Francavilla*. Une charte du roi Emeric (1201) énumérant les privilèges de Liszka-Olaszi, village situé dans la même région appelle le maire *præpositus*. L'usage de ce titre (*præpositus* = *prévôt*) nous renvoie au Nord de la France d'où ces colons tirent sans doute leur origine. L'Italien Rogerius, chroniqueur de l'invasion mongole, énumère les habitants d'Esztergom, capitale ecclésiastique de la Hongrie, de la manière suivante : *Hungari, Francigenæ ac Lombardi*. Or le nom *Francigenæ* s'applique depuis le x^e siècle aux Français pour les distinguer comme Francs latins ou romans des Allemands d'une part et des Wallons d'autre part, nommés *Gallici*.

1. Pauler, *op. cit.* I, 343, 511 et II. Marczali, *Milleniumi Történet*, II, 309.

Le *Glossaire de Schlügl* (xv^e siècle) sépare *gallicus* de *francigena*. Le mot hongrois correspondant à *gallicus* y est *olas* (lire : *olasz*) ; *Gallicia* désigne le pays du même peuple. Le glossateur nomme ensuite *francia* et *francigena*. Le mot *francia* n'a pas d'équivalent hongrois dans le glossaire ; *francigena* est suivi par erreur du mot *orzaga* (lire : *országa* = pays) comme si ce mot était un nom de pays.

La colonie romane la plus ancienne et la plus puissante est sans doute celle dont le souvenir nous a été conservé par une chronique de Liège. D'après cette chronique, en 1447, lors d'un pèlerinage à Aix-la-Chapelle, des pèlerins venant du diocèse d'Eger en Hongrie et parlant l'idiome liégeois (*loquentes idioma Leodiense*) ont raconté que leurs ancêtres avaient émigré jadis de Liège en Hongrie pressés de la famine et « dedit eis rex Hungariæ loca ad habitandum, sicut quondam Dominus Reginardus Episcopus Leodiensis Hungris ad eum transfugientibus ob inopiam et famem in civitate Leodiensi vicum dedit et assignavit, qui usque hodie vicus Hungarorum appellatur ». Ces pèlerins hongrois visitèrent aussi Liège où ils trouvèrent un accueil amical. « Et dominus Johannes episcopus his cognitis iussit revolvi chronicas et historias antiquas. Quæsitum est et inventum : Anno MLII tempore Wazonis episcopi Leodiensis illos propter inediam et famem de Leodio exivisse et a rege Hungariæ gratiõe receptos fuisse, quibus rex præcepit, ne linguam suam dedicerent aut mutarent ; ubi in magnam multitudinem excreverunt et villulas multas impleverunt, quæ vulgariter ibidem Gallica loca vocantur ». ¹ Une autre chronique de Liège : le *Chronicon Cornelii Zantfliet, sancti Jacobi Leodiensis monachi* rapporte les événements suivants : « Anno domini 1447 septem peregrini ex Hungaria venientes et de Agriensi diocesi oriundi, visitatis sacris et famosis reliquiis in urbe Aquensi consequenter pervenerunt ad Leodium. Audierunt siquidem a suis progenitoribus, eorundem prædecessores de patria Leodiensi ante multos annorum circulos... in Hungariam commigrasse... Quod cum plerisque frivolum videretur, examinati tandem fere ab universis,

1. E. Martène. *Veterum script. et mon.* t. IV, col. 1216 et t. V, col. 455.

reperiti sunt in eodem materno idiomate cum Leodiensibus per omnia concordare. Et ut omnis de hac idiomatis servati serie tolleretur ambiguitas, asserebant... quod licet viri propter sua commercia exercenda per diversas et vicinas regiones quotidie se transferant et Hungarorum linguam idcirco omnes addiscant, tamen quia semper et continuo feminae in suis domiciliis residentes filiorum educationibus intentae nusquam vadunt aut evagantur, nativum propterea conservantes idioma et in eodem soboles suas instruentes. » Le chroniqueur ajoute encore qu'environ 130 ans ont passé depuis l'immigration. Dès lors, les deux sources se contredisent sur la date de leur venue. Nous sommes tentés néanmoins de nous prononcer pour l'authenticité de la première version. D'abord, Wazo était réellement évêque de Liège entre 1042 et 1048. D'autre part, nous trouvons vers cette époque Leodwin, évêque de Bihar en Hongrie faisant sa tournée en Flandre : il est assez vraisemblable qu'il ramenait des colons de sa patrie¹. D'ailleurs, plusieurs chartes du commencement du XII^e siècle (1103) prouvent la présence en Hongrie de colons venus des environs de l'abbaye de Stavelot, parmi lesquels on trouve même des nobles qui possédaient des terres allodiales en dehors de leur fief.

La région où ces colons liégeois se sont établis s'étendait sans doute au bord septentrional de la grande plaine hongroise. Là, à proximité de la ville d'Eger, leur présence est attestée par les chartes hongroises (en 1350 : Gallici de valle Agriensi et en 1494 : *Olasz-falu* ou *Olasz-utcza*). On lit chez Nicolas Oláh² : « In valle Agriensi, aliquot pagi incoluntur, habiti pro coloniis Eburorum, qui nunc Leodienses dicuntur, olim eo traducti. Horum incolae, in hodiernum diem Gallicam sonant. Quo autem tempore, aut eo traducti sint, aut sponte migrarint, haud satis compertum habeo. » Un rapport du nonce du pape de 1463 mentionne aussi ces colons : « Habitat etiam in dicto regno gens Belga, quae

1. V. la première partie de cette étude, p. 17 de la *RDEH* et *FOU*, 1923.

2. Nicolai Oláh, *Hungaria*. Cap. 19, § III (Ed. M. Bél, *Adparatus* 1735, p. 37). — N. Oláh, archevêque d'Esztergom, séjourna en Flandre entre 1531 et 1542 avec Marie de Hongrie, substitut de Charles-Quint. A Bruxelles il composa son histoire topographique de la Hongrie avant la défaite de Mohacs (1526).

loquitur recte gallice. Hæc habet provinciam pro se separatam. » En Hongrie une telle province, c'est-à-dire un comitat, réunit les Latins sous le rapport administratif, car on lit dans une charte de 1280 : « Elyes comes Saxonum et Latinorum et consules ceterique Saxones et Latini de provincia Scepu-siensi. »

A notre avis il existe un rapport manifeste entre les colonies d'Eger et de la Zips (Szepes). On peut supposer en effet qu'une partie des colons de la vallée d'Eger s'est établie sur ce plateau du Tatra à l'époque où eut lieu le peuplement de cette zone frontrière, dite *Gyepüelve*, encore inhabitée vers 1200. Outre les Allemands appelés de l'étranger, les peuplades romanes déjà établies détachèrent d'elles sans doute de nouvelles colonies afin de mettre en œuvre leur capacité économique dans la conquête de la nouvelle région, capacité honorée de maints privilèges par les rois de Hongrie.

Enfin, nous devons passer en revue les groupements isolés de Latins. A Várad (Nagyvárad) les *olasz* formaient un quartier séparé sous le nom de *vicus Olaszi* à côté d'autres quartiers appelés Padoue, Bologne et Venise (Padua, Bologna, Velence). Le *Registre de Várad* (xiii^e siècle) mentionne ce quartier comme Villa Latinorum Varadiensium. Lorsque le roi S^t Ladislas eut transféré à Nagyvárad l'évêché de Bihar dévasté par les Cumans, la ville prit un grand essor et c'est à ce moment sans doute que les colons français s'y établirent. Le patron de l'église des *Latins* de Várad était saint Gilles. Ne faut-il pas croire que les rapports de S^t Ladislas avec le monastère de S^t Gilles (v. ci-dessus, p. 18) ont amené sur la frontière de la Hongrie et de la Transylvanie les *hôtes* (*hospites*) français ¹ ?

A Esztergom, les Français habitèrent également un quartier isolé : *Vicus Latinorum* et avaient un sceau particulier. Les *Latins* de la ville royale Székesfehérvár avaient aussi leur sceau et l'un des quatre quartiers représentés au conseil était certainement celui des Français. A Bude aussi on peut démontrer la présence de Latins : on y trouve une rue des

1. V. Bunyitay, *A váradi püspökség története*, I, 39. (L'hist. de l'évêché de Várad).

Olasz (*Olasz-utca*) ; et dans la charte de privilège octroyée par Béla IV à la ville de Pest on mentionne un *major villæ* (= maire). Zagreb, capitale de la Croatie soumise à S^t Ladislas, doit sa naissance également à un groupement de Slaves, de Hongrois et de *Latins*. Le patron des *Latins* de Zagreb était saint Antoine d'Egypte ; le centre du culte de ce saint était S^t-Didier de la Mothe au diocèse de Vienne.

Le rapport des *hôtes latins* de Transylvanie avec les colons wallons et saxons (francs du Luxembourg et de la Moselle ?) n'est pas encore éclairé. Il est fort probable que ces colonies sont sorties, pareillement à celles de la Szepes (Zips), de la zone frontière des races romanes et germaniques et que déjà dans leur ancienne patrie ils avaient vécu en contact avec les Allemands qui vinrent s'établir en Transylvanie.

En général, les colonies latines de Hongrie se divisent en deux sections : l'une comprend la région d'au-delà du Danube (Dunántul, Pannonie), l'autre la Hongrie Septentrionale. La répartition géographique des deux régions est due aux deux grandes lignes commerciales qui, au moyen-âge, rattachaient la Hongrie à l'Allemagne du Sud d'une part, et d'autre part avec l'Allemagne Centrale. Celle-ci partait de la Belgique et du Nord de la France, traversait l'Allemagne au pied du Massif Central et la Silésie, pénétrait en Hongrie par le col de Jablonka. Celle-là sortait de la Bourgogne, longeait le Danube bavarois, puis passait par Vienne, Pozsony (Presbourg), Székesfehérvár (Albe Royale) et aboutissait à Bude. C'étaient là les deux artères économiques de l'Europe médiévale par lesquelles les colons français et wallons s'infiltrèrent en Hongrie.

Ces colons latins jouèrent un rôle assez important dans le développement économique de la Hongrie. Les premiers arrivés, Wallons d'Eger et de la Zips (Szepes, Sepusie) étaient sans doute pour la plupart des agriculteurs et ils travaillèrent dès le XI^e siècle au défrichement des pentes sauvages du Tátra. Les *Latins* du Hegyalja et les *Gallici de valle Agriensi* étaient peut-être des vigneronns et contribuaient à établir la renommée mondiale des vignobles de cette région. Quant aux Français et aux Wallons établis le long des deux grandes routes commerciales, ceux-ci favorisèrent

par leur commerce et leur industrie l'essor des villes hongroises.

On a vu que les deux grandes colonies wallonnes ont gardé leur langue pendant de longs siècles, De plus, même les colonies isolées des villes n'oublièrent pas si vite leur langue et leur nationalité. Encore aux XIII^e et XIV^e siècles on rencontre souvent des noms français ou des formes françaises dans les chartes. *Geaninus* de Vizakna (1289), *Gyhan* d'Esztergom (1314), *Gehan filius Mauricii* de la même ville (1331), *Jean sacerdos* de Olazi (Várad) mentionné dans un rôle des dîmes papales (1330) sont tous des variantes françaises ou wallonnes de Johannes. Les conseillers municipaux d'Esztergom portent encore au début du XIV^e siècle des noms français¹. Enfin la *Chronique* de Jean de Stavelot cite d'après une charte liégeoise de 1447, les noms des six pèlerins hongrois d'Eger qui, à l'exception d'un seul, semblent présenter des formes romanes : *Mathias Andree Biro* (« maire, juge » en hongrois), *Paulus Dolo*, *Nicolaus Tamarasco*, *Simon Henrat*, *Marcus Balaven*, *Martinus Ponche*².

DEZSÓ PAIS.

(Budapest).

1. Knauz, *Monumenta Ecclesie Strigoniensis I-II passim* et Auner, *ouvr. cit.*

2. Borchgrave, *op. cit.* p. 116.

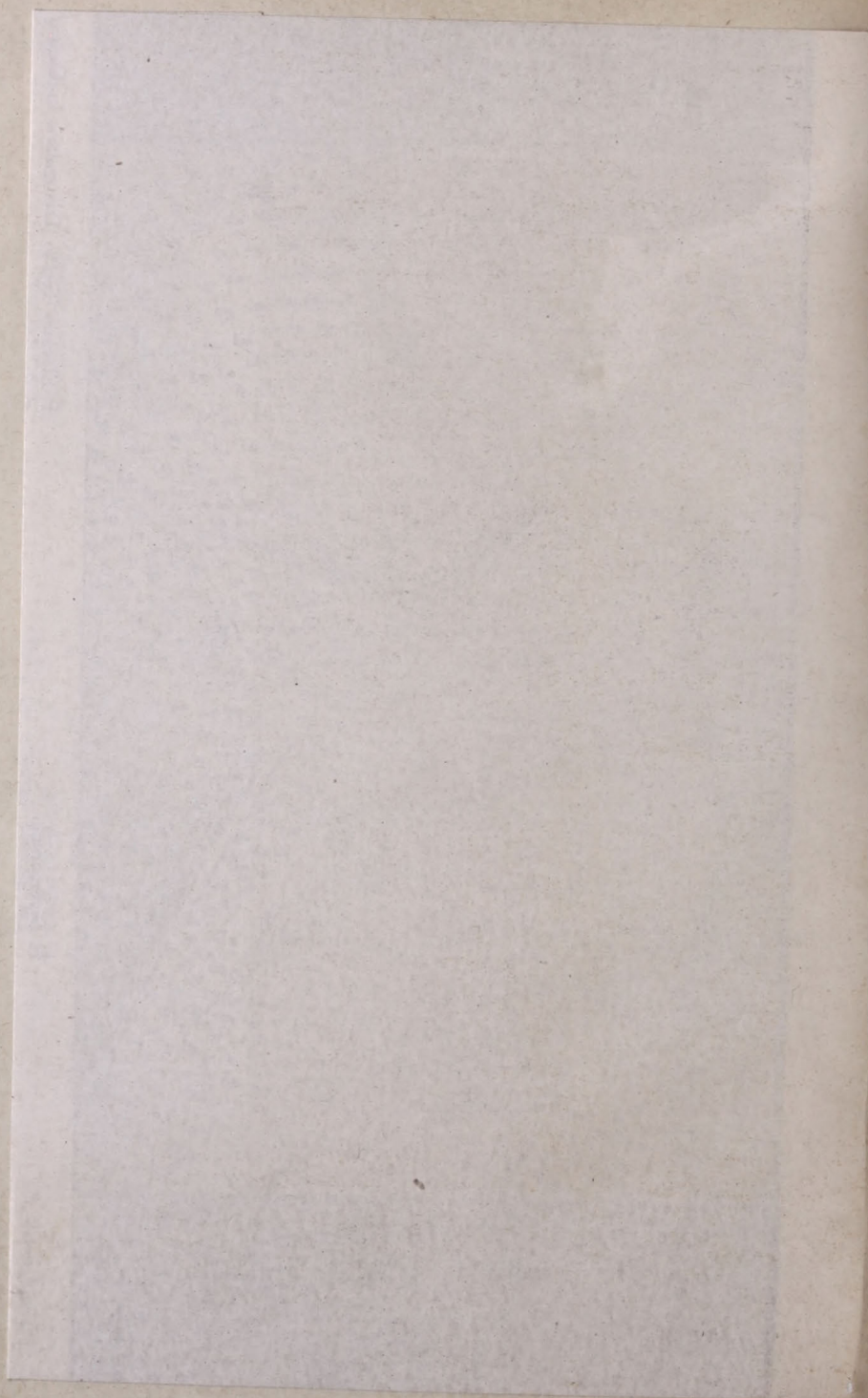


Novum
SANS-SOUCI
 Receptaculum Philosophi
 Librariani Actiu
 Solitudinis, Pacis
 et
 Libertatis Amaran

A Sylva Pineae.
 B Domicilium.
 C Cubicula Hospitum.
 D Capella.
 E Magnum Palatium Officialium. Servitorum Cubicula.
 F Domus Holandica.
 G Locus Exercitorum equestrium.

H Diversorium.
 I Via Sinuosa ducentes ad Ludos.
 K Ludus Vertibuli.
 L Ludus Agitatorius.
 M Meta Jaculatoria.
 N Ludus Fortunae.
 O Ludus Columbae.

P Elevatio Terrae Triangularis in Centro Ludorum.
 Q Eremitorium.
 R Vallis Daphnea.
 S Baenea.
 T Apiarium.
 U Parnassus.
 V Locus Ludi Pilae.



LES LIVRES FRANÇAIS

D'UNE BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE EN HONGRIE

—
AU XVIII^e SIÈCLE

Il suffit de parcourir du regard les rayons de la bibliothèque du musée d'Arad¹ pour s'apercevoir que ses origines remontent au XVIII^e siècle, à l'époque du plus grand rayonnement des idées françaises en Europe. En effet, plusieurs milliers de livres français avec leur reliure caractéristique, chagrin ou demi-chagrin, rehaussée d'une dorure tantôt riche, tantôt modeste, témoignent éloquemment de la popularité du livre français en Hongrie au XVIII^e siècle. On peut estimer à 5.000 volumes, soit 3.800 ouvrages environ, le nombre des livres français d'Arad. Le XVI^e siècle n'est représenté que par quatre ouvrages, le siècle suivant par une centaine : le XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e ont fourni près de 3.600 ouvrages ; enfin le XIX^e siècle compte à peine une centaine de représentants dans cette curieuse bibliothèque.

L'œil du connaisseur n'a pas beaucoup de peine à reconnaître dans cette collection le type d'une bibliothèque seigneuriale du XVIII^e siècle que des achats faits au hasard ont augmentée depuis de quelques volumes plus récents.

Avant de retracer l'histoire de cette bibliothèque, il me paraît utile d'en donner d'abord une vue d'ensemble.

I

Les quatre ouvrages qui représentent le XVI^e siècle sont de nature assez disparate. Une traduction des *Métamorphoses* d'Ovide : *Le grant Olympe des Histoires poétiques* (Paris, 1543), un précieux recueil de pamphlets huguenots des années 1568 à 1570 contenant aussi les poésies de Frege-

1. Ville détachée de la Hongrie et annexée par la Roumanie en 1919.

ville, la première édition des *Discours* de La Noue (1587), et la traduction d'un ouvrage théologique (Paul Eber, *L'état de la Religion et République du peuple Judaïque* 1581), voilà tout ce qu'on trouve de l'admirable production du XVI^e siècle.

La littérature du grand siècle est représentée par des écrivains de second ordre ; les œuvres des grands classiques ne figurent que dans des éditions du XVII^e siècle, uniquement accessibles à l'acquéreur de cette époque. Le *Prince* et l'*Aristippe* de Balzac y côtoient la *Macarise* de l'abbé d'Aubignac, la *Carmente* de M^{lle} Desjardins. Parmi les œuvres des penseurs, on trouve la deuxième édition (1604) du *Traité de la Sagesse* de Charron, trois ouvrages du chevalier de Méré, et enfin plusieurs volumes des libertins : Gassendi, La Mothe le Vayer, Naudé, Guy Patin, Saint-Evremond. Les traductions de Hobbes, de Locke et de Puffendorf complètent ce groupe de précurseurs du « siècle des lumières ». Varillas, Vertot, Amelot de la Houssaye et les petits volumes anonymes portant sur le titre la « Sphère de Cologne », constituent le bagage historique de ce siècle.

Enfin les livres du XVII^e siècle se signalent moins par la rareté des éditions que par le tableau complet qu'ils présentent de la littérature du siècle. En effet c'est la partie la plus précieuse de la bibliothèque d'Arad. Voici d'abord les traductions des auteurs classiques : Homère, Anacréon, Eusthate, Héliodore, Lucien, Démosthène, Xénophon, Epictète, Marc-Aurèle, Platon, Horace, Juvénal, Lucaïn, Virgile, Cicéron et Tacite ; les traductions d'auteurs allemands : Lessing, Gellert, Haller, Wieland, Chr. Wolf, Meissner, Moser, Campe, Meiners, Eberhard, Lichtwehr, Erdman, Schuman, Hirzel, Hertzberg, etc. Mais la majorité des traductions appartient à la littérature anglaise : près de 250 ouvrages traduits de l'anglais s'alignent sur les rayons de la bibliothèque d'Arad.

D'autre part, toute la curiosité encyclopédique de ce siècle inquiet se reflète dans la composition de cette bibliothèque. Voici d'abord les bibliographies de Chaudon et de De la Porte, les grammaires, les dictionnaires et les ouvrages pédagogiques, la critique d'art avec les œuvres des PP. André et Brumoy, de Rollin, de Batteux, de Falconet, de La Harpe ; les périodiques : les *Observations sur la littérature moderne* de De la Porte, *Le Pour et le Contre* de l'abbé Prévost, les *Cinq Années Littéraires* de Clément, la *Bibliothèque raisonnée*, quelques années

du *Journal Littéraire*, des *Annales politiques et littéraires*, des *Spectateurs*, et les divers *Courriers du Bas-Rhin*, de *l'Europe*, etc., portant à travers l'Europe des nouvelles de la France qui tenait en haleine tout le continent.

Voici ensuite les poètes gentils, froids et galants : Gentil Bernard, Bernis, Colardeau, Dorat, Louis Racine, Delille, Boucher, Saint-Lambert, Piron, Cubières de Palmezeaux, Boufflers, Gresset et d'autres.

On trouve aussi une assez belle collection dramatique du xviii^e siècle : Les deux Corneille, Quinault, Voltaire, Crébillon, Du Belloy, Destouches, Marivaux, Boissy, Carmonelle, Fagan, M^{me} de Genlis, Guyot de Merville, Legrand, Moissy, Palissot, Piron, Rochon de Chabannes, Nivelles de la Chaussée, Diderot, Mercier, Saint-Foix, Beaumarchais, Favart, Vadé, tels sont les auteurs dont les œuvres plus ou moins complètes reposent dans la bibliothèque du Musée d'Arad.

Le genre le mieux représenté est sans doute celui des contes et romans, orientaux et politiques, sentimentaux ou pervers ; on m'excusera d'omettre ici une énumération longue et fastidieuse des titres et des écrivains.

La bibliothèque n'est pas moins riche en ouvrages philosophiques. Les œuvres complètes de Voltaire et de Rousseau, dont un grand nombre d'éditions *princeps*, celles d'autres penseurs, petits et grands, philosophes et économistes forment une très belle collection, le véritable noyau de la bibliothèque.

Il faut mentionner encore les « voyages » imaginaires et réels, une abondante littérature de correspondances et de mémoires, des travaux historiques et enfin un bon nombre de pamphlets révolutionnaires.

La présence d'une pareille collection de livres dans une ville de province hongroise a de quoi nous surprendre. Comment tous ces livres français sont-ils venus à Arad ?

II

Il est facile de se rappeler qu'ils ont été conservés pendant de longues années au Musée de la Guerre d'Indépendance dans des caisses où ils étaient en proie à la vermine et à l'humidité ; la ville d'Arad les y avait déposés en attendant qu'ils fussent installés ailleurs, d'une manière conve-

nable. Ces livres provenaient de la bibliothèque du baron Pierre ATZÉL, préfet du comitat d'Arad, qui les avait achetés de François VÖRÖS, maire d'Arad et grand amateur de livres anciens. Là s'arrête la mémoire des autorités publiques. Or on retrouve le fil de l'histoire en consultant un catalogue manuscrit conservé parmi les in-folios de la bibliothèque. Ce catalogue qui porte le titre : *Catalogue des livres françoise et italiens (sic !)* est un inventaire des ouvrages français et italiens classés par matières. Chaque section est signée du nom de Julie CSAKY, et l'inventaire se termine par cette clause : « Sämtliche Bücher bestehen in Bände 5160 sage fünftausendeinhundertsechzig Bände die ausgestrichenen wenn selbe vorgefunden würden verbinde Mich selbe Herrn Käufer auszuliefern. Juliana Csáky gebohrne Erdódy¹. »

La bibliothèque avait donc appartenu à une comtesse CSAKY, née ERDÓDY. Qui est cette Julie Csáky qui semble avoir collectionné les livres du Musée d'Arad ? Le généalogiste Iván Nagy note à peine son nom sur le grand arbre de la famille CSAKY : Julie Erdódy, fille du comte E., était l'épouse du comte Etienne Csáky, fils de François et petit-fils de Thomas, colonel impérial. On aurait pu de détails sur l'existence de cette branche de famille si nous n'avions pas trouvé dans les archives de la famille conservées au Musée National de Budapest quelques indications intéressantes sur les origines de sa bibliothèque.

*
*
*

Les CSAKY avaient leurs biens seigneuriaux dans le comitat de Szepes² dont ils étaient les préfets par droit héréditaire. Le comte Etienne, fils cadet de François, naquit le 7 octobre 1741 et hérita d'un fort beau domaine après la mort de son père. Nous trouvons le jeune comte à l'âge de 18 à 21 ans (1759-1761) au *Theresianum*, école fondée par la reine-impératrice Marie-Thérèse pour l'éducation des fils des familles nobles autrichiennes, polonaises et hongroises. Là, sous la direction des RR. PP. jésuites il apprenait le français, car les bons Pères donnaient à cette époque tous

1. Au total 5.160 volumes ; quant à ceux qui sont rayés je m'engage à les livrer à Monsieur l'acquéreur si on les retrouve.

2. Haute-Hongrie, actuellement Slovaquie.

leurs soins à l'enseignement du français, et le *Theresianum* devint ainsi un foyer de la culture française. En 1760 et en 1761 le comte Csáky recevait les leçons des RR. PP. Melchior Abrasart, Ignace Tevelle, Joseph Blondel et Joseph Lepers qui étaient, alors, les professeurs de français du *Theresianum* ¹.

Cependant ce culte de la langue et de la littérature françaises était général à Vienne. La Cour et le monde comme il faut, lisaient, écrivaient, parlaient le français et pensaient en cette langue ². Au Burgtheater une troupe française, embauchée par Favart, faisait les délices de la Cour et même sur les scènes allemandes Hanswurst avait de la peine à lutter contre la concurrence des pièces composées à la mode française ³. La littérature hongroise moderne débutait bientôt par une tragédie faite sur le modèle de Gottsched, l'apôtre du théâtre voltairien et par une comédie imitée de Destouches. La bibliothèque d'Arad a conservé plusieurs livrets de théâtre : l'éditeur viennois Ghelen réimprima tout le répertoire français des théâtres de Vienne et il y a des raisons de supposer que le comte Csáky assista lui-même à la représentation des *Vacances* de Dancourt (1752), de *l'Impertinent* de Desmahis (1753), du *Diable à quatre* de Sedaine (1759), du *Complaisant* de Pont-de-Vesle (1760), de *l'Echange* de Voltaire (1761), du *Tambour nocturne* de Destouches (1761), dont les livrets édités par Ghelen sont gardés dans le musée d'Arad. Cette série de pièces montre d'ailleurs que la tragédie n'était guère populaire à Vienne ; on jouait surtout la comédie et le ballet.

Etienne CSAKY étudiait avec application et son intendant lui envoya plusieurs fois à Vienne de l'argent, des fûts de vin et même des livres — probablement latins ⁴. Enfin en 1761 il quitta Vienne et dès 1763 il s'établit définitivement à Homonna où se trouvait sa résidence familiale.

Or on doit supposer qu'à cette époque le jeune comte avait déjà été touché par les flèches de Cupidon. Son intendant, lui envoyant des explications au sujet d'un procès de

1. Cf. Max Freiherr v. Gemzell-Flischbach, *Album des Kais. Kön. Theresianums*, Vienne, 1880.

2. Cf. pour les détails Z. Baranyai, *A francia nyelv és műveltség Magyarországon. XVIII. század*. Budapest, 1920. (La langue et la culture françaises en Hongrie, XVIII^e siècle.)

3. Cf. Oskar Teuber, *Die Theater Wiens, Das K. K. Hofburgtheater*, Vienne 1896 et G. Pelz, *Bessenyei et Destouches* (Egyetemes Phil. Közlöny 1884).

4. Archives d'Illyésfalva. Fasc. 36, n^o 41 ; fasc. 47 *passim*.

délimitation, termine sa missive par la bonne vieille formule : « je reste jusqu'à la mort, avec un respect inébranlable, l'humble et loyal serviteur de Votre Excellence, Monsieur le Comte. Georges DOLEVICZENY ¹. » Le comte, distrait, semble avoir parcouru ces lignes pleines de sentiments dévoués et respectueux sans y prêter beaucoup d'attention, car son regard ne s'arrêta qu'au mot « serviteur ». Ce terme hongrois lui suggéra un quatrain galant qu'il griffonna en français au bas de la page :

entre ceux qui se dissent vos serviteurs
il n'y a que moi qui se professe du cœur
s'il y a pour moi une vrai bonheur
c'est de sacrifier à vous ma belle mon cœur.

Il ne faut pas y regarder de trop près : les règles de la métrique et de la grammaire sont peu respectées par le jeune comte amoureux. Plus tard, déjà marié peut-être, il eut honte sans doute de sa fugue poétique, car il effaça de sa propre main son petit quatrain en insérant la lettre de l'intendant dans le dossier du procès ².

Est-il permis de supposer que le comte Csáky ne trouva ce quatrain que pour faire sa cour à la fille du comte Jean Erdódy et de la comtesse, née Thérèse Pálffy ? C'était elle, la dame à qui il aurait volontiers sacrifié son cœur. Un an après la date de cette lettre (4 août 1763), le 24 octobre 1764 il épousa sa Julie. Il est assez probable que la comtesse Julie avait été élevée à Vienne elle aussi, sa famille était à peu près germanisée, et nous n'avons pas une seule ligne de sa main qui soit écrite en langue hongroise. C'est elle qui acheta la plus grande partie des livres d'Arad. Énergique et intelligente, elle veilla même sur les finances, d'ailleurs fort compromises, de son mari. Lorsqu'en 1800 le comte Csáky lui assura une pension, il la pria de patienter « puisqu'il sait fort bien, dit-il, ce qu'elle mériterait pour tant de souci et de chagrin ³. »

La correspondance de François KAZINCZY (1759-1831), l'organisateur de la vie littéraire hongroise, permet de compléter par quelques traits le portrait de cette dame intéressante. On y apprend qu'elle était irreligieuse et que dans

1. Traduit de l'original hongrois.

2. Fasc. 47, n. 11/36.

3. Fasc. 1, n. 15.

son salon elle tourna les dogmes en sujets de moquerie. On se serait cru à Paris dans quelque salon de philosophes : « Il y bien des années, — écrit Kazinczy en 1811, — la comtesse Etienne Csáky (celle d'Igló), alors qu'elle avait beaucoup de monde chez elle, parla *comme d'habitude* d'une manière frivole du saint mystère de l'Incarnation. Les officiers, qui se trouvaient en grand nombre auprès d'elle, riaient. Un seul ne riait point. Son silence étonnait la comtesse et elle appréhendait que l'homme taciturne ne fût d'un autre avis et, dès lors, scandalisé. « Capitaine, dit-elle, qu'en pensez-vous, que Dieu ait eu un fils ? » — « Pour moi, comtesse, il peut avoir eu une fille aussi ! (*Wegen meiner, Gräfin, kann er auch eine Fräule Tochter gehabt haben !*) répondit celui-ci, et il retomba dans son silence ¹. » Cette anecdote est fort instructive : elle nous montre en la comtesse Julie l'élève des philosophes du XVIII^e siècle, et ce voltairianisme, ou plutôt ce holbachisme, qui faisait rire les officiers impériaux, nous fait comprendre pourquoi la littérature philosophique est si bien représentée dans la bibliothèque d'Arad. Certaines notes au crayon, marquant les passages des lettres de M^{me} de Pompadour aux endroits où elle se permet des observations scabreuses sur les hommes d'Eglise prouvent aussi que la comtesse goûtait fort ce genre de littérature.

D'autre part, Kazinczy prétend savoir que la comtesse Julie avait une liaison avec le comte Michel SZTARAY (1749-1798), préfet du comitat de Szabolcs, qui pour perpétuer le souvenir des moments heureux qu'il passa dans la société de la comtesse, rédigea en français une description du parc anglais, créé par le mari, et nommé SANS-SOUCI, tout comme le château de Frédéric de Prusse ².

Sans entrer dans les détails de la chronique scandaleuse du XVIII^e siècle hongrois, il y a lieu de supposer une grande amitié entre la famille Csáky et le comte Sztáray puisque celui-ci a décrit le parc anglais d'Etienne Csáky.

III

Le comte SZTARAY était français par sa mère, nommée la baronne Thérèse Dubois de la Tournelle ³. Il était le plus

1. Corr. de Kazinczy, t. IX, p. 91.

2. Corr. de Kazinczy, t. I, p. 124.

3. V. le Dictionnaire généalogique d'Ivan Nagy ; Wurzbach l'appelle Desfainy de la Tournelle.

bel homme du comitat et fort naturellement choyé et fêté par les dames ; il figura parmi les seigneurs hongrois qui formaient la suite de Marie-Antoinette lorsqu'elle quitta Vienne pour ne plus la revoir jamais. Lors de la diète de 1790 il fit partie de l'opposition, était connu par ses sentiments révolutionnaires et complota avec le comte Jean FEKETE et d'autres pour renverser la dynastie des Habsbourg. Il s'habillait selon la dernière mode parisienne, parlait le français aussi bien que le hongrois.

L'original français du petit ouvrage du comte SZTARAY est perdu, on ignore même s'il fut imprimé. Par contre je n'ai pas trouvé moins de cinq traductions diverses de sa description : trois hongroises, dont une faite par le comte Csáky lui-même, une allemande et une latine ¹. Il y a aussi une description du nouveau Sans-Souci indépendante de celle de Sztáray ².

Ces descriptions et les documents que j'ai trouvés dans les archives de la famille Csáky nous permettent de reconstruire ce château et ce parc qui faisaient l'admiration des contemporains.

L'idée de créer un parc anglais sur ses terres était déjà venue au comte pendant ses études à Vienne. Il s'en préoccupe dans une de ses lettres datée de 1761 ³. Cependant, les premiers travaux ne sont commencés qu'en 1773 : ils sont achevés vers 1775. La description élogieuse de Sztáray est datée de 1776.

La mode des parcs anglais nous est venue de France en passant par Vienne. Elle n'est qu'une des nombreuses manifestations de l'anglomanie française au XVIII^e siècle ; elle arrive à Illyésfalva en même temps que les traductions des romans anglais sentimentaux et moraux, dont on trouve un si grand choix dans le musée d'Arad. « En ce moment l'esprit malin pousse les uns et les autres à construire des jardins anglais quelle que soit leur compétence en cette matière », écrit Kazinczy ⁴. Emmanuel Csáky, arrière-

1. Voir leur liste dans ma brochure intitulée : *Az Aradi Közművelődési Palota francia könyvei*, Arad 1917. Dans l'exemplaire de la traduction latine de Szirmay : *Novum Sans Souci* (1776), conservé au Musée National de Budapest, on trouve le plan de Sans-Souci, dessiné à la main. C'est le plan que nous reproduisons ici.

2. *Novum in Scepusio Sans-Souci sive locus absque curis...* p. Joannem Nepom. Demko... Leutschoviae 1777.

3. Fasc. 47, n. 2 ; pièce 16.

4. Corr., t. IV, p. 315.

cousin d'Etienne Csáky, fit aussi construire un immense parc dont Kazinczy nous a tracé une belle description, et le « père » de la littérature hongroise moderne s'occupe lui-même de donner des conseils sur l'art de « dessiner des jardins anglais »¹.

Sans-Souci, où le comte Etienne Csáky, sa femme et — à ce qu'il paraît — le comte Sztáray ont passé tant de jours heureux ensemble, fut construit à Illyésfalva (Sperndorf) près de Lócese (Leutschau) pour servir d'asile « aux arts, à la solitude, à la paix et à la liberté ». Ce parc est l'expression juste des sentiments de l'homme du XVIII^e siècle envers la nature. On y trouve d'abord la manifestation d'un goût pour la solitude de la vie à la campagne si caractéristique de l'homme du siècle. L'agriculture était à la mode, surtout depuis la publication de l'*Ami des hommes* de Mirabeau (1757), elle eut bientôt fait la conquête de la haute noblesse². Désormais chacun dut avoir sa ferme modèle et le comte Csáky, qui avait étudié aussi l'agriculture au *Theresianum*, et qui avait même écrit un traité économique resté inédit³, fit cultiver à Sans-Souci « toutes sortes de plantes riches en produits alimentaires, des champs beaux et gras, des gazons rafraîchis et égayés par des eaux cristallines, et ensemercer des lacs d'une multitude de poissons, tandis que des jardins ornés d'arbres fruitiers, surgissaient dans les vallées entre des montagnes pittoresques ». La vie idyllique de la campagne serait restée incomplète si le seigneur n'avait organisé dans son jardin des fêtes populaires, auxquelles il assistait lui-même avec toute sa famille⁴. Aussi le comte Csáky fit-il construire un pavillon à cet effet (*diversorium*). On voulait vivre comme à l'âge d'or : « A gauche, — écrit l'auteur de la traduction allemande de l'ouvrage de Sztáray, — se trouve une vaste salle de danse où les serfs contents de leur sort (*der zufriedene Unterthan*) célèbrent des fêtes campagnardes auxquelles des spectateurs accourent de toutes parts. Ces réjouissances rappellent au paysan le souvenir des temps passés et l'invitent, après les distractions que la

1. La bibliothèque d'Arad possède la traduction française d'un *Art de former les jardins modernes ou l'art des jardins anglais*.

2. Cf. D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre*, 1907. La bibliothèque d'Arad possède plusieurs exemplaires de l'*Ami des hommes*.

3. Fasc. 10, n. 27. En 1772 il le distribua à ses intendants.

4. Cf. D. Mornet, *op. cit.*, p. 78-80.

bonté et les prévenances de son maître lui assurent, à reprendre son travail obligatoire. »

Une des vallées de Sans-Souci porte le nom de Daphné : le comte voulait sans doute y vivre les idylles de Théocrite et de Virgile, ou plutôt celles de Berquin, de Delille et de Gessner.

Les ondes de la petite rivière coulent non loin de l'*Ermitage*. Il n'y a pas de jardin anglais sans « ermitage ». C'est la demeure de la solitude, le refuge des âmes sensibles. Ici la comtesse Julie lut la *Nouvelle Héloïse* ; en effet le comte n'avait-il pas pensé à l'Elysée de Julie lorsqu'il fit bâtir l'Ermitage ? Il faut suivre le zigzag des sentiers pour y arriver et, d'après la description allemande, on entendait de loin comme en approchant de l'Elysée de Julie, les trilles et le gazouillis enchanteur des oiseaux élevés dans une grande cage. La petite demeure était meublée avec une simplicité digne de Robinson, mais les méchants Indiens, — les serfs slovaques du comte, — durent piller à plusieurs reprises le sanctuaire des âmes solitaires et sensibles, car les inventaires énumèrent certains écrits, chaînes, assiettes, corbeilles, verres, chaises et tableaux parmi les objets volés.

Sans-Souci, c'est le rêve de l'âge d'or et la demeure de la solitude mélancolique. Par contre, la forêt de sapins qui l'entoure « effraie tant les spectateurs par sa triste couleur que cet aspect, intimidant leurs âmes, leur fait croire que c'est évidemment l'endroit où jadis les Dieux, buvant abondamment la boisson des immortels, recevaient les sacrifices sanglants des Druides ». C'est là le troisième rêve : l'horreur romantique, qui commence à faire frémir les cœurs sensibles, vers cette époque. Enfin, le style français pseudo-classique est représenté par un *Temple du Parnasse*, où s'alignaient les bustes des grands poètes. De temps à autre, la petite comtesse poussait sa promenade jusqu'au Temple du Parnasse et ceignait de violettes et de lys ces têtes glorieuses¹. Ainsi Sans-Souci, créé par le comte Csáky, exprime les frissons et les rêves poétiques de son époque.

IV

Voilà le milieu où vivaient jadis les livres d'Arad, voilà les hommes qui les ont recueillis. Toutefois la bibliothèque

1. Cf. Demko, *Novum in Seepusio Sans-Souci*, 1777.

« domaniale » n'était pas à Sans-Souci, qui était la villégiature d'été des Csáky, mais à Homonna, là où la comtesse tenait ces propos libres sur les dogmes chrétiens. Toutes les fois qu'il est question de livres dans les lettres du comte ou de la comtesse, on voit qu'ils les font venir de Homonna ou se les y font envoyer.

Toutefois les livres n'arrivaient pas sans difficulté par la poste, puisqu'un grand nombre d'ouvrages, et surtout les ouvrages français, étaient interdits¹. Comment se fait-il donc que, malgré les nombreux *Catalogus librorum prohibitorum*, la bibliothèque de Homonna fourmille de livres impies et révolutionnaires ? La réponse nous est donnée par la correspondance du comte. Son avocat Krajzell lui écrit en 1773 : « Libri Vienna procurandi per Kesmarkienses mercatores procurabuntur². » Des marchands de Késmárk, faisant le trafic entre la Haute-Hongrie et Vienne, se procuraient à Vienne les livres dont la vente était interdite en Hongrie. C'est Vienne qui inondait la Hongrie de livres français imprimés à Paris, à Amsterdam, à Cologne, à Francfort et à Berlin ; et les éditeurs viennois Graeffer, Gay, Kurzböck, Schrämbel et surtout Ghelen et les deux Trattnern imprimaient et reproduisaient eux-mêmes beaucoup de livres français. Le commerce de la Hongrie avec Vienne était des plus actifs : Csáky envoyait du blé et des fûts de vin à la ville impériale et les charretiers ne rentraient sans doute pas les sacs vides. Le transport se faisait assez vite. Le relieur du comte lui offre en 1777 les *Voyages de Joseph II*. Or si ce livre est identique à *Monsieur le Comte de Falkenstein ou les Voyages de l'Empereur Joseph II en Italie, en Bohême et en France* (Paris, 1777), il faut reconnaître que les nouveautés arrivaient assez rapidement de Paris à Homonna.

La reliure dite française des livres d'Arad provient de l'atelier des maîtres Franz Kollar et Höfer à Lócse. Une facture de ces relieurs qui énumère — non sans fautes — les titres d'une vingtaine d'ouvrages conservés à Arad, dissipe toute incertitude au sujet des origines des livres d'Arad. Nous la reproduisons ici, car elle est intéressante à maints points de vue :

1. Fasc. 47, n. 4.

2. Fasc. 47, n. 8.

COPIA

Verzeichniss derer Jenigen Bücher, welche vor Ihre Gräflichen Gnaden
Herrn Herrn Stepfan Graffen von Csáky sind eingebunden.

| | Rf. | Xr. |
|---|-----|-----|
| 2 Titular Kalender, Empfinden VH Perceptor | 2 | ,, |
| 1 Beschreibung der Sauren Wasser in Blau Papir | ,, | 20 |
| 1 Schau Platz der Künstler XIII Theil in Quarto | 1 | ,, |
| 16 Tome, Histoire d'Angleterre in Detto | 16 | ,, |
| In Gross 8 ^{vo} | | |
| 6 Tome, Histoire des Differens Peuples | 3 | 36 |
| 5 Tome, Collection complete des OEuvres Philos | 3 | ,, |
| In Ordinarii 8 ^{vo} | | |
| 1 Le Table de la Vie livre VI. | ,, | 30 |
| 1 Histoire du coeur, par Mad de Mellis | ,, | 30 |
| 1 Les Voyages de Zulma | ,, | 30 |
| 2 Tome, Romans moraux | 1 | ,, |
| 2 Tome, Histoire de Miss Beville | 1 | ,, |
| 2 Tome, Le Homme juste a la Cour | 1 | ,, |
| 2 Tome, La Campagne, Roman | 1 | ,, |
| 2 Tome, La Republique de Platon. | 1 | ,, |
| 2 Tome, Histoire de Amintor | 1 | ,, |
| 4 Tome, L'illustre Bassa | 1 | ,, |
| In duodecimo | | |
| 3 Tome, Les OEuvres de Crebillon | 1 | 12 |
| 3 Tome, Le Pied de Tranchette [sic!]. | 1 | 12 |
| Summa. | 36 | 48 |

Leutschau d. 12. April 1777

*Franz Kollar und Höfer,
Bürgerliche Buchbinder.*

Le comte et la comtesse étaient des lecteurs passionnés ; ils faisaient venir à peu près tout ce qui paraissait de nouveau en France. C'est sans doute la comtesse qui aimait lire les romans et les contes ; la majorité des livres mentionnés sur la facture de Lócse sont des romans.

Vers 1790 l'intendant du comte met une certaine lenteur à solder les factures du relieur. Cependant Jean-David Kollar réclame dans plusieurs missives ce qui lui est dû. Il supplie, il menace suivant l'habitude des créanciers : « Ne vous en prenez pas à moi, écrit-il à l'intendant, si Madame la Comtesse doit attendre ». Une autre fois il refuse de livrer une commande avant que la précédente n'ait été payée. Enfin il s'écrie : « Je crois que j'ai eu assez d'indulgence, vous savez que je rends aussi des services à Monsieur votre fils ¹. »

1. Fasc. 48, n° 69, 10 août, 12 octobre 1790 ; 31 janvier 1793.

La faute n'en était pas à l'intendant. L'embarras financier de la famille s'aggravait et la faillite était proche. A Sans-Souci on vendait certains objets à l'enchère (1803)¹ et le comte s'empressait d'assurer une rente viagère à son épouse. Le comte mourut le 30 mai 1810, mais l'achat des livres avait cessé dès 1807 et le catalogue-inventaire dut être dressé vers cette époque, car on n'y trouve point de livres postérieurs à cette date. La vente de la bibliothèque dut avoir lieu à cette époque.

Ces cinq mille volumes, qui formaient une littérature bien vivante pour le comte et la comtesse Csáky, devinrent lettre morte entre les mains de l'acquéreur qui cessa d'accroître cette belle bibliothèque. De 1808 à 1824 le Musée d'Arad ne s'enrichit que de dix ouvrages français, appartenant pour la plupart à la littérature politique. D'ailleurs vers 1820 l'achat des livres français aurait cessé dans la famille Csáky, ainsi qu'il avait cessé dans toutes les familles aristocratiques ; la naissance d'une puissante littérature allemande avait tué le livre français à Vienne, et depuis l'essor des littératures nationales Paris n'était plus le centre intellectuel vers lequel tous les yeux étaient dirigés.

*
*
*

Telle est l'histoire des livres d'Arad : le comte Etienne CSAKY élevé au *Theresianum* et sa femme Julie ERDŐDY firent venir ces livres, volume par volume, de Vienne et de Pest à Homonna ; ce sont eux qui firent relier à Lócse ces cinq mille volumes si représentatifs de la littérature française du XVIII^e siècle, mais surtout de l'histoire, de la philosophie et du roman. La bibliothèque d'Arad est en somme une curieuse manifestation de l'influence que l'esprit français a exercée sur Vienne et, par l'intermédiaire de Vienne, sur la Hongrie.

ALEXANDRE ECKHARDT.

(Budapest).

CHRONIQUE

LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE

M. T.-J. ITRKONEN, dans son ouvrage intitulé *Suomensukuiset Kansat* (Les peuples finno-ougriens, Helsinki, 1921), invite à une collaboration amicale le monde savant de la Finlande, de l'Esthonie et de la Hongrie. Une partie des peuples finno-ougriens a déjà disparu, submergée par la poussée ethnographique russe, une autre partie est menacée du même danger ; seuls les Finnois, les Esthoniens et les Hongrois peuvent s'attendre à un plus bel avenir. Ces trois peuples de haute civilisation ont la tâche et le devoir de sauver par leur travail scientifique ce qui nous reste encore des débris de la culture de leurs parents finno-ougriens.

En effet, après le grand silence des années de guerre, la vie a recommencé dans les deux grands foyers de la linguistique finno-ougrienne, à Budapest et à Helsinki. Un troisième centre est venu joindre ses efforts au travail scientifique de ces deux capitales : Tartu (Dorpat), ville universitaire de l'Esthonie. A chacune des universités des trois pays des chaires spéciales cultivent la linguistique finno-ougrienne ou ouralo-altaïque. Les revues linguistiques qui ont déjà un si beau passé reparaissent, quoique diminuées et luttant péniblement contre de grosses difficultés matérielles. A Budapest la revue de la *Magyar Nyelvtudományi Társaság* (Société linguistique hongroise), la *Magyar Nyelv* (La langue hongroise), a atteint en 1922 sa dix-huitième année, la revue fondée par G. SZARVAS et continuée par S. SIMONYI, la *Magyar Nyelvőr* (Gardien de la langue hongroise), est arrivée à son cinquante et unième volume. Après une longue interruption l'Académie

hongroise des Sciences se prépare à recommencer la publication des *Nyelvtudományi Közlemények* (Etudes linguistiques), revue fondamentale de linguistique finno-ougrienne. En Finlande, les *Finnisch-ugrische Forschungen* n'ont pu qu'au cours de l'année 1922 compléter leur 14^e volume (1914) par une 3^e livraison. Le 15^e volume (1915) a paru également; il sera suivi sans doute bientôt par ceux dont la guerre a empêché l'impression. De même, les autres publications de la *Suomalais-Ugrilainen Seura* (Société Finno-Ougrienne), le *Journal de la Société Finno-Ougrienne* et les *Mémoires de la Société Finno-Ougrienne*, en sont encore aux volumes qui n'ont pu voir l'impression par suite de la guerre mondiale. La *Virittäjä* (Réveilleur), revue de la *Kotikielen Seura* (Société de la langue maternelle) et la *Suomi* (Finlande) publication de la *Suomalaisen Kirjallisuuden Seura* (Société de littérature finnoise) viennent de donner elles aussi signe de vie. En Esthonie, la première année de l'*Eesti keel, Emakeele Seltsi ajakiri* (Langue esthonienne, journal de la Société de la langue maternelle) fait preuve du renouveau des études linguistiques dans ce pays. Les autres publications de la Société ont paru dans les *Akadeemilise Emakeele Seltsi Toimetused* (Mémoires de la Société de la langue maternelle).

La Russie, qui naguère encore enrichissait de belles et savantes études la linguistique finno-ougrienne — rappelons les travaux d'un CASTRÉN ou d'un WIEDEMANN, — garde le silence de la torpeur. A sa place l'Allemagne commence à s'intéresser aux problèmes de notre science : l'œuvre de M. H. JACOBSON, *Arier und Ugrofinnen* (Göttingen, 1922) est le produit le plus précieux de cette curiosité. En France, depuis la mort du très regretté Robert GAUTHIOT, il n'y a personne, à notre connaissance, qui s'intéresse particulièrement à ces sortes d'études.

Grammaire comparée.

L'étude de M. Yrjö WICHMANN (*Zur geschichte der finnisch-ugrischen l-laute (*l und *l') bes. in den permischen sprachen und im ostjakischen*. FUF.¹ XV, 1-55) est une précieuse contribution à l'histoire des liquides de la famille de *l*. L'auteur, en contradiction avec M. PAASONEN, démontre à l'aide des langues permienne et de l'ostiak que le finno-ougrien commun n'avait que deux sortes de *l*, une *l* mouillée (*l'*) et une *l* non mouillée. Dans les autres

1. *Finnisch-Ugrische Forschungen* (Helsinki).

langues finno-ougriennes ces deux *l* se sont confondues par la suite.

Dans ses *Wortgeschichtliche Streifzüge* (FUF. XV, 66-90) M. Y. H. TOIVONEN donne quelques intéressantes étymologies : plusieurs noms d'arbre (tremble, saule), mots d'emprunt et termes techniques.

Dans son étude *Sechzigerrechnung und Siebenzahl in den östlichen Zweigen der finnisch-magyarischen¹ Sprachfamilie* (Keleti Szemle — Revue Orientale, XIX, N° 1) M. B. MUNKÁCSI démontre avec la précision de la méthode comparative que le système de numération sexagésimal des Zyriènes, des Votiaks, des Vogoules et des anciens Magyars ainsi que le mot finno-ougrien pour le nombre 7 sont d'origine babylonienne. Le zyriène a deux procédés différents pour former les noms de dizaines ; l'un est employé jusqu'à 60, l'autre au-delà. En votiak cette différence se présente (originellement à partir de 70) aujourd'hui à partir de 30. Nous la retrouvons en vogoule après 30 et après 60, en hongrois seulement après 30. Cette concordance approximative des langues finno-ougriennes est due sans doute à un système de numération primitif dont la série se terminait par le nombre 30 ; cf. hongr. *tíz, husz, harminc*, mais *negyven, ötven, hatvan*, etc. Les peuples finno-ougriens avaient subi dans l'adoption de ce système l'ascendant de la civilisation babylonienne. La terminaison *-myn-* des dizaines du zyriène et les formes correspondantes proviennent directement ou indirectement de l'assyrien (cf. *mēnu, mīni* « nombre » et la signification primitive « quantité, nombre »). D'autre part, dans toutes les langues finno-ougriennes, la forme de « 7 » et celle de « 8, 9 » diffèrent du tout au tout. En vogoule et en ostiak 7 est un nombre sacré ; dans ces deux langues et en hongrois il a une signification double : « 7 » et « semaine ». Selon M. Munkácsi le nom finno-ougrien de 7 dérive du féminin du mot assyro-babylonien *sibittu, sibitti* qui dans cette langue a cette même signification double. L'emprunt date de l'époque où les peuples finno-ougriens étaient rassemblés sur un même territoire. Cette étymologie ne rencontre d'ailleurs aucune difficulté sérieuse au point de vue de la phonétique.

M. J. J. MIKKOLA donne l'explication de quelques noms de peuples dans les *Getica* de Jordanes (*Die Namen der Völker Hermanarichs*. FUF. XV, 56) *Goltescytha* = **Celtoscythæ* ; *Merens Morens Inniscaris* = *Merja, Mordva, Meščera* ; *Rogas* = *Ard(g)oz* ; *Tadzans* = *Dačan* ; *Athaul* = *Dwal* ; *Navego* = un peuple du Cau-

1. Dans la terminologie de M. Munkácsi ceci signifie : « finno-ougrien ».

case Septentrional ; *Bübeenas* = *Bu* + **begas*. **Begas* est sans doute identique avec le *Bagan* que nous rencontrons dans la géographie des anciens Arméniens ; *Bu* correspond à *Pusʿ*, et à la première syllabe du nom *Piukonak*, *Caldas* rappelle le nom du district arménien *Kott'* ou plutôt le nom de peuple *Χολιάται*.

Langues finno-ougriennes.

Hongrois. — L'événement le plus notable sur le terrain de la linguistique hongroise est la publication des premières livraisons du *Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve* (Manuel de linguistique hongroise) réd. p. MM. Jean MELICH, Zoltán GOMBOCZ et Jules NÉMETH. Le comité linguistique de l'Académie hongroise des Sciences a décidé la publication d'un manuel de linguistique hongroise et finno-ougrienne. En publiant cet ouvrage le comité vise un double but : il entend d'une part résumer les résultats des recherches linguistiques, de façon à inciter les spécialistes à s'occuper des parties négligées ou peu développées de ces études et d'autre part servir les intérêts de l'enseignement supérieur en tenant compte des besoins des étudiants. Les livraisons n^o 1, 3 et 4 ont déjà paru. Dans la première livraison (*Méthodologie linguistique*, 44 p.) M. Zoltán GOMBOCZ a résumé les principes généraux de la linguistique avec sa précision et sa pénétration habituelles. Dans la 3^e livraison M. Joseph PAPAY a exposé l'histoire de la grammaire comparée en Hongrie (*A magyar nyelvhasználat története*, 48 p.) Le même auteur a rassemblé dans la 4^e livraison : *A finnugor népek és nyelvek ismertetése* (Peuples et langues finno-ougriens, 60 p.) des notions générales sur les peuples finno-ougriens et sur leurs langues (statistique, géographie, histoire, dialectes, littérature, etc.). On annonce pour paraître prochainement : une phonétique historique de la langue hongroise par J. MELICH ; — une morphologie historique du hongrois par M. J. SZINNYEI ; — une syntaxe historique par MM. Z. GOMBOCZ et A. KLEMM ; — une préhistoire hongroise par le C^{te} Etienne ZICHY ; — une histoire de l'établissement des Magyars en Hongrie par MM. J. MELICH et V. HÓMAN ; — une étude sur les noms propres du vieux hongrois par M. D. PAIS ; — une étude sur l'ancienne écriture des Hongrois par M. J. NÉMETH ; — plusieurs études spéciales sur les mots d'emprunt, etc.

Une question intéressant l'histoire de la linguistique générale a occupé M. Z. GOMBOCZ dans son article intitulé : *Az analitikus mondat-meghatározás történetéhez* (Contribution à l'histoire de la

définition analytique de la phrase. Magyar Nyelv XVIII, 119). L'auteur, qui utilise une observation de M. Gyula ZOLNAI, y démontre que le germe de la célèbre définition de Wundt se trouve déjà dans la *Magyar Nyelvtan* (Grammaire hongroise) de Szende RIEDL (Pest, 1864). On rencontre de même les formes premières de la définition de Wundt dans deux pensées de Steinthal qui remontent sans doute aux cours de philosophie linguistique que K. W. L. Heyse, le maître de Steinthal, avait faits entre 1848 et 1851. La publication de ces cours fut confiée en 1856 à Steinthal lui-même. Il est probable que la définition de Sz. Riedl est puisée elle aussi dans les idées de K. W. L. Heyse.

La **phonétique historique de la langue hongroise** s'est enrichie de l'étude de M. J. MELICH : *Az $ly > l \approx j$ változásról*. (Le changement de $ly > l \approx j$ MNy. ¹, XVIII, 35). Le son *ly* (*l* mouillée) a été autrefois généralement répandu en hongrois. Le changement $ly > j$ ($l' > j$) s'est accompli dès le début du xv^e siècle, le procès $ly > l$ a eu lieu vers la fin du xiv^e siècle. Le hong. mod. *ly* (*l'*) est dû à une transformation récente du vieux hong. *l*. Quant au procès $l > ly$, il était à peu près achevé dès le xi^e siècle. M. Zoltán LOSONCZI explique à l'aide des principes généraux de la phonétique les changements dans les éléments consonantiques finaux des postpositions : $l > tl$, $\varepsilon > \varepsilon\varepsilon$, $l > ll$ (*Mennyiségi hangváltozás névutóinkban* : Changement phonétique quantitatif dans nos postpositions. MNy. XVIII, 102.) Dans son étude posthume sur les raisons des changements du consonantisme (*A mássalhangzóváltások okairól*. Nyr. ², LI, 75), Géza SOMOGYI confirme ce principe que les transformations des consonnes ont leur cause principale dans l'influence des sons contigus ou voisins.

Morphologie. — M. Joseph SZINNYEI a expliqué le verbe *kiált* « crier » (MNy. XVIII, 147) qui a deux formes dans l'ancien hongrois : *kaját* et *kajált*, dont la deuxième est sans doute primitive. Le *keassatuc* de l'*Oraison funèbre* ³ représente la leçon * *kéaltsátuk* > *kéatsátuk*. La disparition de *l* à l'intérieur du mot avait donc commencé avant la date de l'*Oraison funèbre*. Dans sa *Remarque sur le suffixe du pluriel -ai, -ei et -jai, jei* (MNy. XVIII, 201), M. Szinnyei apporte une rectification à une de ses études précédentes, M. GOMBÓCZ formule des conclusions intéressantes dans son article sur l'histoire des racines en *-v* (MNy. XVIII, 202). Les

1. *Magyar Nyelv*.

2. *Magyar Nyelvtör.*

3. Le plus ancien texte suivi en hongrois (début du xiii^e siècle) ; précédemment il n'y a que des mots isolés dans des pièces d'archives.

racines monosyllabiques en *-v-* se divisent en deux groupes : 1° *ló* : *lovat*, *tó* : *tövet*, etc. ; 2° *tó* : *tavat*, *hó* (*hé*) : *heves*, etc. Cette opposition s'explique par le vocalisme de l'ancien hongrois. M. A. HORGER (*A tárgyas igeragozások*. — Notes sur la conjugaison objective. MNy. XVIII, 7) s'occupe de la 1^{re} personne du pluriel du présent dans le dialecte *palóc* (parlé au Nord du territoire linguistique magyar) qui a *gy*, *ty*, *ly*, *ny* à la place de *ggy*, *tty*, *lly*, *nny* de la langue littéraire et de *d*, *t*, *l*, *n* de certains autres dialectes.

Syntaxe. — En utilisant les recherches linguistiques qui ont été poursuivies sur la phrase hongroise, M. Antoine KLEMM définit les caractères de sa forme primitive (*A magyar mondat ősi elemei*. — Les éléments primitifs de la phrase hongroise. MNy. XVIII, 10) :

1° Avec le sujet de la 3^e personne le nom pur et simple peut servir de prédicat ; avec la 1^{re} et la 2^e personne il faut en outre une copule. La forme primitive de la phrase finno-ougrienne et même ouralo-altaïque a été la phrase nominale, non verbale.

2° La particule interrogative *é* (*i*, *é*) est primitivement une interjection. La réponse à une interrogation se fait en répétant le mot mis en relief dans la phrase interrogative ou par le pronom qui remplace ce mot.

3° Après un nombre cardinal le nom est au singulier.

4° L'adjectif précède toujours le nom auquel il se rapporte.

5° L'adjectif ne s'accorde jamais avec le nom auquel il se rapporte ; il reste invariable.

6° Le substantif assumant les fonctions de l'adjectif peut devenir l'attribut d'un autre substantif.

7° Le possessif est en général sans désinence en hongrois. Les suffixes possessifs se joignent au nom de la chose possédée. Dans la construction finno-ougrienne primitive le nom de la chose possédée et le nom du possesseur, qui étaient sans désinence, formaient un groupe étroitement uni, à la manière d'un mot composé.

8° Les pronoms interrogatifs, relatifs et indéterminés peuvent servir de possessif (en vogoule-ostiak il faut ajouter aussi les pronoms démonstratifs).

9° Les déterminatifs hongrois (et finno-ougriens) peuvent revêtir trois séries de formes suivant le sens : locatif (où ?), ablatif (d'où ?), ou latif (où ? dans quelle direction ?).

10° Le hongrois et les autres langues finno-ougriennes expriment par un latif des constructions telles que : il en meurt, il en dépérit, il en vieillit, etc. (*bele-vénül*, *bele-hal*, etc.).

11° L'emploi des gérondifs est fréquent dans les langues finno-ougriennes, où ils constituent en réalité des phrases nominales pour ainsi dire pétrifiées. En hongrois ces constructions sont pour la plupart vieilles, elles ont été remplacées par des propositions subordonnées.

12° Les locutions du type *fele-más*¹ ont une origine syntaxique.

13° Les langues finno-ougriennes coordonnent volontiers sans conjonction les membres de phrase ayant les mêmes fonctions syntaxiques; de là un grand nombre de locutions figées telles que **orr + szá* > *orca* (nez + bouche > face, visage).

14° La langue populaire hongroise emploie de préférence les phrases coordonnées sans conjonction et remplace volontiers la subordination par la juxtaposition; c'est là en tout cas la tradition finno-ougrienne.

Dans une autre étude M. KLEMM s'occupe du complément direct sans désinence (*A ragtalan tárgy*, MNy. XVIII, 156). En hongrois, le complément direct est généralement muni du suffixe *-t*. Cette désinence est un élément déterminatif dérivé d'un pronom démonstratif (fgr. **tā* « ce ») et dont la valeur actuelle est due à une contagion sémantique. Quelquefois le complément direct ne prend point de désinence spéciale; en ce cas la locution servant de complément direct a eu originellement d'autres fonctions syntaxiques, par exemple celles de prédicat nominal.

Toponymie, noms propres, préhistoire. — Le roi de Grande Moravie, *Svatoplouk* (870-894) joue un rôle historique important à l'époque de l'établissement des Hongrois dans leur patrie actuelle. M. Jean MELICH nous donne l'explication du nom de ce prince (*Svatopluk*, MNy., XVIII, 110). Au XI^e siècle ce nom avait la forme **Svetoplk* en slave de Moravie. Cette forme hypothétique est appuyée par certaines formes russes ainsi que par la phonétique des langues tchèque et slovaque. La forme **Svetoplk* remonte au nom composé vx.-sl. **Svetoplkz*. Dans les chroniques hongroises le nom de *Svatoplouk* offre plusieurs variantes; M. Melich donne l'explication rigoureusement historique de chacune, à l'exception de la forme *Zentepolug* ≈ *Scentepolug*. C'est seulement au cours du XVIII^e siècle que la forme actuelle, orthographiée en hongrois *Svatopluk*, a passé du tchèque dans la langue littéraire hongroise.

M. Dezső PAIS fonde ses études sémantiques sur les anciens

1. Se dit d'un objet dont les deux moitiés diffèrent l'une de l'autre. Littéralement : sa moitié autre.

noms propres en hongrois (*Régi személyneveink jelentéstana*. MNy. XVII, 158; XVIII, 26 et 93); il conclut que l'histoire des noms propres est un problème d'histoire de la civilisation. L'histoire de la civilisation en Hongrie au moyen-âge se divise en deux périodes qui se reflètent toutes deux, en effet, dans l'histoire des noms propres hongrois. Chaque période est d'ailleurs susceptible d'une subdivision au point de vue de l'évolution sociale.

M. MELICH explique le nom de ville *Mosony* (MNy. XVIII, 145). Son nom bavarois était vers la fin du IX^e siècle **Musun* ~ *Mosun*, d'où *Mosony* < *Moson* < v. hgr. *Musun*. *Mos* signifie en moyen-haut-allemand « marécage, marais »; *-on*, *-un* est le suffixe du datif pluriel usité dans la toponymie allemande.

M. Gyula NÉMETH donne l'étymologie de *Karcag*, la plus grande ville de la Grande-Coumanie (Hongrie). (MNy. XVIII, 125). D'abord nom de personne, ce nom présente dans la vieille langue la forme *Karszag* < **Karszak*. *Karszak* est un nom d'origine coumane (turque); on trouve des formes analogues chez les Karakirghiz. Il signifie originairement « renard de steppe ». Cet emploi des noms d'animaux est répandu chez les peuples turcs.

Parmi les nombreuses étymologies intéressantes relevons-en quelques-unes qui sont particulièrement instructives. *Karám* : selon M. GOMBOCZ (MNy. XVIII, 124) ce terme caractéristique des bergers hongrois est d'origine turque et remonte à la forme **koran*, dérivé de turc *kora* « parc » + *-n* suffixe diminutif. M. Joseph SCHMIDT explique *tej* « lait » par la racine indo-eur. **dhei-* (Nyr. LI, 101). Ce mot serait donc un emprunt à l'indo-iranien. M. David FOKOS (*Két növénynévről*. — Deux noms de plantes. Nyr. LI, 13) établit que la deuxième partie de *ló-heré*, *ló-her* « trèfle » et de *kulya-tök* (nom populaire de la pomme de terre) est identique avec deux mots signifiant « testicule » en hongrois. M. Bernard MUNKACSI fait remarquer à ce propos (Nyr. LI, 40) que le trèfle est une plante originaire de Perse que les Magyars, éleveurs de chevaux, connurent seulement pendant leur séjour dans le Caucase, en contact avec la civilisation persane. Des deux formes *ló-heré* et *ló-her* la plus ancienne est la seconde; elle signifie : « nourriture de cheval ». Plus tard, sous l'influence d'un peuple turc, les Hongrois apprirent le sens « testicule » de la plante et alors *-her*, qui n'avait d'abord à lui seul aucune signification, prit le même sens que *-heré* « testicule ». Ce mot représente un cas rare de confusion morphologique et sémantique simultanée.

IRÉN SEBESTYÉN-NÉMETH.

DIX ANNÉES DE BIBLIOGRAPHIE HONGROISE

Dans les pages suivantes nous passons en revue les principaux travaux bibliographiques publiés en Hongrie durant les dix dernières années. Quoique la plupart des sujets traités par nos bibliographes soient limités tout naturellement à la Hongrie, nous avons pensé que leur connaissance ne serait pas sans intérêt pour tous ceux qui voudraient étudier le sort du livre dans un pays, qui sut être toujours, — même aux heures suprêmes des plus grandes épreuves — le dépositaire fidèle de la civilisation européenne.

Suivant l'ordre chronologique des sujets traités dans les études que nous analysons, nous commencerons notre compte-rendu sur les travaux consacrés aux rares manuscrits du *Moyen Age* et de la *Renaissance* qui se trouvent encore dans nos collections ou qui se sont réfugiés par les voies fatales du livre dans les bibliothèques plus sûres de l'Occident. D'après ce principe nous devons donc mentionner tout d'abord les deux articles de M. Robert SZENTIVÁNYI : *Le Codex aureus de Gyulafehérvár* (Batthyaneum, 1911 année) et *L'Evangélaire de Saint Luc du IX^e siècle* (*ibid.* 1912. année). Le célèbre manuscrit en caractères dorés de la bibliothèque épiscopale de Gyulafehérvár, fondée en 1798 par le comte Ignace Batthyány, évêque catholique de Transylvanie, est de la famille des manuscrits qui se groupent autour de l'Evangélaire de Godescalc, et forme la première partie de l'Evangélaire de Lorsch, conservé maintenant au Vatican. Une grande partie du manuscrit est de la même main qui a exécuté le Psautier de Charlemagne conservé à Vienne sous le nom de Psautier de Dagulf. Le manuscrit a été copié et enluminé entre 783 et 826 à Aix-la-Chapelle. Les images des évangélistes et une partie des bordures ne sont point de Dagulf. Quant à l'Evangélaire du IX^e siècle, qui porte la cote N. 5. V. 27 de la bibliothèque de Gyulafehérvár, il a été acquis par le comte Batthyány avec la collection Migazzi. Le manuscrit a été probablement exécuté dans la seconde moitié du IX^e siècle par un scribe de Saint-Gall. — A côté de ces manuscrits d'origine étrangère, M. Jean

KARACSONYI, dans son article sur *Le formulaire des Franciscains hongrois de la bibliothèque Batthyány* (*ibid.* 1912. an.), décrit un manuscrit intéressant de la même collection, coté E. 5. VI. 8, qui fut rédigé vers 1320 à Székesfehérvár, et qui contient 14 fragments de documents précieux pour la connaissance de la vie intime des Franciscains de l'époque.

M^{me} Edith HOFFMANN, conservatrice du Musée des Beaux-Arts de Budapest, nous a donné deux études consciencieuses sur des miniatures du XIV^e et du XV^e siècles. Dans l'une (*Miniatures tchèques du Musée des Beaux-Arts; Az Orsz. Magyar Szépművészeti Múzeum Évkönyvei* I. a. 1918) elle décrit huit miniatures, dont six initiales historiées. M^{me} Hoffmann démontre que toutes ces miniatures sortirent des ateliers tchèques travaillant à la fin du XIV^e et pendant le XV^e siècles sous l'influence des miniaturistes italiens et français. Dans la seconde de ses études, consacrée à *Un Livre d'heures de Louis de Gonzague du Musée hongrois des arts appliqués* (*Magyar Könyvszemle* 1920-21, a.), M^{me} Hoffmann nous décrit un livre d'heures richement enluminé acquis en 1903 par le Musée des arts appliqués. D'après ses recherches les miniatures du manuscrit sortent de l'atelier de François-Antoine del Cherico. Les armes un peu usées qui se trouvent sur le frontispice prouvent que le volume fut exécuté pour le prince Louis II de Gonzague et sa femme Barbe de Hohenzollern.

Mgr Guillaume FRANKÓI, doyen des historiens hongrois, a publié sous le titre suivant : *Le Missel de Várad et le manuscrit de Curtius de Beckensloer* (*Ibid.* 1913. a.) une lettre datée du 9 janvier 1490 et adressée par Georges Altdorfer, évêque de Chiemsee, à l'évêque de Nagyvárad, à laquelle fut joint par l'exécuteur testamentaire de Beckensloer, tour à tour évêque de Nagyvárad, d'Eger et d'Esztergom et archevêque de Salzbourg au moment de sa mort, le Missel qui avait servi à l'usage personnel du défunt dès son avènement à l'épiscopat. La lettre fut retrouvée dans un manuscrit aujourd'hui à Freising, mais le Missel dut périr à la suite des revers de fortune qui ont provoqué la destruction de tant de richesses de l'évêché de Nagyvárad. Quant au manuscrit de Curtius d'Esztergom, provenant de la collection de l'évêque et bibliophile Jean Vitéz et annoté de sa propre main, c'est un manuscrit de vélin du XV^e siècle, sur lequel Beckensloer apposa ses armes et qu'il emporta avec lui à Salzbourg. Le manuscrit se trouve aujourd'hui à Munich, inscrit sous la cote 15.739 Cod. lat. Salisb.

Pendant la Renaissance, la bibliophilie devint une tradition pour les archevêques d'Esztergom. M. Joseph LUKACSICS nous en donne la preuve dans son article sur *Le bréviaire de Georges Szatmári*,

archevêque d'Esztergom (*Religio* LXXII. a.), dans lequel il nous décrit le bréviaire manuscrit de ce prélat, copié au cours des premières années du xv^e siècle. Le manuscrit, conservé de nos jours à la Bibliothèque Nationale de Paris, contient plusieurs hymnes pleins d'allusions aux saints de la Hongrie.

La fameuse bibliothèque Corvinienne a également été l'objet de quelques études. Ainsi M. Joseph PONGRACZ nous donne sous le titre : *Le manuscrit Corvinien de Cambridge et quelques manuscrits du Trinity College concernant la Hongrie* (*Magyar Könyvszemle*, 1912. a., avec une planche), la description détaillée d'un Tite-Livé provenant du xv^e siècle et ayant appartenu au roi Mathias Corvin. Parmi les autres manuscrits du Trinity College, ce sont les N^{os} 638, 974, 1.621 et 9.353 du catalogue de James qui intéressent la Hongrie. Dans une de ses notes l'auteur signale un manuscrit latin d'Aristote du fonds Hall de la Bodleyenne, qui porte sur le frontispice les armes de Louis d'Anjou, roi de Hongrie. — On peut rattacher à la Corvinienne l'étude de M. Emile JAKUBOVICH sur les *Fragments d'un manuscrit de Bonfini au Musée National Hongrois* (*ibid.* 1919. a.). L'érudit humaniste Antonio Bonfini composa, de 1486 à 1496, sur l'ordre du roi Mathias, une histoire des Hongrois, les *Rerum Ungaricarum Decades*, dont le manuscrit original, qui se trouvait jadis à la bibliothèque royale de Buda, semble s'être perdu. La bibliothèque du Musée National en possède un fragment de deux feuilles, d'une exécution très soignée, copié vers la fin du xv^e ou le commencement du xvi^e siècle. Il se peut que ces fragments représentent ce qui reste de la copie officielle exécutée aux frais de Wladislaw II, successeur de Mathias, par le scribe Jean, qui fut anobli pour son travail.

C'est ici le lieu de donner le résumé de la plaquette, que l'auteur de cet exposé a publié sur *La bibliothèque du roi Mathias* (*Mátyás királyi könyvtára*. Budapest, 1916, Franklin, in-16, 68 p.), et qui a pour origine une leçon d'ouverture professée à l'Université de Budapest en qualité de *privat-docent*. L'auteur y résume les recherches dont la Corvinienne avait été l'objet, et s'efforce de combler les lacunes des informations contemporaines en utilisant les analogies que nous offre l'histoire mieux documentée d'autres bibliothèques du temps. L'année de la fondation de la bibliothèque n'est pas exactement connue. Mgr Fraknoi cite l'an 1467 comme la date la plus ancienne à laquelle remonterait la collection. Or la date la plus ancienne dont on ne peut douter est seulement 1471, et on la trouve dans une lettre même du grand roi. Mathias fut guidé dans son activité de bibliophile par trois motifs : son propre amour des lettres, les traditions de famille de sa seconde

femme et l'enseignement de son fils naturel Jean. En se basant sur les analogies contemporaines et les indications d'un témoin oculaire, on peut estimer que le nombre des volumes était de 500 à 1.000. Le roi acquit tous ces livres de différentes manières. L'ancienne bibliothèque royale, le sac des villes assiégées par ses troupes, la saisie des biens de l'archevêque Jean Vitéz, les présents des princes étrangers et les exemplaires dédiés par les savants attirés à la cour contribuèrent à la formation de sa collection, mais la majeure partie des volumes provient d'achats. Beaucoup de manuscrits ont été exécutés spécialement pour lui. Il s'adressa surtout aux copistes de Florence : en premier lieu aux Sismonde de' Sismondi. Le roi employait aussi des scribes et des enlumineurs, attachés à sa cour, qui devaient se servir comme modèles des livres des prélats hongrois bibliophiles. Toutefois l'activité de ces enlumineurs de Bude dut être assez restreinte, car nous ne possédons aucun ouvrage dont on puisse dire avec certitude qu'il est sorti de leur atelier. On ne connaît point les sommes précises consacrées par Mathias à l'accroissement de sa collection ; les 33.000 ducats dépensés annuellement à cet effet paraissent une invention du chroniqueur Gaspard Heltai. La bibliothèque fut aménagée dans une salle richement décorée avoisinant la chapelle privée du roi. La plupart des livres parvenus jusqu'à nous sont en latin. Les manuscrits grecs sont en très petit nombre ; des manuscrits hébreux et hongrois, que le héraut de la reine Anne de Candale prétend avoir vus dans la collection, rien ne nous a été transmis. La valeur philologique des manuscrits corviniens est presque nulle ; leur importance réside dans l'exécution artistique des miniatures et des reliures. Mais, tandis que l'enluminure n'offre rien de spécial, la décoration des reliures en maroquin est foncièrement originale, tant au point de vue des ornements que de l'exécution technique. M. Gottlieb cherche les modèles de ces reliures à la cour de Naples, mais il ne peut appuyer ses conjectures que sur des notes assez vagues tirées d'un livre de comptes. On peut donc toujours soutenir l'ancienne opinion que ces reliures sont les produits originaux d'un atelier de Bude, influencé par la maroquinerie orientale. La direction de la bibliothèque fut confiée durant la vie de Mathias aux savants qu'il sut attacher à sa cour à divers titres. Après la mort du grand roi, la collection déclina rapidement. Les premiers vols eurent lieu pendant les troubles causés par les partisans de Jean Corvin. Dès 1502 le roi Wladislaw II aida à détruire l'ancienne collection. Les savants avides de livres savaient lui soutirer par flatterie les manuscrits qu'ils convoitaient. Les règnes de Louis II et de Jean Zápolya ne furent pas

plus propices à la bibliothèque. L'occupation de Bude par les Turcs marqua sa fin. Les restes de la collection furent transférés en partie à Constantinople, mais dans la seconde moitié du dernier siècle plusieurs manuscrits rentrèrent en Hongrie. Selon l'opinion de l'auteur il sera possible d'identifier de nouveaux manuscrits, mais il n'est guère vraisemblable qu'ils modifient l'idée générale que l'on a de la collection.

Le roi Mathias, qui en sa qualité de bibliophile préférait les manuscrits aux imprimés, sut cependant pleinement apprécier l'importance de la presse typographique. Mgr FRAKNÓI, dans un article sur *Une feuille volante imprimée sur l'ordre du roi Mathias* (*Magyar Könyvszemle*, 1915. a.) traite de la coutume qu'avait le roi de présenter sa défense dans des écrits envoyés à Rome, à Naples, en Allemagne et en Suisse, toutes les fois qu'il se prenait de querelle avec l'empereur. Dans ces polémiques littéraires il se servit aussi de l'imprimerie, et il fut peut-être le premier monarque qui ait utilisé la presse comme moyen d'agitation politique. On peut supposer que son manifeste, affiché à Vienne lors de la déclaration de guerre de 1477, fut un imprimé et il est absolument sûr qu'il fit imprimer plus tard une diatribe contre l'empereur, comme le prouve un décret impérial de 1458, adressé à la ville de Strasbourg. Par malheur cette feuille volante est demeurée jusqu'ici introuvable, mais comme elle a dû paraître au cours de l'été de 1485, on peut présumer qu'elle fut éditée à l'occasion de l'entrée de Mathias à Vienne.

M. Arpád HELLEBRANT examine la question du *Lieu d'impression du Code du roi Mathias* (*Akadémiai Értesítő*, xxvi. a.). La bibliographie de Charles Szabó mentionne deux éditions de ce Code, l'une parue à Leipzig en 1488, l'autre sans lieu ni date. L'édition de Leipzig fut imprimée dans l'atelier de Maurice Brandis, tandis que l'édition sans date sortit de la presse de Conrad Kachelofen, qui s'inspira du texte de 1488.

A l'époque des incunables se rattache l'étude de M. Valentin HÓMAN sur les *Bréviaires et Missels de l'ordre de Saint Paul l'Ermite des XV^e et XVI^e siècles* (*Magyar Könyvszemle* 1914. a.). Le bréviaire et le missel destinés à cet ordre, fondé par Eusèbe chanoine d'Esztergom en 1263, sont l'œuvre du frère reclus Antoine Tasai, maître ès arts. D'après une note du xviii^e siècle il aurait rédigé ces deux livres en 1454. La bibliothèque de l'Université de Budapest possède trois exemplaires du Bréviaire, tous les trois provenant du cloître de Lepoglava. L'un est un exemplaire défectueux de l'édition originale, qui dut paraître vers la fin du xv^e siècle, les deux autres passaient jusqu'ici pour identiques et

représentaient l'édition de 1540. Or l'un de ces prétendus doubles, qui est incomplet, diffère sur plusieurs points de l'édition de 1540. D'après une notice du XVIII^e siècle, il a dû paraître en 1536 ou 1537.

L'étude soigneusement documentée des archives municipales d'Eperjes de M. Béla IVANYI sur *L'écriture et les livres d'Eperjes aux XIV^e-XVI^e siècles* (*Ibid.* 1911. a. avec 3 vignettes et une planche) forme la transition naturelle du moyen âge aux temps modernes. L'auteur y a réuni toute une foule de détails intéressants sur les scribes, les matériaux pour écrire et les livres. Quant à la bibliothèque municipale, elle dut être assez importante. Toutefois de ces manuscrits il ne nous est parvenu qu'un seul volume du XV^e siècle : s'est une *Summa legum* élégamment enluminée. Au cours du XVI^e siècle, la ville acheta plusieurs livres de jurisprudence, un *liber artis militiæ*, un almanach, un catéchisme etc. De tous ces livres la ville ne possède plus que 13 volumes, dont 5 incunables. Le plus ancien libraire établi à Eperjes fut un certain Marc, en 1519.

Toute une série d'articles et même quelques livres s'occupent de la *bibliographie des anciens imprimés hongrois*. Nous commencerons notre revue par l'analyse d'une étude de M. Jean MELICH sur les *Anciens imprimés hongrois de 1527* (*Magyar Könyvszemle*, 1912. a. avec 5 vignettes). La bibliothèque municipale de Dantzig possède sous la cote IX. F. 0.97 un recueil factice composé de plusieurs imprimés des XVI^e et XVII^e siècles. Parmi ces imprimés se trouvent deux opuscules sortis de la presse de H. Vietor à Cracovie en 1527, qui sont les plus anciens monuments typographiques en langue hongroise. Ce sont les *Puerilium colloquiorum formulæ per Sebaldum Heyden... in denuo Germanico Polonico-ac Ungarico idiomate illustrate* et les *Rudimenta grammaticas Donati... autore Christoforo Hegendorfino. Accessit triplex: Alemanica, Polonica et Ungarica interpretatio*. Le texte hongrois de ces livres de classe est dû à Jean Sylvester, un des plus éminents érudits hongrois de l'époque.

M. Adrien DIVÉKY a publié sous le titre : *Un nouveau fragment du cantique d'Etienne Gdtszécsi* (*Ibid.* 1911. a. avec 3 fac-similés) une feuille imprimée en hongrois.

MM. HIAHOR SZTRIPSKY et GEORGES ALEXICS publièrent un somptueux volume sur *La traduction roumaine de l'hymnaire de Grégoire Szegedi* (*Szegedi Gergely énekeskönyve XVI. századbeli román fordítása*. Budapest, 1911. Hornyánszky, in-8, 292 p.). Le titre de cette étude ne correspond pas entièrement aux résultats des recherches que les deux érudits ont consacrées au fragment d'un

hymnaire roumain découvert par l'éminent bibliophile hongrois Jules Todoreszku, dont la riche bibliothèque fut léguée en 1919 au Musée National Hongrois. Le fragment contient la traduction roumaine de plusieurs cantiques hongrois tirés de différents hymnaires protestants de 1566-68, mais qui n'ont aucun rapport direct avec l'hymnaire protestant le plus populaire des Hongrois, celui de Grégoire Szegedi. D'après M. MELICH (*Magyar Könyvszemle*, 1911. a.), le fragment Todoreszku sortirait de la presse de Gaspard Heltai, imprimeur de Kolozsvár, qui employait la même orthographe.

M. Zoltán TRÓCSANYI a consacré plusieurs essais bien documentés aux variantes qui se trouvent dans le texte de certains imprimés du XVI^e et du XVII^e siècles. Il a écrit tout d'abord *Sur l'édition du Psautier d'Albert Molnár de Szenc, parue à Oppenheim en 1612.* (*Magyar Könyvszemle*, 1913. a.). Dans son étude sur *La traduction du nouveau Testament de Gaspard Heltai* (*Ibid.* 1917. a.), l'auteur communique une série de variantes qu'il découvrit dans plusieurs exemplaires de ce livre en 1562 à Kolozsvár. Enfin, sous le titre : *Variants d'anciens imprimés hongrois* (*Akadémiai Értesítő* 1918. a.) M. TRÓCSANYI nous parle d'une œuvre théologique du pasteur Étienne Czeglédi que l'auteur voulut publier d'abord en un volume, mais qu'il divisa au cours de l'impression en deux tomes.

Un intéressant chapitre du développement de la civilisation des nationalités non-magyares de la Hongrie forme le sujet d'une étude de M. Hiador SZTRIPSZKY sur *Les plus anciens monuments typographiques des Ruthènes de Hongrie* (*Magyar Könyvszemle*, 1911. a. avec quatre vignettes et une planche). L'union à l'église de Rome des Ruthènes orthodoxes immigrés en Hongrie, s'accomplit en 1646. Leur premier évêque, Joseph de Camelis, rédigea un catéchisme à l'usage des prêtres qui fut traduit en ruthène par Jean Kornicki et imprimé par les Jésuites de Nagyszombat en 1698. Ce volume de 370 pages est devenu extrêmement rare. L'auteur n'en connaît que cinq exemplaires. C'est de la même officine typographique que sortit un an après le *Bukvar*, c'est-à-dire le catéchisme élémentaire, à l'usage des enfants, dont l'exemplaire unique se trouve dans la bibliothèque de l'Université de Budapest, et que l'auteur attribue également à de Camelis. Un traité de morale, composé en langue ruthène par Georges de Byzance, évêque de Munkács, fut imprimé à Nagyszombat en 1717. L'auteur en connaît quatre exemplaires. Un autre évêque de Munkács, Emanuel Olsavszky, composa pour le clergé de son diocèse les *Eléments de la langue latine*, imprimés par les Jésuites de Kolozsvár en 1746 avec le matériel typographique de l'imprimerie de Nagyszombat. A côté de ces quatre imprimés connus et décrits de

visu par l'auteur, M. Sztripszky cite encore le titre de sept volumes différents, tous de caractère religieux et destinés aux Ruthènes de Hongrie, sortis d'officines hongroises ou viennoises, mais dont nul exemplaire n'a pu jusqu'ici être retrouvé.

Quant à l'histoire de l'imprimerie et de la librairie hongroise, elle fit également l'objet des recherches assidues de nos bibliographes. Ainsi M. Ernest CzóBEL étudie *La fondation de l'imprimerie de Heltai*. (*Erdélyi Múzeum XXXI. a.*) — *Le nom de Gaspard Heltai (Magyar Nyelv 1915. a.)* fait également l'objet d'une étude de M. Zollán TRÓCSANYI. Selon lui la forme originale du nom de cet imprimeur et érudit est celle qui se trouve sur les frontispices de ses livres allemands, c'est-à-dire Helth. Dans ses livres latins il se nomme au contraire Heltas, et dans ses éditions hongroises Heltai. Il offre donc le premier exemple de la magyarisation des noms de famille.

L'histoire du livre dans la ville de Kassa est éclairée par une foule de menus détails tirés des archives municipales de cette ville par M. Louis KEMÉNY (*Magyar Könyvszemle*, années 1912-13, 1918, 1920-21). Ces recherches couvrent la période comprise entre 1529 et 1848 et leurs résultats seront indispensables à celui qui voudra écrire l'histoire typographique de Kassa (Košice, actuellement en Tchéco-Slovaquie).

Le XVIII^e siècle est généralement considéré comme l'époque de la décadence de l'imprimerie hongroise. Les statistiques que M. Valentin HÓMAN a publiées *Sur l'histoire de l'imprimerie hongroise au XVIII^e siècle* (*Ibid.*, 1920-21. a.) réfutent cette opinion. De 1711 à 1800 les historiographes hongrois ont publié 509 ouvrages d'histoire dont 78 % (397 ouvrages) sortirent des presses du pays. De 1711 à 1740, 77.33 % des publications furent imprimées en Hongrie, et de 1740 à 1760, 88 %. De 1760 à 1780, on constate une diminution causée par le prestige croissant de Vienne où les historiographes firent imprimer 31.7 % de leurs œuvres. Mais dans les deux dernières décades du siècle les imprimeurs hongrois ont heureusement triomphé de la concurrence viennoise et ils ont imprimé 85.36 % de toute la production historique du pays.

La typographie de la Hongrie, qui fit venir son matériel de Hollande, de Pologne et d'Allemagne, devint le centre d'approvisionnement des Etats balkaniques. Ainsi M. Eugène GAGYI a publié sous le titre de *Contributions à l'histoire de la seconde imprimerie de la Moldavie* (*Ibid.* 1912. a.) six documents datant de 1815, conservés dans les archives du Ministère commun des finances (Vienne), qui se rapportent à l'envoi par un marchand de Pest de

caractères typographiques, destinés à Jassy et saisis par la police à la douane d'Ojtoz.

Parmi les monographies consacrées à l'histoire de la typographie hongroise, nous mentionnerons l'*Histoire de l'imprimerie de Debrecen (A debreceni városi nyomda története*. Debrecen, 1911. Impr. municipale, in-8°, 504 p. ill.), que M. François Csűrös a publiée à l'occasion du prétendu 350^e anniversaire de la fondation de l'imprimerie municipale de cette ville. L'auteur s'efforce de prouver que l'imprimerie créée en 1561 à Debrecen par le pasteur-typographe Gall Huszár était dès sa fondation une entreprise municipale.

C'est encore un anniversaire qui a donné naissance à l'article de M. Jean HAJNÓCZI sur *Le troisième centenaire de l'imprimerie à Lócse (Közlemények Szepesvármegye multjából*. VI.). Au xv^e siècle il était déjà question de la fondation d'une imprimerie à Lócse. Toutefois ce plan ne fut exécuté qu'en 1614, lorsque Jacques Klósz vint s'établir de Bártfa à Lócse ; mais cet imprimeur n'y prospéra guère et dut retourner l'année suivante à Bártfa. Au commencement de 1617 ce fut encore un typographe de Bártfa, Daniel Schultz, qui tenta fortune à Lócse. Il eut plus de chance que son prédécesseur et sut s'y maintenir jusqu'en 1622. L'époque la plus florissante de l'imprimerie de Lócse est liée à l'histoire de la famille Brewer, dont l'existence à Lócse est prouvée dès 1560.

M. Joseph BARANYAY a étudié, dans un joli petit volume, l'*Histoire de l'imprimerie et de la littérature périodique de Komárom (A komáromi nyomdászat és komáromi sajtó története*. Budapest, 1914. Nagel, in-16, 4, 192 p.) Le premier ouvrage sorti de la presse de Komárom fut un almanach hongrois pour l'an 1706, dont le privilège est daté de 1705.

Dans son beau volume sur *L'histoire de la presse de Győr (A győri sajtó története*. Győr, 1915. Ed. de la ville de Győr, in-8°, 150 p., ill.), M. Paul PITROFF nous donne l'histoire de la presse typographique et de la presse périodique de cette importante ville de la Transdanubie, dès leur origine jusqu'au milieu du siècle dernier. L'introduction de la typographie à Győr est due à l'évêque Sinzenheim, qui fit venir à Győr, en 1728, le typographe Joseph-Antoine Streibig.

Dans une brochure sur *L'imprimerie et la librairie en Hongrie, à Bude et à Pest, au xviii^e siècle (Magyarországi könyvnyomtatás és könyvkereskedelem a XVIII. században, különös tekintettel Budára és Pestre*. Budapest, 1917. Lantos, in-8°, 64 p.), l'archiviste en chef de la ville de Budapest, M. Albert GARDONYI, a

publié une abondante et intéressante documentation, tirée des archives de la ville. La censure des livres ne fut officiellement introduite en Hongrie qu'en 1720. Elle fut confiée, pour les œuvres de théologie et de morale, aux autorités ecclésiastiques et, pour toute autre publication, aux autorités civiles. L'ordonnance de 1726 prescrivait la remise de trois exemplaires de chaque publication, dont l'un revenait dès 1780 à la bibliothèque de l'Université. La censure pesait non seulement sur les imprimeurs, mais encore sur les libraires, qui furent à leur tour attentivement surveillés, afin qu'ils ne pussent pas introduire secrètement les publications étrangères interdites par le gouvernement. Les difficultés des libraires, qui avaient déjà de la peine à vivre, furent encore aggravées par la concurrence des maisons viennoises, qui établirent plusieurs succursales à Pest, malgré les protestations du conseil municipal.

D'autres manuscrits ont été étudiés également, mais ils intéressent peu l'étranger. Cependant nous ferons exception pour l'article de M. Georges KIRÁLY sur *Les traductions de Clément Mikés (Egyetemes Philologiai Közlöny, XXVI.)*, qui constitue une contribution intéressante à l'étude de la diffusion des lettres françaises. Clément Mikés qui suivit son maître, le prince François II Rákóczy, dans son exil à Paris, puis en Turquie, et qui devint, par ses *Lettres de Turquie*, l'un des maîtres les plus exquis de la prose hongroise, a laissé une douzaine de traductions, dont les manuscrits se trouvent à la bibliothèque du Musée National Hongrois. Tous ces ouvrages sont traduits ou adaptés, plus ou moins librement, du français. On ne connaissait jusqu'alors que les originaux de huit traductions. M. Király signale encore les modèles de trois autres adaptations. Ce sont l'*Instruction de la Jeunesse*, par Ch. Gobinet, l'*Histoire de la Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, par N. Letourneux et l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par A. Calmet.

Deux études de *bibliographie musicale* pourront également intéresser le public français. L'une est l'article de M. Barthélémy FABÓ sur *L'époque du livre de tablature d'Esterházy (Magyar Könyvszemle, 1911., avec deux vignettes)*, dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer que ce livre de tablature, aujourd'hui en la possession de l'Académie Hongroise des Sciences, et qui contient les mélodies d'une foule de courantes et de gaillardes, danses très populaires au xvii^e siècle, n'a pu être rédigé que dans la seconde moitié du xvii^e siècle. L'autre est l'étude de M. Coloman d'ISOZ, consacrée au *Manuscrit original de la Marche de Rákóczy de Berlioz (Ibid., 1918. a., avec trois fac-similés)*. D'après ses *Mémoires*, sou-

vent inexact, Berlioz aurait composé la *Marche de Rákóczy* en une seule nuit, sur les instances d'un ami viennois, qui lui remit un cahier d'anciennes chansons hongroises. Dans le *Spiegel* de Pest, du 11 février 1846, on peut lire au contraire que Berlioz ne se mit à l'œuvre qu'après son arrivée à Pest. Toutefois cette notice du journal pourrait n'être qu'une réclame, destinée à exciter l'intérêt du public. Selon l'opinion très vraisemblable de M. Boschot, Berlioz dut l'idée de son morceau à François Liszt qu'il rencontra en août 1845 à Bonn ou à Königswinter. La *Marche hongroise* fut donc composée, selon toute vraisemblance, au cours du dernier trimestre de l'année 1845. Primitivement elle était entièrement distincte de la *Damnation de Faust*, où l'artiste ne l'a introduite — suivant une lettre adressée à François Erkel — qu'après son voyage en Hongrie. Le manuscrit original de la Marche passait *jusqu'à présent* pour perdu; Berlioz affirme dans ses *Mémoires* qu'il le laissa, en partant, « à la ville de Pesth ». Une notice du journal hongrois *Honderű* nous apprend que ce fut le comte Casimir Batthyány qui acquit la partition, moyennant une rétribution de 500 francs. Le précieux manuscrit est maintenant en la possession du Musée National Hongrois et y porte la cote 29 *Mus. Ms.* C'est un cahier in-4°, de 42 pages, dont les deux derniers feuillets ont été laissés en blanc. Ce premier jet diffère sur plusieurs points de la forme définitive, insérée dans la *Damnation de Faust*. Les sept dernières mesures de la première rédaction furent remplacées dans la *Damnation* par dix-neuf mesures nouvelles et non pas par « une trentaine », comme l'affirme le compositeur. Des changements d'instrumentation furent introduits dans trente-quatre mesures.

L'histoire des bibliothèques hongroises depuis le XVII^e siècle avait été l'objet de plusieurs travaux et publications.

Un chapitre intéressant de bibliophilie nous est fourni par Etienne HARSANYI, dans sa consciencieuse étude sur *La Bibliothèque Rákóczi et son catalogue* (*Ibid.*, années 1913-16). L'auteur désigne sous ce nom la collection, formée par Georges I^{er} Rákóczi, prince de Transylvanie, et enrichie plus tard par son fils Sigismond III. Georges I^{er} était du nombre de ces bibliophiles qui ne collectionnent les livres ni à cause de leur beauté, ni à cause de leur rareté, mais uniquement en vue de leur utilité. Il devait avoir hérité cette noble passion de son père Sigismond, le Mécène généreux de la Bible hongroise de Vizsoly. Le prince Georges acquit ses livres tant par lui-même que par l'intermédiaire des jeunes gens qu'il envoyait étudier à l'étranger ou des agents qui exportaient les produits de ses domaines. Tous ces gens-là lui achetaient les nouveautés du temps, surtout les gazettes et les brochures rela-

tives aux événements politiques, religieux, etc. Il profita de toutes les occasions pour enrichir sa collection. Il fit des démarches pressantes auprès de la Sublime Porte pour acquérir ce qui restait de la bibliothèque Corvinienne et offrit en cas de réussite un pot-de-
vin de 100 ducats et une bague en diamants à l'aga Zoelfikar. Malheureusement son plan échoua, non pas à cause de la probité de l'aga, mais à cause des exigences immodérées du vizir de Bude. La collection de Georges I^{er} se répartit entre ses deux châteaux de Gyulaféhérvár et de Sárospatak. Pour compléter le portrait de cet ami des livres, nous signalerons encore qu'il subventionnait l'édition de plusieurs ouvrages théologiques et qu'il aimait à distribuer des livres parmi les communautés, les écoles et les églises. Après sa mort, la bibliothèque revint selon le testament du prince à son fils puîné, Sigismond, dont les goûts correspondaient très bien à ceux de son père. Sigismond maintint la bibliothèque dans son ancienne splendeur et l'enrichit régulièrement. Les acquisitions furent dirigées par Bisterfeld et le chapelain du prince. Malheureusement, le jeune homme mourut à la fleur de l'âge, en 1652. Il légua sa « bibliothèque très vaste et très précieuse » au collège réformé de Sárospatak. La bibliothèque n'y fut transférée que pendant les années 1658-60. L'histoire ultérieure de la bibliothèque comporte des événements fâcheux pour son intégrité. La veuve de Georges II Rákóczi, rentrée dans le sein de l'Eglise catholique, fit expulser les professeurs du collège en 1671, et la bibliothèque de l'Institut fut confiée aux Jésuites, sauf les quelques volumes emportés par les anciens professeurs dans leur exil. C'est ainsi que 38 volumes de l'ancienne bibliothèque Rákóczi entrèrent dans la collection du collège de Marosvásárhely, où ils sont encore de nos jours. Lors de la prise de Sárospatak par Etienne Thököly, en 1682, le collège réformé, rétabli dans ses droits, reprit possession de sa bibliothèque. En avril 1687 la bibliothèque échut pour la seconde fois aux Jésuites, qui ne la restituèrent qu'en 1703. A coup sûr les Jésuites gardèrent, à ces deux occasions, plusieurs volumes ; le lycée de Sátoraljaujhely, dirigé aujourd'hui par les Frères Pieux, qui héritèrent de la bibliothèque des Jésuites lors de la dissolution de l'ordre, possède encore actuellement 120 volumes ayant appartenu au collège réformé de Sárospatak.

Un chapitre intéressant de l'éducation de la jeunesse hongroise à l'étranger est traité par M. Alexandre RAFFAY dans son rapport sur *La Bibliothèque hongroise de Halle* (*Theológiai Szaklap* XI.). Cette bibliothèque fut fondée en 1724 par Georges Michel Kassai, érudit hongrois, établi depuis 1675 à Wittenberg. La collection

était destinée aux étudiants hongrois qui affluaient alors en grand nombre de la Hongrie à l'Université de Wittenberg, d'où elle fut transférée en 1823 à Halle. La bibliothèque compte maintenant près de 4.000 volumes d'imprimés et 104 volumes de manuscrits, contenant 2.654 documents.

L'étude de M. Joseph SZÜCSI (BAJZA) sur la *Bibliothèque d'Eméric de Madách* (*Magyar Könyvszemle*, 1914 a.) servira sans doute de point de départ à bien des travaux de littérature comparée. Le poète hongrois Eméric de Madách, l'auteur d'un magistral poème dramatique *La tragédie de l'homme* (1861), très répandu tant en Hongrie qu'à l'Étranger, descendait d'une famille où l'amour des livres se transmettait de père en fils. La bibliothèque de famille, fondée par Alexandre de Madách (mort en 1814), le grand-père du poète, contenait à l'origine les classiques grecs et latins, les ouvrages littéraires hongrois, allemands et anglais du temps, une collection juridique de près de 200 volumes et une série assez vaste d'ouvrages relatifs à la franc-maçonnerie. Son fils aîné Eméric augmenta l'héritage maternel de 250 volumes environ. Il acquit surtout des ouvrages historiques sur Napoléon I^{er}, des classiques français et les nouveautés de la littérature hongroise. Son fils Eméric, le poète, fut un lecteur assidu de la bibliothèque qu'il enrichit à son tour de près de 200 volumes. Parmi ses acquisitions les ouvrages littéraires dominent, mais il s'intéressait aussi aux œuvres de philosophie, de politique, d'histoire et d'histoire naturelle. Ce fut lui qui ajouta au fonds paternel les œuvres de V. Hugo, de Lesage, de M^{me} de Sévigné, de M^{me} de Staël, de Lamennais,

M. Paul ERDÉLYI, dans son article : *Des bibliothèques de la Transylvanie* (*Erdélyi Múzeum*, Nouvelle série, VII.) étudie le développement, en somme assez favorable, des bibliothèques transylvaines. Tandis qu'en 1885 le nombre des volumes déposés dans les bibliothèques de Transylvanie était de 378.5 par millier d'habitants, en 1904 ce chiffre s'élevait à 425.6. En 1885, 27 % du stock des bibliothèques revenait à Budapest, 61.2 % à la Hongrie sans la Transylvanie, 2.5 % à Kolozsvár et 8.6 % à la Transylvanie. En 1910 la répartition des volumes était la suivante : 54.8 % à Budapest, 33.4 % dans la Hongrie proprement dite, 4.4 % à Kolozsvár, 7.4 % en Transylvanie. Les 122 bibliothèques de quelque importance existant en Transylvanie s'enrichissaient de 1885 à 1910 de 345.019 volumes.

Un épisode récent de l'histoire des bibliothèques hongroises a servi de sujet à l'opuscule que nous venons de publier sur *La bibliothéconomie des communistes*. (*Kommunista könyvtárpolitika*. Budapest, 1921. Académie Saint-Etienne, in-8, 129 p.). La

terreur bolchéviste inaugurée en Hongrie le 21 mars 1919 n'épargna point les bibliothèques, tant publiques que privées, de ce malheureux pays. Notre rapport s'appuie sur les documents originaux tirés des archives des sous-commissaires chargés par les chefs communistes de la direction de toutes les bibliothèques de la Hongrie. Le commissaire de l'instruction publique nomma, par un décret du 31 mars, quelques délégués afin de séquestrer et de faire déposer dans les locaux de la bibliothèque municipale toutes les collections de livres, tant privées qu'en possession des sociétés dissoutes, qui furent mises en péril par les réquisitions de logement. En même temps deux bibliothécaires de la ville furent nommés « plénipotentiaires » des bibliothèques publiques, avec l'ordre d'organiser un conseil de bibliothèques, qui devait remplacer le Conseil National des Musées et des Bibliothèques, dissous par les soviets. Toutefois ce conseil de bibliothèques ne put pas se constituer pendant la durée de la commune, car les « plénipotentiaires » préférèrent agir en dictateurs. Par contre ils élaborèrent le plan d'un Institut Bibliographique qui, sous leur direction, aurait conduit non seulement les affaires de toutes les bibliothèques publiques, mais encore les travaux scientifiques et de vulgarisation, qui se rattachent aux bibliothèques. L'Institut Bibliographique ne fut constitué que le 30 juillet, la veille de la chute des soviets, mais le rôle qui lui était dévolu fut rempli pendant la Commune par les deux « plénipotentiaires » et leur personnel. Les « plénipotentiaires » voulaient instituer dans la capitale deux sortes de bibliothèques, d'abord des bibliothèques de vulgarisation, ensuite des bibliothèques scientifiques. Les bibliothèques de vulgarisation auraient servi de filiales à l'ancienne bibliothèque municipale, organisée celle-là d'après le modèle des *free public libraries* anglo-américaines. A cet effet ils confisquèrent plusieurs hôtels privés, ainsi que des locaux de banques et de cafés, institutions superflues selon l'idéologie bolchéviste, où ils comptaient établir de vastes salles de lecture et des magasins bien approvisionnés en livres, destinés naturellement en premier lieu, sinon exclusivement, au prolétariat. De plus, ils contraignirent les fabriques socialisées à établir dans les ateliers de petites bibliothèques pour l'usage exclusif de leurs ouvriers. Le stock de livres des succursales de la bibliothèque municipale serait provenu de deux sources différentes. L'une de ces sources aurait été un grand dépôt de livres, constitué avec les ouvrages confisqués des particuliers, des sociétés et des églises, soit 143.224 volumes, mais leur nombre aurait considérablement diminué à la suite du triage nécessaire au point de vue de l'idéologie communiste. L'autre source aurait été

le fonds des éditeurs, des libraires et des bouquinistes, que les plénipotentiaires avaient séquestré jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur choix. Suivant une liste du 28 juillet, les plénipotentiaires firent aux éditeurs une commande de 5.065 publications en 1.120.197 exemplaires, mais au 14 juillet ils n'en avaient reçu que 5.594. Le grand nombre des exemplaires commandés s'explique par le fait que les plénipotentiaires voulaient en pourvoir aussi les bibliothèques de province. — Quant aux bibliothèques scientifiques, les plénipotentiaires projetèrent de créer une série de collections spéciales, dont chacune aurait représenté une seule branche, rigoureusement délimitée, des connaissances humaines. Ainsi ils invitèrent la direction du bureau central de statistique à leur céder tous les livres de sa bibliothèque qui ne se rapportaient pas à la statistique, ce que la direction a naturellement refusé, en déclarant que les recherches de statistique exigent toute une foule de livres qui ne se rapportent pas directement à cette science. Toutes ces bibliothèques spéciales auraient été cataloguées, rangées et administrées d'après des règles strictement uniformes. Le système bibliographique adopté à cet effet fut la classification décimale de Dewey. L'achat des livres et du matériel eût été rigoureusement centralisé. La confection des reliures fut confiée à plusieurs grandes maisons nationalisées, qui devaient travailler exclusivement pour les bibliothèques publiques. Afin de munir du personnel nécessaire les nombreuses bibliothèques, dont ils projetaient la création, les plénipotentiaires organisèrent un cours de bibliothéconomie.

Pour conclure notre compte-rendu, nous dirons encore quelques mots des *bibliographies* et des *catalogues* qui ont paru depuis 1911. L'événement le plus important de ces dix dernières années est l'achèvement du vaste recueil bio-bibliographique de Joseph SZINNYEI père (*Magyar írók élete és munkái*. Budapest. 1890-1914. Hornyánszky, in-8°, 14 volumes). Cet ouvrage unique en son genre nous renseigne sur la vie et l'activité littéraire de 29.533 personnes, qui naquirent ou vécurent sur le territoire de la Hongrie. Les 14 volumes comptent plus de 20.000 colonnes et près d'un million de lignes. Les recherches préliminaires de cette œuvre gigantesque occupèrent pendant 30 ans l'érudit consciencieux, qui ne put en commencer la publication qu'en 1890, alors âgé de 60 ans. Toutefois la destinée lui fut favorable, car elle lui permit de terminer, à peu de chose près, son œuvre capitale. Lorsque Szinnyi mourut, en 1913, il ne manquait plus que la dernière livraison ; elle a paru un an après par les soins de son fils M. François Szinnyi, qui a utilisé les notes accumulées par le défunt. L'Académie Hongroise des Sciences, qui a subventionné l'entreprise de

Szinnyei père, a résolu de publier un supplément de 4 ou 5 volumes, qui embrasserait l'époque écoulée depuis la publication de la première livraison. M. François Szinnyei, ne voulant pas interrompre ses autres travaux littéraires, déclina pour sa part cette tâche, qui fut alors confiée à l'auteur du présent rapport. Un spécimen du travail de ce dernier a paru à l'occasion du centenaire du grand poète hongrois Jean Arany (*Irodalomtörténet*, 1917).

Un autre événement important de l'histoire bibliographique de ces dernières années a été la publication du premier fascicule de la *Bibliographie hongroise 1901-1910* (*Magyar Könyvészet*, Budapest, 1915, Société des libraires) de M. Géza PETRIK. Le doyen infatigable de nos bibliographes continue par ce volume la série de ses publications bibliographiques sur les imprimés sortis des presses hongroises dès 1712. Outre l'Annuaire des libraires hongrois, M. Petrik consulta aussi le catalogue sur fiches du Musée National Hongrois, mais il ne semble pas avoir consulté les volumes eux-mêmes, ce qui est fâcheux surtout pour les livres sans date, qu'il aurait pu dater d'après les exemplaires du Musée, dont les cotes d'entrée fournissent des données sûres.

La *bibliographie française de la Hongrie* d'Ignace KONT (Paris, Leroux, 1913) fut notablement enrichie par les suppléments de MM. Béla ZOLNAI (*Magyar Könyvszemle*, 1914), André LEVAL (*Revue de Hongrie* 1914) et Zoltán BARANYAI (*Magyar Könyvszemle* 1918 et 1922).

Parmi les bibliographies spéciales, nous mentionnerons les bibliographies courantes, très soignées, de M. Arpád HELLEBRANT, qu'il publie depuis de longues années sur la philologie générale (dans *Egyetemes Philologiai Közlöny*), sur l'ethnographie (dans *Ethnographia*) et sur la pédagogie (dans *Magyar Pædagogia*), auxquelles il vient d'ajouter une bibliographie historique (dans *Századok*), les travaux de M. Eméric BARCZA sur les questions de banque et de douane (*A magyar bankkérdés és vámpolitika irodalma*, Budapest, 1911, Pallas, in-8°, 40 p.), et sur la littérature récente relative au droit de suffrage en Hongrie (*A magyar parlamenti választójog legujabb irodalma*, Budapest, 1912, Franklin, in-8°, 51 p.), la *Bibliographie de la question des nationalités* (*A nemzetiségi kérdés könyvészetéhez*, 1915, EMKE, in-8°, 274 p.) de M. Kamillo SYPOS, l'ouvrage bien documenté de M. Ladislas GOPCSA sur la *Littérature sténographique hongroise de 1800 à 1920* (*Magyar Könyvszemle*, 1920/21.) et enfin la *Bibliographie Rabelaisienne* de M. Louis KARL (*Egyet. Philologiai Közlöny*, 1911.). D'après l'intéressant article de M. Zoltán BARANYAI sur la *Presse française de la Hongrie* (*Könyvtári Szemle* I. [1913]), le plus ancien

journal français rédigé en Hongrie est l'*Aspasia*, revue polyglotte publiée par J.-F. Gyarmathy dans les « langues cultivées de l'Europe ». Le premier numéro a paru le 3 février 1839. La *Gazette de Hongrie* fut fondée en 1880 par M. Denis Pázmándy et La *Revue d'Orient* en 1886 par Armin Sasvári. C'est dans cette dernière revue que parut, pour la première fois, le roman aujourd'hui célèbre en France des frères Tharaud : *Dingley, l'illustre écrivain*.

Parmi les nombreux catalogues de bibliothèques, nous mentionnerons en premier lieu les publications de la Bibliothèque Széchenyi du Musée National, à savoir *Les Traductions des belles-lettres hongroises* (en hongrois, avec le titre latin : *Versiones ex litteris elegantioribus hungaricis*, Budapest, 1917, in-8°, 346 p. et un supplément de 55 p. publié en 1919) de Paul GULYAS, les *Journaux et périodiques* (*Ephemerides et periodicæ*, *Ibid.*, 1916, p. 98) de M. Etienne KERESZTY et le premier fascicule du *Catalogue de musique* (*Musica I. Epistolæ musicæ*, *Ibid.*, 1921, p. 96) de M. Coloman d'Isoz. La première de ces publications décrit 770 volumes traduits du hongrois et donne des informations utiles aux étrangers qui s'intéressent à notre littérature. Sur ces 770 publications, 497 sont écrites en allemand, 57 en anglais, 41 en français, 34 en tchèque, 25 en italien, 24 en slovaque, 19 en finnois, 13 en danois, 11 en serbe, 8 en esperanto, 7 en croate et en roumain, 4 en volapük, 3 en hollandais, 2 en hébreu, en latin et en suédois, enfin une en grec, dans le dialecte gründler, en turc et en yiddish. La plus ancienne traduction est la *Zriniade* croate de 1660, adaptation du poème épique du comte Nicolas Zrinyi. A partir de 1790, c'est-à-dire 8 ans après la renaissance littéraire de la Hongrie, l'activité devient plus régulière ; ce sont d'abord les *Vers hongrois et français pour la fête du Couronnement de Léopold II*, du pasteur Joseph Pétzeli, un des traducteurs hongrois de Voltaire et imitateur, non sans grâce, de La Fontaine. Dans la préface, il s'excuse ainsi de s'être risqué à écrire des vers français : « Le Lecteur aura la bonté de considérer que l'Auteur de ces vers, n'est ni Poète, ni Français. — Il est peut être le premier de sa nation qui, au moins dans le sein de sa Patrie ait osé rimer en Français... Les Poètes français ne seront pas jaloux d'un Hongrois de ce qu'il ose de loin suivre leurs traces, en rimant dans une langue, qu'il ne possède que très médiocrement et qu'il n'aurait jamais apprise s'ils n'y avoient pas écrit ». La plupart des traductions parurent après la révolution de 1848, au moment où la malheureuse nation hongroise eut son heure de popularité. Le nombre des traducteurs s'éleva à 324, celui des auteurs traduits à 403. Un très grand nombre des traducteurs était d'origine hongroise ; quant aux étrangers, ils tra-

vaillaient, pour la plupart, d'après des traductions allemandes ou encore en se servant d'un interprète hongrois. Cette dernière méthode fut suivie par exemple par François Coppée dans les adaptations de quelques poésies de Petöfi, et par M. Jérôme Tharaud dans son anthologie de nouvelles hongroises. ¹ Toutefois bon nombre de traducteurs apprirent le hongrois par pur intérêt littéraire. Dans le supplément nous avons dépouillé les almanachs publiés par les nationalités non-magyares de la Hongrie et conservés à la bibliothèque Széchenyi. Nous avons réuni de cette manière 376 traductions de poésies et de nouvelles, dont 174 sont en allemand, 165 en slovaque, 14 en serbe, 10 en croate, autant en roumain et 3 en ruthène.

M. KERESZTY nous donne la liste chronologique des journaux et des revues publiés en Hongrie de 1705 à 1867. L'auteur ne s'est point borné au fonds de la Bibliothèque Széchenyi, mais sa liste comprend toutes les publications périodiques de cette époque, qu'il connaît de visu ou d'après des citations. La plus ancienne gazette de la Hongrie est le *Mercurius Hungaricus* (1705-11). Le premier journal hongrois parut en 1780. Le premier en date des journaux allemands est le *Mercurius* de Bude qui parut dès 1731. Quant aux minorités du pays, leur presse périodique débuta à des dates bien différentes. Ainsi le premier journal slovaque commença à paraître en 1784, le premier périodique des Serbes est de 1825, celui des Italiens de 1832, celui des Croates de 1835, celui des Roumains de 1837 et celui des Ruthènes de 1856. M. Kereszty mentionne aussi une revue française, d'abord hebdomadaire, puis mensuelle, qui parut à Paris en 1848 sous le titre de *La Hongrie*.

L'ouvrage consciencieux de M. Isoz, dont le premier fascicule vient de paraître, donne une brève analyse de 439 lettres et promet de devenir une source inépuisable de renseignements sur l'histoire de la musique en Hongrie.

La Bibliothèque de l'Université de Budapest a publié un catalogue spécial de ses Shakespeareana, rédigé par M^{lle} Marianne CZEKE (*Shakespeare-könyvtár*. Budapest, 1920. Egyetemi nyomda, in-8°, 208 p.), qui se fit avantageusement connaître par des travaux érudits sur Shakespeare en Hongrie. La collection Shakespearienne de la Bibliothèque, quoique loin d'être complète, est cependant assez bien fournie, et était devenue indispensable pour les érudits qui se groupent autour du *Magasin Shakespearien Hongrois* (*Magyar Shakespeare Társ.*), publié par un comité spécial de la Société littéraire Kisfaludy.

PAL GULYAS.

(Budapest).

¹. *Contes magyares*. Budapest, 1903. in-8°, 179 p.

NOTES ET DOCUMENTS

AUTOUR D'UNE ÉTYMOLOGIE :

Fr. *clenche* > hong. *kilincs* " poignée de porte ".

L'excellent travail de M. Jean MELICH, professeur de linguistique slave et hongroise à l'Université de Budapest, [*Magyar Nyelv*, 1914, t. X, 390], a incontestablement prouvé l'existence de mots d'origine française dans le vieux hongrois. Nul ne peut douter que *tárgy*, *botos*, *csemelet*, *lakat*, *Lajos*, *Páris*, *mester*, *kilincs* < v. fr. *large*, *botes*, *chamelot*, *loquet*, *Loïs*, *Paris*, *maistre*, *clenche* soient dus aux nombreux colons français qui trouvèrent en Hongrie un accueil hospitalier pendant le règne de la glorieuse dynastie des Árpád. La liste de ces mots d'emprunt pourra être certainement augmentée ; mais d'autre part une autre question non moins importante reste à élucider : à quel dialecte appartenaient ces mots français ? Il nous semble qu'un de ces mots nous donne à ce sujet une réponse assez nette.

Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche*. Le mot hongrois signifie « loquet, poignée de porte ». Le mot français est d'origine germanique (Braune, *Zschft*, XIX, 348) et a son point de départ dans la forme francique *klinka*. Comme les mots germaniques en passant dans le galloroman changent *i* en *e*, le résultat en vieux français ne peut être autre chose que *clenche* (à peu près *klēnčə*), forme qu'exige le phonème ancien du mot hongrois. Mais en ce qui concerne le dialecte du centre, cette forme appartient à l'époque préhistorique du français, elle est par conséquent antérieure au XI^e siècle. A l'époque où la possibilité matérielle de l'emprunt existait, *en* et *an* étaient déjà confondus en un son identique et de timbre vélaire ; dès le XI^e siècle il ne peut plus être question d'un *ē* (< *en*). D'après M. W. MEYER-LÜBKE (*Hist. Grammatik* § 61) l'orthographe hésite entre *en* et *an*, mais cette dernière graphie est plus fréquente. La *Légende de St. Alexis* (manuscrit de Hildesheim) confond *en* et *an* dans l'écriture et dans l'assonance, la *Chanson de Roland* en fait autant et même la *Chanson de St. Légier* semble présenter quelques exemples de ce phénomène. En outre, il n'est pas sans impor-

tance de constater que *en* ne se trouve jamais en une laisse associée avec *e* non nasal, comme c'est le cas pour *ĩ* qui assonne avec *i*. Dès lors il nous est impossible d'expliquer l'*i* ou l'*e* du mot hongrois en remontant à la forme française du mot ; le français du centre ne peut être considéré comme le point de départ du mot hongrois.

Déjà M. Jean MELICH a invoqué à l'appui de sa thèse le fait que les dialectes normand, picard et wallon distinguent jusqu'à nos jours *en* de *an*. A notre point de vue, les deux premiers de ces dialectes ne peuvent entrer en ligne de compte, puisque le normand et le picard gardent le *k* initial latin et germanique intact devant *a*, et ainsi le *cs* (= *č*) du mot hongrois ne saurait provenir d'une forme *klenk*(*a*). Le wallon moderne par contre, nous présente les formes suivantes : *kliš*, *klič*, *kli'*, *klěč*. Au point de vue de la signification, nulle difficulté. REMACLE (*Dict. wallon-français*, 2^e éd., II, p. 174) dit ce qui suit : « *klichett* s. clinche, bascule du loquet, chevillette, sorte de clef de bois très simple des anciennes fermetures ; loquet, fermeture telle quelle que l'on met aux portes qui n'ont pas de serrure. Par extens. pêne en bois ». Et nous lisons chez A. BODY (*Vocab. des tonneliers, tourneurs, ébénistes, etc.*, 1868, p. 33) : « *clichette* s. f. (t. d'ébén.) Chevillette, sorte de clef de bois fort simple qui était adaptée aux anciennes portes des maisons. Du dial. ard. Dim. de *cliche*, clinche ». Voici enfin le témoignage de J. SIGART (*Dict. du w. de Mons et de la plus gr. partie du Hainaut*, 2^e éd., p. 124) : « *cliche*, *chichette*, *cliquette* s. f. clinde, clenche, targette, bouton, crosse de porte. »

Toutes ces significations s'accordent exactement avec le sens du mot hongrois. Il reste à examiner le phonème qui présente quelques difficultés, dont la première est l'absence de la nasalisation. Les formes données par les dictionnaires sont *cliche*, *clichette* (*chichette* est certainement une coquille), de même que les textes que j'ai consultés ne connaissent que les formes sans nasalisation. *Clinche* n'est mentionné que par M. J. FELLER (*Essai d'orthographe wallonne*, p. 92) qui cependant n'a pas précisé la signification du mot. Je me suis donc adressé personnellement à M. Feller, qui m'a assuré que certains patois connaissent la forme *klěč*. D'autre part il ne faut pas oublier que toutes ces formes appartiennent à des patois dans lesquels la dénasalisation est plus ou moins répandue, de sorte que les Wallons de certaines contrées prononcent même le français en dénasalisant les voyelles nasales et l'on ne peut découvrir la trace de l'ancienne nasalisation que dans une certaine affection gutturale de la voyelle, ainsi *prɑdre* pour *prendre*, *ɑkor* ou *ɑkor* pour *encore*, *vetsek* pour *vingt cinq*. (, indi-

que la résonance gutturale). Il est très difficile de fixer l'époque où se produisit d'abord ce phénomène, car d'un côté la tendance est encore aujourd'hui d'une forte vitalité, comme le prouvent les formes wallonnes *daque* (< all. *dank*), *môde* (< fr. *monde*) et d'autre part des mots comme *kipagneie* (\approx *compagnie*), *kibin* (\approx *combien*) et peut-être même notre *kliche* indiquent qu'au temps de la réduction des atones libres en $\partial > i$ ($> \ddot{u}$), c'est-à-dire très anciennement, la nasalisation était déjà disparue. Un article du *Projet de Dictionnaire wallon* (p. p. la Société Liégeoise de Litt. W. Liège 1903-04) mettra peut-être mieux en lumière les rapports entre les divers patois au point de vue des voyelles nasales : TCHIN (*čč*) s. m. [Etym : Du latin *canem* m. s.] Dial. *tchin* (*č* nasal) Liège, Namur, Gaumais, à Verviers et à Jupille *tchin* (*č* avec résonance gutturale à la fin d'un groupe de mots, *tché* ailleurs qu'à la finale) ; *tchî* (*i* avec résonance gutturale) Nivelles, Jodoigne ; *tché* (*é* nasal) Viesville ; *tché* Hervert, Borinage ; *tien* (*tyč*) Tournai. »

En dehors de la forme *klčč* encore existante, nous aurions encore un argument à produire. Le Wallon qui parle français appelle la poignée de la porte *clinche* (au lieu de *clenche*) et considère le mot comme français (Remacle le mentionne aussi comme tel). Or cette forme, qui est connue dans la France de l'Est en dehors de la Wallonie aussi, n'est autre chose qu'une forme francisée du mot wallon, dans laquelle, à la place de la résonance gutturale, on a substitué la nasalisation suivant l'analogie de tant d'autres mots existant dans les deux langues. Ce phénomène est des plus fréquents non seulement en Wallonie, mais partout où l'on parle indifféremment le patois et le français.

L'*i* du mot wallon nous pose un autre problème : en effet la dénasalisation de *klčč* devait donner *kleč*. Comme il ressort de l'exemple que j'ai cité ci-dessus, dans certains patois (Nivelles et Jodoigne) *i* correspond à *č*. Quoique, actuellement, d'autres patois présentent aussi *kliš*, *klič*, il n'est pas impossible que cette forme ait eu son point de départ dans les patois qui présentent un *i* et qu'elle se soit répandue dans les autres en prenant la place de la forme autochtone ; mais nous n'avons là-dessus aucun renseignement sûr. L'influence d'un patois wallon sur un autre est un phénomène fréquent, comme le prouvent les nombreuses formes dénasalisées du patois de Liège, qui ne dénasalise pas dans les mots héréditaires. Comme l'exemple de *tchin* le prouve le passage de *č* à *i* est un fait relativement récent et ainsi *kliš*, *klič* n'aurait pris la place de la forme originaire qu'au cours des deux ou trois derniers siècles. Si l'on n'accepte pas cette hypothèse, il faudra supposer que le mot wallon est dû à un emprunt plus récent que celui

du mot français *clenche*. Les mots germaniques qui ont passé un peu plus tard dans le français conservent leur *i* de sorte qu'à une époque, le wallon aurait pu avoir une forme *klīnčə*. Dans certains patois dénasalisants le mot se serait changé de bonne heure en *klič(ə)*, et c'est la forme que la plupart des patois wallons ont conservée, tandis que dans d'autres patois *i* aurait donné régulièrement *e* devant *n*. Et, enfin, l'*i* pourrait être dû à la forme diminutive très fréquente *klichette*, où l'*e* atone libre (de *kleč(ə)*) se serait transformé en *i* comme de règle ; d'ici l'*i* aurait pénétré dans la forme originaire, ou bien la forme *cliche* aurait pu être refaite sur *klichette*. Quelle que soit d'ailleurs l'explication que nous donnerons de cette transformation phonétique, il est acquis que la vieille forme wallonne a été *klēnč(ə)*. Cette forme s'adapte exactement au mot hongrois, de sorte qu'au point de vue phonétique il n'y a aucun obstacle à supposer que la langue d'origine pour le mot hongrois était le wallon.

Quant aux conditions matérielles de l'emprunt, c'est un fait généralement connu qu'au moyen âge de nombreuses colonies wallonnes vinrent s'établir en Hongrie (cf. Jean KARACSONYI, *Magyar Nyelv*, 1906, t. II, p. 273 ; AUNER, *Századok*, 1916, t. L, p. 28, et *Magyar Nyelv*, 1914, t. X, p. 420). Dès le milieu du XII^e siècle les établissements wallons et français s'échelonnaient le long des deux routes principales qui reliaient l'Orient à l'Occident.

Le mot *kilincs* est le seul, parmi les mots hongrois d'origine française que nous avons mentionnés, dont nous puissions affirmer la provenance wallonne. Pour la plupart de ces mots, faute d'indices phonétiques, il nous est impossible de déterminer le dialecte d'origine. Par contre il est certain que le mot *mester* 'maître' ne peut provenir du mot wallon : le groupe final *str* a donné en wallon *ss* : *mess*. Or l'assimilation de *t* à *s* est très ancienne, plus ancienne que l'amuïssement des consonnes finales ; le développement de **volis-tu* > **vous-te* > *vous-se* (pron. *vuss*) le met hors de doute. De même *mustár* < *moustarde* (dont l'origine française est d'ailleurs très contestable) ne peut venir du wallon (*mostade* < *mostarde*) car le changement *s* > *s'* devant une consonne ne s'est jamais effectué en wallon ; or le mot hongrois suppose une forme avec *st* et dans *mustár* et dans *mester*. D'autre part rien ne nous empêche de supposer que nos mots français dont une partie est d'origine wallonne proviennent de sources différentes à des époques différentes.

(Budapest).

GÉZA BARCZI.

UNE VISITE HONGROISE CHEZ ROUSSEAU A MONTMORENCY

Le comte Joseph TELEKI (1738-1796), membre d'une des plus illustres familles de l'aristocratie calviniste de Hongrie, ou, plus exactement, de Transylvanie, alla en 1759, avec la permission de la reine Marie-Thérèse, continuer ses études à l'Université de Bâle, qu'illustraient alors les deux frères Bernoulli : Daniel, professeur de sciences physiques et Jean, professeur de mathématiques et d'éloquence. Il suivit les cours de l'un et de l'autre, mais de préférence ceux de Daniel. Le jeune comte resta à Bâle jusqu'en automne 1760 ; de là il va visiter les universités de Hollande, fait un séjour à Paris, et rentre dans son pays en 1761.

Le comte Teleki fut un hôte assidu des réunions amicales et savantes organisées par les frères Bernoulli ; il y présenta des travaux qu'il réunit plus tard en un volume imprimé dans les Pays-Bas, qui porte le titre suivant : *Essai sur la foiblesse des Esprits-Forts* par J.[oseph] T.[eleki] de Sz.[ék] C.[omte] d.[u] S.[aint] E.[mpire] R.[omain]¹. C'est un petit ouvrage apologétique qui vise à démontrer, à l'aide d'arguments empruntés à l'arsenal des dogmes de l'*Helvétique Confession*, la possibilité matérielle et morale des mystères de la Trinité, des miracles, etc., et, pour finir, la supériorité des chrétiens sur les mécréants. Ce fut Daniel Bernoulli qui poussa son élève à publier cet opuscule, dont l'élève dédie l'édition d'Amsterdam à son ancien maître. Teleki imprime dans cette édition, en guise de préface, une lettre élogieuse de Bernoulli : « S'il est bien déplorable que la cause de Dieu ait besoin de défenseurs, il vous est bien glorieux d'avoir si bien

1. Leyde, Jean Luzac, 1760, pet. in-8°, (10), 102 p. — Autres éditions : Amsterdam, M. M. Rey, 1762, XVI, 128 p. ; Augsbourg, 1762, XX, 128 p. [Bibliothèque du Musée National Hongrois : Ph. Sp. 1144. W.]. Sur Teleki cf. : *Lebensbeschreibung des Reichsgrafen J. T. v. Sz. von seinem Sohne*. Siebenbürgische Quartalschrift, t. 7. [1801], pp. 110-146 ; I. Kont : *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*, Paris, 1902, pp. 134-8.

défendu cette cause. Vos argumens sont concluans, sublimes et spirituels » (p. v).

Rentré dans son pays, il garde un profond amour pour la langue et les lettres françaises. Il rédige volontiers sa correspondance en français, même lorsqu'il écrit à ses compatriotes. Il correspondait par exemple sur des sujets littéraires, voire sur des questions de langue et de versification hongroises, en français avec Joseph PÉTZELI, pasteur réformé et littérateur de mérite, qui fut de 1779 à 1781 étudiant à l'Université de Genève ¹. Teleki était homme d'esprit, et, pour s'amuser — souvent un peu cruellement — de ses contemporains, il composa un « catalogue » à l'imitation des catalogues des bibliothèques imaginaires dont Rabelais inaugura la mode (*Pantagruel*, livre II, chap. VII). « Catalogue des livres curieux & interessans Nouvellement parus qu'on trouve Chez Hisope Mocet Lieket Libraire arrivé pour le dernier jour du Carnaval de Pest, 1770. Le tout à un prix raisonnable ². » Tel est le titre de la plaquette dont M. André LEVAL nous a donné une fidèle réédition avec une savante préface ³. Voici en guise d'exemple un titre qui vise l'éducation de son temps :

« Essai sur l'Education des Enfans : ou instructions sur le Manège, la Danse, l'Escrime, le jeu de Cartes, la maniere de presenter, & en un mot sur toutes les belles qualités pour former une Personne de condition. A Paris, 1770, 8vo. »

Ou un autre :

« Instruction d'une Mere à sa fille, ou agreables medisances pour chaque jour de l'année. & sur toutes sortes de sujets. Ouvrage très-utile aux jeunes Dames, qui vont entrer dans le beau Monde. Imprimé en Papier rouge avec des Charecteres noirs. A Paris, deux petits Volumes in-folio. 1770. On peut trouver des Exemplaires dans toutes les villes de l'Europe & même en plusieurs endroits de la Campagne ⁴. »

Outre la prose française, ce comte hongrois s'essaya également dans la poésie en cette langue. Il adressa par exemple des vers

1. Voir une partie de sa correspondance française avec Pézeli : *Irodalomtörténeti Közlemények*, t. 25 [1915], pp. 221-8.

2. In-8°, huit feuilles sans pagination. [Budapest, Bibl. Raday : Hist. lit. 384].

3. *Un opuscule français oublié du comte Joseph Teleki*. Könyvtari Szemle (Budapest), T. 1917, pp. 1-9. — Hisope = Joseph, Mocet = Comte, Lieket = Teleki.

4. En faisant allusion aux livres à la mode : Marquise de LAMBERT, *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* (1728) ; M^{me} LE GUERCHOIS, *Avis d'une mère à son fils* (2 vol., 1743) ; Marquis d'HALIFAX, *Avis d'un père à sa fille* (1757).

français à l'empereur Joseph, fils de Marie Thérèse, à l'occasion de l'édition de son ordonnance sur la tolérance des religions dans son pays ¹.

Durant son séjour à Paris, il fit connaissance de Jean DUVOISIN, chapelain de l'Ambassade de Hollande à Paris ², et ils résolurent de rendre visite à Rousseau. Le journal inédit du comte Joseph Teleki nous transmet les détails de cette visite. Le journal est conservé aux Archives de l'Académie hongroise des Sciences à Budapest (*Napló*, 4^e, n^o 15). Le conservateur de ces archives, M. Gédéon MÉSZÖLY, professeur à l'Université de Szeged, a publié le passage de ce journal dans un almanach littéraire aussi savant, que fin et amusant ³, qui ne contient que de l'inédit du XVIII^e siècle hongrois. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans quelque intérêt de rendre accessible à l'histoire littéraire ces quelques pages détachées du journal hongrois de Teleki en les traduisant en français. Je cède la parole au comte Joseph TELEKI DE SZÉK, tout en remerciant M. Alexis François, professeur à l'Université de Genève, savant rousseauiste, d'avoir bien voulu me fournir quelques éclaircissements ⁴ :

« A. 1761. d. 6ta Martii ⁵. »

Je fus avec M. DUVOISIN chez M. ROUSSEAU à Montmorency, qui est situé à peu près à trois lieues de Paris. C'est là que M. Rousseau s'est retiré il y a sept ans et, comme il le dit lui-même, depuis ce temps-là il n'est plus retourné à Paris ; il est allé une fois jusqu'aux *Boulevards*, et même il aurait été dans une maison qui touche Paris ; mais il y serait entré du côté des *Boulevards*, et ainsi on ne peut pas dire qu'il a mis le pied dans une rue de la ville.

Ni M. Duvoisin ni moi nous ne connaissions M. Rousseau, mais M. Duvoisin lui avait écrit à deux reprises au sujet de notre visite. La première fois M. Rousseau s'excusa disant qu'il était très occupé, la seconde fois M. Duvoisin nous ayant annoncés d'avance, il nous attendit de bon cœur. M. Duvoisin avait écrit, cette seconde fois, que nous nous rendrions chez lui le jeudi, c'est-à-dire hier. En effet, hier matin M. Rousseau vint à pied à notre rencontre jusqu'à Saint-Denis, à une lieue et demie de distance de Montmorency ; mais nous ne pûmes pas

1. D'après Kazinczy, *Felsőmagyarországi Minerva*, 1829, p. 753.

2. D'après Rousseau (*Confessions*) : « ministre du Pays de Vaud », mais — ainsi que M. A. François l'a démontré dans ses notes à la Correspondance Coindet-Rousseau (*Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. XIV [1922], p. 56), — il est bien hollandais, originaire de Bois-le-Duc.

3. *Régi módi Kalendárium... az 1922dik Közönséges Esztendőre mellyet... egybe-szerkesztett öregbik BOGARDI Gedeon. Budapest. Ró'savölgyi Uramék Bóltyaibann...* Pet. in-8^o. 80 pp. — L'extrait du journal de Teleki se trouve aux pages 47-52 de cet almanach.

4. Les mots en italiques figurent ici tels quels sont dans le manuscrit hongrois du Comte.

5. C'était un vendredi.

nous y rendre hier à cause d'occupations officielles que M. Duvoisin ne pouvait remettre. Ainsi cet excellent homme dut retourner seul, ce que nous avons regretté bien vivement.

A notre arrivée, nous descendîmes *Au Cheval blanc* ; de là nous nous rendîmes chez M. Rousseau. Nous nous trompâmes tout d'abord, étant partis sur les indications de mon valet ; auparavant, en effet, M. Rousseau avait habité un endroit appelé *l'Hermitage* (si c'en était un en effet ou non, je ne saurais le dire), et il pensa qu'il y habitait toujours ; en sortant de la localité, nous prîmes cette direction jusqu'à ce qu'une femme, dissipant notre erreur, nous eût fait rétrograder vers la petite ville. Nous nous rendîmes alors directement chez M. Rousseau. M. Rousseau, s'étant acquis une grande renommée par sa remarquable intelligence et par son génie, je ne crois pas superflu de donner un récit un peu détaillé de notre visite. On peut tirer des conclusions sur le caractère de tels hommes des menus détails de leur vie privée.

En entrant chez lui nous l'avons trouvé vêtu d'une mauvaise robe de chambre, pleine de taches ; si nous n'avions pas su que c'était Rousseau, nous l'aurions pris pour un cordonnier malpropre, surtout dans la pièce privée de toute élégance où il mange et où l'on fait aussi la cuisine. C'est une pièce exiguë qui lui sert en même temps de cuisine, c'est là qu'il prend habituellement ses repas ; à l'étage il y a une autre pièce, elle est plus jolie, on peut même dire qu'elle est vraiment jolie. Il m'a reçu de très bon cœur et m'a conduit vers le *Donjon*, qui est séparé de sa demeure par un petit jardin. Les Français appellent « donjon » les petits bâtiments qui se trouvent sur une éminence. Dans ce donjon il y a de jolies choses, mais très simplement présentées. J'ai vu notamment un portrait imprimé (ou « gravé ») du roi de Prusse ; au bas du cadre était collé un papier avec deux vers français très violents contre le roi de Prusse, mais je ne les ai pas retenus¹. Là nous nous mîmes à causer ; il me parla d'abord de mon livre que M. Duvoisin lui avait envoyé peu de temps auparavant, et il le loua bien au-delà de son mérite. Nous nous mîmes ensuite à table, dans la pièce dont il a été question tout à l'heure ; je n'ai pas mangé beaucoup, mais très bien : il y avait une soupe, de la viande de vache et du *lapin* en sauce. En outre un pâté, entamé depuis longtemps, de bon fromage, du beurre, du raisin mûr, en un mot un excellent diner, mais tout à fait ordinaire et sans aucune espèce de cérémonie : il ne m'en a pas moins plu, surtout parce qu'il était tout à fait ordinaire. Une fille, ou une femme, mangea également avec nous² ; c'est, comme je le vis, la servante, la ménagère, la cuisinière, etc., de M. Rousseau. Elle n'est pas belle et, à ce point de vue, elle ne peut prêter soupçon à personne.

Après le diner nous envoyâmes notre voiture jusqu'au village de *Bare* (?), qu'il nous fallait traverser pour aller à Paris. Elle devait nous

1. On connaît cette épigramme :

Il pense en philosophe et se conduit en roi,
La gloire, l'intérêt, voilà son Dieu, sa loi.

Cf. L. Raczy, *EPhK.* t. 47, [1923], p. 121.

2. Thérèse Levasseur, bien entendu.

y attendre, pendant que nous-mêmes, avec M. Rousseau, nous nous mettrions en route pour une promenade à pied, afin de mieux voir le paysage. Ce Montmorency étant situé sur une montagne, la maison que M. Rousseau habite jouit d'une très belle vue, comme aussi la plus grande partie des environs. Notre promenade nous ramena à Montmorency ; nous y visitâmes l'église où se trouve un très beau monument de la maison de Montmorency, soutenu par des colonnes de marbre d'une rare beauté. A côté de cette église est situé le couvent des *Peres de l'Oratoire*. Puis il nous montra le Château et le jardin du *Maréchal de Luxembourg*. Le Château est beau, mais plus encore le jardin, qui est dessiné avec un goût parfait ; il n'y a ni statue ni ornements resplendissants, mais il serait difficile de trouver ailleurs un arrangement pareil à celui de ce jardin ni une vue comparable. Chose bien rare. — et qui a coûté force argent, — la *terrace* du jardin et la partie de la montagne sur laquelle le palais est bâti ont été élevés de main d'homme ; à les voir on est ébahi. Il y a dans le jardin un pavillon dont une partie est habitée quelquefois par Rousseau, lorsque le *Maréchal de Luxembourg* est là. M. Rousseau aime beaucoup celui-ci et il l'estime, bien qu'en général il ne soit pas ami des grands seigneurs. C'est un nommé Croisaz qui a fait faire ce jardin et qui l'a possédé auparavant. Pour le distinguer de son homonyme plus riche, on l'a appelé *Croisaz le pauvre*, bien que ce jardin montre combien il est riche lui aussi. Dans la pièce occupée par M. Rousseau dans le pavillon du jardin qui appartient au *Maréchal de Luxembourg*, il y a quelques flèches indiennes ; quelquefois il s'amuse à tirer avec.

Après avoir contemplé le Palais à l'extérieur, nous sortimes du jardin et M. Rousseau nous accompagna jusqu'à *Bar*, où la voiture nous attendait. Nous nous étions promenés durant trois heures à peu près. En nous séparant nous échangeâmes un baiser ; il me parut qu'il m'aimait.

M. Rousseau est un homme âgé de quarante-cinq ans, petit plutôt que grand quant à la stature, mince aussi, un peu courbé, parlant vite et vivement ; doué d'une intelligence extraordinaire, il a beaucoup de ce que les Français appellent « de l'esprit ». Son jugement est sûr, sa pensée pénétrante et il l'exprime aisément. Je ne crois pas qu'à l'heure actuelle, il y ait quelqu'un qui sache écrire d'une façon plus substantielle. Sa conversation ne languit pas, il parle beaucoup, cette fois-là du moins il fut assez loquace ; et cependant on ne peut pas le considérer comme un homme de bonne humeur. Dans son maintien et dans ses sentences il est bizarre, mais, ainsi que j'ai cru m'en apercevoir, il cherche à paraître encore plus bizarre qu'il ne l'est réellement. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles il s'est retiré de la société des hommes. Il dit qu'il ne dort jamais plus d'un quart d'heure de suite depuis quinze ans, et ne dort pas plus d'une heure en tout par nuit ¹ ;

1. M. L. Racz remarque (EPhK, t. 47. [1923], p. 121) qu'il ne faut pas prendre cette affirmation de Rousseau à la lettre. Il cite une semblable allégation de Rousseau qui trouva son démenti immédiatement (H. Buffenoir, *Le prestige de J.-J. Rousseau*, p. 300).

et comme il ne dort pas dans la journée, il ne peut pas se rattraper. Si cela est vrai — et il ne dit rien qui ne soit vrai — je m'étonne qu'il soit encore en vie ; et non seulement qu'il vive, mais que ses yeux soient purs et blancs. Je soupçonne que, dans son habillement et dans d'autres choses aussi, il cherche la bizarrerie. Sans doute à cause de ses doigts de pied nouveaux, ou pour toute autre raison, un trou est pratiqué, en forme d'étoile, au milieu de l'extrémité de ses pantouffles. Les semelles de ses pantouffles sont de bois ; autant, nous disait-il, afin de pouvoir marcher sur quelque chose de sec, que pour que ses pantouffles durent plus longtemps. On ne peut attribuer sa pauvreté et sa manière de vivre qu'à son propre goût parce que — bien qu'il soit réellement pauvre et sans argent, — il ne tiendrait qu'à lui d'avoir plus d'argent. Mais il refuse, à ce qu'on dit, de profiter de la bienveillance de personne. Actuellement il vit presque entièrement de sa musique, car cet homme savant est un grand musicien et un compositeur ; il compose à la demande des personnes et accepte pour son travail le prix habituel, mais jamais davantage. Naguère, dit-on, le prince de Conti envoya environ 50 louis d'or à M. Rousseau pour une de ses compositions : Rousseau n'en prit que deux et renvoya le reste.

Je fus de retour de cette expédition à mon logement de Paris à huit heures du soir.

..

Rousseau dut certainement faire plus que de complimenter Teleki sur son livre, comme le récit ci-dessus le raconte ; il dut lui promettre de s'efforcer d'en faire une nouvelle édition. Mais il semble avoir vite oublié sa promesse. En date du 17 février 1777 Teleki écrit à Duvoisin pour le prier de rappeler à Rousseau sa promesse, car il désirerait publier une édition augmentée de son ouvrage, la *Foiblesse des Esprits-Forts*. Duvoisin lui répond le 17 mars de la même année, et lui donne le conseil de s'adresser directement à Rousseau. Mais le comte ne le fit que le 26 février de l'année suivante. Il rappelle à cette occasion sa visite à Montmorency : « ... A peine fûmes-nous descendus chez vous, que vous avez, après les premiers compliments de cérémonie, commencé vous-même à parler de mon ouvrage et à en parler d'une façon qui me fit trop d'honneur. En effet vous lui avez prodigué des éloges... Vous fîtes plus ; vous promîtes que vous tâcheriez de faire une édition de cette brochure et d'y donner une nouvelle forme aux argumens, où il entre trop de métaphysique, afin de la mettre plus à la portée des « Damoiseaux de Paris », comme vous les aviez nommés¹. » Il prie donc Rousseau de préparer cette édition

1. M. Louis Racé : *Graf Joseph Teleki und Rousseau*, Ungarische Rundschau, t. 1913, pp. 708-716. — et (en hongrois) Akadémiai Értesítő, t. 1913, 109-116, Budapesti Szemle, année 1912, t. 151, pp. 340-43.

qu'il avait promis de faire ou bien de lui communiquer ses principales objections contre la religion chrétienne pour qu'il puisse y répondre et défendre la foi chrétienne, sur les points où Rousseau la croit la plus attaquable. Hélas ! la maladie de Rousseau l'empêcha de donner suite à la prière de Teleki, d'ailleurs Teleki renonça à la publication de la nouvelle édition qu'il avait projetée. Il ne nous a donc pas été donné de posséder l'ouvrage d'un calviniste hongrois remanié par Rousseau, ni d'assister à leur duel spirituel.

Une remarque pour finir. M. Eugène RITTER, en parlant des articles de M. Louis RACZ, où cet éminent rousseauiste hongrois étudie les relations de Teleki et de Rousseau, dit, avec un scepticisme excessif et peu motivé, qu'il n'est pas en mesure de contrôler les « assertions surprenantes » de Teleki et que « cela serait peut-être trop de sévérité que de les traiter de balivernes ¹ ».

Si « surprenantes » qu'elles soient pour M. Eugène Ritter, ces assertions se trouvent au moins partiellement confirmées par le passage du journal intime que nous donnons ici. Il reste encore une seule question à élucider : pourquoi Teleki n'a-t-il pas noté dans son journal la promesse de Rousseau, si flatteuse pour le jeune homme ? Etait-il si profondément ému et troublé de cette rencontre que, dans les premiers moments, il ait oublié certains détails dans la hâte de la rédaction faite sans doute immédiatement après son retour à Paris ? Ou l'importance de la promesse de Rousseau ne lui devint-elle claire qu'au moment où il conçut l'idée de la publication d'une nouvelle édition ? Et ce ne serait que plus tard, au moment où il s'occupait de la réédition de son livre, qu'il se rappela la promesse que Rousseau lui avait faite peut-être surtout en manière d'éloge et qu'il avait aussitôt oubliée ? Mais les détails de la lettre de Teleki du 26 février 1778 à Rousseau, et, plus encore, l'empressement de Duvoisin à conseiller à Teleki de s'adresser directement à Rousseau, témoignent de la véracité des dires du comte hongrois.

Peut-être la publication intégrale du journal de Teleki nous permettra-t-elle de trancher cette question.

ZOLTAN BARANYAI.

(Genève)

1. *Annales de la Société de J.-J. Rousseau*. Genève. T. 10 [1914-15], pp. 235-6.

AUTONOMIE DES PETITS PEUPLES FINNO-UGRIENS

Un remaniement considérable du statut territorial a eu lieu en Russie depuis la Révolution communiste du mois d'octobre 1917, dû précisément en grande partie à cette révolution. Certains territoires ont cessé de faire partie de la Russie, soit par suite de la formation ou de la résurrection de nouveaux Etats indépendants (Finlande, Esthonie, Lettonie, Lituanie, Pologne), soit par suite de l'annexion par les Etats voisins (Bessarabie ; Kars, cédé à la Turquie). Le reste de l'ancien empire a été soumis à quatre régimes différents¹ : le premier est celui des *Républiques fédérées et alliées* (Biélorussie, Ukraine, etc.), le second comprend les *Républiques autonomes* (Rép. des Bachkires, Tartares, etc.), le troisième embrasse les *Régions autonomes*. Enfin tout ce qui reste en dehors de ces formations constitue la Russie proprement dite. Nous laisserons de côté les deux premiers régimes, ainsi que, naturellement, le noyau moscovite, pour ne nous occuper que du troisième type de formation².

Au point de vue de la constitution soviétique, d'après les explications de M. A. Pilenco, les Régions autonomes ne constituent qu'un procédé administratif, permettant de réunir sous une autorité spéciale les ressortissants d'une nationalité déterminée. La création de ces autonomies locales se base notamment sur l'article 11 de la Constitution soviétique du 10 juillet 1918, qui admet que les Soviets des régions qui se distinguent par leur façon de vivre et leur composition nationale peuvent se réunir et former des unions des régions autonomes, à la tête desquelles se trouvent — tout aussi bien qu'à la tête de toutes les unions provinciales en général — des Conseils des Soviets régionaux et leurs organes exécutifs. Pour maintenir une certaine unité entre ces Soviets régionaux et en vue de les surveiller on a créé un « Commissariat des nationalités », organe central ; chaque nationalité

1. A. Pilenco, *La fédération soviétique*. Revue générale de droit international public, T. 1923, p. 223-249 (mai-août).

2. Le Traité du 30 décembre 1922 sur « l'organisation du Congrès de l'Union des Républiques socialistes soviétiques » réintroduit, par la suppression de l'indépendance des républiques fédérées et alliées, un centralisme à outrance, mais ne touche pas à l'institution des « régions autonomes ».

est tenue, selon les prescriptions du décret du 19 mai 1920, d'envoyer auprès de ce Commissariat une délégation formée d'un président et de deux membres. On a créé plus tard, par le décret du 21 avril 1911, vraisemblablement des membres de ces délégations, un « Conseil des nationalités », qui représente auprès du « Commissariat des nationalités » les particularités économiques et culturelles des nationalités et des minorités de la Russie. Dans ces délégations nous voyons représentés entre autres les Votiaks, les Zyriènes et les Tchérémisses, ainsi que les Finnois et les Caréliens. L'indépendance politique de ces nationalités est d'ailleurs plutôt fictive depuis le décret du 16 décembre 1920, qui institue des « Représentants » du Commissariat des nationalités auprès des Soviets des nationalités ; ces représentants prennent part aux délibérations avec voix consultative.

Nous avons réuni ci-dessous quelques données éparses relativement à ces autonomies finno-ougriennes. Ces données sont assez maigres et ne nous donnent pas de renseignements sur les détails de leur « renaissance » nationale, si le mot est exact ici. Nous voudrions savoir par exemple si, par suite de l'organisation de ces régions autonomes finno-ougriennes, qui sont au nombre de trois, la langue nationale trouve une place ou non dans l'administration, l'enseignement et dans la vie publique en général. La langue nationale est-elle plus cultivée et pratiquée chez eux qu'elle ne l'était auparavant ? Est-ce que les éléments russifiés de ces peuples (par exemple chez les Zyriènes) font retour à la langue de leurs pères ? Une conscience nationale est-elle en éclosion et pourra-t-elle résister à l'avenir à la russification lente ou imposée ? Une élite pourra-t-elle se former dans le sein des peuples gratifiés d'une autonomie régionale et sera-t-elle à même d'organiser ces peuples pour en faire des nations ? Autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre maintenant, mais nous espérons qu'avec la reprise des communications entre la Russie et l'Europe toutes ces questions trouveront leur réponse un jour.

1. TERRITOIRE DES VOTIAKS. — « Ce territoire a été constitué un peu plus tard que les autres et il a été extrêmement difficile de délimiter exactement ses frontières. Il comprend environ la moitié du district de Glazov, trois quarts de ceux de Malmyj et Sarapoul (autrefois dans le département de Viatka), ainsi que trois quarts du district de Elabouga, appartenant aussi autrefois au département de Viatka, mais les villes de Malmyj, Glazov, Sarapoul, Elabouga n'y sont pas comprises. En outre, la moitié environ du

district de Perm, dans le département de Okhansk, complète l'ensemble du territoire votiak. La moitié de l'ancien district de Glazov conserve son nom ; les parties de Malmyj, Sarapoul, Elabouga et Okhansk, que l'on a cédées [au territoire des Votiaqs] s'appellent maintenant Selta, Ijevsk, Mozga et Debessi ¹. » — Sa **capitale** est Ijevsk. — Sa **superficie** est de 28.888 kilomètres carrés ² ou 11.300 milles ³ ou 25.430 verstes carrées ⁴. — Sa **population** monte à 686.049 âmes ⁵. — D'après un tableau, montrant la situation de 1920, 1921 et 1922, elle se divise en population rurale avec 634.000 âmes et en population urbaine avec 53.000 âmes, total : 687.000 ⁶. D'après un autre tableau statistique donnant les résultats provisoires de la récolte de 1922, fourni au représentant du Dr Nansen par un représentant plénipotentiaire du gouvernement soviétique, elle ne monte qu'à 652.000 âmes (602.000 et 50.000) ⁷. Cette diminution est-elle due à la famine de 1921 et 1922 qui a frappé très durement ce territoire ? Le pourcentage d'affamés était 74.17 % dans la population ; il y avait 17.59 affamés par kilomètre carré ⁸. Sur les conditions actuelles de la population et du territoire votiaks je cite quelques passages d'un article de M. J. MÖSSEG, instituteur zyrïène réfugié à Helsingfors ⁹ :

« En 1920, les Votiaques eux aussi furent dotés de droits d'autonomie. Ils jouissaient de conditions de développement national, politique et économique très avantageuses, le pays possédant des richesses naturelles suffisantes, le nombre des Votiaques étant assez important, la population relativement dense et non dispersée. Enfin ils possèdent plusieurs villes importantes comme Yelabouga, Sarapoul, Ijevsk.

« Ijevsk est à l'heure présente la capitale de la République des Votiaques, comptant jusqu'à 70.000 habitants. La plupart des habitants de cette ville sont des Russes, mais Ijevsk, en tant que capitale d'une république indépendante et autonome, entourée de toutes parts de la population

1. *Rapport sur les conditions économiques de la Russie traitant spécialement de la famine de 1921 et 1922 et de la situation de l'agriculture*. Société des Nations. Genève, 1922 (C. 705. M. 451. 1922. II), p. 150-151.

2. *Rapport...* p. 170, d'après les rapports adressés à la Commission internationale russe d'assistance et des bulletins publiés par la Commission centrale panrusse d'assistance. Selon l'*Almanach de Gotha*, 1923, p. 1275, 28.940 kil. c.

3. *The Statesman's Yearbook*, 1923, p. 1279.

4. G. Welter, *Ce qu'il faut savoir de la Russie économique*. Paris, Dunod édit. [1923], p. 5.

5. Elle se décompose ainsi : hommes, 299.162, femmes, 386.887. — Densité par kil. car. : 24. Dénombrement du 28 août 1920. *Almanach de Gotha*, 1923, p. 1281.

6. *Rapport...* p. 103.

7. *Rapport...* p. 70.

8. *Rapport...* p. 170.

9. *Est Européen* (revue mensuelle ; Varsovie), 4^e année, 3 mai 1923, p. 248-251.

purement votiaque des villages, commence à perdre son caractère russe et il est à croire que cette ville deviendra un jour votiaque quant à la majorité de sa population. »

C'est le décret du 5 janvier 1921 (d'après l'*Almanach de Gotha*, 1913 : du 4 novembre 1920) de la République fédérative socialiste des Soviets de Russie qui établit la « Région autonome des Votiaks ».

2. TERRITOIRE DES TCHÉRÉMISSES (en leur langue : MARI). — « Le territoire Marii, de création nouvelle, comprend le district de Tsarévokokchaïsk, appelé maintenant Krasniékoktchaïsk et Kosmodémiansk. Ces deux districts appartenaient autrefois au département (« gouvernement ») de Kazan, plus le district de Serpour, appartenant au district de Ourzoum, dans le département de Viatka ¹. » — Sa **capitale** est Krasnokoktchaïsk (ci-devant Tsarévokoktchaïsk). — Sa **superficie** est de 15.428 kilomètres carrés² ou 6.040 milles carrés³ ou 13.581 verstes carrées⁴. — Sa **population** monte à 300.069 âmes⁵. — D'après un tableau, montrant la situation de 1920, 1921 et 1922, elle se divise en population rurale avec 290.000 âmes et en population urbaine avec 10.000 âmes, total : 300.000⁶. D'après un autre tableau statistique, donnant les résultats provisoires de la récolte de 1922, fourni au représentant du Dr Nansen par un représentant plénipotentiaire du gouvernement soviétique, elle ne monte qu'à 286.000 âmes (276.000 et 10.000)⁷. Cette diminution est due sans doute également à la famine de 1921 et 1922 qui a frappé très durement le territoire des Mari-Tchérémisses (plus durement que celui des Votiaks). Il y avait 21.70 affamés par kilomètre carré. Le pourcentage des affamés était probablement 100% dans la population, en tous cas leur nombre était, d'après les statistiques fournies par les Soviets, même plus grand que le nombre indiqué pour la population effective de ces zones. On croit qu'il y a là une erreur, due peut-être aux récentes modifications apportées aux limites administratives⁸. Voici ce que M. I. Mösseg dit de leur condition actuelle⁹ :

1. *Rapport...* p. 170.

2. *L'Est Européen*, 5 février 1923 (4^e année, n° 1), p. 50-54.

3. *Rapport...* p. 150-151.

4. *Rapport...* p. 170. Selon l'*Almanach de Gotha* 1923, p. 1275, 15.455 kil. car.

5. *The Statesman's Yearbook*, 1923, p. 1279.

6. G. Weller, *ouvr. cit.*, p. 5.

7. *Rapport...* p. 170 ; Weller, *ouvr. cit.*, p. 5 ; *The Statesman's Yearbook*, loc. cit. Elle se décompose ainsi : hommes 131.019, femmes 169.050. — Dens. par kil. car. : 1. 9. *Ann. de G.* p. 1281.

8. *Rapport...* p. 103.

9. *Rapport...* p. 70.

« ... Avant la guerre l'instruction publique avait atteint un niveau assez élevé. En 1917 paraissaient deux journaux en langue marié.

« Le gouvernement de la Russie impériale a divisé sciemment les territoires des Tchérémisses en quatre unités administratives (ceux de Viatka, de Kazan, de Kostrom et de Nijni-Novgorod). En 1920, les Tchérémisses ont réussi à unir leurs terres sous le nom de la *République Mari*, jouissant d'un statut autonome, avec, comme capitale, la ville Krasnokokchaïsk (avant la guerre: Tsarevokokchaïsk)¹. La République Mari ne possède point de richesses minières, cependant la fertilité de son sol offre une base économique suffisante de son autonomie politique, pourvu que Moscou ne veuille pas s'en mêler.

« Les documents se rapportant à l'histoire du peuple Mari, et qui se trouvent dans les archives russes, démontrent que les Tchérémisses étaient, il y a 400 ans, un peuple fort et nombreux, défendant avec acharnement son indépendance contre les appétits de Moscou, tout un siècle durant. »

M. I. Mösseg esquisse ensuite l'histoire du peuple tchérémisses, à partir de 1455, qui est une longue suite de luttes contre les Moscovites. Il analyse, d'après l'historien Firsov, les moyens qu'ont employés les Russes pour réduire le nombre de ce peuple finno-ougrien (massacre, étatisation, pillage, diverses restrictions de commerce, violences, impositions excessives et enfin déportation forcée par grands groupes vers l'Est) :

« Ce fut une méthode appliquée par les Russes non seulement pour avoir raison des nations domptées en les dispersant, mais pour préparer le terrain à la colonisation russe : les colons profitaient ainsi des fermes complètement outillées (de villages entiers) avec prés et champs en culture. Les malheureux habitants, expulsés de force de leurs habitations et déportés en pays étrangers, privés de ressources, succombaient à la famine et aux maladies. Les survivants se mêlaient à la population locale... Les Tchérémisses déportés dans les gouvernements d'Oufa et de Perm (district de Birsk et de Krasnooufimsk) ont toutefois réussi à conserver leur conscience nationale jusqu'au moment actuel... »

3. TERRITOIRE DES ZYRIÈNES (en leur langue : KOMIS). — « Le territoire zyriène est une nouvelle province qui comprend les districts d'Oust-Syssolsk et de Yarensk, appartenant autrefois à la province de Vologda et les trois quarts du district de Petchora appartenant autrefois à la province d'Arkhangel (le quart restant à la province d'Arkhangel comprend la ville d'Oust-Zilma et le district d'Oust-

1. C'est le décret du 25 novembre 1920 d'après l'*Almanach de Gotha*, 1923 : du 4 novembre 1920) du Gouvernement soviétique de Russie qui établit la Région autonome des Mari-Tchérémisses en attribuant au Conseil exécutif de ce peuple les droits d'un Comité exécutif de gouvernement (département).

Vachsk)¹. » — Sa **capitale** est : Oust-Syssolsk. — Sa **superficie** est de 274.131 kilomètres carrés² ou 107.060 milles carrés³ ou 240.884 verstes carrées⁴. — Sa **population** monte à 186.878 âmes⁵. — Les Zyriènes n'ont pas été atteints par la famine de 1921 et 1922. Voici d'ailleurs quelques détails apportés par M. I. Mösseg, un fils de ce peuple, sur la condition actuelle de son peuple et sur les efforts de renaissance nationale et politique zyriène :

« La renaissance nationale et culturelle des Comis date à peine de la fin du siècle dernier ; dans la période des vingt dernières années elle progressa assez rapidement. Déjà au début du xx^e siècle nous voyons dans les universités de Pétersbourg et de Moscou des professeurs de nationalité Comi et dans le pays beaucoup d'industriels, instituteurs, agronomes, médecins, etc.

« En 1917 sur les territoires immenses de la Russie retentit le mot d'ordre : « droit des peuples à disposer de leur sort ». Bien qu'en ce moment les jeunes forces intellectuelles du peuple Comi eussent été dispersées à cause de la guerre mondiale, différents groupements intellectuels commencèrent à demander que ce principe entrât en vigueur pour le peuple Comi aussi. Mais le comité central exécutif de Moscou y répondit carrément : « Non ! »

« Une tentative d'obtenir l'autonomie par l'intermédiaire de la Finlande en tant que nation-sœur, au moment des négociations du traité de paix de Dorpat avec les bolchévistes, échoua de même.

« A ces tendances des intellectuels se rallièrent bientôt les masses populaires des Comis. C'est ainsi qu'en décembre 1920 et au commencement de 1921 à Ousti-Syssolsk furent convoqués deux congrès de nombreux représentants de tous les vastes territoires de Comi, et qui votèrent chaque fois des résolutions énergiques, demandant au Comité Central Exécutif une autonomie pour les Comis. A la suite de ces revendications, en 1921, une autonomie fictive fut accordée aux Comis dans les limites territoriales définies⁶. Là aussi on n'a pas évité de blesser douloureusement les sentiments nationaux des Comis, et plus de 180.000 habitants furent laissés en dehors de ces frontières de la république autonome ; en même temps l'embouchure de la Petchora en fut de même éliminée, bien que parmi la population de la région qui sépare la République Comi de la mer, il n'y ait pas plus de 3 à 4.000 Russes⁷. »

1. *Rapport...* p. 142, 144.

2. *Almanach de Gotha*, p. 1275.

3. *The Statesman's Yearbook*, 1923, p. 1279.

4. G. Welter, *ouvr. cit.*, p. 5.

5. G. Welter, *ouvr. cit.* p. 5. Elle se décompose ainsi : hommes 81.369, femmes, 105.509. — Densité par kil. car. 0.7. *Alm. de G.* p. 1281.

6. C'est le décret du 22 août 1921 (d'après l'*Almanach de Gotha*, 1923 : du 3 mai 1921.) du Gouvernement soviétique de Russie qui établit la région autonome des Zyriènes.

7. Comis (Zyrianiens et Permiens), *L'Est Européen*, 20 décembre 1922 (3^e année, n^o 13-14), p. 418-421.

[4. LES MORDVES, bien que leur nombre se fût monté, d'après le recensement de 1897, à 1.023.841, n'ont pas reçu l'autonomie à l'instar des autres peuples, probablement parce qu'ils sont dispersés sur un territoire d'une très grande étendue, inextricablement mêlés à d'autres peuples¹. Ils avaient pourtant demandé l'octroi d'une organisation autonome territoriale, mais ne l'ont pas obtenue. Voici ce que dit à ce sujet M. I. Mösseg²:

« Le 10 août 1921 les représentants des Mordoviens se réunirent à Samara et résolurent de revendiquer des droits autonomes. Ces droits cependant ne leur furent point octroyés, malgré la prépondérance dans la région, dont il s'agit, de l'élément mordovinien, constituant 50 à 60 % de la population globale sur les Russes, les Tartares et les Tchouvaches. »]

Nous voudrions clore ce bref résumé des données relatives aux trois autonomies finno-ougriennes (nous nous occuperons de la quatrième, celle de Karélie orientale, dans notre prochain numéro) par les paroles optimistes de M. I. Mösseg, fils d'un de ces peuples ressuscités à une nouvelle vie qui leur apportera, nous espérons, sinon l'indépendance politique, du moins la possibilité de leur renouveau national et de culture, ainsi que la renaissance et le développement de leurs langues nationales. Le résultat sera peut-être l'affermissement d'une conscience nationale, et, plus tard, l'éclosion d'un sentiment de solidarité et de fraternité entre les petits peuples finno-ougriens³:

« L'histoire des peuples finnois aux confins orientaux de l'Europe (Mordoviens, Tchérémisses, Votiaks et Zyrènes), la période de leur existence indépendante, leur lutte opiniâtre pour la conservation de leur indépendance pendant quelques centaines d'années, et lorsque vint l'époque de l'esclavage — la lutte pour la vie même et le maintien de leur nationalité, l'accroissement rapide de leur nombre ainsi que leur renaissance économique — tout cela constitue autant de preuves que ces peuples ne sont pas dépourvus de persévérance, de capacités vitales et d'énergie. Ils ont su non seulement tenir tête aux circonstances défavorables qui semblaient les condamner à une extermination totale, mais sont entrés dans une voie nouvelle qui les conduit vers le développement.

« Le temps est venu pour tous ces peuples opprimés naguère, de jouir des bienfaits du principe de la liberté de statuer sur leur propre sort. »

Z. BARANYAI.

(Genève).

1. Le *Bulletin des renseignements de l'Office commercial fr. pr. la Russie et les pays limitrophes* (août-sept. 1922, cité par *La Géographie*, t. XXXVIII, p. 507), fait erreur en parlant d'une « République des Mordves ».

2. *Est Européen*, 3 mai 1923, p. 248-251.

3. *Est Européen*, 3 mai 1923, p. 251.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Hermann JACOBSON. **Arier und Ugrofinnen.** Göttingen, 1922, 262 p.

Le volume imposant de M. B. MUNKACSI, paru en 1901 sous le titre : *Arja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* (= Les éléments aryens et caucasiens dans les langues finno-ougriennes. Budapest, 1901) n'est pas, certes, le modèle d'un travail strictement méthodique, et les nouvelles étymologies, qu'il nous y propose en grand nombre, sont loin d'être toutes irréprochables ; mais d'autre part il est incontestable qu'il a le grand mérite d'avoir attiré l'attention des savants sur une série de problèmes qui intéressent directement les linguistiques finno-ougrienne et indo-européenne. En effet, depuis vingt ans, la question des anciens emprunts aryens (iraniens) des langues finno-ougriennes est, pour ainsi dire, à l'ordre du jour, grâce à une série d'études publiées par M. Munkácsi lui-même dans la revue *Keleti Szemle* et aux contributions très précieuses des éminents savants finnois, M. E. N. SETÄLE et H. PAASONEN dans les volumes des *Finnisch-Ugrische Forschungen* et du *Journal de la Société Finno-Ougrienne*.

Tout récemment l'attention des iranisants s'est tournée vers ce problème intéressant ; rappelons par exemple l'article que M. N. JOKL vient de publier dans les *Mélanges Baudouin de Courtenay* (*Das Finnisch-ugrische als Erkenntnisquelle für die ältere idg. Sprachgeschichte*. Prace lingwistyczne ofiarowane Janowi Baudouinowi de Courtenay, 1921, p. 97-112), fragment d'un livre en préparation. Presque en même temps M. H. JACOBSON nous offre sur la même question, dans un volume de solide érudition, les résultats d'études très sérieuses.

Rien de plus difficile que de s'orienter dans une science en plein développement, telle que la linguistique finno-ougrienne. Les hypothèses, très souvent, ne vivent qu'un jour ; les grammaires comparées et les dictionnaires étymologiques sont vite surannés et une expédition rapportant de nouveaux matériaux lexicographiques et grammaticaux nous oblige, d'un jour à l'autre, à passer en révision les résultats obtenus. M. Jacobson est un *homo novus* parmi les finno-ougrisans ; il est d'autant plus surprenant de voir avec

quelle facilité il s'oriente dans ce domaine nouveau pour lui. Naturellement je ne prétends pas que son livre soit exempt de fautes et d'erreurs. En voici au hasard quelques-unes. Finn. *jalka*, mordve *jalga* " pied " etc. \approx vog. *jol* " à bas ", ostiak *jil*, *jil* " partie inférieure " (p. 14) est une équation que l'auteur a trouvée, il est vrai, dans le célèbre ouvrage de J. BUDENZ : *Magyar-ugor ősszehasonlító szótár* (Dict. comparatif magyaro-ougrien. Budapest, 1873-81). Elle est pourtant erronée : vog. *jäl*, *jol*, ostiak *il*, *it* etc. doit être rapproché du finn. *ale-*, hongr. *al*, etc., cf. Paasonen, Beitr. 38, EtSz. I, 52, Jacobsohn 37. Tchéréém. *šörwä* " frêne " \approx finn. *saarni*, mordve *širək*, *širt'e* id. (les formes *širik*, *širte* citées par l'auteur ne sont pas correctes) est un rapprochement fautif, bien qu'il se trouve dans le *Dict. comparatif* de DONNER (II, 6). Mordve *širək* est emprunté au tchouv. *širək* ; tchérem. *šörwä* est identique à zyri.-voti. *šir* : *šir-pu* " Ulmus effusa ", tandis qu'au finn. *saarni* on peut rattacher tchérem. *šartie* " saule. " cf. Paasonen, JSFOu. XV, 2 : 48, S-Laute 106. Un mot vogoule *lud* (p. 27) n'existe pas (forme correcte : *lunn*). Hongr. *ester* " stérile " n'a rien à faire, — malgré Budenz, MUSz. 800, Munkácsi, AKE. I, 238, Setälä, JSFOu. XVI, 2 : 7, Paasonen, FUF. XII, 303, Jacobsohn, 112 — avec finn. *ahtera*, mordve *ješär*, *ešär* " stérile ". Le mot hongrois, répandu seulement dans quelques dialectes sicules de Transylvanie, est un emprunt récent au roumain : cf. roum. *știrie* " stérilité (des animaux) ", bulg. *štira*, -a, -o " stérile " grec. *στειρα*, *στειρος* id., cf. Melich, *Magyar Nyelv* XI [1915], 292. Le *h* dans le dérivé hongrois *árvahodik* " devenir orphelin " (< *árva* " orphelin " = finn. *orpo*, lapon *oarbes*, mordve *urus*, *urəs*) n'a rien à faire avec l's final de la forme védique correspondante *árbhas* (= lat. *orbis*), comme l'auteur p. 184, semble le supposer. Hongr. *árva-hod-ik* est un verbe dénominal régulier avec le suffixe composé *-hod* (*-hed*), ex. *vén-hed-ik*, *ifju-hod-ik*, *hamva-hod-ik*, etc. Pour excuser l'auteur, il faut ajouter que cette erreur singulière remonte à Munkácsi, *Keleti Szemle*, IV, 377.

Le point faible du livre de M. Jacobsohn est sans doute la transcription des mots finno-ougriens. L'auteur a été forcé, pour des raisons typographiques, de changer le système de transcription souvent très compliqué de ses sources et de choisir une notation phonétique moins précise. Cependant, dans nombre de cas il a déformé un mot vogoule ou lapon etc. sans aucune raison visible : vog. *vut* 8 ɔ¹ : *wül*, *wit*, *ül* | tchérem. *vüt* 8 ɔ : *wüt* | tchérem.

1. Ce signe est employé dans les publications de linguistique finno-ougrienne dans le sens de « plus exactement ».

šüdü 38, 40, 57 ◊ : *šüðö* | lapon *guödäm* 33, *guöddet* 39 ◊ : *guöðäm*, *guöðdet* | vog. *vaï* 14 ◊ : *va'ï* Munkácsi, *wāy*, *wāy* Kannisto | lapon *juölge* 14 ◊ : *juölge* | lapon *juogam* 34 ◊ : *juoγam* etc. Les inconséquences dans la transcription du même mot ne sont pas rares non plus : véd. *maksā*, av. *maxši* 161 ~ *makša*, *maxši* 11 | vog. *purös*, osti. *purys* 16 ~ vog. *pürys*, *pöres*, *pores*, osti. *pörys*, *pyrys*, *pūraš* 53 ~ vog. *pürys*, *pöres*, *pores*, osti. *pörös*, *pūroś*, *pūröš* 136, etc. D'ailleurs les fautes d'impression sont assez nombreuses : dans les deux premières feuilles j'en ai noté une cinquantaine ; *razγ* 12 ◊ : *rasγ*- | mordve *vij* 14 ◊ : *viĵ* | lapon *vækka'* 14 ◊ : *vækka* | *Loswa* 20 ◊ : *Soswa* | finn. *jakå*- 34 ◊ : *jaka*- ou *jakaa*- | vog. *küli* 33 ◊ : *küli* | lapon *daetsälges* 26 ◊ : *dæçalages* etc.

Les connaissances bibliographiques de l'auteur sont très étendues, mais non sans lacunes. Il avoue lui même qu'il lui était impossible (?) de se procurer les fascicules du Dictionnaire étymologique hongrois (GOMBÓCZ-MELICH, *Magyar etymologiai szótár*, I-VII. Budapest, 1914-8). En outre il semble ignorer les revues *Magyar Nyelv* (= La langue hongroise. Revue de la Société Linguistique Hongroise, 1905-) et *Nyelvtudomány* (rédigée par O. Asbóth, publiée par l'Académie hongroise des Sciences), aussi bien que le compte-rendu fort instructif de l'ouvrage de M. Munkácsi, mentionné plus haut, que M. J. SCHMIDT a donné dans la revue *Egyetemes Philologiai Közlöny*, XXVII [1903], 690 ss.

Sans entrer plus loin dans les détails techniques, je veux signaler tout brièvement les principaux résultats — ou pour mieux dire : hypothèses — de l'auteur.

On sait que parmi les emprunts des langues finno-ougriennes à l'aryen il y a des cas, pas très nombreux, il est vrai, où la forme finno-ougrienne primitive correspond assez exactement à la forme attestée en iranien oriental à date historique (Avesta). Je cite comme exemple fgr. **szr̥š̥h̥s-* ou **zr̥š̥h̥s-* " or " (= zryiène-votiak *zarñi*, hongr. *arany* acc. *aranya-t* " or ", vog. *tarāñ* " cuivre " ; *š* désigne une voyelle de la série postérieure de timbre indéterminée) < iranien (av.) *zaranya-* " or ". Mais dans la majorité des cas la forme finno-ougrienne présuppose une forme iranienne visiblement antérieure à toute tradition historique. L'exemple classique est le nom finno-ougrien du nombre « cent » : lapon *čuötte* gén. *čuöðe*, finn. *sata* gén. *sadan*, mordve *šada*, tchéréme. *šüðö*, zyri. *šo*. voti. *šu*, osti. *sät*, vog. *sāt*, hongr. *száz*. Le témoignage concordant du mordve et du perme, les seules langues qui aient conservé une *š* dentipalatale (mouillée) finno-ougrienne établit que la forme primitive commençait par *š* : **šytš-* (degré fort) ~ **šyðš-* (degré faible). Le mot finno-ougrien est donc pho-

nétiquement plus rapproché de la forme védique (*śata-*) que de la forme iranienne (*sata-*). Mais comme d'autre part il est à priori invraisemblable, pour des raisons que je ne désire pas approfondir ici, que les Finno-Ougriens aient jamais été en contact avec une tribu indienne, on a conclu que le mot finno-ougrien est un emprunt au proto-aryen **śata-* (< i.-eur. **k̑ntóm*). Cette conclusion est rendue plus vraisemblable encore par le fait qu'on a trouvé des mots finno-ougriens, qui sont évidemment empruntés à l'aryen ancien et où sont conservées les voyelles *o* resp. *e* indo-européennes. Ex. : finn. *porsas*, mordve *purtsos*, zyrj. *pors*, voti. *parś* 'goret' < fgr. **porsos* (cf. lat. *porcus*, grec *πόρκος*, lit. *pārszas* < i.-eur. **porkos*); finn. *mehi-läinen*, mordve *mekš*, hongr. *méh* 'abeille' < fgr. **mekše-* (cf. véd. *mákšā-*, av. *maγši-*), cf. Setälä, *FUF.* VIII, 79, Paasonen, *FUF.* VIII, 76, *JSFOu.* XXXIV, 3 : 6.

Or, M. JACOBSON, tout en admettant ces prémisses, n'en tire pas les mêmes conclusions.

Dans les cas, où la voyelle radicale *a* du finnois et du mordve correspond à une diphthongue *uö* du lapon (ex. finn. *kala* 'poisson', *maksa* 'foie' ~ mordve *kal*, *makso* ~ lapon *guölle*, *muökse*, etc.), le son finno-ougrien serait selon M. SETÄLE *JSFOu.* XIV, 3 : 26 (et selon la majorité des finno-ougrisans, cf. Wiklund, *IF.* XXXVIII, 83, Gombocz, *Nyelvtud. Közl.* XXXIX, 249) un *â* labialisé. La justesse de cette manière de voir est prouvée, selon M. Setälä loc. laud. par des équations, telles que finn. *sata*, mordve *śada*, lapon *čuötte* = véd. *śata-*, iran. *sata-*, mordve *azoro*, *azor* "seigneur" = véd. *asura* « seigneur », iran. (Avesta) *ahura* "Dieu", vieux-persan *aura-* id. Par contre M. JACOBSON est d'avis que la première hypothèse de M. WIKLUND (finn. mordve *a*, lapon *uö* < fgr. **o*, *Uralappische Lautlehre* 136) est plus vraisemblable et il restitue dans ces deux derniers cas, comme formes primitives finno-ougriennes, non pas **śata-* et **asura-*, mais **śoto-* et **osuro-* (cf. p. 50). D'autre part, en ce qui concerne l'interprétation des signes alphabétiques de l'Avesta, il se rattache aux théories que M. ANDREAS a développées au Congrès des Orientalistes à Hambourg (1902), selon lesquelles la voyelle *o*, correspondant commun des trois voyelles indo-européennes *e*, *o* et *a*, aurait joué un rôle prépondérant dans le vocalisme de l'ancien iranien (donc *ohuro-*, au lieu de *ahura-* de la vulgate) et le correspondant iranien de *m* syllabique indo-européenne serait *u* et non *a*, comme on l'a supposé généralement (donc *sutom*, au lieu de *satam*). M. Jacobsohn, de sa part, va encore plus loin en supposant des formes proto-iraniennes **osuro-* et **śotom*, formes qui

correspondraient exactement aux mots finno-ougriens restitués selon les théories de l'auteur.

Etant donné l'état actuel des recherches sur le vocalisme finno-ougrien on ne saurait dire laquelle de ces deux théories, celle de M. SETELE ou celle de M. WIKLUND, est la plus juste. M. JACOBSON est évidemment d'avis que ses deux théories relatives au vocalisme du finno-ougrien et de l'iranien (ancien) s'appuient mutuellement.

Comme on sait, la série des occlusives prépalatales indo-européennes \bar{k} $\bar{k}h$ g gh est représentée en ancien iranien par deux spirantes : les deux variantes sourdes par s , les deux sonores par z . Les étapes de la spirantisation de l'occlusive primitive seraient, selon l'auteur, les suivantes :

| | | | | |
|---------------|-------------|--------------|----------|---------|
| i.-eur. | \bar{k} , | $\bar{k}h$, | g , | gh |
| proto-aryen | k , | k^h , | g' , | $g'h$ |
| proto-iranien | $tš$, | $tš^h$, | $d'z'$, | $d'z'h$ |

puis, dans une période plus récente du

| | | | | |
|----------------|-------|--------|--------|-------|
| proto-iranien | s , | $šh$, | z' , | $z'h$ |
| ancien iranien | s | | z | |

Dès lors, M. Jacobsohn croit que les mots finno-ougriens avec s dentipalatale : * $s_{y}t_{y}$ - "cent" (cf. véd. $\acute{s}ata-$, iran. $sata-$, ou $suto-$ selon la leçon de M. Andreas), * $s_{y}rv_{y}$ - "corne" (= finn. $sarvi$, mordve $\acute{s}uro$, zyri. $\acute{s}ur$, hongr. $szarv$, cf. iran. (Av.) $sr\bar{u}-$, $srv\bar{a}$), perme das « dix » (cf. véd. $daśa-$, Av. $dasa-$ resp. $doso-$) etc., sont des emprunts **proto-iraniens** (et non **proto-aryens**). Il constate que cette s mouillée ne coïncide jamais, dans un mot finno-ougrien avec le vocalisme e ; ces derniers cas : fgr. * $mekše-$ « abeille » < proto-iranien * $mekši$ (cf. véd. $m\bar{a}kš\bar{a}-$, iran. $ma\bar{y}š\bar{i}-$), fgr. * $mete-$ « miel » (= finn. $mesi$ gén. $meden$, mordve $m\bar{e}d$, hongr. $m\bar{e}z$; cf. véd. $m\bar{a}dhu$, av. $madu$, grec $\mu\acute{\epsilon}θυ$, etc.), hongr. $h\acute{e}l$, vog. $s\bar{a}t$. osti. $t\bar{a}b\bar{a}l$ « sept » (cf. véd. $sapta$, av. $hapta$, grec $\acute{\epsilon}πτά$) etc., doivent être considérés comme des emprunts **de la période proto-aryenne**. Les relations entre les Finno-Ougriens et les tribus aryennes ont eu donc une durée très considérable, durée qui s'étend à partir de la période proto-aryenne (indo-européenne ?) jusqu'à la période iranienne historique.

Les résultats de l'auteur que je viens d'esquisser très brièvement, ne sont pas et ne peuvent pas être définitifs. Mais sa manière de voir est toujours intéressante et son livre sera certainement le point de départ de recherches nouvelles.

ZOLTAN GOMBOCZ.

(Budapest).

LUBOR NIEDERLE. **Manuel de l'antiquité slave.** Tome I^{er} : L'histoire. Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — I. Paris, 1923, Ed. Champion, in-8, VIII-246 p.

En 1901 M. NIEDERLE a commencé la publication de sa grande œuvre synthétique : *Slovanské starozitnosti*. Le but de cette publication était de réunir en un manuel encyclopédique tout ce que les recherches érudites ont établi sur la culture, l'histoire, la patrie, la religion et la langue des anciens Slaves. L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties : l'une comprend l'histoire proprement dite, l'autre l'histoire de la civilisation. Chaque section compte déjà plusieurs volumes, et cette puissante œuvre approche de la fin de sa publication. Le livre français que nous avons sous nos yeux est un extrait de la partie historique du grand manuel écrit en langue tchèque. Le tome II, dont la publication est annoncée, sera un résumé des chapitres des *Slovanské starozitnosti* concernant l'histoire de la civilisation.

L'auteur de ces lignes a souvent étudié et utilisé les volumes déjà publiés en tchèque par M. Niederle. Il a médité attentivement les pages, pour la plupart élogieuses, représentant les opinions impartiales, qui ont salué ces volumes au fur et à mesure de leur publication. Or, en dépit de cet accueil enthousiaste, il ne peut réprimer cette conviction que, dans les parties qui sont du domaine de ses investigations, l'œuvre de M. Niederle supporte peu l'épreuve de la critique scientifique.

M. Niederle est avant tout un historien-archéologue ; la linguistique ne semble guère l'avoir occupé. Et tout de même il essaye à tout propos de résoudre les problèmes de la langue, ose en tirer des conclusions importantes et échafauder des théories sur celles-ci. Pourtant il a un illustre exemple devant lui : le cas de Paul SAFÁRIK aurait pu lui servir d'avertissement. Celui-ci s'était aussi abandonné à des rêveries étymologiques qu'il avait livrées d'abord en 1828 et ensuite, sans les modifier sensiblement, en 1837 dans son livre : *Slowanské Starozitnosti*. A l'en croire, Salona (près de Spalato), Sardica (= Sophia), Ulpiana (= auj. Lipljan), Almus (= la rivière Lom), Tibiscus (= Temes), Pathissus (= Tisza), Granua (= Garam), Pelso (= Balaton), Bersobis (= Berzava, v.-hongr. Borza), Ipla (?) (= Ipoly), Karpates (= Karpathes), etc., etc., sont des noms slaves, et en vertu de cette thèse il démontre qu'à un moment donné presque toute l'Europe était slave. Les savants ont plusieurs fois signalé les énormes bévues de Safárik ; nous ne citons ici que le nom de Roesler (cf. *Sitzungsberichte*, Vienne LXXIII, p. 115).

Or M. Niederle emprunte beaucoup d'étymologies et d'explications erronées à Safárik, et dans un ordre d'idées tout pareil il en fabrique lui-même à son tour une quantité considérable. En voici quelques-unes, je les fais suivre des objections que je crois devoir faire au point de vue linguistique.

Dans son ouvrage intitulé *Puvod a počátky slovanu jiznič* (p. 158), M. Niederle, parlant de l'origine du nom de la rivière *Garam*, prétend que ce nom est slave et identique au slovaque *hron* « hukot » et v.-tchèque *hronúti*, *hronutie* « pád » (« jméno reky *Hronu*, doložené z II. st. ve tvaru Γρανούας... mám za jméno slovanské »). Un peu plus prudemment il reprend cette affirmation dans son livre français : « Le nom de la rivière *Hron* est à rattacher sans doute au slovaque *hron* 'bruit' et au vieux tchèque *hronúti* 'tomber' (p. 58) ». D'autre part, comme le nom de la rivière *Garam* présente déjà au II^e siècle après J.-Chr. une forme analogue, puisqu'on lit dans les *Pensées* de MARC-AURÈLE : Ἐν Κουάδοις πρὸς τῷ Γρανούας, M. Niederle croit devoir conclure que certaines tribus slaves habitaient ces régions dès le II^e, peut-être même dès le I^{er} siècle après J.-Chr. Cependant il est assez facile de montrer avec certitude que le nom slovaque *Hron*, correspondant au v.-slovaque *Gron*, ne peut dériver du slovaque *hron*, c'est-à-dire du v.-slovaque **gron* « hukot », v.-tchèque *hronúti* < **gronúti* 'faire tomber' (cf. Gebauer, *Staroč. slov.*). En effet, l'hypothèse de M. Niederle suppose que dans slov. *Hron*, v.-slov. *Gron* la voyelle *o* est une voyelle slave primitive qui remonte à indo-eur. *a* ou *o*. Le malheur est que Marc-Aurèle écrit πρὸς τῷ Γρανούας, le nom de la rivière est donc Γρανούας. Si le nom est d'origine slave, d'où vient encore alors l'*a* du radical ? On pourrait répondre que les écrivains grecs mettent souvent *a* au lieu de sl. *o* (cf. P. Kretschmer, *Die slavische Vertretung von indo-germ. o*, Arch. f. slav. Phil. xxvii, pp. 228 à 240 : Ζάκωνον = zakon etc.) et qu'ainsi Γρανούας peut être identique à v.-slov. **Gron*. Cependant cette explication doit céder à ce fait que le nom allemand de la rivière est actuellement *Grän*, qui remonte à une forme plus ancienne *Grän*, et que le nom magyar le plus ancien de la rivière était aussi *Gran*, d'où hongr. *Gron* > *Goron* > *Garon* ≈ *Garom*, enfin *Garam*. Ni l'*a* de la forme allemande *Gran*, ni l'*a* du v.-hongr. *Gran* ne peuvent provenir du v.-slov. **Gron*. Ajoutons que cette hypothèse absurde n'essaye même pas d'expliquer -*u*- ou -*ua*- de Γρανούας. Or toutes ces difficultés disparaissent aussitôt qu'on considère la forme du vieux slovaque comme dérivée de *Gran* d'une langue étrangère. En effet *a* d'une langue étrangère devient régulièrement *o* en slovaque. Je ne cite à ce propos que le

bel exemple de lat. *castellum* qui se change en *kostelz* en tchèque et slovaque (l'explication de Berneker, *Etym. Wb.* est légèrement différente). Ici tch.-slov. *o* du radical est sorti de l'*ä* de *cāstellum*, vocable du latin contemporain de la région franco-bavaroise. Ainsi slov. **Gron* > *Hron* est un mot d'emprunt en slovaque ; cette forme dérive de *Gran* d'une langue étrangère. Et quelle peut être cette langue ? La réponse nous est donnée par FÜRSTEMANN (*Altdeutsches Namenbuch* II, 1089) qui cite deux noms de rivière analogues en allemand ; l'un : « die *Grane*, nebenfluss der Innerste westlich von Goslar », l'autre : « *Granach* bei Gamlitz in Steiermark ». On trouve donc en territoire allemand les noms de rivière *Grane* et *Granach*. Si l'on considère maintenant qu'un des chefs des Suèves (= les Souabes actuels) portait dès le 1^{er} siècle le nom de *Nasua* qui, selon WACKERNAGEL, doit être identifié avec haut-all. *nase* « nez » (cf. SCHÖNFELD, *Wörterbuch der altgerm. Personennamen*) nous pouvons supposer à bon droit que le Γρανούας de MARC-AURÈLE correspond dans la langue des Quades à **Granua* < **Granuaz*. Les Quades et les Suèves sont des Germains de l'Occident. De la forme du germ. occidental **Granuaz* > **Granua* est sorti haut-all. *Gran*, d'où aussi v.-hongr. *Gran*. Quant au v.-slov. *Gron* celui-ci peut provenir du v.-hongr. *Gran*, mais aussi du v.-haut-all. *Gran*. Ce dilemme ne saurait être résolu d'après les données que nous avons à notre disposition. Mais il est certain que v.-hongr. *Gran* ne peut remonter à v.-slov. *Gron*. Le v.-slov. *Gron* est donc en dernière analyse une forme germanique. — De même sont germaniques v.-slov. *Vág*, aujourd'hui slov. *Váh*, et vieux-slov. *Nitrava* (cf. *Conv. Bagoar*), v.-hongr. **Nitrava* > **Nitrva* > *Nitra*, hongr. et slov. moderne *Nitra*. La forme vieux-slovaque *Vág* est identique au v.-haut-all. *wág*, « torrent, onde, rivière, mer », got. *wégs* « mouvement ». Le nom du courant inférieur de la rivière Werra était jadis *Eskine wāg* conservé dans le nom de ville *Eschwege* (v. HOOPS, *Reallexikon*, Flussnamen). Dans *Vág* il y a deux critères chronologiques : *ā* et *g*. V.-haut-all. *wág*, got. *wégs* postulent un *-ē-* du germ. commun : cette voyelle s'était changée en *ā* dans le germanique occidental dès le 11^{er} siècle après J.-Chr. Dans cette même langue il y avait aussi une forme **wāgaz* ; de là germ. occidental **wāga* (cf. NAUMANN, *Althd. Gramm.*), ensuite **wāg*. Au début de l'époque vieux-haut-allemande ce mot avait *g*, tout comme *tag* 'dies'. Ce *g* final se transforme en *k* dès le 11^{er} siècle et subsiste en moyen-haut-allemand. En haut-allemand moderne, sous l'influence des cas obliques *k*, redevient *g* (cf. moy.-h.-all. *tac*, *tages*, h.-all. mod. *tag*). Ces critères permettent de supposer que v.-slov. *Vág*, slov. mod. *Váh* est emprunté au ger-

manique occidentale et doit être placé entre le VI^e et le IX^e siècles. V.-slov. *Nitrava* (cf. *Conv. Bagoar*), v.-hongr. **Nitrava* > **Nitrva*, hongr. mod. et slov. mod. *Nitra* et *Nyitra* nous apprennent la même chose. Tout comme le nom de la rivière *Morava* est un emprunt de germ. *Marahva*, le v.-slov. *Nitrava* est la copie de germ. occid. **Nitrahva*. Cette dernière forme devient par assimilation régressive (*a*-Umlaut) **Netrahva*, puis **Netraha*, *Netra*. En effet, en Allemagne, dans la même région où nous avons trouvé *Eskīnewāg*, c'est-à-dire *Eschwege*, nous trouvons aussi un ruisseau et un lieu dit *Netra*; ce ruisseau se jette dans la rivière *Werra*. Et de même que *Werra* remonte à *Wiraha* < *Wirahva*, all. *Netra* provient du germ. occid. haut-all. **Nitraha* < **Nitrahva* (cf. Förstmann, *Althd. Namenbuch*). Au point de vue chronologique *Nitrava* présente deux critères phonétiques : *i* et *v*. La voyelle *i* atteste que l'emprunt a dû être fait avant l'assimilation régressive; d'autre part *-v-* prouve que dans le mot d'emprunt on trouve *-ahva* et non *-ahha* ou *-aha*. Ainsi germ. *Nitrahva* a pu entrer facilement dans la série des noms de rivière slovaques en *-ava* (cf. p. ex. slov. *Trnavá*). Ces deux critères nous font croire que v.-slov. *Nitrava* est un emprunt au germanique occidental qui a eu lieu entre le VI^e et le IX^e siècles.

Les trois premiers noms de rivière : **Gron*, **Vág*, *Nitrava* sont donc d'origine germanique. Deux d'entre eux, **Vág* et *Nitrava* sont des emprunts directs et remontent aux VI^e et IX^e siècles. *Gron* appartient peut-être à la même catégorie, mais il peut provenir aussi du v.-hongr. *Gran*.

Dans tous les cas, si l'on considère les formes Γρονούζα, haut-all. *Gran*, v.-hongr. *Gran*, v.-slov. *Gron*, on doit énoncer que slov. **Gron* > *Hron* ne peut pas être slave, et que c'est le pur hasard qui fait que ce nom est l'homonyme du slov. **gron* > *hron* « hukot ». En réalité ces deux noms n'ont rien de commun.

Pareillement dénuées de toute vraisemblance sont au point de vue de l'histoire phonétique toutes les réflexions que M. Niederle fait à propos des noms suivants : *Pelso* (= le nom du lac Balaton chez Pline), *Pathissus* (= le nom de la Tisza chez Pline), *Ulca* (= la rivière Vuka en Slavonie; cf. aussi la petite rivière Vulka dans le comitat de Sopron), *Dierna* (= Tab. Peut. la rivière Cserna, comitat de Krassó), *Bersobis* (= Tab. Peut. la rivière Berzava, com. de Temes). Les commentaires étymologiques de M. Niederle sont presque entièrement empruntés à Safárik; cependant, tandis que chez celui-ci ces étymologies étaient destinées à prouver que la patrie ancienne des Slaves était la Hongrie, chez M. Niederle les mêmes hypothèses doivent servir à une autre théorie. Selon lui,

sur le territoire de la Hongrie ancienne certaines tribus slaves peuvent être retrouvées dès le 1^{er} siècle après J.-Chr., alors que la totalité des Slaves n'a émigré de sa patrie, située au nord des Karpathes, qu'au cours du VI^e siècle et que son habitat actuel ne date que de cette époque.

Un examen scientifique de quelques-uns de ces noms suffira pour démontrer la faiblesse de la théorie de M. Niederle. Je choisis par exemple *Pelso*, le nom du lac Balaton chez Pline. Jordanes nomme ce lac *lacus Pelsois*, chez l'Anonyme de Salzbourg on trouve *lacus Pelissa*. Il est certain que le mot ne peut être ni celtique ni germanique, à cause de son *p* initial (cf. v. Grienberger, *Zeitschr. f. d. Alterthum* LV, 43); par contre, il pourrait être slave. Il y a en effet des mots slaves avec lesquels le mot semble s'accorder, tels : russe *plěso* « espace large et allongé en ligne droite dans l'eau, dans la rivière » | petit-russe *plěso* « hluboka, supokôj na voda na rici » Mikl. Etwb 250 | polon. *plęso* « głębia w potoku » | tchèque *plęso* « endroit profond dans l'eau ; lac ; mare ; bourbier » Rank | slovaque *plęso* « remous, endroit profond dans l'eau ». Il y a bien longtemps que les slavistes — surtout les érudits slaves, — ont commencé à rapprocher ces mots slaves de *Pelso*, sans pouvoir démontrer leur identité. Les mots slaves — et même le russe — commencent par *pl + e* ; par contre le mot de Pline commence par *p + e + l +* cons, Ainsi *Pelso*, *Pelissa* ne peuvent être des noms slaves, et certainement ceux-là ont raison qui y voient des restes de la langue illyrienne. C'est aussi l'idée de M. KRETSCHMER, qui rappelle ici le nom *Pelsonia* des inscriptions (*Einleitung in die Gesch. der gr. Spr.* 253, 264).

L'erreur de M. Niederle vient sans doute de son indifférence pour ces détails : pour lui *ple-* ou *pel-*, c'est bonnet blanc ou blanc bonnet. Il lui arrive même d'écrire une fois *Pleso*, en attribuant cette forme à Pline (I, 79) : « du lac de Blafno, *Pleso*, chez Pline ». En effet, si cette forme existait, on pourrait défendre peut-être l'origine slave du nom.

Un autre nom qui détruit les rêveries linguistiques de M. Niederle est celui de *Pathissus*. La rivière Tisza est nommée *Pathissus amnis* chez PLINE. A en croire SAFÁRIK, ce nom est un mot composé, dont le premier membre *pa* est identique au préfixe *pa-* que l'on retrouve dans sl. *pa-měti* « mémoire, souvenir », lit. *pa-vydas* « envie ». Ce *pa* a des variantes analogues dans les langues slaves sous la forme *po*, dont la signification est « après », lat. *post*. Et puisque, selon Safárik le préfixe *pa* ne se trouve que dans les langues slaves et en lituanien, le *Pathissus* de Pline est un nom composé slave. La signification du nom serait conforme au tché-

que *Potisi* « région de la Tisza », au slovaque *Pohronie* « région de la Garam », au serbe *Posávlje* « région de la Save », etc. (*Slow. staroz.* 207, 408).

Ces réflexions sont entièrement adoptées par M. Niederle ; de plus, il ajoute : 1° dans *Pathissus* il faut voir serbe mod. *Potisje* « région de la Tisza, regio circumtisiana » (cf. Niederle, *Slov. star.* II, 158 : «... ve starém Πάθισος, *Pathissus* plnym právem smíme viděti dnešní srbské *Potisje* ; id. *Manuel de l'Ant. Slave* I. 58 : « ainsi celui de la Tisa sous la forme du composé slave *Potisie* » ; 2° le nom *Tisza* est peut-être identique au sl. *tisz*, *tisa* « taxus baccata », nom d'arbre (Niederle, *Slov. star.* II, 158²).

De tout ce que Safárik et après lui M. Niederle ont dit de *Pathissus*, le linguiste ne retient qu'une seule chose : ce nom est un composé. En effet les noms plus récents de cette rivière : ὁ Τίσιός (Theoph. Sim., Theoph.), ὁ Τίγας (Prisc. Rhetor ; ὁ Τίγας recte ὁ Τίζας cf. Müllenhoff, *Deut. Alt.*, II, 378 ; Tomaschek, *Arch. ep. Mitteilungen aus Oest.-Ung.* XVII, 200) ; *Tisia* (Jord., *An. Rav.*) ; *Tiza* (Einhardi Ann. a. 796, cf. Pertz, *MG. SS.* I, 183), ἡ Τήσα (lire *Tisza*, sur la colonne commémorative du Khan bulgare Omurtag ; v. Tomaschek *op. cit.*) ; *Tissa* (viii^e ou ix^e siècle ; Jirecek, *Sitzungsberichte*, Vienne CXXXVI, XI, 94), ἡ Τίτζα (Const. Porphy.) etc. Ces formes postérieures Τίσιος-*Tiza* sont inséparables de *Pathissus*, et dès lors *Pathissus* ne peut être qu'un nom composé. Le problème est d'établir à quelle langue il appartient et quelle est sa signification.

Pline affirme que *Pathissus* est une rivière, *amnis*. Par contre le nom serbe *Potisje* signifie « *regio circumtisiana*, région de la Tisza », c'est un « nomen loci regionis ». Les analogies ne sont pas rares en serbe : *Podrinje* de *Drina*, *Posávlje* de *Sava* etc. Dans d'autres langues slaves aussi où l'on trouve ce mode de formation, le nom propre ainsi formé désigne la région située des deux côtés de la rivière. Au point de vue morphologique aussi il est impossible d'accorder *Pathissus* avec *Potisje*. En effet, *Potisje* a été formé à l'aide de -*ije*, suffixe des noms collectifs, de manière que la locution *po Tisé* « sur la Tisza » s'est détachée de la proposition (Cf. Leskien, *Gram. der serbokroat. Spr.* § 389). Dans *Pathissus* nulle trace de ce suffixe collectif. Ce nom se compose d'un préfixe *pa* et d'un simple substantif à thème en -*o-* ou en -*u-* : *Tissos* ou *Tissus*.

Dès lors *Pathissus* et serbe *Potisje* sont des noms totalement différents sous le rapport sémantique et morphologique : l'un est un nom de fleuve, l'autre un nom de région ; l'un est un simple composé de *pa* + *Thissus*, l'autre est composé de *po* (*Tisé*) + *Tisa* + *-ije*.

La forme *-Thissus* est certainement le nom de la rivière elle-même. Le préfixe *pa-* ne sert qu'à renforcer la signification du substantif qu'il précède. Il faut penser ici à des analogies du genre de slave *potok* « petite rivière » ; dans ce mot *-tok* signifie en lui-même « couler, rivière, fleuve », *po-* ne fait que renforcer le sens du mot. Or *pa-* n'a point de signification pareille dans les langues slaves et dans les rares exemples que l'on peut citer à ce propos : (*pa-metĭ*, « souvenir, mémoire » ; *pa-birzĕz* « raisin cueilli après les vendanges » ; *pa-dzĕšti* « privigna » ; *pa-serbĕz* « beau-fils » etc.), *pa-* signifie « postérieur, contrefaçon, inférieur » (cf. Vondrák, *Vgl. Gramm.* I, 501). Cette nuance ne diffère que légèrement de l'alb. *pa-* qui a des origines communes avec sl. *pa-* et a le sens privatif ; cf. alb. *besĕ* « foi, fidélité », *pabĕsie* « infidélité », *mĕhanĕ* « raison, occasion », *pamĕhanĭ* « irrésolution ». Dès lors sl. *pa-* ne semble pas comporter la même modification de sens que le *pa-* de *Pathissus*. Ce mot signifie à peu près *Grande Tisza* par opposition au mot simple *Tisza* : il y a ici la même proportion que de hongr. *folyam* à hongr. *foljó* (fleuve et rivière). Cependant les langues slaves n'ont pas de noms de rivière de ce genre : **Padrina*, **Pasáva*, **Pavltava*, **Pavolga*, etc. D'autre part, un nom slave ne saurait revêtir le suffixe *-s* ; il faudrait croire dès lors, que Plinie a muni la forme slave **Patissz* du suffixe latin *-us*. Or, il faut rejeter même cette hypothèse puisque, après Plinie, le nom de la rivière est pendant longtemps encore *Tissus* — *Τίσσος* — *Τίσζας*, enfin *Tiza*¹. Ces suffixes *-us*, *-os*, *-a* nous font supposer que *Pathissus* était originairement un nom à base *-o-* et muni du suffixe *-s*. Or, ces critères contredisent le caractère de la langue slave et s'accordent par contre avec tout ce que nous savons jusqu'à présent de la langue dace (cf. Kretschmer, *Einleitung* 220-224).

Safárik affirme que les composés de *pa-* sont la particularité exclusive des langues slaves et du lituanien. A ce sujet nous ne renvoyons qu'aux exemples albanais que nous avons cités. En général sl. *pa-po-*, lithu. *pa-po-*, correspondent à alb. *pa*, avest. *pa*, gr. *ἀπό*, sanscr. *ápa* (v. Vondrák, *Vgl. Gr.* II, 382). Peut-être le v. prussien avait-il aussi *pa* à côté de *po* (cf. v. pruss. *patowellis*, Miklosich, *Et. Wtb.* 253, mais voir Berneker, *Die preuss. Spr.*, lexique) et l'on peut attribuer *pa* aussi au dace.

Après ces conclusions il est peu important de connaître l'étymologie de *-thissus*, *Τίσσος* -*Tisa*. M. Niederle prétend que ce nom est

1. Le *Tisia* de Jordanes est une forme latinisée du barbare *Tiza* ; cf. explications erronées de Grienberger, *Zeitschr. f. d. Altertum* LV, 45 ; Diculescu, *Die Gepiden* 91. Je renvoie aux autres formes latinisées de Jordanes : *Marisia*, *Tibisia*. D'autres auteurs écrivent : *Sazavia*, *Tyrnavia*, de *Sazava*, *Trnava*, etc.

« éventuellement » identique au sl. *tisz*, *tisa* « *taxus baccata* », nom d'un arbre connu. Et cependant l'on cherche en vain dans les langues slaves des rivières portant des noms d'arbre : des noms de rivière comme *Gruša* (poire), *Sliva* (prune), *Buk* (hêtre) etc., sont introuvables sur le territoire linguistique slave. Ainsi l'explication de M. Niederle ne tient pas debout, même « éventuellement ».

On a vu dans le détail les erreurs linguistiques de Safárik et de M. Niederle à propos de *Garam*, *Pelso* et *Pathissus*. Leurs bévues sont toutes pareilles quand ils raisonnent sur les autres noms propres dits slaves du II^e et du III^e siècle. M. Niederle n'a pas de culture linguistique, et l'on pourrait lui appliquer à bon droit les paroles de M. Kretschmer sur le dilettantisme linguistique (*Einleitung in die Gesch. der gr. Spr.* 241) : « Celui qui se tient loin des études de phonétique historique se laisse difficilement convaincre par les arguments de la phonétique : pourtant, indépendants des points de vue subjectifs, ceux-ci sont précisément les plus frappants ».

L'autre grand défaut de l'œuvre de M. Niederle consiste à ignorer les travaux et les résultats de l'érudition hongroise. Là où il les utilise, il en use sans critique ; ainsi son œuvre fourmille d'erreurs graves et d'une portée très considérable. Quelques exemples éclaireront bien ces égarements d'un archéologue mal informé.

Dans les volumes intitulés *Puwod a počátky slovanu jizních* (p. 451) et *Puwod a počátky slovanu západních* (p. 207) qui font partie des *Slovanské Starozitnosti* il écrit qu'au IX^e siècle, le long du Danube hongrois, vivait un peuple slave parlant une langue slave analogue au slave bulgare d'aujourd'hui. Il croit avoir trouvé les preuves de son assertion dans « toute une série » de noms de lieu hongrois. En effet, l'on sait que l'ancien slave bulgare présente *št* et *zd* au lieu de v.-sl. *tj*, *dj*. M. Niederle voit dans le nom de lieu hongrois *Pest* [*pɛst*] qu'on rencontre plusieurs fois en Hongrie et qui dérive selon lui de bulg. *pešŭ* « poêle, cheminée ». Peut-être, ajoute-t-il, faut-il en rapprocher encore le *zd* de croat. *Varazdin*.

En outre, comme en Hongrie on trouve des lieux nommés *Péc*, par exemple dans les comitats de Győr et de Szilágy (?), et qu'il y a aussi une ville *Pécs* [*pɛts*] dans le comitat de Baranya, M. Niederle conclut que ces noms sont slaves : *Péc* serait slovaque en considération de son *c* [*ts*] et *Pécs* serait slovène ou serbe à cause de son *cs* [*tš*]. En effet la cheminée s'appelle en tchèque et en slovaque *pec*, en serbe *peč*, en slovène *peč*. Nous apprenons par-dessus le marché que le *Pessium* de l'antiquité est aussi un nom slave et se rapporte étroitement à *Pécs* et aux noms slaves que nous venons d'énumérer.

Pour appuyer sa thèse concernant les Bulgares-Slaves danubiens, M. Niederle cite des noms de lieu hongrois d'origine slave qui ont conservé, à son avis, les voyelles nasales du vieux-bulgare. Pour caractériser son esprit critique, il suffit de rappeler qu'il cite aussi le village *Muncsel* (com. Torda), encore que ce mot appartienne au roumain (cf. roum. *muncel*, « petite colline »). Déjà une charte de 1486 mentionne avec raison que le mot vient du lat. *mons* (cf. Csánki, *Magyarorsz. tört. földr.* V, 722 : *Mons ideomathe wolahico Monchel vocatus*) et il est certain que tous les *Muncsal*, *Muncsel* de Transylvanie correspondent au mot roumain qui remonte à lat. vulg. *monticellu* (v. Puscariu, *EtWtb.*).

Dans son *Manuel* M. Niederle a repris ses affirmations concernant l'origine slave de *Pest* \approx *Péc* \approx *Pécs* (p. 112) : « La parenté des Slaves de ces régions avec les Slaves devenus plus tard les Bulgares ressort notamment des traits phonétiques distinctifs, à savoir *št*, *zd* et les nasales, qu'offrent certains noms de lieux. Ainsi les trois *Pešt*, dont celle du comitat de Zvolen, en Slovaquie, montrent assez, de par la forme même de leur nom (avec *št*), combien ces Slaves s'étaient étendus loin vers le Nord, avant que les Slaves de l'Ouest (les Slovaques) et de l'Est (les Russes), n'eussent occupé cette partie de la Hongrie septentrionale, les uns et les autres arrivant de deux directions opposées. » Et M. Niederle ajoute en note : « Les trois *Pešt* sont : *Pešt* sur le Danube moyen, *Pešt* près de Murán et *Pešt* sur le Bas-Danube, près d'Ilok (cette dernière actuellement disparue). De l'autre côté du Danube, les formes de ce même nom sont slovéno-serbes, *Kis-Pécz* (Rab), *Pécz* (Szilágy), *Pécs* (dans la Baránya). »

Pour donner notre avis sur ces théories, repassons en revue tous les *Pest* qu'on trouve en Hongrie :

1° Le *Budapest* d'aujourd'hui est une assez récente formation de *Buda* et de *Pest*. Ce dernier point, sur la rive gauche du Danube, était déjà habité au x^e siècle (cf. le Notaire Anonyme, § 57).

2° A la place de Ó- et Uj-Palánka (com. Bácsbodrog), sur le Danube, il y avait jadis un endroit nommé *Pest*. Vis-à-vis, au comitat de Szerém, entre Ilok et Nestin, on trouve anciennement un autre *Pest*. Ces deux *Pest* se trouvent dans les documents dès 1237 : « *plebanias utriusque Pesth* » (v. *Arpádkori újkönyvtár*, VII, 30). Le *Pest* près d'Ilok s'appelait *Ujlakpest* (v. Csánki, *Magyarorsz. tört. földr.*, II, 138). Les noms de ces deux *Pest* disparaissent au début du régime turc, au xv^e siècle.

M. Niederle prétend qu'il y a encore un *Pest* « v *detvanském chotáru u Muráné* » (*Slov. star.*, II, 451, et *Manuel*, II, 113). C'est là une erreur manifeste. *Detva* se trouve dans le comitat de Zólyom

et *Murány* fort loin de celui-là, dans le comitat de Gömör. M. Niederle relie ici deux territoires éloignés l'un de l'autre. En réalité, on découvre aux confins du village de Detva, près de la gare de Gyetva-Krivány, un endroit appelé *Piešt* en slovaque et *Sulyok* en hongrois, selon M. Niederle. Cependant on ne trouve rien de pareil aux environs de *Murány*. Comme *Piešt* (*Piest* ?) est un nom slovaque qui n'a pas de correspondant en hongrois, nous pouvons omettre ce nom à juste titre.

Restent ainsi *Pest* dans *Budapest* et les deux autres *Pest* sur le Danube.

M. Niederle suppose que ces noms, ainsi que les *Péc* et *Pécs*, sont slaves et qu'ils sont plus anciens que l'établissement des Hongrois en Hongrie. Dès lors, les Slovènes et les Serbes sont des habitants plus anciens que les conquérants. Or, il n'y a nulle trace de ces noms de lieu avant 900, date de l'invasion hongroise, et il faut chercher une autre explication pour les mettre d'accord avec les faits.

En hongrois *pest*, mot dialectal, signifie 'cheminée' (v. Szinyneei, *Magyar Tájszótár*). Ce mot est sans doute un emprunt au slave-bulgare *pestŭ* 'cheminée'. C'est ce mot que les Hongrois ont employé pour désigner certaines localités. De la même manière ils ont surnommé par exemple, en utilisant sl. *grénčari* 'potier' (v.-hongr. *grincsár*, hongr. mod. *gerencsér*), une localité du comitat de Veszprém, dès le XI^e siècle, au temps du roi Saint-Etienne, qui porte depuis le nom de *Grincsár*, aujourd'hui *Gerencsér* (cf. Csánki, *Magyarorsz. tört. földr.*, III, 231 et la charte grecque de Saint-Etienne : γροντζαρι). De même hongr. *kemence* 'poêle, cheminée', provenant de sl. *kamenica*, a servi de nom pour les localités appelées aujourd'hui *Kemence* (v. Lipszky, *Repertorium*). Voilà assez d'analogies pour supposer que les Hongrois ont pu appeler *pest* 'cheminée' les endroits où il y avait des « cheminées », c'est-à-dire des fours à chaux.

Il y a mieux : le four à chaux s'appelle aussi *mészpest* en hongrois, composé de magy. *mész* 'chaux' et *pest* 'four'. Or ce composé désigne également, et dès 1335, une localité hongroise : *Mészpest* (v. Szamota-Zolnai, *Magy. oklevélszótár* : locum *mezpesth*, etc.). C'est là un argument décisif, car la première partie du composé est un mot purement hongrois, et ainsi le mot représente fort bien la manière dont les Hongrois ont désigné les noms de lieu. Le village de *Mészpest* est situé au comitat de Zemplén et appartient actuellement à la Slovaquie, bien que la population y soit exclusivement hongroise. Sur la carte militaire il porte le nom de *Mészpest*, les habitants l'appellent aujourd'hui *Nézipest*. Dans

le *Repertorium* de Lipszky et dans la *Národopisna mapa* de M. Niederle le nom slovaque du village est *Kučany*, mais le nom hongrois est aussi *Nézpest* (v. p. 163). Tout comme le nom hongrois *Mészpest* a servi pour désigner un nom de lieu hongrois, il est facile d'imaginer que le nom commun dialectal *pest* a pu donner le nom de lieu *Péc*.

La famille *Péc* ne peut être non plus d'origine slave. Selon M. Niederle, on trouve des *Péc* dans les comitats de Győr et de Szilágy. — Cependant il est certain qu'un village de ce nom n'a jamais existé dans le comitat de Szilágy. En Győr, par contre, il y en avait même deux *Fel-Péc* et *Kis-Péc*. Nous savons exactement que le fondateur de ces villages était un seigneur nommé *Péc*, fondateur en même temps de la puissante famille magyare des *Péc* (v. Karácsonyi, *A magyar nemzetségek a XIV. sz. közepéig* II, 427). *Péc* est donc un nom de personne, et dans les documents historiques on relève nombre de *Péc* au cours du XIII^e siècle (cf. *Registre de Várad*, § 117, *Pec*; Kovács, Index, de 1211 : *Pech*). Le nom de personne *Péc* s'est transformé de bonne heure en nom de famille (cf. de genre *Pech* : 1240; v. Csáuki, *Morsz. tört. földr.*, III, 555, 575).

Les noms de lieu hongrois se distinguent des noms de lieu des langues slaves et germaniques en ce qu'ils ont pu se former du cas sujet du nom de personne pur et simple. Si quelqu'un était appelé *Csanád* ou *Tas*, sa propriété était nommé *Csanád* ou *Tas*. Et c'est le cas aussi de *Péc*. Le village et la propriété de *Péc* étaient aussi appelés *Péc* par les Hongrois. Quant à l'origine de ce mot, il est certain que l'ancien tchèque et l'ancien slovaque n'ont point de noms de personne *Pec* dérivés de tchéco-slov. *pec* 'cheminée, poêle'. Le mystère s'éclaircit si l'on suppose que *Péc* est d'origine allemande, car haut-allemand *Bätz*, bavar. *Pätz* ~ *Petz* est un nom d'usage fréquent; c'est un hypocoristique de *Bär* 'ours' (v. Kluge, *EtWB*, *batzen*; Förstemann, *Altd. Namb.*) La forme austro-bavaroise *Petz* devient régulièrement *Péc* en hongrois. C'est la seule explication historique de ce mot, et les hypothèses de M. Niederle sont opposées à tout ce que nous savons de l'histoire de ces noms de lieu.

Et ainsi de suite... les réflexions de M. Niederle sur *Varasd*, *Privigyé*, *Palugya*, *Pokorágy*, *lengyel*, etc., sont de pures chimères conçues dans l'ignorance totale de l'érudition hongroise, qui a résolu depuis longtemps la plupart de ces problèmes.

Inutile de continuer... Loin de vouloir diminuer les mérites de l'œuvre de M. Niederle, j'ai dû dire franchement qu'elle n'est pas au niveau scientifique que devrait atteindre un travail de cette nature sur l'histoire ancienne des Slaves; elle a été faite sans la

circonspection nécessaire pour la solution des graves questions que soulève l'histoire. On comprend dès lors que ses conclusions soient erronées sur bien des points importants.

JANOS MELICH.

(Budapest).

Victor FLEURY. **Précis de littérature étrangère.** Paris, Delagrave, 1919, in-8°, VIII-374 p.

Voici un manuel qui mériterait bien les reproches que M. Vandérem a faits aux manuels, du moins en ce qui concerne la partie consacrée à la littérature hongroise.

Six pages sur cette littérature, à côté de huit pages sur la littérature roumaine et sept pages sur la littérature serbe : c'est bien peu, vu l'importance que l'influence française a toujours exercée en Hongrie, influence bien supérieure à celle de l'expansion française dans les Balkans. Que cette remarque ne soit pas prise pour un reproche. Car en peu de pages on aurait pu dire beaucoup. L'auteur ne semble pas connaître à fond les ouvrages mêmes qu'il cite, notamment la thèse fondamentale de Kont sur l'*Influence de la littérature française en Hongrie*. Il se perd dans la riche documentation de ce savant qui a fait tant de recherches pour éclairer le rôle de la civilisation française en Hongrie, disciple de la France depuis le XI^e siècle.

Le premier écrivain cité par l'auteur est un littérateur de troisième ordre de la fin du XVIII^e siècle, alors que d'autres de grande valeur sont omis. Ensuite, M. Fleury arrive d'un coup à Petőfi, notre poète le plus « européen », dont le centenaire a été fêté récemment à la Sorbonne. Il passe sous silence les romantiques hongrois de l'école de Victor Hugo, dont un grand poète, Vörösmarty ; et ce qu'il dit sur Petőfi, ne dépasse pas le niveau et la documentation d'un simple article de journal. Après quoi, il oublie le poète du classicisme national, un des plus grands parmi les poètes hongrois, Jean Arany, oublié comparable à l'absence du nom de Racine dans un manuel de littérature française. Ces grosses lacunes sont quelque peu compensées par ce que l'auteur sait raconter d'anecdotique sur le romancier Jókai et en général par l'intérêt qu'il porte à la littérature hongroise.

En fin de compte on peut cependant savoir gré à M. Fleury de cette esquisse aux contours un peu trop vagues, et qui d'ailleurs — il faut le reconnaître — ne prétend être qu'une œuvre de vulgarisation.

BÉLA ZOLNAI.

(Budapest-Paris).

Bibliographia Hungariae. I. Historica. Verzeichnis der 1861-1921 erschienenen, Ungarn betreffenden Schriften in nichtungarischer Sprache. Ungarische Bibliothek. Für das Ungarische Institut der Universität Berlin. Herausgegeben von Robert Gragger. Dritte Reihe. — Berlin u. Leipzig, 1923. Walter de Gruyter & C^{ie}, gr. in-8°, xi-318 p.

Cette bibliographie historique de la Hongrie, préparée par M. Robert Gragger, directeur de l'Institut Hongrois de l'Université de Berlin, et ses collaborateurs, rendra de très précieux services à tous ceux qui voudront s'orienter rapidement dans la riche littérature étrangère relative à l'histoire de la Hongrie. Par là elle comble une véritable lacune. La division logique et précise du matériel, son arrangement net et clair rend le maniement de ce livre très aisé.

M. R. Gragger s'était imposé deux restrictions dans la rédaction de cet ouvrage ; par l'une il a éliminé les articles de revues et de journaux, pour ne comprendre que des livres (brochures, etc.), par l'autre il a délimité sa matière chronologiquement. Comme il nous fait espérer une seconde édition, il voudra sans doute mettre dans celle-ci les articles de revues également, les plus importants du moins. Il sait trop bien quelle riche mine constituent les périodiques. L'autre restriction n'offre pas autant d'inconvénients (le spécialiste pourra se reporter pour les publications antérieures à 1861 aux bibliographies de KONT, de PETRIK et de KERTBENY), mais on pourra sans inconvénient citer quelques ouvrages fondamentaux, bien qu'antérieurs à 1861, dont la valeur reste, p. e. MARTIN FUMÉE, *Histoire des troubles de Hongrie* (1595) ; (BRENNER), *Histoire des Révolutions de Hongrie* (1739) ; de SACY, *Histoire générale de Hongrie* (1778) ; A. de GÉRANDO, *Esprit public en Hongrie* (1848) ; CHASSINBRANYI, *Histoire politique de la Révolution de la Hongrie* (1859-60), etc...

Par le fait que cette *Bibliographia Hungariae* va jusqu'en 1921, elle peut être considérée comme un *addendum* à la *Bibliographie française de la Hongrie* d'I. Kont (1913).

B.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE

1921

OTTLIK (Georges). — Hongrie. Les cent heures du roi Charles. *La Revue de Genève*, Genève, n° 18, décembre, pp. 816-834.

PÉTERFY (Eugène). — Essais critiques. Aristophane. La Tragédie. Dante. Kemény. Eötvös. Les Philosophes classiques du XIX^e siècle en France. Traduit du hongrois par René Bichet et Robert Stiegelmar. Paris, Fontemoing, 16°, VIII, 286 p. [s. d.]

Avait déjà paru à Budapest en 1913.

PILLAUT (Julien). — Les questions de nationalité dans les traités de paix de 1919-20. *Revue de droit international privé et de droit pénal international*. (Vol. 17).

RAKOVSKY (Ivan de). — La Minorité magyare dans la Slovaquie. Conférence publique au Congrès International pour la défense des droits des peuples, à Genève, du 1-10 septembre 1921 tenue par —. [s. l.], pet. in-8°, 23 p.

RÉGNIER (P. E. G.). Le Traité de Paix avec la Hongrie. *L'Opinion*, 11 Juin.

RÉGNIER (P. E. G.). — L'arrêt des troupes carlistes devant Budapest. *L'Opinion*, 14 : 539-540, 12 novembre.

RÉGNIER (P. E. G.). — Le transfert de la Hongrie occidentale à l'Autriche. *L'Opinion*, 14 : 340-341, 24 septembre.

RÉGNIER (P. E. G.). — A propos de la ratification du traité de Trianon, *Revue hebdomadaire*, 6 : 108-111, 4 juin.

REINER (Jean). — La question de la royauté hongroise. *Revue de Hongrie*, 25 : 145-155, juillet-août.

REINER (Jean). — La Question de la Royauté hongroise, par —, professeur à la faculté de droit et politique de l'Université de Budapest, de l'Académie Hongroise, Secrétaire Général de l'Académie Saint-Etienne. Budapest, *Imprimerie de la Société Anonyme Stephaneum*, 8°, 22 p.

RIVET (Ch.). — Chez les Slaves libérés. Les Tchécoslovaques. Paris, 2^e édition, 12°, 322 p.

SZEKERES (Jean). — La crise du travail intellectuel et physique en Hongrie. *Pesti Könyvnyomda r. t.*, 8°, 36 p.

SZENDE (Paul). — La restauration des Habsbourg en Hongrie. *L'Europe nouvelle*, 4 : 661-663, 21 mai.

TELEKI (Comte Paul). — Les frontières de la Hongrie. Note XXII, présentée à la Conférence de la Paix. Budapest, *Hornyánszky*, 26 p.

THARAUD (Jérôme et Jean). — Quand Israël est roi. Paris, *Plon-Nourrit et C^e*, 8°, 291 p.

THURANSZKY (Ladislas de). — III^e loi de l'année 1921 pour la défense plus efficace de l'ordre public et social en Hongrie. Budapest, *Imprimerie Pallas*, Société anonyme, 8°, 17 p.

TRANSYLVANUS VIATOR [pseud.]. — En Transylvanie... Budapest, *Société anonyme « Élet »*, 32 p.

TRAZ (Robert de). — En Hongrie. *L'Opinion*, 14 : 109-112, 30 juillet, 14 : 151-153, 6 août.

VÉRTES-LEBOURG (Paul). — Echos Français de la Lyre Hongroise. Volume I. Arany, Ch. Kisfaludy, Kölcsey, Petöfi, Vörösmarty, Baron Eötvös, Tompa, E. Abrányi, J. Kiss, Szabolcska, Gyulai, Reviczky, Ignotus, Endrödi, Szép,*Heltai, Kosztolányi, Babits, Juhász, Ritoók, Dalmady, Ady. Bibliothèque La Fontaine, n°1, *François Bárd et fils*, éditeurs, Budapest, 1921, pet. in-8°, 56 p.

ZEILLER (J.). — Vestiges d'architecture chrétienne dans les provinces riveraines du Danube. *Bulletin de la Société des Antiquaires*, p. 131-136.

ZDZIECHOWSKI (Marian). — La Tragédie de la Hongrie et la Politique polonaise. Par le Professeur —. (S. l. n. d.), pet. in-8°, 40 p.

— L'Affaire des comitats occidentaux et la Conférence de Venise. *L'Est Polonais*, 2 : 649-650, 5 novembre.

— L'Affaire des « comitats occidentaux ». *L'Europe nouvelle*, 4 : 1293-1295, 8 octobre.

— Annuaire statistique hongrois. Nouveau cours. XXIII. 1915. Rédigé et publié par l'Office Central de Statistique du Royaume de Hongrie. Athenaeum. Lex. 8°, XVI, 180, 2 p. [paru en 1921].

— Bureau International du Travail. — Série Législative. (II^me partie) Hong. I. Hongrie. Décret : Repos dominical. 11 p.

— Catalogue des livres en langues étrangères relatifs à la Hongrie, publié par la Société Hongroise des Affaires Etrangères. Budapest, 8°, 15 p.

— Commission internationale du Danube, 5^e session plénière. Procès-verbaux des réunions tenues à Munich. 20-29 novembre et 1, 2, 6, 8, 10, 12 déc. Budapest, *Hornyánszky*.

— Complainte de l'Administration Nationale des Réfugiés, concernant la persécution des fonctionnaires magyars sur les territoires transférés à la Roumanie. Budapest, 4°, 24 p.

— Conférence économique de Portorose, protocole final (23 novembre). Trieste. *Tipografia del Lloyd Triestine*.

XXX. — Fiume, l'Adriatique et les rapports franco-italiens. *Revue des Deux Mondes*, XCI^e année, 6^e période, vol. I (1^{er} janvier), pp. 347-383, vol. II (1^{er} mars), pp. 174-194 et 1^{er} avril, pp. 653-670.

— La Hongrie Occidentale. Paris, 4°, 7 p.

— Les Hongrois de Transylvanie. L'Art populaire. Publié par la Société de Littérature Populaire. Budapest, 4°, 19 p., 121 illustrations.

— L'importance du nouveau port de Budapest sur le Danube internationalisé. *Journal de la marine marchande*, 3 : 962, 6 octobre,

— La liberté syndicale en Hongrie. Documents rapportés par la mission d'information du Bureau International du Travail. Genève, Bureau International du Travail, 8°, 193 p.

*** Le malaise hongrois. *Le Correspondant*, 93^e année, tome 284, n° 1414, pp. 592-619.

— Mémoire au sujet des violations de droit commises par le régime roumain en Transylvanie contre les minorités nationales, de religion et de race. Budapest. Publication de la Ligue pour la protection des minorités nationales de la Roumanie, pet. in-8°, 115 p.

— Mémoire au sujet des violations de droit commises par le régime roumain en Transylvanie contre les minorités nationales, de religion et de race. Budapest, 4°, 59 (1) p.

— Mémoire de la Ligue pour la Protection des Minorités Nationales au sujet de la Réforme Agraire de Roumanie. Publication de la Ligue pour la Protection des Minorités Nationales de la Roumanie. Budapest. *Imprimerie Victor Hornyánszky*, 8°, 187 p.

— Ministère des affaires étrangères de la Tchéco-Slovaquie : Mémoire concernant la Russie subcarpathique, territoire ruthène du Sud des Carpathes. [Prague], 39 p.

— Ministère R^l. Hongrois des Affaires Etrangères : Documents diplomatiques relatifs au Détrônement des Habsbourg. Edition du Gouvernement Royal Hongrois. Budapest, 8°, 32 p.

— Minorités d'origine hongroise. Lettre du président de la Conférence des Ambassadeurs, en date du 15 avril 1921 et autres documents sur le même sujet. Société des Nations, 1921, C. 50, M. 24, 1921, I, 4°, (bilingue : français et anglais), 16 p.

— Minorités Hongroises en Transylvanie. Mémoire du Représentant permanent de Roumanie auprès de la Société des Nations en date du

9 novembre 1921. Société des Nations, 1921, C. 488, M. 351, 1921, I, 4^e, (bilingue), 27 p.

— Minorités Hongroises en Transylvanie. Société des Nations. 1921. C. 522, M. 370, 1921, I, 4^e (bilingue), 10 p.

— L'Opinion en Allemagne et en Italie sur la tentative de Charles IV. *L'Europe nouvelle*, 4 : 466-468, 9 avril.

XXX. — La politique de la France sur les bords du Danube. *Le Parlement et l'Opinion*, 11 : 332-341, 5 février.

— Protection des Minorités d'origine hongroise. Lettre, en date du 21 décembre 1920, émanant du Président de la Conférence des Ambassadeurs, et lettre, en date du 24 novembre 1920, émanant de la Délégation de la Hongrie. Société des Nations, 1921, 21/68/20. Document du Conseil Z 4, Genève, le 28 janvier, 4^e, (bilingue), 5 p.

— La question de la Hongrie Occidentale, résultat de la propagande pangermaniste, 8^e, 15 p.

— Réponse du Gouvernement hongrois au questionnaire du Secrétariat de la Société des Nations concernant la traite des femmes et des enfants. *Journal Officiel*. II^e. Année. N^{os} 5-6. Juillet Août. pp. 555-560,

— Le Territoire Autonome des Ruthènes au Sud des Carpathes. Lettre, en date du 10 septembre, des Représentants du parti politique des Ruthènes de Hongrie. Lettre, en date du 18 novembre, de la Légation Tchécoslovaque à Berne. Société des Nations. 1921, C. 491, M. 354, 1921, I, 4^e, 12 p. (bilingue.)

— La Transylvanie sous le Régime Roumain. Rapport de la Commission Unitaire Américaine. Budapest, *Edition de la Société de Littérature Populaire*, 8^e, 23 p.

1922

ADY (André). — Poèmes Hongrois. Traduction de Zoltán Baranyai et de Sándor Eckhardt. *La Revue de Genève*, n^o 22, avril, p. 472-479.

ADELWARD (baron). — Les Droits des Minorités nationales. XX^e Conférence Interparlementaire, Vienne, 28-30 août. Ordre du jour n^o 2, p. 22. Compte-rendu analytique des Délibérations, 29 août. Ordre du jour, n^o 3, p. 27.

AMBROZY (Auguste). — Une des innombrables injustices. Kelet Népe. Budapest. XIV^e année, n^o 1, janvier, pp. 51-54.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

| | |
|---|-----|
| BOUVIER (Bernard). Une traduction inédite d'Amiel : <i>La Feuille tremble de Petöfi</i> | 113 |
| ECKHARDT (Alexandre). Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie au XVIII ^e siècle | 145 |
| HOLIK (Flóris). Saint-Jacques de Compostelle et Saint-Ladislas de Hongrie | 36 |
| KASTNER (Jenö). Petöfi (1823-1849) | 27 |
| PAIS (Dezsö). Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád. I. Relations politico-dynastiques et ecclésiastiques | 15 |
| II. Les colonies françaises et leur rôle économique | 137 |
| PAULER (Akos). Liszt et la Hongrie | 117 |
| ZICHY (C ^{te} Etienne). L'origine du peuple hongrois. I. | 5 |
| ZOLNAI (Béla). Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin, roi de Hongrie | 125 |

CHRONIQUES

| | |
|---|-----|
| A. E. Lettres françaises en Hongrie : Les traductions | 56 |
| GULYAS (Pál). Dix années de bibliographie hongroise | 166 |
| JULIUS. La nouvelle organisation et le programme des études historiques hongroises | 71 |
| MORAVCSIK (Gyula). Les récentes études byzantines en Hongrie | 61 |
| SEBESTYÉN-NÉMETH (Iréen). Linguistique finno-ougrienne | 158 |

NOTES ET DOCUMENTS

| | |
|---|-----|
| Autonomie des petits peuples finno-ougriens (Z. BARANYAI) | 195 |
| Autour d'une étymologie : fr. <i>clenche</i> > hongr. <i>kilincs</i> (Géza BARCZI) | 184 |
| <i>La Revue des études hongroises et finno-ougriennes</i> (LA RÉDACTION) | 85 |
| Questions d'un profane (Jules RONJAT) | 89 |
| Sur le groupement des langues finnoises (Heikki OJANSUU) | 87 |
| Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (Zoltán BARANYAI) | 188 |

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

| | |
|---|----------|
| FLEURY (V.). Précis de littérature étrangère (B. ZOLNAI) | 218 |
| GRAGGER (R.). Bibliographia Hungariae (B.) | 219 |
| JACOBSON (H.). Arier und Ugrofinnen (Z. GOMBOCZ) | 202 |
| JORGA (N.). Die Madjaren (Gy. MISKOLCZY) | 91 |
| LEVAL (A.). La Révolution française, Napoléon I ^{er} et la Hongrie (B.) | 96 |
| NIEDERLE (L.). Manuel de l'antiquité slave (J. MELICH) | 207 |
| Catalogue du livre français (Z.) | 98 |
| Revue des Revues : Kőrösi Csoma Archivum | 99 |
| Bibliographie française de la Hongrie (1918, 1919, 1920, 1921, 1922) | 102, 220 |

LA REVUE DE GENÈVE

REVUE MENSUELLE

DIRECTEUR : ROBERT DE TRAZ

Internationale sans être internationaliste, la *Revue de Genève* est un organe de liaison intellectuelle.

Elle réunit les écrivains représentatifs de tous les pays et les fait entendre côte à côte.

Elle fournit l'occasion de rencontres qui ne se produiraient pas ailleurs. Elle aide à comparer les différences humaines.

Conçue et dirigée dans l'esprit de la Société des Nations, sans aucun exclusivisme à l'égard d'aucune opinion, elle offre une image synthétique du monde contemporain.

C'est la revue de l'élite européenne.

ABONNEMENTS

| | Un an | Six mois | Prix du numéro |
|--|-------|----------|----------------|
| Suisse | 32.— | 17.— | 3.50 |
| France et Belgique (argent français) | 54.— | 28.— | 5.— |
| Autres pays (argent suisse) | 40.— | 21.— | 4.— |

RÉDACTION et ADMINISTRATION

S. A. des ÉDITIONS « SONOR »

Rue du Stand, 46, Genève.

R. BRUN

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'INTRODUCTION DU FRANÇAIS

DANS LES PROVINCES DU MIDI

In-8 raisin, xiv-502 pages. 27 fr.

L'INTRODUCTION DE LA LANGUE FRANÇAISE

EN BÉARN ET EN ROUSSILLON

In-8 raisin, 90 pages. 6 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Dirigée par MM. F. BALDENSPERGER et P. HAZARD

Conditions spéciales aux abonnés de la Revue

BEAUX VOLUMES IN-8° RAISIN

Tome IV

ALICE M. KILLEN

LE ROMAN " TERRIFIANT "

ou " ROMAN NOIR "

DE WALPOLE A ANNE RADCLIFFE

et son influence sur la littérature française
jusqu'en 1840

vii-272 pages 16 fr.

Tome VI

F. G. ROE

Docteur ès lettres
Maître de conférences à l'Université
de Birmingham

TAINÉ ET L'ANGLETERRE

viii-210 pages 15 fr.

Tome V. ESTÈVE. ÉTUDES DE LITTÉRATURE PRÉRROMANTIQUE 15 fr.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

FONDÉE EN 1833 — PLUS DE 400 VOLUMES IN-8° RAISIN

N° 404 LES GRANDES CHRONIQUES DE FRANCE

PUBLIÉES PAR JULES VIARD

TOME III. CHARLEMAGNE

In-8, xxvi-312 pages 15 fr.

Déjà parus : t. I et II (origines à Pépin le Bref), chaque 15 fr.

LUCIEN REFORT

L'ART DE MICHELET

DANS SON ŒUVRE HISTORIQUE, JUSQU'EN 1867

In-8, x-290 pages. 15 fr.

ESSAI D'INTRODUCTION A UNE ÉTUDE LEXICOLOGIQUE DE MICHELET

In-8, iii-50 pages. 10 fr.

SOCIÉTÉ DES ANCIENS TEXTES FRANÇAIS

LE ROMAN DE LA ROSE, publié par E. LANGLOIS. Tome IV. In-8, cart. 25 fr.

En vente : Tome III. In-8, cart. 25 fr.

Tome I et II épuisés, en réimpression.